

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

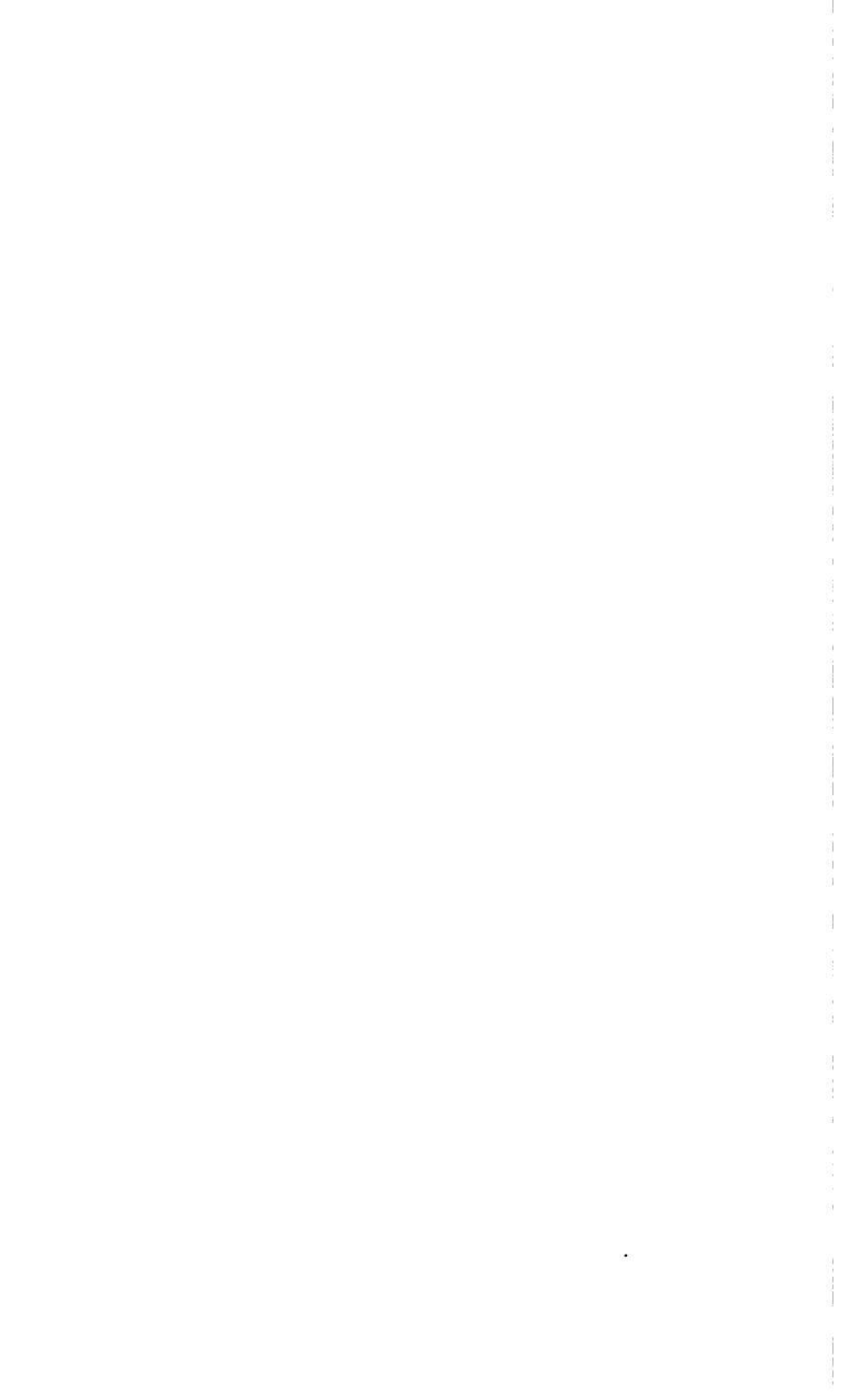
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

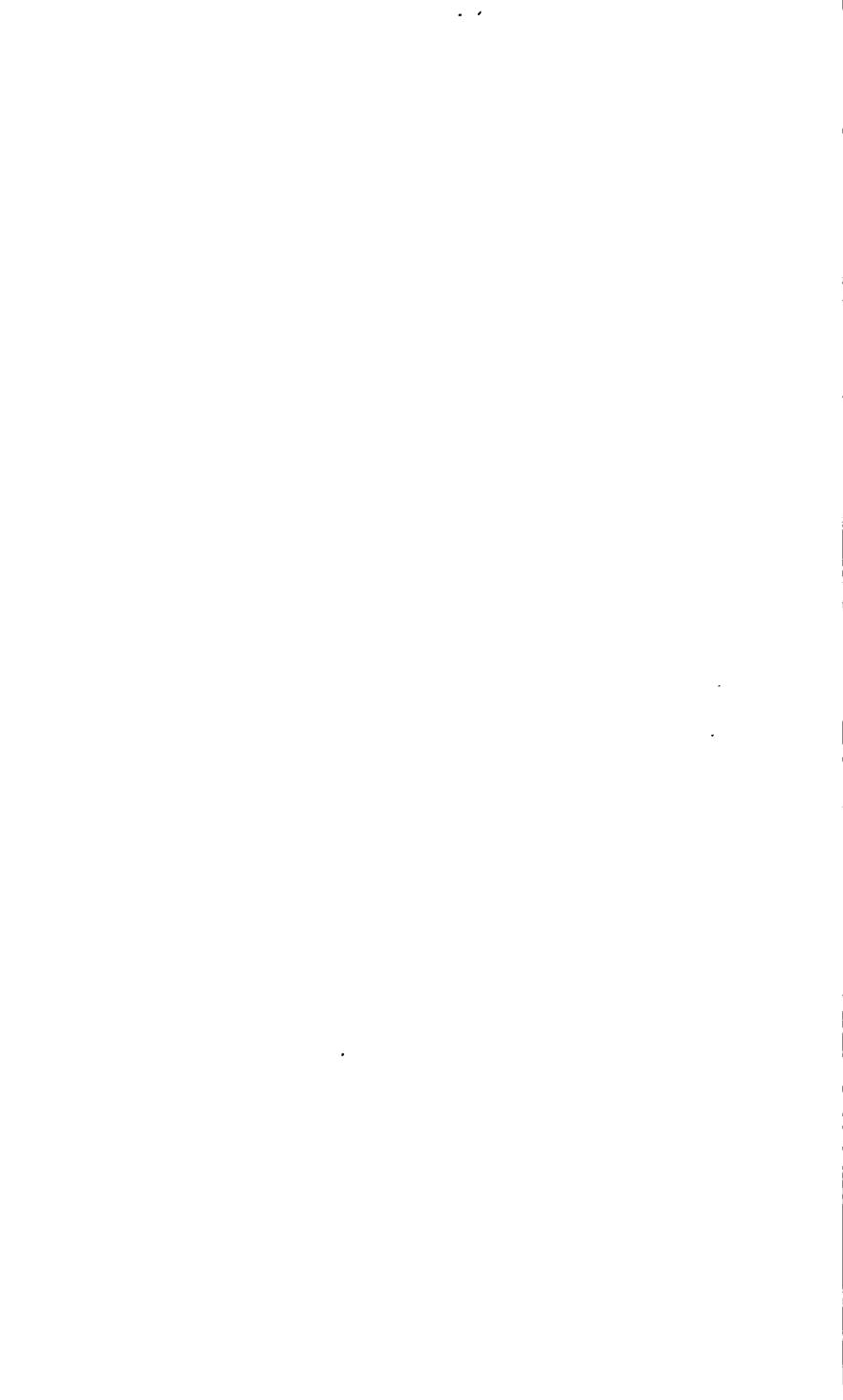
Nous vous demandons également de:

- + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com





ŒUVRES

DE

F.-B. HOFFMAN.

TOME II.



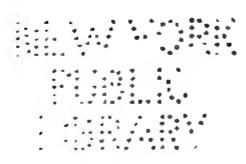
CEUVRES

DE

F.-B. HOFFMAN.

THÉATRE.

TOME II.



A PARIS,

CHEZ LEFEBVRE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DE BOURBON, Nº. 11.

M. DCCCXXIX.

.

١

LE BRIGAND,

DRAME EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

MÉLE DE MUSIQUE;

REPRESENTE POUR LA PREMIÈRE FOIS

AU THEATRE DE L'OPERA-COMIQUE,

LE - TRAMBOR AN III (25 JULIET 1795).

.

•

•

LE BRIGAND,

DRAME EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

mèlé de munque;

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS

AT THÉATRE DE L'OPERA-CONIQUE,

ER ? THERMOOR AN III (as JUNLEY 1795).

1

PERSONNAGES.

VILLIAM.

JENNI, son épouse.

MELFONT, leur ami.

Le colonel KIRK.

BLUCK, son lieutenant.

NORTON, colonel en second.

Un VIEILLARD.

Un SOLDAT.

PEUPLE de la campagne.

La Scène se passe dans un village des montagnes d'Ecosse.

ATTERTISSEMENT.

Ter corrage, conçu et execute pendant la terreux, no fui represente qu'un an apres la chute de Robes-paerre Cependant, il y avait encore du courage à exposer sur la scene les crimes des proconsuls qui avaient promiene la hache dans tous les departemens, et transforme la plupart des fleuves de la France en hazemoires republications. Ces agens, si devoues à l'hydre populaire, étaient encore tres-redoutables, puisqu'ils essayerent plus tard de ressaisir le pouvoir : ils autament même triomphe de nouveau, si le canon du , è vendemiaire ne les cut refoules vers leurs cavernes, et renverse les échafauds qu'ils trainaient deja à leur soite.

Bien que M. Hoffman ait place l'action de son drame à l'époque de la mort de Charles Iⁿ, et transporte le spectateur dans les montagnes de l'Écosse, on n'en reconnaît pas moins le veritable lieu de la scene; son brigand est le prototype des proconsuls du regne de la terreur, et l'un des plus fervens apôtres de dieu Marat. Qui pourrait meconnaître, après les complets qui se terminent par ces vers:

Les vainces reviennent encore, Mais les morts ne reviennent plus,

Qui pourrait meconnaître, disons-nous, le premier auteur de ce sanglant et sinistre refrain. Tout le rôle de Kirk est plein de mots d'une effrayante concision, et dignes de figurer dans les annales du terrorisme de tous les pays.

Le drame est bien conduit: l'intérêt commence dès l'exposition et s'augmente jusqu'au dénoûment. Le nœud formé dans le premier acte, produit dans le second une belle scène entre Kirk et Jenni, et une situation très-attendrissante entre la belle écossaise et son époux. Tout le troisième acte est coupé d'une manière très-dramatique; c'est avec beaucoup d'art que l'auteur a traité la partie la plus délicate de son sujet, celle où le brigand pénètre au milieu de la nuit chez la vertueuse Jenni, et veut en obtenir le prix qu'il a mis à sa fausse clémence. Lors des représentations de cet ouvrage, le public écoutait toute cette scène avec un silence aussi favorable pour l'auteur que le bruit des applaudissemens. Ce qui ajoutait à l'effet de la situation, c'était la beauté de madame Peicam, actrice chargée du rôle de Jenni, et l'énergique vérité que Chenard mettait dans le personnage de Kirk. A cette époque, l'acteur n'était pas embarrassé de choisir son modèle; il pouvait encore prendre la nature sur le fait.

La musique du Brigand est de M. Kreutzer, à qui l'Opéra-Comique doit les partitions de Lodoïska et de Paul et Virginie. Dans plusieurs morceaux, et particulièrement dans le final du second acte, la lyre du compositeur s'est élevée aux accords les plus pathétiques et les plus vrais.

Le Brigand ne pouvait rester au répertoire; mais le souvenir s'en étant conservé parmi les spectateurs qui furent témoins de son succès, nous avons admis ce drame lyrique dans les œuvres de son auteur, comme un tableau fidèle de l'un des épisodes de notre révolution.

LE BRIGAND.

ACTE PREMIER.

Manager dans le fant, forêt sur les côtés, une maison restique sur le devant.

SCÈNE PREMIÈRE

AHTITA' mer

La jour se lève. Quels nouveaux malheurs le soleil va-t-il eclairer? quels maux le sort nous prepare-t-il encore? à quelle fin sommes-nous reserves? Voilà pourtant ce qu'il faut se demander tous les jours. Le jour il faut craindre les approches de la nuit: la unit il fant redouter le retour de l'aurore. L'aurore, dout la donce clarte vient consoler tout ce qui respire. n'est plus pour nous que le présage des malheurs, et le reveil de nos bourreaux. O tyrannie! que ton regne est long! que ton sceptre est pesant! que ton joug est honteux. Paissent ces sombres retraites nous derober a l'orif féroce de nos persecuteurs! O ma femme! puisses ta échapper à leurs regards! l'innocence et la vertu ne te garantiraient pas de leurs outrages. Ta vertue ne serait qu'un apput de plus à leur voracite! 3 ma Jenni! c'est pour toi seule que je me coudamne à vivre; sans toi j'aurais bieutôt echappe à Lappression.

ALR.

Vastes forêts, retraite sombre, Prêtez-nous votre obscurite: Protegez, couvrez de votre ombre L'innocence et l'humanite.

LE BRIGAND,

Redoublez votre nuit profonde, Trompez l'espoir de nos bourreaux; Si le calme est banni du monde, Qu'il règne au moins sous ces berceaux;

Ailleurs on adore le crime
Sous le nom de la liberté;
De ce dieu l'homme est la victime,
Son culte, la férocité;
Et le monde bientôt ne sera qu'un abîme
Qui servira de temple à la divinité.

Vastes forêts, etc.

SCÈNE II.

VILLIAM, JENNI.

JENNI.

Mon ami, avez-vous entendu cette nuit du bruit dans la forêt?

VILLIAM.

Que veux-tu dire, ma chère?

JENNI.

Je ne sais si c'est l'effet d'une imagination frappée par la terreur; mais il m'a semblé entendre un bruit d'armes, des cris effrayans, et les gémissemens de quelques malheureux.

VILLIAM.

Je les ai entendus comme toi, ma Jenni; mais je te croyais plongée dans le sommeil....

JENNL

Nos persécuteurs nous auraient-ils découverts?

VILLIAM.

Eh! quel asile peut échapper au crime? ah! Jenni; l'honnête homme se laisse aveugler. Les méchans ont des yeux de lynx.

JENNI.

Ah, dieux! s'ils allaient vous reconnaître! s'ils savaient que, caché sous cet habit, vous n'avez fui la capitale que pour échapper à leur fureur, que deviendrais-je?

VILLIAM.

Il faut s'attendre à tout, ma chère; quand le crime règne, il est plus sûr de se confier au hasard qu'à l'humanité des hommes.

JENNL

Permettez-moi de vous dire que vous ne dissimulez point assez; votre fierté, votre courage, votre probité sévère, sont la marque à laquelle les méchans vous connaîtront: vous le savez, la vertu est un titre pour aller à l'échafaud.

VILLIAM.

Eh! que veux-tu que je fasse? faut-il que j'encense l'affreuse idole? faut-il que je flatte nos bourreaux? que je parle leur langage? que je serve leur fureur? plutôt mourir. La misère, l'exil, les peines ne sont rien; mais être obligé d'applaudir au crime, c'est un tourment que l'enfer même n'a point inventé.

JENNI.

Contraignez-vous au moins; gardez le silence. Si ces tigres pénètrent jusqu'à nous, n'allez pas les irriter. Conservez-vous pour moi, conservez votre épouse;

car si je vous perds, vous savez que je ne puis plus vivre. Espérons, mon ami, espérons: il est si doux d'espérer! Le règne des brigands passera; eux-mêmes ils travaillent à leur ruine: l'excès des maux doit en être le remède, et le ciel ne tardera pas à faire éclater sa vengeance.

VILLIAM.

Le ciel! sa vengeance est bien lente!

JENNI.

Soyez prudent, je vous conjure; promettez-lemoi.

VILLIAM.

Rassure-toi; je te promets de ne point m'exposer.
JENNI.

Laissez-moi faire; ne vous mêlez de rien. Je crains votre caractère; je ferai plus pour vous que vous ne feriez vous-même: la crainte de vous perdre me rendra plus ingénieuse à tromper nos tyrans.

AIR.

Cher époux, veille sur tes jours;
Conserve-les pour ton amie:
Eh! que ferais-je de la vie
Si je te perdais pour toujours?
Ton amour calme mes alarmes; (bis.)
Si le mien a pour toi des charmes,
Rien n'est encor perdu pour nous.
Quand je console mon époux,
Quand je puis essuyer ses larmes,
Mon sort est encore assez doux.

Conserve-toi pour ton amie; Cher époux, veille sur tes jours: Eh! que ferais-je de la vie Si je te perdais pour toujours?

Treesants.

Tibilita complemente indicate indicate

HISTORY IN

VELLANI HWW. MELETINE

MILLERING

Merimas, paus mue iamas, mons arms durant, ite neur, productore, mons somemes reposés as plus Panne augus:

"IMMIT

Que Liter-ums, Mellan:

MINICIPAL

Le tongues de paracectan, mandani er cantan, de erropo de parendo. L'indirenti el le crimi les accommagnement de déceptionie, de massace, de morte, some les truces pre de dancent de leu paraces.

INNN!

France und survey, to conseris its entre source.

Tun

Mer. KING

Hand, when the information famous, items will be the Montest of the constant o

VILLIAM.

Sais-tu le nom de ce barbare?

MELFONT.

On le nomme le colonel Kirk.

VILLIAM.

Kirk! ah! tout est perdu!

JENNL

Vous connaît-il?

VILLIAM.

Non; mais son affreuse réputation ne m'est que trop connue: malheur à la terre tant qu'elle nourrira un pareil monstre!

MELFONT.

On lui a dit que des ennemis de l'État s'étaient réfugiés dans ces montagnes: il n'est aucun moyen qu'il n'emploie pour les découvrir; et quand il croit en avoir reconnu un seul, tout ce qui environne ce malheureux lui paraît coupable ou complice. Parens, amis, connaissances, tout est enveloppé dans la proscription; les vieillards, les femmes, les enfans même ne sont pas épargnés. Déjà plusieurs villages ont été la proie des flammes. Quand les brigands ont tout pillé, ils égorgent pour étouffer les plaintes des victimes: les flammes des bûchers, les précipices des montagnes, les eaux de nos fleuves servent de tombeaux à l'innocence et à la vertu: ils dédaignent de dresser des échafauds; cette mort est trop lente au gré de leur fureur.

VILLIAM.

Et toutes ces victimes sont des ennemis de l'État?

Des femmes, des enfans, ennemis de l'État! et c'est au nom de la liberté que le crime nous réduit à cet horrible esclavage! O liberté! jusqu'à quand les hommes se laisseront-ils tromper, avilir, égorger en ton nom?

JENNI.

Modérez-vous, Villiam; est-ce là ce que vous m'avez promis? Eh quoi! quand le danger approche, quand la mort nous menace, voulez-vous irriter nos ennemis? si vous m'aimez, ne me condamnez pas à mourir. Ces méchans ne feront peut-être que passer ici. Souffrez en silence, répondez sans amertume, obéissez même s'il le faut...... nos maux auront un terme, je l'espère; j'en suis sûre.

MELFONT.

Cette nuit j'ai vu passer une troupe d'hommes armés; ils conduisaient des malheureux qui, sans doute, n'existent plus maintenant. Le farouche Kirk n'est pas loin d'ici. Mon ami, suivez les conseils de votre épouse; la fierté vous perdrait sans la sauver, et vous perdriez avec vous tous ceux qui vous aiment, c'est-à-dire tout ce qui vous environne.

VILLIAM.

Ne craignez rien; l'habitude de l'esclavage donne de la souplesse au caractère : il y a long-temps que je souffre, je puis souffrir encore.

JÈNNL

Jentends du bruit, Melfont; ce sont des soldats: Rentrons, Villiam, rentrons; nous ne serons que trop tôt exposés à leurs regards.

MELFONT.

C'est Kirk lui-même.

JENNI.

Ah! rentrons.

SCÈNE IV.

KIRK, BLUCK, NORTON, SOLDATS.

CHŒUR.

Victoire, victoire, victoire!
Les brigands tombent sous nos coups;
Tout tremble, tout fuit devant nous.
Jour de triomphe, jour de gloire,
Répandons partout la terreur,
La mort, le carnage, l'horreur!
Victoire, victoire, victoire!
Vive, vive le protecteur!

KIRK.

Mes amis, je suis content de vous; cette dernière expédition s'est faite avec autant de célérité que de prudence. Combien étaient-ils?

BLUCK.

Ils n'étaient que soixante.

KIRK.

Cela sera long; mais avec de la patience, nous viendrons à bout de les exterminer tous. Quels hommes étaient-ce?

NORTON.

Il y avait beaucoup de femmes et d'enfans.

mileto.

LONG MARCH THE SALE CHARD GOAL MARCH SALE con experience makes the appreciance of most police. Sine esselle same all adolps in major actions with - 'the library 'hade liver verses him the first breat it sites & is great subcount this mulitages of in mounts selfers, mer CALL TON COME CAMES .. THESES.

- Market Little

N ENEDE

WHE BLUCK WHICH

A: 1418"

edite in each internst song muchal annea

北コンダ

The remaindment come is interested and interested. reauliculus de juys,

MILLIAIDA

Branken: & & Frank dier, main aus. & ministe se e imparta.

A: 1418"

Lanting the contract that the contract the tentants m. exteldaice.

MITTEN W

जिल्ला के जिल्ला के पर के अध्यक्ति के अध्यक्ति

SI TEIS.

L'intere à l'étant tout aux vers, republic éaux une parautorie. Massisceral: mutie in recommence. Alex dans ce village; choisissez-moi un logement : mais avant tout, cherchez s'il y a un emplacement pour servir de prison. Je prévois que nous en aurons besoin.

NORTON.

Les habitans de ces montagnes sont fort paisibles.
KIRK.

Ah! si je voulais vous en croire, tout le monde serait innocent. Allez, et faites votre devoir. (Norton sort.)

SCÈNE VI.

KIRK, BLUCK.

KIRK.

Je me défie de cet homme-là.

BLUCK.

Seigneur, je m'en défie aussi.

KIRK.

Je ne lui donnerai pas le temps de m'inquiéter.

BLUCK.

Cela sera prudent.

KIRK.

Je le sonderai; et il faudra qu'il soit bien fin s'il m'échappe. Mais voyons, il faut nous rafraîchir; nous ferons mauvaise chère, mais à la première ville nous nous dédommagerons. Frappe à cette porte.

(Bluck frappe à la parte de Villiam.)

SCÈNE VII.

LES PRECÉDERS, MELFONT.

MELPONT.

Que voulez-vous?

KIRK.

Est-ce toi qui loge dans cette maison?

MELFONT.

Non, seigneur; c'est un nommé Villiam et son epouse.

KIRK.

Quel est ce Villiam?

MELFONT.

C'est un parfait honnête homme.

KIRK.

Oui, parbleu! je serai curieux de voir un honnête homme. Fais-le venir. (Melsont rentre.)

MUCK.

Voilà ce qu'ils disent tous: un honnéte homme.

KIRK.

C'est comme s'ils nous disaient, il ne pense pas comme vous; mais il n'en vant pas moins pour cela: nous allons voir.

SCÈNE VIII.

Les précédens, VILLIAM, JENNI, MELFONT.

KIRK

Villiam, on dit que vous êtes un honnête homme,

tant mieux; j'aime ces gens-là: pouvez-vous nous donner à rafraîchir?

JENNI.

Oui, seigneur; commandez, et nous vous servirons avec empressement.

KIRK, les regarde avec attention.

Vous êtes donc dans l'aisance ici?

JENNI.

Non, seigneur; mais tout ce que nous avons est à votre service.

KIRK.

Etes-vous de ce canton?

JENNI.

Non, seigneur; je m'y suis fixée avec mon mari.

. KIRK.

Et votre mari est-il de ce pays?

VILLIAM.

Non.

JENNI, avec empressement.

Il l'habite depuis long-temps.

KIRK.

En effet, vous ne paraissez pas née pour vivre dans un lieu si sauvage : votre nom, s'il vous plaît?

JENNI.

Jenni....

KIRK.

Vous m'étonnez, madame; il y a long-temps que je n'ai vu une personne aussi aimable; et....

TENNI.

Seigneur, je vais chercher er que veus demandes. Non: mari, venez avec moi; vous m'aideres; et vous masi. Melinat: il ne innt pas inire attendre ces messients-la.

(The sortem).)

SCÈNE IX.

KIRK, BLICK.

KIRK. après avoit rève.

Lette frame est belle!

MILLE

Seigneur. 2012-vents reudurgne son mari

Non.

MINE.

LIBE.

Sa üşure m'est suspecte: il ne wous a dit qu'un mot. et ce mot était un non trés-séchement prononce.

KIRK

Cette femme est belle!

MILE.

Oui. ma ini: si j'étais à votre place, je la ferais conduire m quartier-general.

LIRE.

Te n'y entends rien; ne laisons point d'eclat, cela peut nuire.

RITINE

Et que pouvez-vous craindre? Votre poissance est

- sans borne; et dans la balance des choses, une femme de plus ou de moins ne pèse pas un scrupule.

KIRK.

Tu n'y entends rien, te dis-je; il faut que nous fassions tout ce qu'il nous plaît; mais il faut anssi que le peuple le trouve juste. Avec un mot on légitime tout; mais ce mot est nécessaire.

BLUCK.

Eh! que craignez-vous du peuple?

KIRK.

Je crains tout.

BLUCK.

Vous m'étonnez. Dans la dernière ville, il nous portait en triomphe. Avez-vous vu la foule immense qui se pressait autour de nous? quelle affluence!

KIRK.

Si l'on nous menait pendre, il y en aurait bien davantage.

BLUCK.

Vous m'effrayez!

KIRK.

C'en est assez. Cette femme ne me sort pas de la pensée. Est-ce que je serais amoureux? cela serait singulier.

SCÈNE X.

Les précédens, VILLIAM, JENNI, MELFONT.

JENNI.

Seigneur, voilà un repas frugal, mais donné de bon cœur.

FIRE

Ajoutes-y présenté avec toutes les grâces possibles. VILLLAM, à part

Le monstre!

(Quand ils sa mattent à tuble, Jenni sa place toujours devant Villiam, afin que Kirk na le vois pas.)

KIRK

Asseyons-nous Black près de moi. Madame, faites moi la grâce de vous placer à ma druite.

JEXXL

Avec plaisir, seigneur.

KIBK

Comment du vin! du vin dans ce paus! mais c'est du luse cela, Villiam

TENNE

Ce sont quelques bouteilles que nous conservions en cas de maladie.

PRICE

Ils font bien de s'en servir anjourd'hui; je les crois malades.

KIRK.

Tais-ton.

MELLOW!

Scignaux, croyex-vous recter long-temps dans co

KIBK

Vous voudriez déjà me voir parti, n'est-ce pas?

Ah! seigneur, vous nous faites injure.

KIRK.

Rassurez-vous; nous vous quitterons quand nous aurons fait justice de ceux que nous cherchons.

BLUCK, regardant Villiam.

Ce sera bientôt fait; on les connaît à la figure.

KIRK.

Je vous ai déjà dit de vous taire; buvez.

JENNI.

J'espère que dans ce village vous n'aurez pas le chagrin de trouver des coupables.

KIRK.

Ce n'est point un chagrin, ma belle dame.

JENNL

Mais, seigneur, je ne puis croire que l'on punisse jamais avec plaisir.

KIRK.

Nous punissons avec plaisir tous ceux qui sont nos ennemis, et qui conspirent contre la liberté.

KIRK.

Tous les habitans de ce canton aiment la liberté.... et... ils la désirent.

KIRK, avec étonnement.

Ils la désirent!

JENNI, vivement.

Mon mari veut dire qu'ils attendent avec impatience le moment où votre courage aura rétabli le calme et la sécurité.

KIRK.

J'espère que vous n'êtes pas de ces gens que nous cherchons.

IBMM.

Mr. seigneur, ganden-vous de le pensec

KIRK

Ma foi, je vous plaindrais; car nous ne leur faisons pas de grâce:

WILLIAM:

Nous n'avant rieu à unus reprocher: nous na demandons pas de grâce, et nous na accignant pas la vation

KIRK.

Vous étes dec. Villiam: j'aime ce caractère, il ne se trouve pas-communement

VILLIAM.

Cast hien tant his

IBNN.

Mon mari vous rend justice: il sent qu'avec vous il re-ioit employer que la franchise.

KIRK

Etes-vous aussi d'anche que lui, madama?

IBANL.

Sergneor, vous ne buves pas

KIRK

Dencement, doncement, je n'ii pas bessin de baice music vous trouver fort aimailie.

WILLIAM , been

Que je souffre!

BRLEUNZ, im-

Le tremble.

KIRK.

Pour égayer ce repas qui commence à devenir sérieux, je veux vous chanter la chanson de nos soldats; elle vous donnera une idée de notre façon de penser.

Point de pitié, point de clémence!
Quand nous trouvons des factieux,
Envoyons-les en diligence
Aux enfers revoir leurs aïeux.
Bien sot est celui qui s'honore
D'épargner ceux qu'il a vaincus!
Les vaincus reviennent encore,
Mais les morts ne reviennent plus.

Allons, répétez en chorus, ou je croirais que ma chanson vous déplaît. (Jenni veut faire chanter Villiam qui se tait.)

Tous, excepté Villiam.

Les vaincus, etc.

KIRK.

Pour essacer jusqu'à la trace
Des rebelles et des brigands,
H sant exterminer leur vace
Dans leurs semmes et leurs ensans;
Des cris de ces jeunes vipères
Que nos cœurs ne soient point émus!
Ces ensans vengeraient leurs pères,
Mais les morts ne se vengent plus.

Ces enfans, etc.

KIRK.

Si, quand ils nous font résistance, Le soldat pille leurs maisons; Si la flamme de leur vengeance Dévore jusqu'à leurs moissons, Pome-meetre m. 1, em-léérance.
Tomi-em-licharitone é Trépas:
Viyans-lis-e minimitaiens and-laine.

Manice moure in his partices with

Wiyers . we

White I William

in ine: parile increar.

K: RK

complete

TENN, Generation.

Exercise Charles in the Charles in Average pais and and Charles in Average in

W.IM.

And Commun. 11. Annie 11. Marie 11.

Whitelly

's . Tent:

MIRK.

L'ones manisme consta lieu me è reconestre

TENNY . L MARK

Your sommer werenes

3. REC

A: The three is that disses suscendible

New years

KIRK warmenes.

A: "DOOR : SH DATE:

Inner Melan mileom ander ander a final monter a final constant constant and a final constant constant and a final constant constant.

KIRK, fortement.

Je vous ai prié de me laisser avec lui. JENNI.

Ah! dieu!

(Elle sort avec frayeur; Melfont la suit.)

(Kirk parle bas à Bluck qui sort.)

VILLIAM, à part.

Il faut s'attendre à tout; point de faiblesse.

SCÈNE XI.

KIRK, VILLIAM; ils se regardent quelque temps sans, parler.

KIRK.

Vous ne vous observez point assez, Villiam.

VILLIAM.

Que voulez-vous dire?

KIRK,

Votre fierté vous empêche de dissimuler....

VILLIAM.

Je n'ai rien à dissimuler.

KIRK.

Croyez-vous que je ne vous connaisse pas? votre caractère perce, l'indignation éclate dans vos regards, votre courage vous trahit.

VILLIAM.

Je ne vous entends point.

KIRK.

Si j'avais fait mon devoir, vous seriez déjà dans les

fèrs: mais rassures-vous: je vous estime, et vous n'avez rien à craindre de moi. Qu'il vous suffise de savoir que je ne suis point votre dupe. Votre deguisement. la chammière que vous habites, cet habit simple et grossies, tout cela ne m'en impose point. Mais puis-je vous ouvrir mon cour.

VILLIAN.

le na mérite point vos confidences.

KIRK

Vous vous défier de moi, et je ne m'en étoune point; vous ne pouvez en éffet me connaître. Ce que je suis shligé de faire, les horreurs qui se commettent en mon nom, mon langage, ma conduite, tout cela est hien propre à inspirer plus d'effroi que de confiance; mais parlons sans feinte. Que risquez-vous à me decouvrir votre façon de penser, rien, si je suis tel que je vous ai paru; vous en avez dejà assez dit pour que j'aie le droit de vous punir; et si je pense comme vous, vous ne devez pas craindre de m'en dire da-vantage.

YULLIAM

Moi. penser comme vous!

KIRK.

Oni. nous persons de même, et je vais vous le pronver. Vous detestes la tyrannie qui desole notre patrie; ie la debeste antant que vous; vous ne voves en moi que le ministre de notre tyran, et je suis son plus cruel ennemi. N'apercevez-vous pas que je suis observe axez-vous vu ce tigre qui était assis près de moi? je un puis rien faire, rien dire, qu'il n'en rende compte. Quel parti puis-je prendre? Désobéir? je me perdrais sans rien sauver. Quitter mon poste? on vous en enverrait un plus cruel que moi, et qui n'aurait pas les mêmes desseins. Apprenez donc que l'instant approche où je pourrai me faire connaître. Partout j'ai sondé l'opinion, partout on déteste le protecteur. Eh! croyez-vous que j'aie voulu abattre un tyran, pour couronner un tyran plus barbare? non; je veux le règne de la justice: mais pour l'établir, il faut que je sois sûr de mes forces: puis-je compter sur vous et sur vos amis?

VILLIAM.

Je n'entends rien aux démêlés politiques.

KIRK.

Quelle obstination! mais sentez donc que si je voulais vous perdre, je n'aurais pas besoin de vous tromper; votre vie est dans més mains: maître de vos jours, pourquoi dissimulerais-je? Que dis-je! le farouche Bluck vous a déjà menacé, vous l'avez entendu: il me demandera votre tête, celle de Jenni.... je ne puis vous sauver qu'autant que je puis compter sur vous. Le moment approche, vous dis-je. J'ai des amis dans tous les cantons; l'explosion doit se faire partout en même temps. J'ai besoin de vous ici: on vous aime, on vous respecte; c'est un homme comme vous qu'il me faut. Parlez, parlez.

VILLIAM.

S'il ne vous faut qu'un homme qui déteste la tyrannie, vous l'avez trouvé. Que vous seigniez ou non, je ne crains pas de vous le dire.

DRAME.

KIRK

Vous haïsses la tyrannie sous quelque forme qu'elle se présente: le Protecteur, par exemple.

VILLIAM

Tous les scelerats, vous dis-je, et les plus téroces sont ceux que j'abhorre le plus.

KIRK

Vous me services donc?

VILLLAM

Rien pour vous, mais tout pour le bonheur de ma parie.

KIRK

C'est ce que je demande. Prenez donc ce sigue de railiement: c'est à cette marque que nous commus-sons tous les amis de la bonne cause..... Voyez-moi . ce signe ne me quitte point (Il se déboutonne et montre à signe sur son cour.)

VILLIAM, ourrant sussi son habit.

Eh! croyez-vous que je ne l'aie pas aussi sur le cœur?

KIRK

Vous l'avez! (il appelle.) Black, soldats!

VILLIAM.

Qu'entends-je?

SCÈNE XII.

LES PRECEDENS, BLUCK, SOLDARS.

KIRK

Soisissez ce scelerat: vovez ce signe qu'il porte sur

son cœur: je lui ai arraché son secret; vous lui arracherez la vie.

VILLIAM.

Monstre! tu ne m'étonnes pas.

FINAL.

KIRK.

Tu sentiras tout le poids de ma haine; Sur l'échafaud tu finiras ton sort. Qu'on le saisisse, qu'on l'entraîne, Et qu'on le conduise à la mort.

CHŒUR.

Qu'on l'enchaîne, Qu'on l'entraîne A la mort, à la mort.

VILLIAM.

Scélérat! ta fureur est vaine; Comme je t'ai bravé, je braverai la mort. Et fier de mériter ta haine, Je meurs glorieux de mon sort.

> Qu'on le saisisse, qu'on l'entraîne, Et qu'on le conduise à la mort!

> > VILLIAM.

Monstre! j'ai mérité ta haine; Je suis glorieux de mon sort.

CHŒUR.

De ton forfait subis la peine, La prison, l'échafaud, la mort.

SCÈNE XIII.

Les précédens, JENNI.

JENNI.

Mon époux!... des soldats!... arrêtez! ah, barbare!

TILLIAM.

Adieu, ma chère, adieu!

KIRK.

Soldats, qu'on les sépare.

JENNI.

Ou le conduisez-vros?

BLUCK.

A la mort qui l'attend.

JENNI, à gradua.

Soyez touche de mes alarmes; Mon cher epouz est innocent; Farrose vos pieds de mes larmes.

TILLIAM.

Que vois-je! mon chouse au pied de ce brigand!

KIRK ET BLUCK, exemble.

Qu'en le saisisse, qu'en l'entraîne, Et qu'en le conduise à la mort.

TILLIAM

Monstre! j'ai merite ta haine, Je suis glorieux de mon sort.

JENNI.

Je veux le suivre, qu'on m'entraine Avec lui; donnez-moi la mort.

CHUTUR.

De ton forfait subis la peine, La prison, l'echafand, la mort.

(Its entrument Villiam et repoussent Jenni, qui s'attuche à son epous, et le suit hors du theâtre malere eux.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Grande salle, où il n'y a que les quatre murs. Porte dans le fond; deux sentinelles en dehors.

SCÈNE PREMIÈRE.

KIRK, scul.

Elle viendra sans doute demander la grâce de son mari... ce n'est qu'à cette condition qu'elle l'obtiendra. Quel homme que ce Villiam! il serait dangereux d'épargner un ennemi de ce caractère. Mais pour la femme, que ne ferait-on pas? quelle est belle! je ne me croyais pas homme à me laisser surprendre si subitement. Kirk amoureux! cela est trop extraordinaire. Ah! j'espère que je ne le serai pas long-temps; mais si elle me rejette; elle en est capable; si elle me rejette, malheur à elle, malheur à lui! ils périront ensemble. J'ai la force pour moi; je serais bien sot de ne pas profiter de l'empire qu'on m'abandonne: tant pis pour les lâches qui le souffrent; puisqu'ils me laissent régner, ils méritent de m'avoir pour maître.

AIR

Je vais la voir à mes genoux;
J'entendrai sa voix suppliante.
Je verrai la beauté tremblante
Me redemander un époux.
Pour le soustraire à ma vengeance,
Que ne va-t-elle pas tenter?
Ce qu'elle aime est en ma puissance:
Pourrait-elle me résister?
Mais si mon espérance est vaine,
Si je ne puis rien obtenir,

Tent men amour se change en baine, Et anns dont je des this mourie. One un importe qu'en me mandisse! Ma volonté, voils ma loi: Canad je parie, qu'en obsisse! Canad je parsis, que sont flechisse, Et que vont recuble devant moi.

SCÈNE IL

KIRK, NORTON

MORTON.

Seigneur. Les habitans des campagnes voisines ent envivé une deputation vers vous. Ce sent de respectables viieillards; ils demandent à être introduits.

KIRK

The respectables vieillands, ce n'est pas ce que j'attendais: mais qu'ils entrent (Norton sort.) Viendraientils me parles pour Villiam? ce n'est pas à eux que à l'accorderai. N'importe ! écontents les. Les hommes ils re pass out l'homeur hontaine; ils s'échapperent dans leurs discours, et leur berté me donners des armes contre eux.

SCENE IIL

KIRK, VIEILLARDS.

KTRK

Si vous venez une parler pour Vilium, épuignezvous cette peine; je n'écoute rien, et votre pitié pour ce rédelle pourrait vous entraîner dans sa perte.

LE PREMIER VIEILLARD.

Seigneur, notre dessein n'est pus de vous demm-

der sa grâce. Nous espérons qu'il sera jugé avec justice... et s'il est innocent...

KIRK.

S'il est innocent?

LE VIEILLARD.

S'il est coupable, nous obéirons à la loi. Mais c'est une autre grâce que nous attendons de votre bonté.

KIRK.

Quelle est-elle?

LE VIEILLARD.

Vous savez que nos troupeaux font toute notre richesse; ils n'ont pour se désaltérer que l'eau du fleuve qui baigne cette contrée.

KIRK.

Eh bien?

LE VIEILLARD.

Nous vous supplions de ne plus faire jeter tant de cadavres dans la rivière, nos troupeaux refusent d'y boire, et les animaux les plus grossiers se laissent périr de soif plutôt que de s'y abreuver.

KIRK, à part

Je ne puis dissimuler; ils me font frémir.

LE VIEILLARD.

Seigneur, ayez pitié de nous, et que votre haine pour les coupables ne fasse pas périr les innocens.

KIRK.

Attendez-moi, je vais donner des ordres; je vous répondrai dans un moment. (Il sort.)

SCENE IN

广泛 心理证证的

CHARL MA

PREMARK VIRELLARES. Il a l'essai.

> Dat Attale Vititlager Gebe is control

the date and sections!

Nesparent par in e lectur.

lucs. their

O tyranme:) comme is missre! Sama mus / comer. i dunca com , erec-

MARKET L INSTITUTE

Dinning densely and community of the com

Lis un l'à : manniant sire, l'à en edanné, et en desens energe de nauer:

SCENE W

LES PRACADANS, KIRK, BLUCK

hel Kithe

ous serona dua saminaria.

TE AIRITUMER

the sand one dome speech.

KIRK:

Allez, vous dis-je; vous saurez mes volontés.

SCÈNE VI.

KIRK, BLUCK.

KIRK.

Pars sur-le-champ; ferme toutes les issues; arrête tous ceux qui ont osé s'attrouper; qu'ils soient conduits dans cette prison, et que demain avant l'aurore....

BLUCK.

Je vous entends. Si nous ne prenions ces mesures, nous aurions bientôt une révolte générale. (*Il sort.*)

KIRK.

Fais entrer Norton; je veux lui parler. Ah ah! les animaux les plus grossiers refusent de s'y abreuver: quelles expressions! ils me paieront cher l'horreur qu'elles m'ont causée. Voici Norton, je veux sonder son âme.

SCÈNE VII.

KIRK, NORTON.

KIRK.

Norton, j'ai besoin de vos conseils; je suis inquiet; les habitans de ce pays sont disposés à la révolte : quels moyens croyez-vous que je doive employer pour l'éviter?

NORTON.

Mes conseils ont toujours paru vous déplaire; je ne dois plus m'exposer à vous en donner.

KIRK.

Si je n'en avais pas besoin, je ne vous appellerais pas. Répondez : quel parti dois-je prendre pour appaiser le peuple?

NORTON.

Justice, clémence, humanité.

KIRK.

Je sais que ce sont là vos principes; vous êtes modéré, Norton. Mais ne craignez-vous rien de leur vengeance? est-il temps d'employer la douceur?

NORTON.

Il est toujours temps d'être humain.

KIRK.

Vous croyez donc qu'ils oublieront les maux qu'ils ont soufferts?

NORTON.

Ils oublieront tout, si vous devenez juste; on pardonne beaucoup aux circonstances. La rigueur peut être excusée un moment quand la crise est violente; mais les barbaries exercées de sang-froid, les crimes inutiles, les atrocités réfléchies, voilà ce qui ulcère le cœur, ce qui amène tôt ou tard la chute ou la mort des persécuteurs.

KIRK.

Et pensez-vous qu'on cesserait de me hair, si je me relâchais de ma sévérité?

NORTON.

Ils béniront la justice, quelque tardive qu'elle soit.

KIRK.

Et si je continue sur le même plan?

NORTON.

Je crains pour vous.

KIRK.

Vous avez donc des raisons pour craindre? vous connaissez donc leur façon de penser?

NORTON.

Ils se taisent devant vous; ils paraissent soumis, abattus; mais, n'en doutez pas, ils murmurent et haïssent.

KIRK.

Ils murmurent, vous le savez, et vous ne les punissez pas?

NORTON.

Seigneur, écoutez-moi; il est temps encore. Vous vous perdez, et c'est vous qui voulez vous perdre.

AIR.

Soyez juste, soyez sensible;
Rendez la paix à ce canton,
Et ce peuple heureux et paisible,
Oublira ses malheurs, bénira votre nom.

Qu'il est cruel d'être inflexible! Qu'il est doux d'accorder un généreux pardon!

La rigueur est toujours pénible; Il en coûte moins d'être bon. Soyez juste, soyez sensible, Et ce peuple heureux et paisible

Oublira ses malheurs, bénira votre nom.

Mais dans votre sureur, si rien ne vous arrête, Et s'il vous saut toujours du sang,

Tremblez, tremblez pour votre tête. Je vois déjà sur vous se grossir la tempête, Et la foudre des cieux atteint le plus puissant.

Soyez juste, etc.

KIRK.

Allez, je réfléchirai à ce que vous venez de me dire.

SCÈNE VIII.

LES PRINCIPES, BLIVE.

mille.

Tous des mutins sont merètes, quelques-uns seulement ont reussi a prendre la fuite.

AKK.

Tant pis.

RITUX.

Man un amone le prisonnier de ce matin.

AJIA.

Qu'il paraisse. Bluck sont l'Anton, je une l'interroper, et vous verres que je ne suis que peste (Apart.) l'illiane est indigne: il s'emportera, et doctor même une force de le trouver compable.

SCÈNE IX.

LES PRECEDENC, VILLIAM, RICKA, SOLDANS.

KIKK.

Approches, et rependes sans crainte mi dissimula-

MALLET!

de me ermins ni toi ni tes domuremus, et je te menuse troj pour recourit à la femie.

TALL.

I ous l'entendes. Norton. Vilham. est-il un que a ca conspire contre la liberte?

MALLIN

5. i seuse ennla être escluer. on ne miscensurait pa de conspirer contre la liberte

KIRK.

Villiam, soyez aussi calme que moi; vous allez paraître devant vos juges, et vos emportemens vous y serviraient mal.

VILLIAM.

Si mes juges sont des hommes, la fierté d'un opprimé ne les empêchera pas d'être justes. Si mes juges te ressemblent, je n'ai rien à leur répondre; l'accusation et la mort ne sont qu'une même chose pour vous.

KIRK.

Vous haïssez le Protecteur?

VILLIAM.

Oui.

KIRK.

Vous avez traité de tyrannie son autorité légitime?

VILLIAM.

Si j'ai toujours haï le despotisme, juge combien je déteste les bourreaux qui parlent de liberté.

KIRK.

Vous faites donc des vœux pour notre ruine?

VILLIAM.

Chaque jour j'appelle la vengeance du Ciel sur la tête de nos persécuteurs: puisse ma mort être le signal de leur chute et de ton supplice!

KIRK.

Norton, jugez vous-même.

NORTON.

Seigneur, il faut que cet homme ait l'esprit égaré, ou que ses malheurs l'aient cruellement aigri contre nous.

KIRK

Vous l'excuserez peut-être?

VILLIAM.

Je te salue, homme humain; je ne croyais pas te trouver ici.

KIRK, wer colors.

Il vous remercie, Norton.

VILLIAM.

Je ne demande point qu'on plaide ma cause devant toi; mon innocence la plaidera bientôt au pied da trône de l'Eternel: épargne-moi la vue de ton affreux tribunal; ses jugemens sont plus horribles que ses supplices. Pour toi, s'il te reste, je ne dis pas de la pitié, mais un souvenir d'humanité, laisse-moi revoir une épouse que ma mort va condamner au désespoir, et qui n'a de tort que d'avoir paru à tes yeux.

EIRE

Tu la verras. Sors d'ici; je t'abandonne à tes juges.

SCÈNE X.

LES PRECEDENS, UN SOLDAT.

LE SOLDAT & Kink.

La femme de ce rebelle demande à vous parler.

MALLIIT

Ma Jenni dans ces lieux!

KIRK

Je lui ferai savoir quand je pourrai l'entendre. (Le soldat sort)... Soldats, ramenez ce malheureux; il sera jugé militairement avec les factieux de ce canton. (Les soldats emmènent Villiam). Vous, Norton, suivez-les.

Je vous charge de l'expédition de demain; et malgré vos maximes, je ne vous crois pas capable de désobéir.

(Norton salue et sort.)

SCÈNE XI.

KIRK, BLUCK.

BLUCK.

Vous osez le charger de cette commission?

KIRK.

C'est pour le perdre.

BLUCK.

Pour le perdre! eh! seigneur, ordonnez-moi de me saisir de sa personne.

KIRK.

Je t'ai déjà dit mille fois que tu n'y entends rien; Norton est aimé des troupes: nos soldats ne se mêlent pas de politique; ils ne songent qu'à combattre et à vaincre. Sans examiner les motifs de ma conduite, ils pensent que j'ai des ordres pour agir ainsi, et que je fais tout pour le bien commun: veux-tu que j'aille faire une imprudence, les brusquer, leur dessiller les yeux? Ils aiment Norton, te dis-je; et s'ils avaient à choisir entre lui et moi, je ne doute pas qu'ils ne m'abandonnassent.

BLUCK.

Rien n'échappe à votre prévoyance; mais comment ferez-vous pour le perdre?

KIRK.

Je le charge de l'exécution de demain; il a montré de la pitié pour ces malheureux; de deux choses l'une, m is desobeira, un il vandra sanver quelques victimes. Imas l'un es l'autre cas, il aura manque a son devoir; i sera complice de la conspiration, il sera rebelle, tactient, tout ce qu'on voudra entin, et je pomirai le nerdre avet tranquillite.

RITICS

Segment, je ne suis qu'un ecolier.

ZATZ

Tu te immeras pres de moi, f'ai recule les limites au crime Vas dire a Jenni qu'elle peut entrer.

Ri IliX, sourrant.

Le mar, pourra bien l'echapper.

Zai Z

Leis n'est pas sir : us on je te dis. (Riuck som.)

SCÈNE XII

LIBL, eni.

Total l'instant.... de ne sais, mais je ne suis pas tranquille. Est-ce que je tremblerais devant une temme Moi. Kirk! ce fantôme qu'on nomme verta torcerait-il a le respecter cem même qui n'y croient nom: Bassurons-nois, la voici! O amour, que tu dois être étonne d'être entre dans mon cœur!

SCÈNE XIII.

KIRK, JENNI, RIJUK.

RITICAL

La voila. L'sort et terme la norte.)

LIBL.

Approchez, belie Jenni; ne me redontez pas.

Jenni fait un mouvement d'effroi quand elle entend fermer la porte.

JENNI.

Seigneur, comme l'espérance ne nous abandonne qu'à la mort, je n'ai point renoncé à celle de vous fléchir. Au nom de ce que vous avez de plus cher au monde, rendez-moi mon époux; jetez un œil de pitié sur mon affreux désespoir. Je n'ai plus de parens; le Ciel m'a refusé d'être mère; je n'ai qu'un époux pour toute consolation dans mes peines. Il est tout pour moi, lui seul me fait chérir la vie, et vous l'envoyez à la mort! et vous me laissez vivre! que deviendrai-je sans lui? vous voulez donc aussi me faire mourir de désespoir et de douleur! Grâce pour lui, seigneur, grâce pour mon époux, ou la mort à tous deux.

KIRK.

Belle Jenni, il me serait doux de manquer à mon devoir pour vous rendre heureuse; mais n'accusez que votre époux du malheur qui le menace : s'il n'eût insulté que moi, je lui pardonnerais sans peine; mais devant mes officiers, mes soldats, devant ses juges, il a tenu mille propos séditieux, dont le moindre mérite la mort.

JENNI.

Ah! seigneur, vous pouvez tout; un mot de vous peut me rendre mon époux, un mot de vous peut porter la joie dans ce cœur que la douleur déchire.

KIRK.

Jenni, rassurez-vous.

JENNI, avec joie.

Vous vous attendrissez : ah! mon Dieu, je te rends grâce!

KIRK

Vous pouvez sauver votre époux.

JENNL

Je le puis, seigneur, je le puis! parlez, parlez! mon bien, mon sang, ma vie, je donne tout pour mon mari!

KIBK

Je puis l'accorder à vos larmes; mais écoutez-moi.

TEXAL

Ah! je vous écoute; l'espoir a réchauffé mon cœur.

KIRK, mystériensement.

Du moment où je vous ai vu, vos traits ont fait sur moi une impression inexprimable... Je vous aime, Jenni.....

JENNI, reculant d'effroi.

Vous m'aimez! ah! dieu! la mort, la mort!

KIRK.

Vous frémissez! le temps presse : voulez-vous m'entendre?

JENNI.

Je n'écoute plus rien; la mort, seigneur, la mort; c'est le seul bienfait que j'attends de vous.

KIRK

Votre époux va périr.

JENNI, pleurant.

Mon époux! malheureuse! dans que laffreux abime...

KIRK

Le glaive est sur sa tête. Ecoutez-moi : renoncez à votre époux; qu'il s'exile de ces lieux, que Jenni me reste; à ce prix il vivra. JENNI, avec horreur.

A ce prix!

KIRK.

Je vous aime, vous dis-je; et vous seule avez porté l'amour dans ce cœur fait pour haïr. Vous m'avez entendu; que Jenni me reste, sinon.... plus d'époux.

JENNI.

Et c'est à ce prix que tu me rends ce que j'aime! fais donc préparer un cercueil pour nous deux. Fuis, monstre; tu me fais horreur!

KIRK.

Jenni, Jenni; je puis d'un seul mot

JENNL

Tu peux m'égorger; mais alors je n'aurai plus devant les yeux un brigand tel que toi, et c'est tout ce que je désire.

KIRK.

Soldats....

JENNL

Arrête, malheureux! Mais, barbare, l'enfer est donc dans ton cœur? les tigres auraient pitié de moi!

KIRK.

Il est temps encore; votre époux respire, c'est vous qui allez prononcer son arrêt.

JENNI.

Rends-le-moi, rends-le-moi, ou j'expire à tes yeux.

KIRK.

Sa grâce est dans ma main; parlez, vous savez à quel prix....

JENNL

Fuis, te dis-je, fuis; ne souille plus l'air que je respire.

KIRK

wien.

JENN.

Attends, je te supplie encore: tu ma vois à tes necis, je te demande la mort, je la desire, je la ceux; mais avant d'expirer, que je revoie encore l'ober le mon amour!

KIRK

Vous le verrez.

JENNI.

Le le verrai! vas. que je le voie et que je meure, e re pardonne tout.

KRK

Le n'est point à lui que l'accorde cette faveur, c'est l'ous. Paisse le desir de conserver un être si cher, rous rendre plus docile à mes vœux! c'est à vous que l'illiam devra la vie ou le supplice. (Il sort.)

SCÈNE XIV.

JENNI, seuie

le vais le voir.... et c'est pour la dernière sois! seman, aujourd'hui peut-être, les monstres vont accuver de son sang. La maiheureuse Jenni va rester seule sur la terre. Dieu! un ne meurt donc pas de souieur et d'effroi! On vient!... je tremble ... c'est ax !...

SCÈNE XV.

JENN. VILLIAM

AILLIVA.

Ma Jemi!

LENN.

Liter épons!

VILLIAM.

Viens dans mes bras, reçois les adieux de celui qui t'adore et qui ne regrette la vie que pour toi.

JENNI.

C'est donc pour la dernière fois que je te presse sur mon sein?

VILLIAM, levant les mains au ciel

Jenni, nous nous reverrons un jour. Nous nous reverrons, ma chère; sans cet espoir, qui console l'innocence, l'homme maudirait sans cesse la main du créateur.

JENNL

Rien n'a pu le fléchir: ah! cher époux, si tu savais... je n'ose m'exprimer, l'horreur glace ma langue, et ma honte m'accable. Si tu savais à quel prix l'infâme m'accorde l'espoir de te conserver.

VILLIAM.

N'achève pas, Jenni; n'empoisonne pas mes derniers momens. Eh quoi! tu as pu supplier mes bourreaux! tu as pu t'abaisser, t'avilir à ce point; la vertu a flatté le crime. Malheur à toi, si tu balances un moment entre la honte et l'honneur! ah! n'ajoute pas à mon supplice; c'est bien assez pour moi de te laisser malheureuse.

FINAL.

RÉCITATIF.

JENNI.

Cher époux!

VILLIAM.

Plus d'espoir; il faut cesser de vivre.

JENNI.

Ne me resuse pas la douceur de te suivre.

THALLISTY

The me suivre, grand dien!

JINNI.

To comais more amount.

Ne une condamne pas a conserver le sour.

VILLIAM.

() (re)

JENNI.

Oni, cher epour, en te restant fidelle. En faisant mon honheur de vivre sous ta loi. La muant sun tyrans une haire éternelse. J'ai merite l'honneur de mourir avec toi.

VILLIAM.

() tenchante victime!

JENNI.

Oui, none monrone ensemble.

Et nos amis diront : que leur sort est heureux! L'amour les unissait, le tombeau les rassemble. Et la main des brigands ne peut plus rien sur eux.

DTO.

VILLIAN.

15/NI.

Commente à peine extrême. Choi, mon dien suprême.

Longerve ex que "sime. Non, la mort, la mort même.

Leste pour une pleurer. Se peut nous separer.

ensewrle.

I) eponese one l'aime I taut une separer.

Non, la mort, la mort même Ne peut nous separer.

THATAM.

Avant out de fermer les yeux à la lumière. Pour la derniere fois donne-moi cette main.

JENNI.

de veux a mon heure derniere. Te presser encor sur mon sein.

VILLIAM.

Tourne sur moi ta mourante paupière.

JENNI.

Fermons au même instant les yeux à la lumière.

VILLIAM.

Confondons nos derniers soupirs.

JENNI, avec joie.

Sur le bord de la tombe il est donc des plaisirs!

ENSEMBLE.

O toi! mon bien suprême, etc.

VILLIAM.

Le trépas sera donc le prix de ta tendresse?

JENNI.

Cesse de m'essrayer.

VILLIAM.

Oui, mourons sans saiblesse. Nos bourreaux jouiraient s'ils nous voyaient pleurer.

ZNSEMBLE.

O tyran! tombe de ton trône; La soudre est prête à te srapper, En vain tu prétends échapper, A la haine qui t'environne: La soudre est prête à te srapper.

VILLIAM.

Qu'une Euménide essrayante, Menaçante, Te livre aux remords dévorans!

JENNI.

De nos fleuves puisse l'onde Vagabonde, Rouler tes membres palpitans!

Lyss. Macs.

Que l'enfer, pour un supplice. Applaulisse,

A tes tourners.

Et que ta tête sanglante

Epouvants

Tous les brigands.

SCÈNE XVI

LES PRECEDENS, KIRK, SOLDAIS.

Les voici, tes bourreaux! (Elle tambe evamente.)

KIRK, a Villiam.

Surtez

WILLIAM.

Adien, ma chère!

KIRK.

Serter

WILLIAM.

Elle ne m'enteud plus. Adien: puisse le ciel consuler ta misère, Et recompenser tes vertus!

(Les soitets l'ammanent.)

IENNI le cherche des yeux.

Mon époux, mon époux! rendez-le-moi, harbares! Avec lui je veux expirer:

A nos derniers momens, monstre! tu nous sépares; Il perit... et mon cour ne peut se dechirer.

KIRE.

Carret est prononce: demain avant l'aurore Vous l'aurez perdu pour toujours! raintes. r. il.

LE BRIGAND,

Jenni, si vous l'aimez encore, Méritez son pardon et conservez ses jours.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, FEMMES ET ENFANS.

Chœur de femmes qui présentent leurs enfans à Kirk.

Ah! laissez-vous toucher par nos voix gémissantes; Seigneur, voyez à vos genoux Des enfans malheureux et des mères tremblantes: Rendez le père au fils, et l'épouse à l'époux.

KIRK.

Ils mourront, rien ne peut appaiser mon courroux.
(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

JENNI, CHŒUR DE FEMMES.

JENNI.

Quoi! monstre, tu règnes encore! Et tout ce peuple qui t'abhorre Te laisse vivre un seul instant! Tremble! ton supplice s'apprête; Tremble! la foudre est sur ta tête; Tu vas tomber, l'enfer t'attend.

TOUTES LES FEMMES.

Que tout s'arme, que tout combatte,
Du peuple que la haine éclate!
Attaquons ces monstres affreux.
Que tout s'arme, que tout combatte;
Délivrons nos époux ou mourons avec eux.

(Elles sortent en tumulte.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE IIL

Chambre rustique.

SCÈNE PREMIÈRE.

JENNI, scole.

Plus d'espoir! le crime triomphe; le généreux effort des opprimés n'a servi qu'à grossir le nombre des victimes. Et que peuvent des femmes, des enfans timides contre la scéleratesse armée de la puissance? C'en est fait, il faut renoncer à l'espoir de sauver ce que j'aime; il faut renoncer au bonheur, à la vie, à tout. Le sommeil et la débauche assoupissent nos bourreaux : le sommeil! il en est donc pour eux! Mais bientôt ils vont s'éveiller, et la nature sera en deuil. Bientôt la vertu, l'innocence, Villiam, enfin, mon cher Villiam, sera livré à leur fureur!

ATR.

Il va périr : tout ce que j'aime Va m'être enlevé sans retour.

O supplice! 6 douleur extrême!

Voeux impuissuns! funeste jour! (bis.)

Il va périr : celui que j'aime

Va m'être enleve sans retour.

Tyran cruel, viens m'egorger moi-même; Mais épargne du moins l'objet de mon amour.

O muit! ne hâte pas ta course;

Chaque instant ecoule redouble mon effroi;

Dien clement, ta justice est ma seule ressource:

Puissent mes cris pénétrer jusqu'à toi:

Protége mon époux; rends-le moi, rends-le moi.

Il va perir, etc.

SCÈNE II.

JENNI, UN SOLDAT.

JENNI.

Que vois-je? je tremble! que voulez-vous?

Le soldat donne une lettre.

Lisez.

JENNI.

Une lettre! serait-ce?.....

LE SOLDAT.

Elle n'est pas signée; mais vous connaîtrez aisément quel est l'homme qui peut vous écrire ainsi.

. (Il sort et laisse la porte ouverte.)

JENNI.

Je frémis; j'espère: le tigre aurait-il senti quelque remords? (Elle lit): « A deux heures de la nuit, je » passerai devant votre porte; si elle est ouverte, » votre mari a sa grâce; si elle est fermée, il est mort.»

Dieux! mes cheveux se hérissent, mon sang se glace, mes yeux se troublent!..... Si c'étaient les approches de la mort, que je serais heureuse! A deux heures cette porte..... elle est ouverte; il va paraître : courons..... fermons..... Malheureuse! ton époux va périr..... Ah! mon dieu, secourez-moi, conseillez-moi, je le fléchirai, peut-être. Est-il un monstre sur la terre qui, une fois dans la vie, n'éprouve pas un mouvement d'humanité? Si je pouvais en concevoir l'espérance! eh! que puis-je encore espérer? Les tigres ont-ils quelque chose d'humain? je m'exposerais: quelle horreur! et mon époux, que dirait-il? Il mourrait dans le désespoir, et n'emporterait dans la

comme que le juste mesmis que j'aurais merile. Malieur a con mia-c-il dit, si tu baiances un instant entre l'unmeur ce la houte je s'alieis, Villiam, je t'alieis, le communa ligne de coi. Elle terme a porte,

Fussee-en ne plus le convrir, parte lattie puisse et usiè me servir de combesat. Un mppe a a parte ; la cissomre dest lui sans donte. Un mppe decore.) le coups sont l'arrêt de notre mont; mais ils ne cangerome tren a ma resolution. Mulou derrière a proc.: Lemà, Lemi!

JENNI:

Jueile voix: c me ceile d'un uni!

MELEONY

emie, aurrez ite; d'ast moi, d'ast Meifont,

JENNI MATER

defout, venez a mon secons.

SCHNE UL

JEWM, MELEONE

MELETINE

Jenux. faites un moment treve ; vos douieus roundez-mon; vous reste-t-il queiques moyens de uspendre, de retarder la faiale execution

JENNI.

ile, dien: que demandez-vous: j'ai tout empioye; e ma trouve que des comes le ten

MELITUNT.

Ne vous redutez pas. Jenni, ne vous redutez pas; ne a muit ne vous effraie point: allez vous eter aux reda de vous bourresux; taites tout au monde point

retarder le supplice; si vous pouvez le faire différer d'un jour, de quelques heures, votre mari est sauvé.

JENNI.

Que dites-vous? je puis espérer!....

MELFONT.

Une grande révolution se prépare; nos malheurs touchent à leur terme : demain l'humanité sera vengée, et le jour éclairera le supplice de nos persécuteurs.

JENNI.

Malheureuse que je suis! alors mon mari aura cessé de vivre.

MELFONT.

C'est pourquoi il faut vous hâter; votre douleur, votre vertu, vos charmes mêmes peuvent vous prêter bien de l'éloquence; faites tout, vous dis-je, pour retarder le supplice : qu'il serait affreux de périr au moment où l'on va sortir de l'oppression!

JENNI.

Mais sur quoi fondez-vous votre espoir?

MELFONT.

Le temps est cher, Jenni; je ne puis tout vous expliquer, mais demain l'explosion sera terrible; le peuple et les soldats ne feront qu'un, et l'infâme Kirk recevra le châtiment dû à ses forfaits. Il sera trahi, comme il a trahi les lois et la nature; mais si l'exécution ne se diffère pas, tout est perdu! faites différer, faites retarder; un moment est d'un grand prix dans ces circonstances! je vous le répète encore, priez, pressez, humiliez-vous, s'il le faut, devant l'affreuse idole; mais ne négligez rien pour reculer le malheur qui nous menace. Adieu, je vous laisse; nos

amis m'attendent: songez à Villiam; nous songerons à vous tous, et nous mourrons pour vous s'il le sa (Il sort et serme la porte.)

SCÈNE IV.

JENNI, scule.

Dieu! qu'ai-je entendu? je puis le sauver! Si je puis obtenir un retard, il est sauvé! Que faire? mon dieu, que faire? dans quelle horrible perplexité!..... il va venir!... Si cette porte est sermée, Villiam n'est plus: si je l'ouvre, à quel assreux danger!..... Ah! malheureuse, malheureuse! est-il au monde un être plus à plaindre que moi? puis-je encore espérer de fléchir mon tyran? que lui dire? que faire? Melfont ignore à quel prix.... Mais quelle heure est-il? Ciel! le moment approche. Si l'on differe, m'a dit Melfont, votre mari est sauvé. Je puis lui rendre la vie, et j'hésite! il vivra, nous serons heureux, et c'est à Jenni qu'il devra son bonheur! C'en est fait..... je m'expose a tout..... à tout pour le sauver. Allons, du courage; mais que puis-je craindre? mes larmes, ma douleur pourront peut-être obtenir ce retard... pourquoi négliger de tenter tout ce qui est possible? s'il le faut même, une promesse vague... Une promesse! quelle horreur! Non, non; ne combattons le crime qu'avec les armes de la vertu... Mais enfin, que faire? je crois déjà voir Villiam à l'échafaud... le fer de l'assassin va frapper mon époux, et je puis le sauver! nature, tu l'emportes. Je veux tout tenter, je veux.... je ne sais ce que je veux. O Villiam! t'obéirai-je? te perdrai-je en t'obéissant? (Deux heures sonnent.) Ah! dieu..... non, je ne puis renoncer à toi je veux te sauver...

Mon dieu, pardonne-moi, et soutiens mon courage: (Elle ouvre la porte.) Mes genoux fléchissent... l'effroi me serre le cœur... une sueur froide... ah, ciel! suis-je donc déjà coupable? J'entends, j'entends déjà les reproches de mon époux: le mépris, l'horreur sont peints sur sa figure..... il me rejette..... il me renonce pour son épouse.... Infâme, me dit-il.... ah! fermons, fermons cette porte et mourons avec lui. (Elle va pour fermer la porte; Kirk paraît; Jenni recule d'épouvante.)

SCÈNE V.

JENNI, KIRK.

KIRK.

Je vous effraie, madame; vous voyez avec horreur celui qui vous apporte l'espérance et la vie!

JENNI.

Quoi! seigneur, serait-il vrai? seriez-vous sensible à mon malheur?

KIRK.

Je ne suis sensible qu'à vos charmes. Si je n'obtiens Jenni, périsse tout ce qui m'environne! amour et fureur ne sont qu'une même chose, si mon espoir est trompé.

JENNI.

Ah!

KIRK.

Femme obstinée, choisis, choisis ce que je t'offre, la grâce ou la mort. Un mot va tout changer; parle, ton époux est libre; qu'il s'éloigne, qu'il emporte des richesses, que Jenni me récompense..... Un mot de vous, un mot, et j'arrête le glaive prêt à le frapper.

Repender sui on non. Réponder, le temps fuit..... le moment approche: bientét il ne sera plus temps.

JENNI, and force.

Nen!

KIRK

E: vous ases le prononcer ce non? vous ases!... me connaisses -vous bien? espéres-vous me flechir sine moiber?

JENNI.

Oni. j'espère encore vous flechir. Sans cet espoir ou me soutient, vous n'aurier plus revu la malheurouse Jenni. Eth bien! puisque vous ne me parlez o me nom de ce funeste amour que je vous inspire; es: vrai que vous m'aimiez, accordez moi seulement une consolation faible, et qui depend de vous: differez, ie vous en coniure, retardez de quelques momens la fatale execution; que je voie encore un mur, quelques heures, celui que je vais quitter pour manas.

KIRK.

Retarder dissert vonder-vons que j'attende qu'on orraisse quelque trame, qu'il eclate un soudevement, ur on m'arrache mes victimes. Ne l'a-t-on pas deja tente "Non-point de retard; j'ai même avance ineure du supplice, et nous n'attendrons pas l'au-rore pour nous venger.

JENNI.

Air tout est hai... plus d'espoir : mourons '

KIRK.

L'amour. Jenni. l'amour! à ce prix. tout est renare. hâtez-vous. prononcez : un oui va rendre le bonheur à tout ce qui vous environne.

JENNL

Pour la dernière fois, je tombe à tes genoux. Tigre, sois donc sensible à l'état déplorable où tu m'as réduite, et n'exige point d'amour d'un cœur que la douleur déchire.

KIRK.

Qu'elle est belle! parlez, parlez; mais je n'écoute rien de ce qui trompe mon attente.

JENNL.

Différez, je vous en conjure.

KIRK.

Non.

JENNI.

Un jour, une heure, un moment, par pitié.

KIRK.

Non.

JENNI.

Il faut donc que j'expire à vos pieds!

KIRK, avec foreur.

Acceptez, vous dis-je; je vous le dis pour la dernière fois.

JENNI, se relève.

Va, monstre, je ne me pardonnerai jamais la honte dont je viens de me couvrir en m'humiliant devant toi. Va, bourreau, bois le sang de tes victimes, rassasie tes yeux de cet horrible spectacle je t'abhorre, je t'exècre.... voilà les derniers mots qui sortiront de ma bouche.

(Elle s'assied avec le calme du désespoir, et garde un morne silence pendant toute la scène qui suit.)

KIRK, avant l'air.

Jenni, Jenni!....

AIR.

En air est une espèce de dus dans lequel l'orchestre répond et parle pour Jenni.

Haine, fureur, vengeance,
Je m'abandonne à vous.
Si Jenni n'est en ma puissance,
Je veux les exterminer tous.
Répondez, rompez le silence,
Redoutez mon affreux courroux;
Un mot suspendra ma vengeance,
Un mot vous rendra votre époux.
Répondez... funeste silence!
Haine, fureur, vengeance,
Je m'abandonne à vous.

Elle se tait; semme cruelle!

C'est toi qui lui donnes la mort,

Parle... ch bien donc! sois-lui adelle.

Partage son malheureux sort.

Soldats... mais non; je vous supplie,

Jenni, je tombe à vos genoux.

L'amour a calme ma furie,

L'amour vous rendra votre époux.

Répondez... funeste silence!

Haine, sureur, vengeance,

Je m'abandonne à vous;

Il est en ma puissance,

Qu'il tombe sous mes coups.

KIRK, après l'air.

Eh bien! puisque je ne puis rien obtenir, venez dinc le voir expirer. Voyez les flambeaux qui éclairent cette place; voyez les apprêts du supplice.... Il n'est plus temps, la mort va servir ma colère.

> Le ciel nous livre les victimes, Exterminous tous ces brigands;

Poursuivons, punissons les crimes; Rendons-leur tourmens pour tourmens.

KIRK.

Entends-tu cet hymne de mort? les horreurs qu'il présage sont le salaire de ta fierté.

SCÈNE VI.

JENNI, KIRK, NORTON, SOLDATS.

KIRK.

Eh bien! tout est-il prêt pour le supplice?

NORTON.

Oui, seigneur, et l'on n'attend plus que vous.

KIRK.

Marchons, délivrons-nous de ces misérables.

(Les soldats se rangent près de Kirk.)

NORTON.

Seigneur, daignerez-vous m'entendre?

KIRK.

Que voulez-vous?

NORTON.

Les hommes que vous voulez faire périr ne sont pas ceux dont il soit plus pressant de se défaire.

KIRK.

Auriez-vous pitié de ces scélérats?

NORTON.

Jamais de pitié pour eux, seigneur; mais il est dans le canton un scélérat qui doit nous inquiéter davantage. Il n'est point arrêté encore; et sa mort serait bien plus importante à notre tranquillité.

KIRK.

Qui donc?

NORTON, were force.

10.

. . c. mo: les soldats se vellent sur Kirt, et le desarment.) KIRK.

de entrode-je.

NORTON.

imi. toi. monstre'

JENNI.

THE VOLETE

Le soldate qui le son étoumement, le tureur de Kirl, le soldate qui le suisissent. L'attitude de Norton, tout rela doi, taire un tatueau sur leque on reste un moment.

LIRK.

the is sue trabi

NOFTON

l'a. monstre, la revolution est faite, et ton sur plice va nous renger Entrez, mes amis, accoures, 1 tirre est dans les fers.

SCÈNE VII.

LE PRECEDENS, VILLIAM, MILIFONT, PEUPLE

TOUS

Juster

VIII.

die Jenni'

JINN.

Nion epour. Le se tiennen: emirazees.)
NORTON.

True Contemple la ioie de ce pemple, et que nouve donnement soit ton premier supplier. Soldate, qu'on intraine, qu'il soit puni, mais inge, et qu'il sente cuir, le ponde de cette justice qu'il a toujours outragee.

PERSONNAGES.

ALEXANDRINE.
LINVAL, Amant d'Alexandrine.
DAMON, Oncle de Linval.
ISABELLE, promise à Linval.
LA FLEUR, Valet de Linval.

La scène est chez Damon.

AVERTISSEMENT.

Ce sujet était difficile à traiter. Une jeune personne abandonnant la maison paternelle pour suivre l'amant qui n'est pas encore son époux, était une héroine d'un dangereux exemple, bien que peu de temps avant cette époque on cût décrété des récompenses civiques pour toute demoiselle qui donnerait de petits citovens à la nation. Au reste, l'auteur ne s'était pas dissimulé l'écneil de son sujet; mais, à cet égard, il avait une poétique arrêtée. « Lorsque vous croirez une situation hasardée, disait-il aux jeunes auteurs qui le consultaient sur leurs ouvrages, présentez-la sans hésitation dès les premières scènes; si vous avez l'air de douter, vous êtes perdus. » A cette occasion, il citait pour exemple sa comédie du Jochei. La coupable fugitive commence la pièce par ces mots : « Que de chagrins nous cause une première faute! j'ai quitté mes parens pour suivre celui que j'aime, etc.; » cette hardiesse, ajoutait M. Hoffman, imposa tellement au public, qu'il écouta sans murmurer le reste de la confidence et applaudit les couplets: Lorsque vous verrez un amani, etc.

La suite prouva que M. Hoffman ne s'était pas trompé. Son Jockei obtint un très-grand nombre de représentations, et, pendant plusieurs années, cet ouvrage fat joué une ou deux fois par semaine. Il est vrai que les talens réunis de Dozainville, de Carline et de madame Saint-Aubin ajoutaient au comique de la situation et à la piquante originalité du dialogue.

3

La musique de Solié contribua également à rendre ce succès populaire.

Il y a dans cet opéra une scène charmante dans laquelle Isabelle et Linval s'avouent réciproquement qu'ils n'ont point d'amour l'un pour l'autre. Cette situation a été *imitée* depuis par beaucoup d'auteurs, qui ne sauraient donner la même excuse que Molière, car ces messieurs ne prennent pas leur bien où ils le trouvent, mais ils s'emparent sans scrupule des idées d'autrui.

LE JOCKEI,

COMEDIE EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALBAANDRINE, senie-

Or e de maux, que de chageins nous cause une première faute! l'ai quitte mes parens pour suivre rema que j'anne: cachee comme une coupable, dans me masson etrangère, il faut que j'avite tous les recards, dans la crainte d'être reconnue. Je ne vois pas neme assez souvent celui pour qui j'il tait aut de se ruices. Als, jeunes ûdes, jeunes ûdes!

COUPLETS

Lorsque vous verrez un amant Vous regarder d'un air bien tendre, Si vous ne tuvez promptement. Le seducteur va vous surprendre Aux accens de sa douce voix Craignez que voire cieur reponde. Qui lechit la première fois. Lombe tout-a-tait la seconde.

Parez sur-tout l'occasion.

Sans trop compier sur la sagesse.

Heias, trop de presomption

Prouve souvent trop de faiblesse.

Quand Linvai m'odrit son amour.

Je is la fiere, d'indiscrete.

Je pariai rop le premier jour.

Le tendemann je tus muette.

Mais à quoi bon se tourmenter,
Pour résister à la tendresse?
L'Amour sait toujours nous dompter,
Et trop heureux le cœur qu'il blesse!
Les accens de sa douce voix
Triompheront de la plus sière;
Ah! s'il faut aimer une fois,
Autant yaut aimer la première.

SCÈNE II.

ALEXANDRINE, LA FLEUR.

LA FLEUR, portant un paquet.

Mademoiselle, voilà ce que vous avez commandé.

ALEXANDRINE.

Porte-le dans ma chambre, et surtout, gardes-toi d'en rien dire à Linval. (La Fleur sort.) Plus j'y ré-fléchis, plus je m'applaudis de la ruse que j'ai imaginée, pour ne plus quitter mon amant et pour éviter tous les soupçons. Mais le voici.

SCÈNE III.

ALEXANDRINE, LINVAL.

LINVAL.

Ma chère Alexandrine, nous sommes exposés au plus grand danger. Vous me voyez dans la plus vive inquiétude.

ALEXANDRINE.

Qu'avez-vous, Linval? quel danger peut me menacer encore? ne m'aimez-vous plus?

LINVAL.

Ah! je t'aime plus que jamais, et cependant il faut nous séparer.

COMEDIE.

ALEXANDRINE.

Nous séparer? et c'est vous qui le dites! vous accourez pour me le dire?

LINTAL

Écontez-moi, de grâce! ne me condamnez pas suns m'entendre.

ALEXANDRINE

Si je rous écoute, rous aurez raison.

LINVAL

Mon oncle doit bientôt arriver ici.

ALEXANDRINE

Votre oncle?

LINVAL

Helas! oui. J'ai cru qu'il resterait plus long-temps à la campagne, voilà pourquoi j'ai ese vous loger ici: mais j'apprends qu'il va revenir, et s'il vous trouvait dans sa maison, nous serions perdus.

ALEXANDRINE

Vous n'avez pas toujours été si prudent et si timide.

LINVAL

Ah! vous ne savez pas ce qui le ramène.

ALEXANDRINE.

Parlez.

LINVAL

Il veut me marier, et il conduit avec lui l'épouse qu'il me destine.

ALEXANDRINE

Vous marier! Ah! je reste. Je m'attache à vous, je ne vous quitte plus. Vous marier! j'espère que ce ne sera qu'après ma mort.

LINVAL

Chère amie, calme-toi. Tu sais bien que je ne puis

t'abandonner; mais au moins conjurons l'orage. Je t'ai déjà dit cent sois que je n'ai point de fortune; tout ce que je possède, je le tiens de mon oncle. Il m'aime comme un fils, il me destine tout son bien; mais en échange, il veut que je lui obéisse, il veut que j'accepte pour épouse la fille d'un de ses amis. En le brusquant, je perds tout, et je te rends malheureuse, laisse-moi le temps de lui faire changer de résolution; éloigne-toi de cette maison qui est la sienne, et où tu ne pourrais te cacher à ses yeux. Notre séparation ne sera pas longue, et Linval mourra plutôt que d'être infidèle.

ALEXANDRINE.

Je reste.

LINVAL.

Vous restez? Et que deviendrons-nous si mon oncle vous voit ici?

ALEXANDRINE.

Fiez-vous à moi, j'ai un moyen de parer à tout.

LINVAL.

Quel moyen?

ALEXANDRINE

Une ruse que j'avais imaginée pour autre chose, mais qui me servira admirablement aujourd'hui.

LINVAL.

Mais mon oncle....

ALEXANDRINE.

Votre oncle me verra.

LINVAL

Que dira-t-il?

ALEXANDRINE.

Il me dira que je suis fort aimable.

LINANT.

Ma chere Alexandrine, vous ne connaisses pas mon ancle, quand il a une chose en tête

ALEXANDRINE.

Laissez-moi faire, vous dis-je, je resterai près de ous

SINAIS.

Et cette femme qui va venir ici?

LUZZLNORINE.

Certe femme me verra.

LINYAL

Mais. v peases-vous.

LLEXINDRINE.

Uni pense a cont. je vous le repère, j'ui un moyen ur le pouvoir rester près de vous sans eddaroucher rersonne.

DUU.

LIXYAL

A ce projet, à ce mystere. Je jure que le m'antends rien.

ACEC (INC.)

Mon ther Linvai, laissez-moi faire. Comptes sur moi, tout ira bieu.

LINKAL

Mais vraiment c'est une folie.

ALEXANDRINE.

Nou, ce n'est point me foile. Si Linvai me garde sa foi. Sil nime soujours son amie. Il n'est point de danger pour moi.

LINY VL.

Certe femme... que dira-t-elle

ALEXANDRINE.

Elle me verra sans courroux.

LINVAL.

Mon oncle?....

ALEXANDRINE.

Approuvera mon zèle Et mon attachement pour vous.

ENSEMBLE.

LINVAL.

ALEXANDRINE.

A ce projet, à ce mystère, Mon cher Linval, laissez-moi faire, Je jure que je n'entends rien. Comptez sur moi, tout ira bien.

LINVAL.

Mais de grâce daignez m'entendre: Il n'est plus temps de plaisanter. Mon oncle ici va vous surprendre.

ALEXANDRINE.

A lui je vais me présenter.

LINVAL.

Mais vraiment, c'est une folie; Vous me faites trembler pour vous.

ALEXANDRINE.

Soyez fidèle à votre amie, Il n'est point de danger pour nous.

LINVAL.

Fuyez, fuyez, je vous conjure, Éloignez-vous pour un moment!

ALEXANDRINE.

Je reste ici, tout me rassure, Si je suis près de mon amant.

LA FLEUR entre.

Monsieur votre oncle arrive avec cette dame, ils descendent de voiture. (Ils sort.)

CONTEDUE.

EXSEMBLE.

MNAT

ALEXANDRINE.

Prives, fayes, je vous conjure. Ne craignes rien, tout me resure. Vous me taites trambler pour vous. Le tendre amour veille sur nous.

(Elle surt.)

LINVAL

Ciel! elle entre dans sa chambre... Si mon oncle....
An! quelle imprudence! Comment faire! on va la
voir, je suis perdu. Si nous fermions la porte... Ciel!
les voici.

SCÈNE IV.

LINVAL, DAMON, ISABELLE.

DVAOV

Monsieur mon neveu, il paraît que vous n'êtes pas tres-empresse de venir au-devant de nous.

LINVAL salue Isabeile avec embarres.

Mon oncle, excusez-moi... c'est que j'ai ete surpris dans un momeut...

DAMON.

Surpris agreablement sans doute; car je vous presente une aimable personne qui vous appartiendra bientôt de très-près. Allous, mon neveu, faites les honneurs... Eh bien! qu'avez-vous donc tous les deux? Vous êtes tout interdits. Est-ce que la sympathie agirait dejà? Vous vous taisez, Isabelle?

ISABELLE

Mon silence n'a rieu que de très-naturel

DVAON'

Une semme qui se tait, vous appelez cela nature!

LINVAL.

Mon oncle.... l'étonnement.... la surprise.... l'émotion.....

DAMON.

La surprise! l'émotion! quel verbiage! Comment diable! un homme à qui on amène une femme jeune et gentille.....

LINVAL.

C'est précisément ce que je voulais dire, mon oncle.

DAMON.

Allons, laissons tout cela, vous vous parlerez tantôt plus à votre aise; cherchons maintenant où nous logerons Isabelle avant la noce: cette chambre lui conviendrait; voyons.

LINVAL, vivement.

Mon oncle, cette chambre est embarrassée..... je l'ai occupée pendant quelques jours. Celle-là conviendrait beaucoup mieux à mademoiselle.

DAMON.

Oui, tu as raison, elle est plus gaie, elle donne sur le jardin; vous entendez bien, Isabelle, voilà votre chambre. (Isabelle n'écoute pas et paraît réveuse.) Toi, Linval, viens avec moi, j'ai des arrangemens à prendre ici..... laissons cette belle enfant se remettre de sa surprise, elle est muette, interdite; la timidité, la pudeur.... les femmes, un rien les suffoque.... mais laissez faire, dans quelques jours on ne l'accusera pas de faire languir la conversation.

(Il sort avec Linval.)

SCÈNE V.

ISARIALF, scult of moise.

Quelle est ma destance! Malhenceuse condition or femmes! on miscrache a ma familie, on me sette de l'homme qui seul pour ait faire mon bonheur, nour me conduire dans une maison étrançere, et me marier sans mon aven! (Elle se leer)

A. B.

O toi que l'abandonne

A tes mistes regrets.
Trop cher amant 'pardonne
Les mans que je te fais!
Quand on va une contraindre
A te desesperer.
It suis hien plus a plaindre.
Et ie n'ose pleurer.

Toute esperance miest ratio.
Moment fatal i ione de donient!
Cetti qui dat charmet ma vie.
Cetti qui possedait mon ceur.
I. faut que je de sacrine.
E. que je signe son malhemi.
O toi, etc.

Non, nor iamais, non, de mon âme, Ses traits ne nonront s'effacer.

A l'obse, d'une donce fiamme
Mor, cœur ne saurait renoncer:
L'autorité, n' la colère.
De penvent rompe un nœud si bean:
Un seul mort d'a su me plaire.
I' une plaire insqu'au tombean.

Its vont rentrer; sh' cachons mes larmes, et reti-

rons-nous. Je ne sais plus quelle est la chambre qu'on me destine.... je crois que c'est celle-ci... voyons.... (Elle veut ouvrir la porte de la chambre d'Alexandrine.)

SCĖNE VI.

ISABELLE, ALEXANDRINE.

ALEXANDRINE, en dedans.

Sont-ils partis?

ISABELLE.

Quelle voix! quelqu'un dans cette chambre!

ALEXANDRINE, en dedans.

Est-ce toi, La Fleur?

ISABELLE.

C'est la voix d'une femme.

ALEXANDRINE sort, habillée en jockei.

Réponds donc.... Ah! pardon, madame, je croyais parler à La Fleur.

ISABELLE, émue.

(A part.) Je me suis trompée. (Haut.) Je croyais entrer dans ma chambre.

ALEXANDRINE.

Qu'avez-vous? vous êtes émue.....

ISABELLE s'assied.

Vous m'avez effrayée.

ALEXANDRINE.

Pardon! c'est bien innocemment.

ISABELLE.

Je le crois.

ALEXANDRINE.

Étes-vous incommodée? avez-vous besoin de quelque chose?

BARFILE

Faites-moi le plaisir de me donner un verre d'eau.

ALEXANDRINE

T's comes.

(Elic sort.)

BARDLLE

Je suis tout came..... Une maison où je ne connais nersoume..... Des domestiques qui vous traitent en errangere..... tout cela ajoute à mon ennui. Ah! mon nere . où m'avez-vous envoyee?

ALEXANDRINE, over see were d'ess.

Mademoiselle, le voila

ISABELLE

Je vous remercie. (Alexandrine reprend le nerre L'eau et le tient toujours sur l'assiette.)

ALEXANDRINE

C'est vous, madame, qui éponsez mon maître?

ISARFILE

Oni

ALEXANDRINE

Sera-ce bientôt?

ISABELLE

Mais je ne sais.

ALEXANDRINE

Excusez ma curiosite.

ISARFILE

L riv a pas de mal; vous êtes à Linval?

ALEXANDRINE

An' oui, je suis à lui... et pour la vie; mais le voici uni revient

SCĖNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LINVAL, puis DAMON.

LINVAL, en entrant.

Ciel! que vois-je?

ALEXANDRINE, bas à Linval.

Paix! point de surprise.

DAMON, venant après.

Isabelle est-elle incommodée?

ISABELLE.

Ah! ce n'est plus rien.

ALEXANDRINE.

C'est un verre d'eau que mademoiselle m'a demandé.

DAMON.

Ah! ah! mon neveu, tu es donc à la mode, tu as un jockei?

LINVAL.

Oui, mon oncle, c'est un.....

ALEXANDRINE.

C'est un jeune homme qui s'est attaché à monsieur, et qui le servira bien fidèlement.

DAMON.

C'est répondre à merveille. Mais, diable! il est gentil, ton jockei.

LINVAL.

C'est le meilleur enfant du monde.

ALEXANDRINE.

Oui, et l'on voulait le renvoyer.

DAMON.

Et pourquoi cela?

I.Minb.

d. crazynai- que mon anch ne nésappronvil.....

DAMUN.

Hoi, point du tout, je were que tu le pardes

ALLENNININI. & Linear

Von entendez mansieu: !

when w. Milleut

Ne crains rien, mon enlant, it restoras, mais in the review pas, it est gentil a croquet, une petite muc fine.....

WOLLDWINE .

Le mine est sonvent tromperse.

In THICK.

Mas was trop, or my sembly, to rester, moram, while mademoselly qui éponse tou maître, et l. serviras.....

ALTANDRINE.

Arec beaucoup de sole, assiroment

In AIM & Lines.

Commen: - appelie-i-i."

LINVAL

Mor made, i. sappelte....

ALTXANDRINE.

Atexandire.

MINKAIL

Atexandre' c'es: un bean non nous un jockei.

WIJELWHINE.

DESTRUCT.

Ik l'erndition' Mais c'est une trouvaille que ta as taite là mon neveu.

LINVAL

Si elle vous plaît, je m'en félicite.

DAMON.

Comment! mais elle me plaît fort. Eh bien! Isabelle, cela va-t-il mieux?

ISABELLE.

Cela est tout-à-fait passé.

DAMON.

Le mariage raccommodera tout cela. Comme le petit jockei va être content!..... C'est une belle chose qu'une noce.

ALEXANDRINE

Oui, monsieur. Cela sera superbe.

DAMON, à Isabelle.

Allons, retirez-vous dans votre appartement. Reposez-vous; j'ai deux mots à dire à mon neveu. (Bas à Isabelle en la reconduisant.) Il m'a dit qu'il vous trouve charmante, que vous lui plaisez extrêmement.

ISABELLE.

Ah!

(Elle rentre.)

LINVAL, bas à Alexandrine.

Quelle imprudence!

ALEXANDRINE, de même.

Taisez-vous, du courage!

DAMON.

Et toi, monsieur Alexandre, tu voudras bien nous laisser aussi.

ALEXANDRINE.

J'obéis.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII. DAMON, LINVAL

DAMON

Sais-tu ce que me disait Isabelle, en sortant?

LINVAL

Non

DAMOX

Elle m'a dit qu'elle te trouvait bien, mais très-bien, miniment bien.

LINVAL

Mon oncle....

DAMON.

parlons un peu d'affaires.

LINVAL

Daignez m'écouter un moment. Etes-vous bien sûr qu'Isabelle ait de l'inclination pour ce mariage?

DANOX

Très-sir.

LINVAL

Et moi, mon oncle, croyez-vous que cet hymen puisse faire mon bonheur?

DAMON.

Ah! nous y voilà. Tu as quelqu'amourette? Oh! je le savais; mais qu'à cela ne tienne, tu n'en feras pas moins ce que je désire.

LINVAL

Mais si je n'avais aucun penchant pour le parti que mus me proposez?

DAMOY

C'est-à-dire, si vous aviez quelque penchant pour

un autre parti, voilà ce que vous voulez dire. Eh bien, écoutez-moi à votre tour. Isabelle est la fille d'un ami à qui j'ai les plus grandes obligations; il n'est pas riche, et je veux m'acquitter envers lui en mariant sa fille; vous n'avez rien, je vous donne tout mon bien si vous épousez Isabelle, et rien si vous la refusez : voilà mes conditions; parlez.

LINVAL.

Je crois que l'amour devrait entrer pour quelque chose dans le mariage.

DAMON.

Quand il y entre, c'est cela de plus; quand il n'y entre pas, il vient après, s'il peut; c'est ce qui ne me regarde pas; mais le mariage ne s'en fait pas moins, quand d'ailleurs il est convenable.

LINVAL.

Quelle union que celle de deux époux qui ne s'aiment pas!

DAMON.

Quelle union! quelle union! Ne dirait-on pas, à vous entendre, que tous les époux s'aiment comme des tourtereaux!

LINVAL

Il n'y aurait pas de mal que cela fût ainsi.

DAMON.

Oh oui, c'est un beau rêve: croyez-mai, mon neveu, je connais un peu les hommes, et même les femmes, quoique cela soit plus difficile; voici mon raisonnement: ou une femme aime en se mariant, ou elle n'aimera qu'après. Si elle n'aime qu'après, ce sera son mari, ou c'en sera un autre, c'est ce que le plus fin ne peut deviner; mais c'est au mari à se

rendre aimable, ou à se consoler s'il ne reussit pas. Si au contraire une femme aime en se mariant, il y a mille contre un a parier que cet amour finira, car tont finit dans le monde, et dans le mariage surtout; amsi vous vovez que toutes choses sont egales de part et d'autre, et que tout est pour le mieux. Au surplus, re vous le répète, tout mon bien et la main d'Isabelle; suns Isabelle, rien.

LINTAI.

Quai! vous pourriez me forcer?....

DAMON.

de ne force pas, je donne le choix.

LINVAL

Et si je refuse kahelle?

DAMON.

Alors nous nous brouillerons, vous n'aurez rien de moi, et vous serez gueux toute votre vie.

LINVAL

de voudrais bien vous satisfaire; mais le cœur....

DAMON.

Le cœur' Il est donc pris, le cœur Eh bien, monseur, portez à votre maîtresse un cœur qui sompire, beancoup de penchant à la dépense et rien à dépenser Cela fera ce qu'on appelle un mariage d'inclinanon, et nous verrons combien de temps ce cœur sompirera.

LINVAL

Vous me désesperes.

DAMON.

Oni da Eh bien voils qui est fini, allez, monsieur, partez, bon voyage.

LINVAL

Mon oncle, avez pitie de moi!

DAMON.

Parbleu! vous êtes plaisant; je vous offre une femme aimable et de la fortune, et vous me dites, d'un ton lamentable : ayez pitié de moi!

LINVAL.

Mon oncle, je ne po irrai jamais m'y résoudre.

DAMON.

Vous ne pourrez jamais?

AIR

Vous avez beau faire et beau dire, Il faudra souscrire à mes vœux. Je suis humain et généreux, Je fais tout ce que l'on désire, Mais quand on fait ce que je veux. Cinquante mille écus de rente Sans hypothèque et sans procès, Avec cela femme charmante, Et mon amitié pour jamais; Acceptez-yous?

Mon oncle....

DAMON.

Paix!

Vous avez beau faire et beau dire, Il faudra souscrire à mes vœux. Je suis humain et généreux, Je fais tout ce que l'on désire, Mais quand on fait ce que je veux. Mais si vous faites résistance, Si vous n'entendez pas raison, Entre nous plus de connaissance, Vous sortirez de ma maison; Acceptez-vous? — à ce silence, Je vois que l'on entend raison.

Vous vous taisez, c'est assez dire Que vous souscrirez a mes vous. Le suis humain etc., etc.

[I. sort.]

SCÈNE IX.

LINTAL, equi.

Eh bien, ne voila-t-il pas que j'ai accepté, sans men dire, et que deviendra ma chere Alexandrine? Latandonner, é ciel, mais que faire? Comment resser? Mon oncle va me presser, ie n'aurai pas le courage de desobert, je suis perdu.

RONATES.

I faut muitter ce que "adore!
Adieu plaisir, adieu honheur!
Autourd'hui, ir vous goûte encore.
Demain, vous fuirer de mon cœur.
Separous-nous, trop douce amie,
Recois mes adieux en ce jour:
Mais conservous, toute la vic.
Le souvenir de notre amour.

Ne me montre pas tes alarmes.
N'amute pas a mon malheur.
Ne m'affaiblis pas par tes larmes.
J'ai bien assez de ma douleur.
S'il faut que notre cœur oublie
La peine qu'il sent en ce pour.
Qu'il garde au moins, toute la vie,
Le souvenir de notre amour.

Un iour, sur un lointain rivage,
Sans esperance et sans repos,
Je n'aurai plus que ton image
Pour me consoler de mes maux:

Alors, loin de ma douce amie, Je répéterai chaque jour: Je lui garde, toute la vie, Ce cœur que lui donna l'amour.

SCĖNE X.

LINVAL, ALEXANDRINE.

ALEXANDRINE.

Sortez, voiei votre oncle. Il veut me parler en secret, je crois qu'il a des soupçons.

LINVAL.

Sur votre déguisement?

ALEXANDRINE.

Il m'a dit de l'attendre, il a l'air sérieux....

LINVAL.

Vous connaîtrait-il?

ALEXANDRINE.

Sortez, je l'entends.

(Linval sort.)

SCÈNE XI.

ALEXANDRINE DAMON.

DAMON.

Ah! tu es seul? tant mieux, nous causerons plus à notre aise; il faut que tu m'aides à éclaircir un doute.

ALEXANDRINE.

Un doute, monsieur?

DAMON.

Oui, j'ai un certain soupçon que je veux vérisser. Ecoute, mon ami : tu aimes ton maître?

ALEXANDRINE.

Ah! oui, monsieur.

DAMON.

Tu yeux son bonheur?

ALEXANDRECE.

Ah! our mousieur.

DAMON

Tu désires qu'il soit bien marie?

ALEXANDRINE

Me one, monneur.

DAMUN

Et tu seus qu'il doit m'obeir quand je hui propose un parti avantageur... Tu ne reponds pas! ce silence confirme mes soupçous.

MEXANDRINE

Des sampçons?

DAMON

Petit jockei! petit jockei! vous en savez plus qu'on a 1 voulu m'en apprendre.

ALEXANDRINE.

Moi, mansieur! je ve sais rien du tout.

DAMON.

Suit, brisons la dessus: mais, plaisanterie à part. 11 peux me rendre service.

ALEXANDRINE.

Parlez, monsieur, je suis à vos ordres.

DAMON

Si tu me sers, ma générosité passera tou esperance; coute: mon neveu a une amourette, tu le suis peut-fire mieux que moi: mais je vais te le dire, comme si tu l'ignorais. Linval a voyagé : dans une ville de province, il s'est amourache de quelque grisette à qui il a fait tourner la cervelle; cette jeune folle a eu a sottise de croire à la passion de mon neveu; bref, elle a quitte ses parens, et elle l'a suivi à Paris; cette demarche preuve asser que c'est un fort manyais sujet

ALEXANDRINE.

Ou qu'elle aime bien votre neveu.

DAMON.

Petit jockei!... mais reprenons le sil de notre histoire; mon neveu a logé cette sille dans quelque quartier de Paris; car tu sens bien qu'il n'a pas osé la faire venir chez moi.

ALEXANDRINE.

Oh! cela serait trop fort.

DAMON.

Oui, il ne manquerait plus que cela; sans doute il va souvent la voir, et je m'imagine que le petit jockei est quelquesois de la partie.

ALEXANDRINE.

Monsieur, je ne sors pas d'ici.

DAMON.

Bien vrai, tu ne sors pas?

ALEXANDRINE.

Où serais-je mieux qu'ici?

DAMON.

Eh bien! s'il ne t'y a pas mené, il t'y mènera sûrement, et c'est alors que tu pourras me servir.

ALEXANDRINE.

Comment, monsieur?

DAMON.

Quand tu sauras où elle demeure... tu m'en avertiras, et alors je ferai prendre cette fille...

ALEXANDRINE.

Et qu'en ferez-vous?

DAMON.

Je la ferai reconduire à ses parens, si elle n'a d'autre

COMEDIE

un que d'aimer mon neveu: mais si c'est évidemneut un mauvais sujet, je la ferai renfermer.

ALEXANDRINE, sprés un science.

Et vous ferez bien.

DANON

Cristu?

ALEXANDRINE

Sans doute.

DANOX

Tu me serviras donc?

ALEXANDRINE.

De tout mon ceur.

DITMON.

En ce cas compte sur ma reconnaissance: tu seus nen qu'il ne faut pas faire manquer à mon neveu un madissement comme celui que je lui propose.

METANDRINE

Est-ce que mon maître refuse la prétendue?

DANON

Je voudrais bien voir qu'il la refusit! mais il faut Duper le mal à sa racine.

ALEXANDRINE

Mon maître accepte donc?

DANON

Oui, tout est fini, il accepte: à demain la noce: est pour cela que je veux écarter tout ce qui peut le l'eranger.

ALEXANDRINE

Aa ... il accepte!...

DA MON.

Ceia t'elame?

ALEXANDRINE.

Oh! non, monsieur, il fait très-bien.

DAMON.

Toi, tu tiendras ta parole?

ALEXANDRINE

Je vous le promets.

DAMON.

Tu m'avertiras?

ALEXANDRINE.

Sur-le-champ, dès qu'il sera avec elle.

DAMON.

Et nous ferons enfermer la demoiselle?

ALEXANDRINE.

Entre quatre murailles.

DAMON.

Cela sera plaisant.

ALEXANDRINE.

Très-plaisant.

(Damon sort en riant.)

SCÈNE XII.

ALEXANDRINE, seule.

Il accepte... Que deviendrai-je!.. Il m'abandonne... Oh! cela n'est pas possible... lui, Linval! si cela était vrai, qui pourrait se fier aux hommes!... Ah! l'on s'y fierait encore.... Nous autres pauvres femmes, nous sommes faites pour être trompées.

SCÈNE XIII.

ALEXANDRINE, LINVAL.

LINVAL.

Eh bien, ma chère, vos craintes étaient-elles fondées? Mon oncle se doute-t-il de votre déguisement?

ALEXANDRINE, fraidement.

Non, Linval. il ne se doute de rien... mais c'est me autre crainte qui me toumente bien davantage. LINVAL.

Eh! laquelle?

ALEXANDRING

Pouvez-vous le demander? méchant! il est donc vrai que tu m'abandonnes!

LINVAL

Que dites-vous?

ALEXANDRINE

Vous acceptes, vous vous mariez, vous me delaises, moi qui ai tout sacrifie pour vous. Vous allez bienot me chasser comme une malheureuse qui n'aura mus a choisir que la mort ou la honte.

LINVAL.

Chere amie, n'en croyez rien. Linval vous aime pius que jamais.

ALEXANDRINE.

Mais wous acceptes.

LINYAL

Il fallait bien calmer mon oncle, un refus l'aurait rrite davantage, et nous aurait remins plus malheureux.

ALEXANDBINE.

Il fallait calmer votre oncle? et moi, comment calmerai-je la douleur de mon père que j'ai quitté com vous?

LINVAL

Il me reste encore de l'espoir, j'aurai peut-être le bonheur de deplaire à Isabelle.

ALBXANDRINB.

Oh! non, vous lui plairez : ceux qui ne savent pas simer sont les plus adroits a seduire.

LINVAL.

Moi, je ne sais pas aimer?

ALEXANDRINE.

Ah! vous aimez bien, à votre aise...... j'aimerais mieux être détestée que d'être aimée comme cela.

LINVAL.

Rends-moi plus de justice. Va! les chagrins et les inquiétudes n'ont rien diminué de mon amour.

ALEXANDRINE.

ROM ANCE.

Non, votre cœur n'est plus le même; Nos jours de bonheur sont perdus; Lorsque l'amour n'est plus extrême, On est bien près de n'aimer plus; Perdre l'amant que l'on adore, Sans doute, c'est un grand tourment; Mais un tourment plus grand encore, C'est d'en être aimé faiblement.

Linval, rappelle à ta pensée
Ces premiers jours de notre ardeur;
Une main, d'une main pressée,
Suffisait à notre bonheur:
Cent fois nous disions: « Je t'adore! »
Cent fois, ces mots nous semblaient doux,
Et ces mots, répétés encore,
Étaient toujours nouveaux pour nous.

Mais en vain, ta bouche me jure Que tu m'aimes toujours autant; Elle n'a rien qui me rassure; Ta voix n'a plus le même accent. Non, Linval, tu n'es plus le même; Mais quels biens nous avons perdus! Souffrance vaut mieux quand on aime, Que plaisir quand on n'aime plus.

comenn.

LINA AL.

Calme-toi, chere amie, je te le jure, Linval n'aimer, iamais que toi. Moi t'abandonner 'penx-tu m'en noire capable? Mais parle, que faut-il que je fasse?

ALITANDEINE

Ca qu'il fant faire? Quitter votre oncle pour moi, comme j'ai quitte mes parens pour vous.

LINTAL

Ei. bien. mi. je vous le promets : mais laissezmo tenter tout ce qui est possible : attendons encore...

ALIXANDRINE.

Jentends votre oncle....

LINVAL.

Favez, favez, il vons verrait plemer.

ALIXANDRINE

Je me recommande à vous.

(Elle sor!)

LINT AL.

Ne crains rien, je suis tout à toi.

SCÈNE XIV.

LINVAL, DAMON, ISABELLE.

DANON.

Alians danc Isabelle, approchez : dites quelque mose a ce jeune hamme qui brûle d'impatience de cons voir. Que diable! il faut un peu se parler avant i, noce. Vous vous aimez, vous vous convenez : mais encore faut-il faire connaissance : approchez donc, cous avez l'air de gens qu'on marie malgre eux; vous vous aimez, dis-je, et je vais vous laisser seuls pour vous le dire tout à votre aise : pendant ce temps-là.

je vais tout disposer pour votre bonheur; allons, monsieur, faites le galant...je vous le répète encore une fois, vous vous aimez et vous vous convenez. (à part.) Je le leur dirai tant, qu'ils finiront par le croire. (Il sort.)

SCÈNE XV.

ISABELLE LINVAL.

LINVAL.

Mademoiselle, la conduite de mon oncle doit vous paraître bien extraordinaire; il vous conduit ici sans votre aveu, sans doute, et veut vous marier à un homme qui peut-être vous déplaît.

ISABELLE.

Monsieur, vous n'êtes point fait pour déplaire.

LINVAL, à part.

O ciel! elle m'aime, c'est fait de moi.

ISABELLE.

J'aurais à plus juste titre la même chose à vous dire. Monsieur votre oncle n'a pas sans doute consulté votre goût.

LINVAL

Mademoiselle, vous devez être du goût de tout le monde.

ISABELLE, à part.

O ciel! il m'aime, je suis perdue.

LINVAL

Si pourtant un mortel plus heureux avait en le secret de toucher votre cœur, c'est à celui-là, je crois, qu'il faudrait vous marier.

ISABELLE.

Si cependant votre cœur avait déjà fait choix d'une personne plus aimable.

LINVAL

Plus umabie ... cela n'est pas possible.

BARRER

u mart., Que je mis malheureuse! (hunt.) S'il ne malait qu'une personne simable pour faire notre bonneur, je ne pourrais me plainure de sort que monneur votre ancle me destine.

LINVAL, a part

Cen est fait, je ne l'echapperni pas.

SAFELLE

Mais, maigre tous les avantages que des pareus servent trouver dans l'union de leurs enfans, je pense me l'inclination devrait être consultee, et en cela, nonsieur votre oucle.....

FINATT

der cet article-la, mademoiselle, si nous voulons de iranes, nous n'ancons pas a nous plaindre de non mede.

ISABELLE, and emberre.

Eh bien, monsieur, sur quoi duis-je vous repondre?

TIME TO

Comment desirer-vous que je m'explique?

ISABELLE.

V ms pourriez échircir un doute

LINVAL

V sus pourriez me tirer d'un embarras....

BARRLLE

n vous vouliez vous expliquez....

ELXX VI

ne sancere un veu bien sincere

ISABELLE.

Un aveu, monsieur?

DUO.

ISABELLE.

Une fille honnête et timide, Sur ce point ne peut commencer: Bien souvent son cœur se décide, Sans qu'elle ose le prononcer.

LINVAL.

Quoiqu'on veuille se faire entendre, Il arrive plus d'une fois, Qu'un jeune homme sensible et tendre N'ose point expliquer son choix.

(à part.) Elle se tait....

ISABELLE, à part.

Que veut-il dire?

LINVAL, à part.

Le cœur me bat.

ISABELLE, à part.

Son cœur soupire.

LINVAL.

Eh bien, mademoiselle?

ISABELLE.

Eh bien?

LINVAL.

M'entendez-vous?

ISABELLE.

Je n'entends rien.

ENSEMBLE.

O trouble! ô peine extrême! Je me flattais en vain:

C'est moi, c'est moi qu'elle aime;

Mon malheur est certain.

LINYAL

Si nous partions avec tranchise?

MARELLE.

Que roulez-rous que je rous dise?

LINVAL.

Daignez avoner, eutre nous...

ISARELLE.

Parlez clairement.

LINVAL.

Aimez-rous?

INARELLE.

Jaime, je ne puis m'en deseudre. Et vous!

LINVAL.

Jaime d'amour bien tendre,

Et vous "....

ISABELLE.

L'amour a tous mes vœux.

LINVAL

Eh bien! nous aimons tous les deux.

BYSEMBLE.

O trouble! etc.

LINVAL.

Ensin, achevez de m'instruire; Quel est l'objet de votre amour?

ISABELLE.

Pourrais-je connaître, à mon tour, L'objet que votre cœur desire?

LINVAL, determine.

En vous voyant, sans doute on doit être charmé; Mais avant de vous voir, Linval avait aimé.

ISABELLE, vivement.

Vous aimiez? d'moment prospère! Elt bien, j'en fais aussi l'aven le plus sincère : ruiltur. T. u.

LE JOCKEI,

Avant qu'on me parlât de cet engagement, Mon cœur était lié par un autre serment.

LINVAL.

Vous aimiez?

ISABELLE.

Vous aimiez?

TOUS DEUX.

O fortuné moment!

ALEXANDRINE, qui paraît dans le fond.

O le perfide amant!

Ensemble.

ISALELLE ET LINVAL.

Félicité suprême! Je m'effrayais en vain:

qu'il

Ce n'est pas moi

aime,

ALEXANDRINE à part.

O trouble! ô peine extrême! Je me flattais en vain;

Il m'abandonne, il l'aime,

Mon malheur est certain.

Mon bonheur est certain.

ISABELLE, vivement.

Cet aveu me rend la vie. Je craignais.... Je tremblais.... Je ne puis m'exprimer; je vais trouver votre oncle et lui tout découvrir. (Elle sort.)

SCÈNE XVI.

LINVAL, puis ALEXANDRINE.

LINVAL.

Quel bonheur! que je suis soulagé! jamais on ne sit un plus aimable aveu.

ALEXANDRINE.

Oui, réjouissez-vous, félicitez-vous, ingrat!

LINVAL.

Que dites-vous, ma chère? je suis le plus heureux des hommes.

ALLIANDRINE.

L: mai. le plus malheureuse des iemmes

LINTAL

Tous êtes dans l'erreur. ja: une bonne nouvelle à rous ammrendre.

ALEXANDRINE.

I'm konne navelie!

LINTAL

(m. kahelic ne m'anne pas, elic a un antre en-

ALEXANDRINE.

Linux. vous me tromper.

LINIAL

Mail vous transper

AL UNANDENE

Erover-vous que je ne l'air pas vull ecoutais, s'il tan tout vous dire, et l'en ai etc bien punie, cat l'en a nus appres que je ne voulais

LINTAL

Vous êtes dans l'erreur, vous dis-it

ALEXANDRINE.

Time! errem Nai-je pas vr. vot z joje, votre ra-

LINTAL

El sûrement, c'est parce qu'on ne m'aime pas ALEXANDENE.

ini. aimtez-t la railierie.

LINTAL

There amic, cesse de te desesperer, je te iure que tour s'est passe comme je te le dis, et s'il fant t'en assurer decantage, vois tou amant a tes pieds, et clou a ses sermens.

SCÈNE XVII et dernière.

LES PRÉCÉDENS, DAMON, ISABELLE.

DAMON, en entrant.

Eh bien! voilà du nouveau, le maître à genoux devant le jockei!

ALEXANDRINE.

Nous sommes découverts!

LINVAL.

Oui, mon oncle, il est temps de vous dévoiler un mystère que je n'aurais jamais dû vous cacher; vous voyez dans ce jockei la personne que j'aime et que j'aimerai toute ma vie. L'amour lui a fait quitter sa famille pour moi : la crainte d'exciter votre colère lui a fait prendre ce déguisement.

DAMON.

Eh bien, j'apprends-là de belles choses.

LINVAL.

Punissez-moi, privez-moi de vos bontés, je le mérite, si c'est le mériter que d'avoir un cœur sensible et reconnaissant; je ne demande pas votre bien, mais votre amitié, et la permission de m'unir à celle que j'aime.

DAMON.

Isabelle, que dites-vous de cela?

ISABELLE.

Puissiez-vous être aussi disposé que moi à faire leur bonheur!

DAMON.

Vous êtes indulgente; et vous, monsieur le jockei, vous vous taisez?

ALEXANDRINE

Après ma faute, tout ce que je pourrais vous dire ce vous persuaderait pas : ma honte me condamne au silence.

DAMON.

Mais vraiment, je ne m'étonne plus si le petit jockei avait tant d'esprit; mais nous verrons, nous verrons.

ISABELLE.

Soyez touché de leur sort.

LINVAL

Mon oncle!

ALEXANDRINE

Et moi, monsieur, s'il m'est permis d'implorer voire clémence.

DAMON.

Quelle est votre famille?

ALEXANDRINE

Je demande seulement que vous vous en informiez.

LINVAL

Elle est honnête et peu fortunée, et ce n'est qu'un exces d'amour qui ait pu pousser Alexandrine à cette démarche.

DAMON.

Ah! c'est Alexandrine.

ISABELLE.

Allons, monsieur, vous êtes si bon!

LINVAL

Nous vous aimerons tant!

ALEXANDRINE.

Je vous devrai la vie et l'honneur.

LE JOCKEI,

LINVAL.

Vous vous attendrissez.....

DAMON.

Parbleu! vous êtes trois contre un, comment y tenir? mais comment m'acquitter envers le père d'Isabelle?

LINVAL.

Donnez à Isabelle une dot sur le bien que vous me destinez; donnez-le lui tout, si vous voulez, et qu'il me reste Alexandrine et votre amitié.

DAMON.

Ce procédé me raccommode avec toi.

TOUS TROIS.

Ah! le bon oncle!

DAMON.

Allons, Isabelle, je vais donc vous ramener chez votre père, et vous y prendrez l'époux qui vous convient: c'est pourtant la première fois qu'on me fait faire ce que je ne voulais pas.

LINVAL.

Vous ne vous en repentirez point.

VAUDEVILLE.

ALEXANDRINE.

Pour ne pas quitter son amant, Il n'est rien que fille ne tente; Pour servir un doux sentiment, Il n'est ruse qu'elle n'invente. Plus d'une autre, sans doute, a pris Ce déguisement si commode: Ainsi ne soyez pas surpris Si les jockeis sont à la mode.

"FRANKE"

is a sate, me, measter of a monge in the months of materials. If the homestare specifies in a sate months of the country. In a sate months of the country. In a sate months of the country.

Mesoment sylver has non funkt Mesoment sylver has non funkt Mesoment sylver has non funkt Mesoment sylver has no variancy July non authorists July non authorists Mesoment has no respectively Mesoment has no respectively

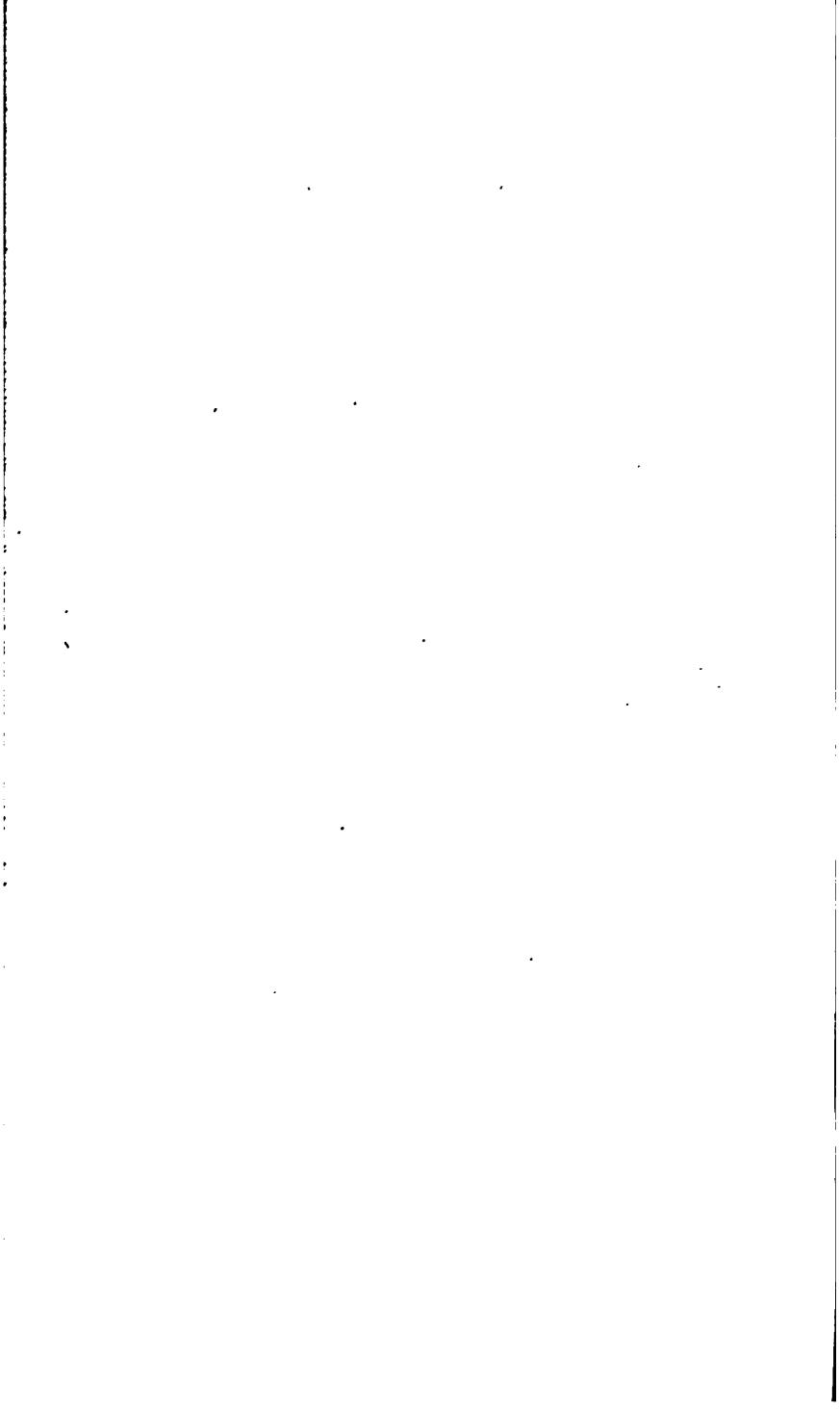
. • • • •

LE SECRET,

COMEDIE EN UN ACTE ET EN PROSE.

MÈLÉE DE MUSIQUE.

EPRESENTÉE SUR LE THÉLIER DE L'OPERA-CUMIQUE,



LE SECRET.

CLEDE EN IN ACTE ET EN PROSE.

MINDS OF MESSELF.

PERSONNAGES.

DUPUIS.
CÉCILE, femme de Dupuis.
VALÈRE, ami de Dupuis.
ANGÉLIQUE, amante de Valère.
THOMAS, valet de Dupuis.
UN PORTE-FAIX.

La scène se passe dans la maison et dans la chambre de Dupuis. Dans le fond de cette chambre, se trouve une petite retraite cachée, dans laquelle on entre par un pan de boiserie à coulisse.

AVERTISSEMENT.

Ux amant qui se cache, une femme jalonse et un valet poltron, n'étaient pas des élémens très neufs à la scène; mais l'adresse avec laquelle l'auteur sut combiner la marche de son intrigue et la force comique qu'il parvint à tirer des divers incidens, procurérent à son ouvrage le succès le plus vif et le plus soutenu. Toutesois, il saut bien le dire, ce succès ne fat pas exempt d'orage le premier jour; le public fit la guerre aux mots, et ce qui mérite d'être remarqué, c'est que les traits improuvés sont précisément ceux qui ont maintenu, depuis, la pièce au répertoire et hi ont valu un nombre prodigieux de représentations tant à Paris que dans les départemens. Cette susceptibilité des spectateurs est un des caractères distinctifs de l'époque. Sortant à peine de la licence révolutionnaire, les Parisiens s'étaient jetés dans un excès contraire; les incroyables avaient succédé aux jacobins; les mots les plus énergiques de la langue venaient d'être mis à l'index, et l'alphabet avait subi sa réforme comme le calendrier : la lettre R surtout ne pouvait plus passer par la bouche d'un élégant : « Z'ai » monté un ceval supèbe, disait l'un d'eux, z'ai écasé » une femme gosse; elle a fait une guimace de cien; » puis z'ai été au bois de Bou-ogne où ze me suis » amusé comme un... oi. » On sent que de pareils spectateurs ne pouvaient applaudir à un dialogue franchement comique, eux qui plaçaient Demoustier bien au-dessus de Molière. Néanmoins, dès la seconde représentation l'ouvrage réussit complètement.

Solié n'était pas seulement chanteur habile et comédien intelligent, il était encore compositeur plein de grâce et de mélodie; sa partition du Secret est une des plus agréables du répertoire de l'Opéra-Comique. Certes, il n'y a dans sa musique ni science d'accompagnement, ni luxe de notes; mais ses chants simples et gracieux ont fait le tour de la France et ont même pénétré jusque chez l'étranger. En 1807, je me trouvais à Varsovie, lorsque passant près d'un établissement public, j'entendis l'orchestre exécuter l'air: Femmes, voulez-vous éprouver. Cet air charmant reporta toutes mes pensées vers la France et produisit en moi un sentiment difficile à décrire; je doute beaucoup qu'un thême musical plus savamment travaillé, m'eût causé le même plaisir.

Martin dut une partie de sa renommée lyrique à la romance: Je te perds, sugitive espérance, et madame Dugazon obtenait toujours une triple salve d'applaudissemens dans les couplets: Qu'on soit jaloux dans sa jeunesse, etc. Dozainville était d'un comique parsait dans le personnage de Thomas, espèce de niais de Sologne, qui met tout son esprit à bien saire la bête.

Depuis que l'Opéra-Comique national a cessé d'exister et que ses débris ont servi à construire une propriété particulière, le Secret a disparu du répertoire, comme la plupart des pièces de Grétry, de Méhul, de Dalayrac, de Nicolo et de beaucoup d'autres compositeurs. Ne pouvant plus voir représenter le Secret, nous sommes persuadés qu'on aura quelque plaisir à lire cette jolie comédie.

LE SECRET.

SCÈNE PREMIÈRE.

NALLES TOTAL STATE , STATE AND MORE, INC. LAND.

Division recient pas. Imi seul peut me donner des nouvelles: lui seul a le secret de ma retraite. Qu'il est afrem d'être reduit à se cacher!

min.

Quel effent grands dieux ' quelte gêne!

Tout me tourmente en ce seiour.

Tespere, je crains tour-z-tour:

Mais l'espoir ne me luit qu'a peine.

Et la crainte, en mon cœur, redouble chaque iour.

O trouble ali reux qui me devore ! Hélas ' quand se devrais chercher Ce que se perds, ce que "adore, de suis reduit a me cache: '

O tourment : à douteur extrême !

Tout me trouble dans ce serour

Tespere, je crains tour-a-tour.

Mais je tremble pour ce que j'aime.

O tourment à douteur extrême!

Faut-il perdre tout ce que j'aime!

Ai. l'effroi, dans mon cœur, redouble chaque jour!

I entends du bruit... On vient.... Ervons!

(Te rentre vi terme la confisse)

SCÈNE II.

CÉCILE, seule.

J'ai cru entendre quelqu'un.... ce n'est rien. Je suis seule; oh! oui, bien seule. Mon mari ne revient pas! Tous les jours il me quitte; et quand il rentre, c'est pour s'enfermer dans cette chambre, où je ne puis plus pénétrer! Où est-il allé? ah! sans doute chez des personnes que les maris ne nomment point. Il faut avouer qu'ils ont un beau privilége! Mais les pauvres femmes! il ne leur est pas même permis de se plaindre!

COUPLETS.

Qu'on soit jaloux dans sa jeunesse, Ce mal sied bien à deux amans: Tout est plaisir dans leur ivresse, Leurs chagrins même sont charmans. Mais, hélas! quand on est épouse, Et depuis long-temps, dieu merci! Qu'il est cruel d'être jalouse, Et de l'être pour un mari!

Pour lui, l'hymen est une chaîne:
Jadis, hélas! c'était un jeu;
Il ne me dit plus qu'avec peine
Un mot qui lui coûtait si peu!
Sans médire, plus d'une épouse
S'en vengerait bien, dieu merci!
Mais je suis fidelle et jalouse;
C'est trop d'honneur pour un mari.

Il ne vient pas! où peut-il être? Il ne sent pas tout mon ennui. Il cherche une femme, peut-être, Quand la sienne l'attend chez lui. Ah! mon dieu! quand on est jalouse, Et qu'on aime bien, dieu merci! Qu'il est cruel, pour une épouse, D'attendre toujours un mari!

SCÈNE III. CÉCILE, THOMAS.

THOMAS.

Madame, me voilà revenu.

CÉCILE

Où est ton maître?

THOMAS.

Je n'en sais rien, madame.

CÉCILE

Tu l'as suivi?

THOMAS.

Oui, dans la rue.

CÉCILE.

Où est-il entré?

THOMAS.

Dans une maison.

CÉCILE

Dans quelle maison?

THOMAS.

Je n'en sais rien, madame.

CÉCILE

Vous me trompez.

THOMAS.

Non, madame.

CÉCILE

Y a-t-il des femmes dans cette maison?

THOMAS.

Il y en a partout, madame.

CÉCILE.

C'est donc chez une femme que ton maître est allé?

THOMAS.

Cela se peut bien, madame.

CÉCILE.

Tu le sais donc? tu me trompes, tu fais comme ton maître, tu le sers à me tromper!

THOMAS.

Je n'ai pas parlé de cela, madame.

CÉCILE.

Imbécille!

THOMAS.

Cela se peut bien, madame.

CÉCILE.

Monsieur Thomas! vous m'avez l'air d'un niais rusé.

THOMAS.

Madame me flatte.

CÉCILE.

Je vous crois assez d'esprit pour savoir faire la bête.

THOMAS.

Cela se peut bien, madame; il y a tant de bêtes qui font de l'esprit.

CÉCILE.

C'est cela, c'est cela; mais voyons: pourquoi pendant trois jours cette chambre a-t-elle été fermée?

THOMAS.

Je n'en sais rien, madame.

CÉCILE.

On y travaillait, on y a fait quelque opération mystérieuse.

THOMAS

d. Fa. cm. comme vons: mais-en i rentrant. Fa. imprestant a se place.

CKCVA

ל וום נאון אסמייר מון

TROMAN

Ministent no me di tren

CÉCUT

Ni amoni e est co em mo désole il me traite comme n i de ses domestiques

THOMAS

Timo commense temme, casi ne me lai pasta considence.

CECUIA

1. so: Mais est-i, entre onelon, m. ici.

THOMA.

this, madame, hie; , an homme est entre arec Monsieur, mass i, ries; point sorti

CROSSIA.

Il est entre . et i. viest pour sort, '

TRONGS

I mi sins så . Pétais all parte

CÉCLET

Ine conte Mar était-et brer, m. homme

TROMAS

An ite tila, pas examine la chose

Chillie comment.

Cetai une femme dermsée

TROMAS.

THEATHER T. H

CÉCILE.

Mais qu'est-elle devenue?

THOMAS.

Tenez, madame, je crois que ce n'était ni un homme, ni une femme.

CÉCILE.

Qu'est-ce donc?

THOMAS.

Ma foi! je crois que c'était le diable; car je ne comprends plus rien à tout ce qui se fait ici.

DUO.

CÉCILE.

Tout cela me confond.

THOMAS.

Tout cela me tracasse.

CÉCILE.

Tu ne te trompes point?

THOMAS.

J'étais à cette place.

CÉCILE.

Tu l'as yu?

THOMAS.

Je l'ai vu.

CÉCILE.

C'était?....

THOMAS.

C'était ici.

CÉCILE.

Mais qu'est-il devenu?

THOMAS.

C'est ce qui m'embarrasse.

CÉCILE.

Il est entré quelqu'un.

THOMAS.

Mais il n'est point sorti.

CÉCILE.

Tu l'as yu!

THOMAS.

Je l'ai vu.

CÉCILE.

Quelqu'un était ici?

THOMAS.

Oui, le diable est entré; mais il n'est pas sorti. C'était lui, soyez-en sûre, Moi, je l'ai toujours pensé: Car il faut qu'il ait passé Par le trou de la serrure.

ENSEMBLE.

CÉCILE.

THOMAS.

Ah! c'est trop m'outrager! L'ingrat trahit ma flamme; Je suis jalouse et femme, Je saurai me venger! Il n'est pas de danger; Laissons faire la dame; Dans ce cas, une femme Sait toujours se venger.

CÉCILE.

Mon cher Thomas! je t'en conjure, Conte-moi tout, et sans détour. Tou maître a-t-il quelqu'autre amour?

THOMAS.

Mais je l'ignore.

CECILE.

J'en suis sûre.

(Elle lui donne de l'argent.)

Conte-moi tout, ne cache rien.

THOMAS, prenant l'argent.

Votre douleur touche mon âme.

CÉCILE.

Eh bien! mon cher Thomas....

THOMAS.

Eh bien!

Apprenez qu'il aime une semme.

CÉCILE.

Quelle femme?

THOMAS.

Je n'en sais rien.

CÉCILE, avec colère.

Tu me mets à la torture; Parle, ou je t'y forcerai.

THOMAS.

Je l'ignore, je l'assure; Mais bientôt je le saurai; Car toujours j'écouterai Par le trou de la serrure.

ENSEMBLE.

CÉCILE.

THOMAS.

Oh! c'est trop m'outrager,! etc. Il n'est pas de danger, etc.

THOMAS.

Tenez, madame, voici quelqu'un qui peut vous instruire mieux que moi.

SCÈNE IV.

CÉCILE, DUPUIS, THOMAS.

CÉCILE.

Ah! vous voilà enfin de retour!

DUPUIS.

Oui, ma chère, et bien fatigué.

CRCILE.

il: m'est mas ma faute

TURUIS

Auss. so we ten accuse pas

Chillia.

These fore houses. To pout our savoir d'un sous

Julpuis.

Cele-ne rous interesserait point

CECHIE

C'es: donc a dire que je ne saura, camais rien de e mestere un regne ic depuis muslumes murs

minnis

Vous le sauvez mané, il et sere temps.

CROLLE

land state of secret from antit girmet.

minnis.

S détait te mien di vois le confieras d'est celui un antre, il ne m'appartient pas

CKChd.

A: le mais, le sperei

Minney.

Toms to saver.

CECULE.

Vous ux m'aimer plus. le chaînt de l'hymen vous ness me le comme vous en aimer une autre, vous me trouver sans cesse... voile le secret, mousieur, mille rese aise de deviner, malgre toutes vos ruses et votre ussemulation.

Minnip

ion fte jalouse

CÉCILE.

Oui, je le suis, puisqu'il faut vous le dire.

DUPUIS.

Je ne me croyais pas tant de mérite.

CÉCILE.

Oui, raillez-moi, ingrat! cela vous sied à merveille! Ah, mon dieu! que les femmes sont folles! elles devraient bien... Je me tais, j'en dirais trop.

DUPUIS.

Oh! quelques-unes font bien ce que vous avez voulu dire.

THOMAS, à part.

Bon! cela s'échauffe.

CÉCILE.

Vous ne m'aimez donc plus?

DUPUIS.

Ma chère femme! ayez donc un peu de confiance en moi! Vous saurez tout, vous dis-je; cela ne tardera pas, et vous m'approuverez vous-même. Pour ce moment, ayez la complaisance de me laisser seul ici; j'irai vous retrouver dans votre appartement. J'ai deux mots à écrire, et je ne puis différer.

CÉCILE.

Vous voulez écrire! Allons, monsieur, je vous laisse... Ecrivez. Viens, toi! monsieur veut être seul.

DUPUIS.

C'est ce que j'allais lui dire.

CÉCILE, en s'en allant.

Oh! que le mariage est une belle chose! (Elle sort.)
THOMAS.

Oui, quand on en est revenu.

DUPUIS, se crossest seal.

Fermons la porte, et delivrons notre prisonnier. Frant Thomas.) Que fais-tu la?

THOMAS

Juttendais vos ordres.

DUPUIS

Va les attendre dans l'autre chambre, et malheur a ai si tu approches de cette porte!

THOMAS, à part, en sectant.

I y a du mic-mac, c'est sur.

SCÈNE V.

DEPUIS, seul. Il serme les porte à les cie.

Maintenant, nous sommes en surete: il faut insruire Valere des dangers qu'il court, et le forcer à la prudence. (Il ouvre la coulisse du fend et appelle Vuère.) Venez, c'est moi, c'est votre ami.

SCÈNE VI

DUPUIS, VALÈRE

VALERE.

Ah. mon ami! quelles nouvelles m'apportez-vous?

DUPULS

Elles me sont pas satisfaisantes. On parle, dans nuce la ville, de votre duel, et du malheur que vous wez en de tuer votre rival.

VALERE

Le ciel m'est temoin qu'il m'a sorre a lui arracher is vie.

DUPUIS.

Je le sais; mais ses parens vous cherchent avec activité, et veulent vous poursuivre avec chaleur. Restez donc ici, et attendez des circonstances moins dangereuses pour oser vous découvrir. La retraite que je vous ai ménagée, la porte mystérieuse qui y conduit, le secret de l'ouvrir dont je suis seul dépositaire, tout cela vous met à l'abri des recherches. Mais, vous-même, vous devez user de la plus grande circonspection. Observez donc le plus profond silence, et ne vous hasardez à venir dans cette chambre, que quand je vous y appellerai moi-même.

VALÈRE.

Ah! mon ami! que ne vous dois-je point?

DUPUIS.

Vous me devez de tout faire pour votre conservation.

VALÈRE.

Généreux ami! et votre femme, sans doute, n'est pas instruite des soins que vous prenez pour me sauver?

DUPUIS.

Non, Valère; un secret de cette importance ne doit se confier à aucune semme, et je ne suis pas sûr que la mienne mérite une exception.

VALÈRE.

Et Angélique, ma chère Angélique, en avez-vous des nouvelles?

DUPUIS.

Voici une lettre qui vous instruira; elle est de votre ami Dorval: les détails qu'elle contient vous affligeront, mais ils vous forceront à prendre un parti sage. constant l'alter, je unis retrouver Cecile rentes dans ette chamber, je unis ums a enfermer, et je serni eu mand je siendeni ums reininder. Ie vene tächer i masse: la enfere de ma femme, s. toutetois ceta est ei mor punyour. I sort et terme le norte a la ch. !

SCÈNE VII.

VALEEF, seni

Ites nanvelles d'Angelique 'et des nauvelles affliceantes de tremble en aucunt cette lettre (T. ii.)

· Non uni. diese-je vous desesperer, je vous dirm L verius tout entiere Peur iours apres votre duel. Auxiliane s'est enfuir de cette ville, saus qu'on uit ju decouvrir la route qu'elle usuit prise Un homme au passe pour être votre rival. a dispara en même temps de pourrais en dire davantage, mais je me contentera, de vous faire observer que les femmes ne meritent pas toutes qu'on se hatte pour elles, et m on verse le saug d'un homme pour les venger.

DOETAL.

Ciel la periode elle me tradit, elle m'abandonne e a pu m'exposer... que dis se je le ferais encore. Eure que soient les torts de celle que l'on aime, on on mune l'insoient que l'outrage Mas, delse pue-ie couler de sa periodie. La Porval est trop mon mui, i ec troj dier metruit, il n'a pas même voule m'apprendre toute l'etendue de mon malheur.

かんか へがごま、

It is perds, fugitive Esperance!
I inducis a rompe tone nee needle.
Pour calmer, s'i se peut, ma soulfrance,
Chabines out it to tray beureus.

Qu'ai-je dit? non, jamais, de mes chaînes, Nul effort ne saurait m'affranchir! Ah! plutôt, au milieu de mes peines, Conservons un si doux souvenir.

Ah! reviens, séduisante Espérance!
Ah! reviens ranimer tous mes seux!
De l'amour quelque soit la souffrance,
Tant qu'on aime, on n'est pas malheureux.

Toi qui perds un amant si sensible, Ne crains rien de son cœur généreux: Te haïr, ce serait trop pénible; T'oublier, est encor plus affreux.

SCÈNE VIII. VALÈRE, DUPUIS.

DUPUIS.

Rentrez, Valère, ma femme va venir ici; elle a quelques soupçons; mais sa jalousie lui fait prendre le change.

VALÈRE.

, Ah! mon ami...

DUPUIS.

Rentrez: de la prudence (Valère rentre). La jalousie de Cécile sert admirablement notre ami. Les chimères qu'elle se forme, l'empêchent de deviner juste, et c'est beaucoup de tromper une femme, en fait de ruse et de finesse.

SCÈNE IX.

DUPUIS, CÉCILE.

CÉCILE.

Vous n'étiez pas seul ici?

DUPUIS.

Vous voyez bien que vous vous trompez.

CECILE.

Vous parliez à quelqu'un?

DUPUIS.

Vous ecoutiez donc?

CÉCILE

Si je vous disais : oui?

DUPUIS.

Je vous répondrais que vous avez deux torts; le premier, d'écouter, le second, de croire que je parlan a quelqu'un.

CÉCILE.

Vous parliez, j'en suis sûre.

DUPUIS.

Vouloir m'empêcher de parler à d'autres, cela nourrait s'expliquer; mais me defendre de parler seul c est un peu fort.

CECILE.

Oh! le plus fourbe des hommes!

DUPUIS.

Vous allez recommencer?

CECILE

Oui, je recommencerai; je vous obséderai, je vous tourmenterai; si je ne puis partager vos plaisirs, votre bonheur, je veux que vous partagiez mes chaprins et mon emmi.

DUPUIS

Thomas!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, THOMAS.

THOMAS.

Monsieur!

DUPUIS.

Mon chapeau!

CÉCILE.

Vous allez encore sortir! c'est bien, très-bien! En effet, il y a trop.long-temps que vous êtes avec moi. Allez donc, monsieur, on vous attend: au moins dans une autre maison je ne pourrai pas écouter aux portes.

DUPUIS.

Thomas! ma canne!

CÉCILE.

Puis-je vous être aussi de quelque utilité?

DUPUIS.

Vous me serez toujours utile et agréable. Bon soir!

CÉCILE.

O dieu! Allons donc, Thomas! accompagnez monsieur!

DUPUIS.

C'est précisément ce que je ne veux pas. Je t'ordonne de m'attendre ici.

THOMAS, à part.

Cette fois je ne saurai rien.

DUPUIS.

A revoir, ma chère amie! (Il veut l'embrasser; elle le repousse, et il sort en la saluant avec gravité.)

SCÈNE XI.

CECILE, THOMAS.

CECILE.

ajk.

Rien ne peut egaler ma rage.

Je ne puis plus la contenir.

Nouveau tourment, nouvel outrage!

Periode epoux! c'est trop souffrir!

Affreux liens du mariage.

Vous n'êtes rien qu'un esclavage.

Je saurai bien m'en affranchir.

THOMAS, gravement.

Je vous approuve : c'est fort sage.

CECILE.

Je saurai bien m'en affranchir.
Nous separer! et pour la vie!
Mais si je pouvais dans son cœur
Faire passer ma jalousie...
Lui rendre fraveur pour fraveur!...
Si quelque ruse bien ourdie.
Pour moi ranimait son ardeur!...
Ce parti me plaît davantage:
S'il m'aime encor, par ce moyen
Je puis ramener le volage
Aux douceurs d'un premier lien.

THOMAS

Je vous approuve : c'est fort sage.

CECILE.

Mais s'il me fait nouvel outrage,
Mais s'il persiste a me trahir;
Periode epoux! c'est trop souffrir!
Affreux liens du mariage,
Vous ne seriez qu'un esclavage,
Et je saurais m'en affranchir. (Elle sora.)

SCÈNE XII.

THOMAS, seul.

Elle a cependant choisi la vengeance la plus douce. Quand les femmes réfléchissent un peu, elles finissent toujours par prendre le parti où il y a moins à perdre, et plus à gagner. Maintenant que nous sommes seul, pensons un peu à nous. Primo mihi, me disait le magister de mon village; voilà țout ce que j'ai retenu de mon latin. Ma maîtresse me paie pour lui dire tous les secrets de mon maître : je ne lui dis pas ce que je sais, mais je brode ce que je ne sais pas: ainsi, l'un compense l'autre. Mon maître me paie pour lui garder le secret sur ses démarches : je dis et j'amplifie tout ce qui peut me servir, mais je tais tout ce qui m'est inutile: ainsi, cela revient au même, et j'appelle cela de l'argent trouvé. Mais qu'est-ce que je vois là-bas? C'est une femme, une femme que je ne connais pas. Ah! si c'était la dulcinée de mon cher maître? Madame, donnez-vous la peine d'entrer! (A part.) Cela sent l'aventure.

SCÈNE XIII.

THOMAS, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

M. Dupuis est-il chez lui?

THOMAS.

Non, mademoiselle; mais vous voyez son serviteur et le vôtre.

ANGÉLIQUE.

Je suis bien fâchée de ne pouvoir lui parler.

LHUMLIS

le crois que mon maître en sera plus fiche que

engerique.

C'est pour une affaire de la plus grande importance.

THOMAS

Si vous voules parler à madame : cela vous servit il

ENGELIQUE.

Oh! non: c'est à munsieur.

THUMUS

Cest i monsieur? et ce n'est pas à madame? Un! 'estends.

FARRITIGGE

Rentreca-t-il bienoùt!

THUMLY

Je ne sais, mademniselle; mais si vous voulies l'abemire, ma madresse viendrait vous benir compagnie.

ENGRLIQUE.

Non: je was remercie.

THOMAS

La j'entends.

Engelique

I quelle beure trouve-t-on voire maître?

THUMAS

Madame pourra vous dire cela mieux que moi.

ANGELIQUE.

Lui cela est iuntile; je n'ai pas l'honneur de connalte malane.

LHOW TZ

hi. j'entemis Mais si vous voulier dire votre min.

ANGELIQUE.

Je ne veux pas lui donner cette peine.

THOMAS.

Mademoiselle veut bien appeler cela une peine. Mais votre nom?

ANGÉLIQUE.

Cela n'est pas nécessaire, je....

THOMAS.

Ah! j'entends, monsieur connaîtra mademoiselle sans que je lui dise son nom.

ANGÉLIQUE.

Mais, je ne me trompe pas, je suis chez M. Dupuis? THOMAS.

Non, mademoiselle, vous ne vous trompez pas; mais souffrez que j'avertisse madame.

ANGÉLIQUE.

Non, non, ce n'est pas la peine....

THOMAS.

Ah! c'est vrai, vous me l'avez déjà dit.

ANGÉLIQUE.

Puisque je ne puis parler à monsieur, je vous prie de lui remettre ce paquet : n'y manquez pas.

THOMAS.

C'est comme s'il le tenait. C'est à monsieur?

ANGÉLIQUE.

Mais oui, il est à son adresse.

THOMAS.

C'est tout ce qu'il y a pour votre service?

ANGÉLIQUE.

Oui. Je vous souhaite le bonjour.

PHUMAS

neuer des sammes Illa communical.

I CHIEFE WILL US SELECTION TO BE WILLIAM WEE FRENCH.

KIN ENEIR

WALLERE GHA

There we prem une illusion: Quelle with he music manife. Mayous... Elle se marie. Priscie le roire: lagrique lans-cette mason: lit. a se ele: a via sore lai ententire, man cemi le recommune. lament-cele minièle: Que connecon: mu laire: (1) mi l'un temi... de is à mac e temps... On a me mi : mi partie:

Il a mone derrière e vilena le la rosses.

SCBAB IN

4: , numilie nghind nin langup , dibish nin lang - CAMPORT.
Anominadishad langua langua , langup langungan.

II , rose a rouged un a aute.

LOWPELIBE

Unimoren proverse mondifi.

Then mention to many established reserved.

In manusco established establi

Il est très-utile, en effet,
De ne pas montrer ce qu'on est.
Il en est de même des femmes:
La simplesse règne en leurs âmes;
Mais on trouve, dans plus d'un cas,
Des simples qui ne le sont pas.

Par exemple, ce que je dis, Très-souvent arrive aux maris. On courtise fille bien sage; Vîte, on presse le mariage, On épouse; et l'on trouve, hélas! Demoiselle..... N'achevons pas.

Maintenant, examinons ce que nous ferons de ce paquet. (Il s'assied près de la table.) Madame m'a ordonné de saisir tout ce qui viendrait à l'adresse de monsieur. Or donc, je saisis. En outre, comme je suis de moitié dans la ruse, je puis être de moitié dans la lecture. Je vais donc, sans scrupule, décacheter le paquet, c'est une peine que j'évite à madame.

(Il le décachète.)

VALÈRE.

Le coquin!

THOMAS.

Hein! j'ai cru qu'on m'appelait. Ce n'est rien. Lisons donc la missive. Ah! ah! un portrait! c'est celui de la dame qui voulait parler à monsieur. (Il pose le portrait sur la table.) Lisons.

"Depuis le malheur qui vous est arrivé...." Le malheur! « de vous battre avec votre rival » Diable! « je me suis enfuie de chez mes parens. » Ah! ah! elle a l'air bien modeste, pour une coureuse d'aventures.

VALÈRE

Warrant!

Tuna qui s'est avancé derrière lui, prend le partrait d'una main, la lettre de l'autre, souffie la bougie, renverse Thomas, et rentre dans sa cachette.)

THOMAS, combé per terre.

Lie! aie! An meantre! Qui que vous soyez, avez pitie de moi! I ai tort, j'ai tort, je m'en repens du plus profond de mon âme!

SCÈNE XVI

THOMAS, CECILE, over use lumino.

CECILE

El bien! qu'as-tu donc à crier si fort?

THOMAS

Ah! madame... c'est fuit de moi.

CECILE.

Qu'est-il arrivé? pourquoi tout ce tapage?

THOMAS, se relevant.

Attendez un peu, que je sois remis de ma frayeur. CÉCILE.

Mais pourquoi cette fraveur?

THOMIS

Th! pourquoi! Si vous en aviez vu autant... Donnez-mon un peu cette lumière.

CHOILE

Quien veux-tu faire?

THOMAS

Donner, donner, je vous prie. (Il fait le tour de

la chambre, en regardant partout, en tremblant.) Eh bien! il a encore passé par le trou de la serrure!

CÉCILE.

Qui?

THOMAS.

Ah! qui! c'est bien dit, qui! Sachez donc qu'il est venu une jeune dame, ou demoiselle, n'importe!

CÉCILE,

Une femme?

THOMAS.

Elle a demandé monsieur.

CÉCILE.

Il fallait m'appeler.

THOMAS.

Elle n'a pas voulu. Elle m'a dit beaucoup de choses, et toujours pour monsieur. Puis elle a fini par me remettre une lettre et un portrait pour monsieur.

CÉCILE.

Où est cette lettre? ce portrait? voyons.

THOMAS.

Oh! oui, voyons! Allez les chercher.

CÉCILE.

Que sont-ils devenus?

THOMAS.

Attendez donc la fin de mon histoire.

CÉCILE.

Tu me fais mourir d'impatience.

THOMAS.

Patience! Je tenais donc la lettre et le portrait.... il était joli, le portrait...

CECILE

Va dooc, bourrean! va donc!

ZAMOHT

l'examinais donc la lettre, sans l'ouvrir. (.4 part.) Le ne risque plus rien de mentir.

CECILE

Acheveras-tu.

THOMAS

Eh bien! tout-à-coup il est venu, il a pris la lettre, i a pris le portrait, il a souffle la bougie, il m'a renverse par terre, il avait cinquante bras.

CECILE.

Qui, qui?

THOMAS

Et qui voulez-vous que ce soit, si ce n'est le diable? CECILE.

Me soupçonnes-tu assez credule pour ajouter ioi ie pareilles sottises?

ZL.MOHT

Eile n'en croit rien!

CECILE.

Monsieur Thomas, vous êtes un grand tripon!
THOMAS.

Bah!

CECILE.

Vous êtes un coquin! Au lieu de me servir, vous intes tout ce que vous pouvez pour exciter ma jaloune, es vous inventes des fables absurdes, dans l'esperance que le serai votre dupe, et que je paierai
n tre periòdie... Mais ne vous y hez pas, vous y
erez trompé.

ZAMOHT

En voici bien d'une autre! Je vous jure....

CÉCILE.

Ne jurez pas: vous mentes.

THOMAS.

Comment! Madame, je....

CÉCILE.

Taisez-vous! (à part.) C'est trop m'arrêter à de pareilles extravagances, essayons plutôt notre épreuve. Voici une lettre que j'ai fait écrire: il faut la faire tomber entre les mains de mon mari; il la lira, et si, alors, la jalousie ne déchire pas son cœur, il faut qu'il soit le plus insensible des hommes. Jetons-la sous cette table. (Elle la jette.)

THOMAS.

Madame, vous laissez tomber quelque chose.

CÉCILE.

Je le sais bien. Je veux que cela reste là.

THOMAS.

J'entends.

CÉCILE,

Je vous défends d'y toucher. Je veux cependant que vous sachiez que je l'y ai mis à dessein. Mais malheur à vous si vous en parlez avant que je vous commande de le dire! (Elle sort.)

SCÈNE XVIL

THOMAS seul.

Oh! la bonne ruse! Elle veut remuer la bile de monsieur.... Pauvre semme! peine perdue! elle n'y réussira pas. Bon! le voilà qui vient tout à propos! Je ne lui dirai rien de mon aventure, il ne me croirait pas.

SCÈNE XVIII. DUPUIS, THOMAS

DUPUIS

Laisse-mai seul. Tiomas sort. Dapuis 'erme la vorce. mure ceile de Valère, et l'appelle.) Venez, Valère, venez.

SCÈNE XIX. DUPUIS, VALERB.

DUPUIS

Pai de hounes nouveiles à vous apprendre.

VALERE.

J'en il d'excellentes a vous donner.

DUPUIS.

Ben! comment cela?

VALEBE

Angelique est venue ici.

DUPUIS

Comment le savez-vous?

VALERE

Voità une lettre d'elle, et son portrait.

DUPUIS

D'ou les lenex-vous

VALERA

Cela serait trop long à vous conter. Qu'il vous misse de savoir que re les 11 enleves 2 votre vaiet, à rui l'ait une peur....

DUPUIS.

Cest une improdence. Vaitre

VALÈRE.

Elle m'a réussi à souhait.

DUPUIS.

A propos, votre rival n'est point mort.

VALÈRE.

Ah! vous me faites le plus grand plaisir.

DUPUIS.

On espère même qu'il guérira. Sachez aussi que vos parens sont assemblés avec les siens, et je crois que tout s'apaisera bientôt.

VALÈRE.

Que de biens à la fois!

DUPUIS.

Rentrez dans votre retraite, et soyez plus prudent à l'avenir. Je vais à l'assemblée de famille, et j'espère vous rapporter bientôt la plus heureuse conclusion.

VALÈRE.

Ah! mon ami, concevez-vous tout mon bonheur?

DUPUIS.

Je le conçois par le plaisir que j'ai d'y contribuer; mais rentrez, il est temps.

VALÈRE.

Adieu! adieu! (Il rentre.)

SCÈNE XX.

DUPUIS seul.

Il est fort heureux pour lui que ma semme soit jalouse, et que Thomas soit poltron. Ce sont deux sortes de gens qui ne raisonnent guère et qui devinent rarement juste. Mais que vois-je? Une lettre! Je l'aurai laissé tomber. Non, c'est à ma semme! Diable! comme elle est musquée! Thomas!

SCÈNE XXI

DUPUIS, THOMAS

THUMAS

Monsieur!

DUPUIS

Appelez ma temme.

THOMAS

La voilà, monsieur: elle venait chez vous.

SCÈNE XXII

DUPUIS, THOMAS, CECILE,

DUPUIS

Ma chère amie, voilà une lettre que je viens de rouver sous cette table; elle est à vous.

GECILE, feignane l'embarres.

Une lettre!... Ah! c'est....

DUPUIS

Cest une lettre très-adoriférante.

CECILE.

Vous ne l'avez pas lue?

DUPUIS

Elle n'est pas à mon adresse.

CECILL

Vous n'êtes donc pas curieux.

DUPUIS

Point du tout. Si elle ne contient que des choses rouses simples, il est inutile que je les sache; si elle en renferme de desagréables, il vant mieux que je les more.

CECILE, avec humeur.

Vous ne serez donc jamais jaloux?

DUPUIS.

Jamais. Tenez, ma chère femme, toute ces petites minauderies de l'amour ne vont point à d'anciens époux comme nous le sommes.

CECILE.

D'anciens époux ! ne dirait-on pas que nous sommes Philémon et Baucis? et selon vous, à quel temps les minauderies de l'amour nous sont-elles interdites?

DUPUIS.

La nature nous l'indique. Ecoutez ce que disait un philosophe aimable à quelques femmes coquettes et exigeantes. Ceci ne vous regarde pas, sans doute; mais c'est une leçon générale, dont la moralité n'est point à mépriser.

COUPLETS.

Femmes, voulez-vous éprouver Si vous êtes encor sensibles? Un beau matin, venez rêver A l'ombre des bosquets paisibles. Si le silence, la fraîcheur, Si l'onde qui fuit et murmure, Agitent encor votre cœur, Ah! rendez grâce à la nature!

Mais, dans le sein de la forêt, Asile sacré du mystère, Si votre cœur reste muet, Femmes! ne cherchez plus à plaire. Si, pour vous, le soir d'un beau jour N'a plus ce charme qui me touche, Profanes! que le nom d'amour Ne sorte plus de votre bouche! CECTLE, retreated Inquis qui veut sertir.

Marie, qui voulce épreuver
Jusqu'où va nouve patience,
Vous pourries bien aussi trouver
Le prix de voure impertinence.
Plus de pitie que de courroux,
Est ce qu'on doit à voure injure!
Vos femmes valent mienz que vous,
Et j'en rends grâce à la nature. (1k sortent)

SCÈNE XXIII.

THOMAS, seal.

Madame, assorément, n'aime pas la morale. Mais se suis seul dans cette chambre; si le tarfadet venait m'y retrouver! j'en suis encore tout étourdi. Qu'on aille dire, maintenant, que les revenans ne revienment pas! Ce qu'il y a de sir, c'est que celui-là sait bien escamoter. Hein! qu'est-ce que c'est?... Ah! ah! c'est une malle qu'on apporte ici! (aux perte-faix.) Entrez, entrez dans cette chambre! De quelle part?

UN PORTE-FAIX

De la part d'une dame qui sort de ches vous, et qui a écrit à votre maître.

THOMAS

D'une dame? Ah! j'entends.... Mettez, mettez-la! Qu'est-ce qu'il vous faut?

LE PORTE-FAIX.

Tout est paré. (17 sort.)

THOMAS

En ce cas, bon voyage. Une malle de la dame qui a scrit à monsieur ! est-ce qu'elle veut emménager chez nous? Voici du nouveau. J'espère que, cette fois, madame ne dira pas que je fais des contes. Courons vîte la chercher; et, s'il le faut, nous ferons comme aux barrières, nous visiterons les effets. Je savais bien que la vérité se découvrirait. (Il sort.)

SCÈNE XXIV.

VALÈRE, seul.

Qu'ai-je entendu? Ce sont les effets d'Angélique! le coquin parle de forcer la malle; il faut la soustraire à leur méchanceté.

(Il entraîne la malle, et ferme la coulisse.)

SCÈNE XXV.

THOMAS, CÉCILE.

THOMAS.

Oui, madame, une malle. Cette fois, vous ne direz pas que.... (Il la cherche.) Ah!

CECILE.

Eh bien! où est-elle, cette malle?

THOMAS.

Ouf!

CECILE.

Parleras-tu?

THOMAS.

Non, je me tais.

CECILE.

Cette malle!

THOMAS.

Eh bien, cette malle! je vois bien qu'elle n'y est

nus. Si le diable se mêle de tent, ici, que vendez-

CECIL

To was recommencer?

24 MORT

Non. madame, je ne vous dirai plus rien, sinon one la malle est allee avec la lettre et le portrait.

CECILE

At vous vous habituez à vous amuser à mes deneue Savez-vous bien. M. Thomas, que, quoique au peu d'autorite dans cette maison, il m'en reste assez pour vous en faire chasser?

ZAMORT

Comme il vous plaira, madame: aussi bien, je ne rouve pas grand agrement a vivre avec des sorciers

CECILE

Pour un imbecile, tu jones tres-bien ton rôle.

THOMAS, plement et suffoquent.

Je ne june rien, madame, dites et faites tout ce on il vous plaira: prenez un bâton, battez-moi, assommez-moi, je ne dirai jamais que vous touches trop ior. Il est rependant vrai que j'ai mis une malle la, o que le diable l'a emportee, et vous ne me croirez one quand il vous emporters vous-même.

CECILE, à part

le ne sais que penser... (Haut.) Quelqu'un frappe is-les: vovez ce que c'est. (Thomas sort.) Tout ruse m'i. est. il ne me paraît pas canable de pousser la iourherie jusqu'a ce point. Mais comment imaginer!...

SCÈNE XXVI.

CÉCILE, THOMAS, ANGÉLIQUE.

THOMAS.

Ah! Dieu soit loué! tout va se découvrir. Voilà la dame qui voulait parler à monsieur.

ANGELIQUE.

Madame, M. Dupuis est-il rentré?

CECILE, avec une raillerie piquante.

Qu'est-ce que mademoiselle veut à M. Dupuis?

ANGELIQUE.

Je venais chercher la réponse à la lettre que j'ai remise à votre domestique.

THOMAS.

Et d'une!

CECILE.

Une lettre? à mon mari? Eh! peut-on savoir....

ANGELIQUE.

Oui, madame; elle contenait les inquiétudes d'une femme infortunée, à qui M. Dupuis peut apprendre ce qu'elle a le plus grand intérêt de savoir.

CECULE.

Cela me paraît très-clair. Mais n'est-ce point vous aussi qui avez envoyé une malle?

ANGELIQUE.

Oui, madame.

THOMAS.

Et de deux!

CECILE.

Mais, mademoiselle, il me paraît fort étrange

ra me personne que je n'ai pas l'honneur de conratte, dispose de ma maison sans daigner m'en prerenir.

LNGELIQUE.

Je sens que mes demarches peuvent vous paraître suspectes, et cepeudant, madame, elles n'ont rien un ioive vous allarmer. M. Dupuis est seul depositure d'un secret d'où depend mon bonheur, et que more moi-même. Obligee de fair mes parens, pour vicer la persecution, j'ai en recours à M. Dupuis, jui veus seul m'eclairer sur mon sort.

CEC!LE

Mais tout cela est tres-innocent. Et comment, s'il rous piait, connaissez-vous M. Dupuis.'

ANGELICUE.

Je le connais très-peu, madame: mais il est l'ami rame d'une personne qui m'est plus chere que la vie, et i peut seul m'en donner des nouvelles. Quant à certe maile, comme je suis poursuivre et obligee de me cacher, jui cru qu'elle serait plus en sirete chea m protecteur.

ZAMOHT.

Ch! oui, elle est bien en surete.

CEC!LE

Mademoiselle, en verite, si le n'avais jamais lu de mans, celui-ci m'interesserait beaucoup.

ANGELIQUE

Quoi madame, vous ne faites l'injure....

CECILE

Point du tout, mademoiselle, je vois clairement me M. Dupuis est voire protecteur, et je le félicite sur le choix de sa protegee.

ANGELIQUE.

Madame, il ne me reste plus qu'à sortir d'une maison où j'inspire des soupçons si humilians.

CECILE.

Mademoiselle, je ne souffrirai pas que vous vous exposiez dans la rue. Vous êtes poursuivie et obligée de vous cacher; vous ne pouvez être, nulle part, mieux cachée que chez M. Dupuis.

ANGELIQUE.

Non, madame! je sortirai.... Dieu! quelle honte!

CECILE.

Vous aurez pour agréable de rester jusqu'au retour de votre protecteur.

ANGELIQUE.

Par grâce, laissez-moi m'en aller!

CECILE, la repoussant.

Peine perdue, mademoiselle! Vous attendrez mon cher époux. Thomas! sortons!

ANGELIQUE.

Dieu! que je suis malheureuse!

CECILE, tenant la porte.

Rassurez-vous, belle affligée! Je vous aménerai bientôt un consolateur.

(Elle sort et enferme Angélique.)

SCÈNE XXVII. ANGÉLIQUE, VALÈRE

FITAL.

Que devenir? Dieux! quelle crise!
Helas! quelle était mon erreur!
On me soupçonne, on me méprise,
Et l'on se rit de ma douleur!
Quand je cherche un ami fidèle,
Qui peut, qui doit me proteger,
Je trouve une femme cruelle,
Qui prend plaisir à m'outrager!
Objet de l'amour le plus tendre.
Toi que je nomme mon epoux!
Valère!

VALÈRE, dans sa cachette.

Angelique, est-ce vous?

ANGELIQUE.

Dieux! quelle voix se fait entendre?

VALERE.

Angélique.... (Il se montre.) C'est ton époux!

ANGÉLIQUE.

Dien! que vois-je!

VALÈRE lui met la main sur la bouche.

Faites silence!

ANGELIQUE, plus bus.

O cher amant!

VALÈRE.

Point d'impredence!

ANGELIQUE.

Apprenez....

THEATER. T. IL.

VALÈRE.

J'ai tout entendu.

ANGÉLIQUE.

Ah! quel plaisir!

VALÈRE.

Faites silence!

Si l'on m'entend, je suis perdu.

(Ils s'avancent devant la scène, et chantent pianissimo.)

ENSEMBLE.

O momens pleins de charmes!

O du sort bienheureux retour!

Qu'il est doux, après tant d'alarmes,

D'entendre, de revoir l'objet de son amour!

VALÈRE.

Mais écoutons....

ANGÉLIQUE.

On fait silence....

VALÈRE.

Bientôt Dupuis va revenir.

ANGÉLIQUE.

Il va venir!

VALÈRE.

J'ai l'espérance

Que tous nos chagrins vont finir.

ENSEMBLE.

O momens pleins de charmes! etc....

(L'ensemble est interrompu.)

VALÈRE.

On vient.... Fuyons dans ma retraite!

Dérobons-nous à leur courroux!

(Il emmène Angelique et ferme la coulisse.)

SCÈNE XXVIII ET DERNIERE. CECLE, DUPUIS, THOMAS, VALERE, ANGELIQUE.

CECILE

Venez, venez, permie epouz.

Venez: e tiens votre conquête:
La votià: (Elle : herein pursons.) Ciei!

DCPC IS.

Que dites-rous?

ENSEMBLE.

TECHE, 2 posts.

DEPETS, 2 posts.

THOMAS, 2 posts.

The proving Library of the Control Comments.

The proving partial control Comments.

The province of the Control Comments of the Control Control

Dept 15.

Eh hen vous vous taises!

CECHE

Oui, di core, en effet.

Rasserez-vous: De l'avenure
Vous ailez savoir le secres.
Venez, venez, compie inicie:
Ne craignez rien, venez ici.
Et recevez, de voure ami,
La pins agreaone nouverle.
La pins agreaone nouverle.
La pins agreaone inque pur la mun.

CECHLE ET THOMAS.

Dien : que vois-ie:

DUPE !S.

Case som apour.
Case som apour.
Case som apour.
Ainsi, de casisai, pour increndre service.
Ainsi, de cos transports dioux,
Voyez quelle ctait d'apastice :

LE SECRET, COMEDIE.

ANGÉLIQUE ET VALÈRE.

Ah! mon ami!

Tous.

Dieu! quel bonheur!

Le calme est rentré dans mon cœur.

DUPUIS, à Valère.

J'ai réconcilié l'une et l'autre famille;

Votre rival a pardonné;
Dorimon vous accorde Angélique sa fille.

(A Cécile.) Je suis chargé d'unir ce couple fortuné.

TOUS.

O momens pleins de charmes!
O du sort fortuné retour!

ANGÉLIQUE ET VALÈRE.

Qu'il est doux, après tant d'alarmes, Qu'il est doux d'obtenir l'objet de son amour! DUPUIS.

Qu'il est doux de calmer l'objet de son amour! CÉCILE.

Qu'il est doux d'apaiser les frayeurs de l'amour! Tous, avec vivacité.

> Livrons-nous à l'allégresse : Oublions tous nos tourmens : Des époux ayons la tendresse, Ayons l'ivresse des amans.

> > FIN.

ARIODANT,

DRAME EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

MÈLE DE MUSIQUE.

Legresente pour la première pous ser le theatre favart. Le qui sandeminier en VII (1-45).

PERSONNAGES.

EDGARD, prince de l'ancienne Ecosse.

INA, fille d'Edgard.

OTHON, prince hibernien.

ARIODANT, simple chevalier, amant d'Ina.

LURCAIN, frère d'Ariodant.

DALINDE, suivante d'Ina.

DEUX BRIGANDS.

Hommes et Femmes de la cour d'Edgard.

Juges.

SOLDATS.

La scène est dans le château d'Edgard.

AVERTISSEMENT.

La mijer de est apera est congrumes a l'Orando de l'Aruste. L'unteur de Mondant et Suptanie sond and some amign of a spine minumer con desire. A. Hallman en int infarme, rechanns la reinrite pana son, nouvege des qu'il apprit qu' brindant alian dure mie en regelition. Les comodiens, qui respondent me autum de la nieur de M. Dejamer que de culte de d. Hulimun, somilierent passen omter, dien que Monmon the description of the state of the receipt unes Instrud de certe creumstance. I antem d'éri-अराणकारमाहरू वीस्टानिक अस्य अप्रतास्थार वास्ट अस्यानिक वास्ट m ignes aelui de sun contince en Apollon, a intronam passible de come, mi mome de preimere d'une iniustice. Le comité couluit encore resister: mus il e rendit à la menace que in M. Huffman de retirer sor, more. Mondune in done jour le premier et obside meantenip de annes, grive à la partition de M. Berun... I'un des check-d'auvre de le musique trançaise. Some some and grante authorized as green some decreased m's rette apparer des autours socient respector mutuellement leurs drois, et ur consultaient pas le managuile da repertaire : il est wik qu'unes on reparitair entitue annume un un tie qu'in at coessione mus animural duit que como no meixire.

Las dem nuteurs ecus, suivi aux ausche dicherent. La drume de Mantani e innoëshe pas cedui d'Ariodant. La drume de M. Plackann est conduit ever une grande encente de la scine: kunt y est sagmant unare: le troisième acte est d'un vif intérêt, et le dénoûment aussi heureux qu'imprévu. Quant à la musique, on sait que Méhul n'a rien produit de plus dramatique. Le bel air de Dalinde:

Calmez, calmez cette colère, etc.,

est encore donné aux élèves du Conservatoire comme objet d'étude et de concours. La romance :

Femme sensible, entends-tu le ramage, etc.,

obtint dans le temps un de ces succès qui suffisent pour mettre un opéra à la mode. Ariodant serait nouveau pour la génération actuelle. Plusieurs fois le comité de Feydeau a décrété la reprise de cet ouvrage; mais ses décrets n'ont pas été mieux exécutés que certaines lois. Ce qui pourrait peut-être valoir à ce chef d'œuvre musical les honneurs d'une résurrection, c'est que Méhul est mort depuis plus de dix ans, et qu'en vertu de cette prescription décennale, les droits de ses héritiers se trouvent éteints.

ARIODANT.

KING GERWINE.

· 医毛毛 医毛毛属 医水色溶液

. ITHUM. . wow.

e mocmen. In in verte, old verning an me itetion, an a seeme Angoni ini., o seem it mus
commen, on to dies consents des nomines I, non
estimates on to dies consents des nomines I, non
estimates encour transpa, nordient at real malbent
consenter. ... nealtent a nord timpet passion.
I vert two in and princes vanis i, tes tourness pur
le mone vances it. I it encour pur les evanités de
inceptitude, o l'entre es déc dans non comp pur
erras-es donc e pa bond dans, apriants

-A 130.

Intermet aprese mentioned that event.

Intermediate experiments represent the many particular experiments.

In many particular demands and experiments.

In a mention of many announce.

In the term of many announce.

In the mention of many announce.

In the mention of many announce.

In the mention, will me danger.

In dealer particular, a more.

ARIODANT,

Infortuné! sais-je moi-même Quel sentiment règne en mon cœur? Je sus aimer d'amour extrême, Je sais haïr ayec fureur.

SCÈNE II.

OTHON, DALINDE.

OTHON.

Eh bien! m'apportes-tu la mort ou l'espérance?

DALINDE.

J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir, j'ai usé de tout l'empire que j'ai sur l'esprit de ma maîtresse pour la disposer en votre faveur, mais....

OTHON.

N'achève pas, Dalinde, n'achève pas: je te devine, je suis haï, je suis méprisé.... mais non, achève, ma chère; développe-moi toute mon infortune, et arrache de mon cœur le serpent qui le dévore.

DALINDE.

Ah! dieux! vous me faites frémir, vous formez de sinistres projets.

OTHON.

Non, je suis tranquille, parle, ne me cache rien.

DALINDE.

Oui, je parlerai, et je veux vous guérir d'une passion qui fait inutilement votre supplice.

OTHON.

Inutilement? C'en est donc fait, je suis trahi: je n'ai plus qu'à me venger!

DALINDE

Vous venger?

OTHON.

Pardonne, ma chère, pardonne, je m'egare: non, zon, je ne me vengerai pas. Malheur à moi seul!.... La pertide! après avoir reçu mes vœux, après m'avoir permis de la demander à son père, apres avoir nourri a long-temps un fimeste espoir, elle me fuit, elle me iédaigne, moi, moi, Othon!

DALLNDE

AIR.

Calmez, calmez cette colere,
Formez de plus aimables nœuds:
Vous avez plus d'un choix à faire;
Pour une beaute trop severe,
Mille autres souriront tendrement à vos weux.

Lorsqu'à toutes vous pouvez plaire.

Helas: par quel destin contraire

Celle qui vous rend malheureux

Est—elle pour vous la plus chere?

Oubliez la beaute qui dedaigne vos feux.

Calmez, calmez votre colere, etc.

OTHON.

Mille, dis-tu: une, une seule s'est emparee de ma rauson, de mon àme, de ma vie, et il faut y renoncer.

DALINDE.

Oui, il faut y renoncer. Toute autre ménagerait rotre sensibilité, et par de fausses espérances nourment un feu qui vous consume, mais je ne veux point rous tromper: je vous ai porte les premiers coups, je veux achever de detraire toute erreur, s'il vous en

reste. Non-seulement Ina refuse de vous entendre, mais du ton le plus impérieux elle m'a défendu de lui parler de vous.

OTHON, à part.

Contraignons-nous. (Haut.) Dis-moi, Dalinde, aije un rival?

DALINDE.

Pourquoi cette question?

OTHON.

Ai-je un rival? je veux le savoir.

DALINDE.

Dans la fureur où vous êtes, quand vous en auriez un, je ne vous le dirais pas.

OTHON.

Crois-tu que j'en doute?

DALINDE.

Eh bien! que vous importe, puisque vous n'avez plus d'espérance?

OTHON, à part.

Ah! dissimulons. (Haut.) Ma chère Dalinde, aidemoi à me guérir. Tu sais que l'amour ne s'éteint jamais quand il lui reste un rayon d'espoir. Si je n'ai point de rival, ma constante obstination prolongera mon martyre jusqu'au tombeau; mais si un autre a mérité le cœur que je ne puis toucher, mon espoir s'évanouit, ma passion se change en indifférence, j'oublie l'ingrate, je redeviens calme, je suis le plus heureux des hommes.

DALINDE.

Eh bien! soyez heureux, vous avez un rival: il est aimé.

OTHON, à part.

O forcer! (Haut.) Je m'y attendais.... tu vois que je suis tranquille. Achève, ma chère, achève: quel est ce rival?

DALINDE.

Qu'il vous suffise de savoir qu'il est préféré. Son nom ne fait rien à votre bonheur.

OTHON.

Tu te trompes. Dalinde; on se console souvent par la comparaison... Dis-moi le nom de ce mortel iortuné.....

DALINDE

Non, je vous crains.

OTHON.

Eh bien! juge de l'état de mon cœur. Voilà le portrait de l'ingrate, ce portrait qu'un artiste habile sut tracer sans qu'elle se dontât du larcin; voilà deux lettres qu'elle m'écrivit quand elle me laissait l'espoir de la posséder.... Prends, Dalinde, prends ces gages d'un sentiment qui n'existe plus; je veux en perdre jusqu'an souvenir.

DALINDE

Donnez-les moi, cela est prudent.

OTHON.

Et ce rival, son nom?

DALINDE

Encore ce rival?

OTHON.

C'est pure curiosité. Je gage que c'est quelque nomme obscur, qu'aucun exploit n'a illustré, qu'aucun rang n'élève au-dessus du vulgaire.

DALINDE

Il a su plaire, c'est le meilleur des titres.

OTHON.

Il est bien séduisant, bien aimable sans doute.

DALINDE.

Je l'avoue, toutes les femmes se disputent sa conquête; et à la cour d'Edgard on ne parle que du bel Ariodant.

OTHON, avec fareur.

Ariodant!

DALINDE.

Ciel!

OTHON.

O rage! ô vengeance!

DALINDE.

Ah! je devais vous connaître.

OTHON.

Tu me connaîtras mieux! Va, tu les verras tous deux dans la tombe, avant que l'hymen les unisse.

DUO.

OTHON.

O démon de la jalousie, Mon âme s'abandonne à vous; Venez, arrachez-moi la vie, Ou livrez ce traître à mes coups.

DALINDE.

Quel délire! quelle furie!
Aveugle amant, modérez-vous:
Votre fureur me sacrifie,
Vous me livrez à leur courroux.

OTHON.

Rends-le moi.

DALINDE.

Que voulez-vous dire?

DRAME.

OTHON.

Rends-le moi.

DALINDE.

Dans votre délire

(her demander-vous!

OTHON.

Le portrait.

DALINDE.

(hi'en ferer-vines?

OTBON, arrache le portrait.

C'est mon secret.

DALINDE.

Vous vous pendez.

MIBON.

Je le désire.

DALINDE.

On! malheureux!

CHION.

Tel est meen sort.

DALINDE.

Missis and Commerce-words?

OTHON.

A la mort.

Ensemble.

OTECN.

DALINDS.

'denon de la palousie : etc.

Quel délire quelte furie etc.

DALINDE.

Mais dans ces lieux quelqu'un s'avance.

OTHON.

Que m'importe!

DALINDE.

De la prudence.

OTHON

De la prudence!

DALINDE.

Épargnez-moi.

OTHON.

C'est lui! c'est lui!

DALINDE.

Je meurs d'effroi.

OTHON.

C'est lui! c'est lui!

DALINDE.

Peine cruelle.

Ciel! où ya-t-il?

OTHON.

Chez l'infidelle!

C'est lui! c'est lui!

DALINDE.

Je meurs d'effroi.

(Ariodant traverse la galerie, entre chez Ina, et referme la porte.)

ENSEMBLE.

OTHON.

DALINDE.

O démon de la jalousie! etc.

Quel délire! quelle furie! etc.

OTHON.

C'est assez, Dalinde, laisse-moi; j'en sais plus que je n'en voulais apprendre.

DALINDE.

An moins, promettez-moi...

DRANE.

OTHON.

Je ne promets rien.

DALINDE

Vous voulez me perdre?

OTHON.

Ne crains rien pour toi; mais songe que tu t'es engagée à me servir; que tu t'es avancée au point de ne pouvoir reculer dans les services que j'attends de toi; songe que tu es perdue si tu me trahis.

DALINDE

Ah! malheureuse, j'ai trompé ma maîtresse, j'en serai bien punie...

OTHON.

Ne crains rien pour toi, te dis-je; ma puissance, mes bienfaits te mettront à l'abri de leur haine.

DALINDE

Ciel! voici le père d'Ina; calmez votre trouble. Parlez à ce vieillard, il vous considère, et son autorité...

OTHON.

Je t'entends, laisse-moi.

SCÈNE III.

OTHON, seel.

Contraignons-nous. Edgard m'a toujours témoigné de l'amitié, nos états sont voisins, le mal que je puis lui faire le force à des ménagemens; obtenons de l'antorité ce que l'amour me refuse..... Oui, il faut que le père contribue à mon bonheur, ou à ma vengemece.

SCÈNE IV.

OTHON, EDGARD.

EDGARD.

Othon, voilà une belle journée qui se prépare; la fête en sera plus brillante, et votre présence ne contribuera pas peu à nous la rendre agréable.

OTHON.

Respectable Edgard, puis-je me réjouir d'une sête qui va me donner tant de rivaux! Je vous ai fait l'aveu de mon amour pour votre sille. J'ai quitté l'Hibernie pour me rendre à votre cour; sier de votre amitié, j'ai eu l'ambition d'aspirer à être votre gendre; mais dans la soule des amans que ses charmes attirent, la belle Ina daignera-t-elle me distinguer?

EDGARD.

Si ma fille a mes sentimens, le choix sera sans doute en votre faveur. Mais je suis père, et certain que le penchant du cœur ne peut se commander, je laisse ma fille absolument libre sur son choix. Un prince, un simple chevalier, tout m'est égal, si d'ailleurs il est digne d'elle.

OTHON.

La voix d'un père est bien persuasive, son autorité.....

EDGARD.

L'autorité ne peut rien sur le cœur, elle agit sur les devoirs, jamais sur les affections.

OTHON.

Ainsi donc, si l'un de mes rivaux a le secret de plaire à votre fille.....

FINGARD.

dons serez toutours mon ami, mais ce rival sera moi gendre

MHUN.

Pardon, seignem, is métais trompe, re arrivais mem mère pouvais, devait même preserve a sa tille me come pur digne d'elle... Tos loss, d'ailleurs, larssen, aus parens un ponsoir s'absolt, sur leurs entans,

RIMARD

Les tois n'out mi suppose; qu'un pere vouldt faire 4 valueur des êtres qu'il doit cherrr to plus C'est voter une to, que de le taire servir e le perseention

WHILL

Van avec cette sagrese, cette humanite, de quel mi vover-rous quelques-unes de vos lois si severes, m dira, meme emeltes?

Thiard.

On a tori de se plaindre de leur severite, un est commers maître de ne pas faire ce qu'elles défendent.

MOHTO

Mais, par exemple... pardonne: si finsiste sur e- voint, pur dites-vous de cette ancienne loi qui condamne : le mort une tille trop sensible, qui, sequete par son amant, le recevrait furtivement pendant l. nuit.

RIM ARD.

Inc telte loi conserve les mours, elle retient les ames faintes, elle elleane les corrupteurs, et prepare ces mariages heureux. Plais puisque vous me citet cet exemple de la secrétite de nos usages, fremuseer d'un secrement qui vient d'arriver près de nous, et qui xous pronve combien les peres donvent craindre de

contraindre l'inclination de leurs enfans. La fille d'un de mes officiers, jeune, belle, sensible, aimait, était aimée. Son père voulut lui donner pour époux un homme qui n'avait rien de recommandable que ses richesses. Il allait le lendemain la faire traîner à l'autel. Victime de l'avarice d'un père, cette fille égarée, éperdue, oublia ses devoirs, projetta une évasion, et reçut furtivement et dans la nuit l'amant qu'elle préférait. Sa faute fut connue, la loi la condamnait à la mort : elle ne put supporter la honte d'un supplice, et cette fille intéressante autant que coupable, se perça le sein devant ce père même qui causa son malheur. Jugez maintenant si nous devons exposer nos filles aux égaremens d'une passion dangereuse, et au désespoir que donne la persécution.

OTHON.

C'en est assez, seigneur, je suis instruit. Il ne me reste qu'à mériter un bien qu'un père ne peut me promettre.

EDGARD.

C'est dans cette fête que ma fille doit déclarer son vainqueur, votre nom est assez éclatant pour vous ôter toute défiance. Je désire que le choix de ma fille resserre notre amitié; mais je vous le répète, je désire, et je ne puis commander.

AIR.

D'un hymen qui fit mon bonheur, Il ne m'est resté qu'une fille: Elle seule elle est ma famille, Elle seule elle a tout mon cœur. Nature est une bonne mère; Elle sait mieux que les parens

Ouel choix un jeune coeur doit faire: Ne forçons point les sentimens. Ne séchous pas des le printemps Une fleur si tendre et si chere: Ah! sans l'amour de ses entins, Quel mortel voudrait être père? D'un hymen qui it mon bonheur, etc. Si mon amour parait extrême, Et si l'on ese m'accuser De trop aimer l'entient qui m'aime, Loin de vouloir m'en excuser. Je leur dirai, comme à vous même : D'un hymen qui tit mou boubeur, Il me m'est reste qu'une fille: Seule elle est toute ma famille. Mais d'un père elle a tout le cueur. (L'sort.)

SCÈNE V.

OTHOY, seal

Elle seule s'oppose à mon bonheur... elle seule me rejette après avoir nourri mon espoir et flatté mon amour... elle me sacrifie à l'homme que je hais... Va! perfide, tu ne triomphes point encore, tu seras à moi, ou je serai venge; tu sauras que l'homme le plus sensible est celui qui punit le plus cruellement un outrage. La loi condamne à la mort toute fille qui reçoit un amant, furtivement, pendant la nuit. Femme artificieuse, je saurai si tu me hais assez pour preférer la mort au malheur de t'unir à moi; tu seras reduite à n'avoir que ce choix à faire; tu seras coupable aux yeux de ce père esclave de tes caprices, et meprisee de l'amant pour lequel tu me trahis. Le sort en est jeté: mais que me veut Dalinde?

SCÈNE VI. OTHON, DALINDE.

DALINDE.

Seigneur, éloignez-vous de ces lieux.

OTHON.

Eh! pourquoi?

DALINDE.

Ina va descendre au jardin: Ariodant, sans doute, va l'y accompagner; je crains qu'ils ne vous rencontrent. Je vous connais, vous ne pourriez retenir votre fureur, et ce jour, destiné à une fête, deviendrait peut-être un jour de trouble et d'effroi.

OTHON.

Ne crains rien, ma chère; je saurai me contraindre. J'ai un projet qui commande la prudence. Ecoute: il sera temps de nous éloigner quand nous les verrons paraître. Dalinde, veux-tu mon bonheur?

DALINDE.

Ah! vous vous êtes emparé de toutes mes volontés: comblée de vos bienfaits, je suis prête à vous prouver ma reconnaissance; mais au moins, que mes services ne nuisent point à ma maîtresse.

OTHON.

Me crois-tu digne de l'épouser?

DALINDE.

Plût au ciel qu'elle y consentît!

OTHON.

Eh bien! si je puis l'y forcer.

DALINDE.

L'y forcer? par son père?

OTHON.

(hi importe les movens, si je puis la reduire a regarder comme un bonheur l'union que je lui pre-

DALINDE

Comme un bonheur! eh' commen: "....

OTHON.

June de me servir Mes movens sont sûrs, et ils con: desoin que de ton secours Oui, te de-je, seant que ce jour soit expire, ta maîtresse se trouvers demeuse d'accepter pour epoux celui qu'elle sectaigne comme amant

DALINDE.

El vous y parviendrez sans lui nuire?

COHTO

de n'aurai rien a me reprocher. dure donc de me seconder, n'hesite pas.... Ce que tu as fait pour moi, a force....

DALINDE.

At it de sens, je me suis die le droit de vous desoneir, mais vous m'assurez.....

MARION

Je l'assure qu'Ina sera forcee de devenir mon erense Pour toi, compte sur ton bonheur si tu me sers, sur ma vengeance si tu me trompes L'eoute: 4. appartement de ta maîtresse donne sur les runes 12. son: a la gauche de ce jardin

DALINDI

Oui, vous le savez, voici l'entree, et les fenêtres convrent vis-a-vis les ruines

OTHON.

Ces: bien Lorsque la fête sera pres de tinic, to

recevras de ma part tout ce qui doit servir à mon projet. L'émissaire te remettra un écrit qui t'instruira de tout ce que tu dois faire. Lorsque ta maîtresse sera retirée dans son appartement, tu te hâteras d'agir selon l'instruction que tu auras reçue. Je serai sous le balcon, et quand tous les feux seront éteints...

DALINDE.

Paix! voici quelqu'un...

OTHON.

Suis-moi, je te dirai le reste.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

ARIODANT, seul.

Je vais la voir.... être seul avec elle! Mon frère va la conduire près de moi. Elle s'échappe à une cour qui l'adore pour rassurer mon cœur et me jurer un éternel amour.

AIR.

Plus de doute, plus de souffrance! Ah! tout mon cœur est enivré: Non, ce n'est plus de l'espérance, Et mon bonheur est assuré.

Est-il bien vrai? c'est toi qui m'aimes; Pour moi seul tu viens dans ces lieux; Nous allons lire dans nos yeux Nos désirs, nos transports extrêmes, Et nous ignorerons nous-mêmes Qui de nous deux aime le mieux....

Plus de doute, etc.

Mais malgré moi mon cœur palpite; Celle que j'aime ne vient pas; Qui: paut donc remair ses pas.'....
Insense., quel effici t'agita.'
Elle a promis, tu la verras.
Plus de crainte, plus de souffrance!
Ah.' tout mon cour est enivre:
Non, ce n'est plus de l'esperance.
Et mon bonheur est assure.

SCÈNE VIII

ABIODANT, INA, LURCAIN

ARIUDANT

Belle Ina. c'est donc pour moi que vous vous décobez à la tête dont vous êtes l'ornement : je puis aire éclater mon amour. La presence de mon frère re doit point nous contraindre. il est mon mailleur, mon seul ami.

INA

l'ai cède à votre empressement, j'ai trompé les reux fixes sur mai, pour m'échapper et vous entrereur en ces lieux; mais une chase m'inquiète : man, perc ignore votre amour, et tant qu'il ne l'aura point approuvé, je ne serai pas tranquille.

ERIODANT.

Chère lus. votre pèce vous sime tendrement. Un nut. un seul mot de vous assurerait mon bonheur.

T. 17

Aujourd'hui j'aurai le courage de lui avouer ma cendresse. Il n'a donné cette tête que pour counaître ceux qui pretendent à ma main. Leur nombre ne vous a rendu que plus cher à mes veus. Le dirais-je ' mon orgueil est flatté de tout l'amour qu'on me temoigne, parce qu'il semble augmenter le prix de celui que j'ai pour vous. J'ai l'espoir que mon père ne m'en sera point un crime, et cependant, j'hésite à le lui avouer. Vous n'ignorez pas que le sarouche Othon est votre rival. Il a de l'empire sur l'esprit de mon père, il est riche, puissant, inflexible dans ses volontés, il mettra mille obstacles à notre bonheur.

ARIODANT.

Mais quel droit a-t-il sur votre cœur? lui auriezvous jamais donné quelque espérance?

INA.

Je l'avouerai....

ARIODANT.

() ciel!

INA.

Ne vous alarmez point: j'espère que je ne vous laisserai aucun doute sur ma franchise.

ARIODANT, à part.

Je frémis.

INA.

Avant que vous vinssiez dans ces lieux, Othon me vit et m'aima. Il parut avec tout l'éclat de la puissance: mais je n'eus jamais aucun goût pour lui. Cependant, il était l'ami de mon père, tous ceux qui m'environnaient me persuadaient sans cesse qu'il était le seul époux qui me convînt. Dès-lors, sans penchant et sans aversion, sans amour et sans répugnance, je consentis à l'entendre. Il se crut aimé. Tout le monde me parlait en sa faveur, je lui permis de me demander à mon père.

ARIODANT.

Dieu! jusques-là?

INA.

C'est alors que vous parûtes dans ces lieux. Je vous

is, nos veux se rencontrerent, et des ce moment ils e firent tout ce que nous nous sommes repetes de ous. Mon come fut tive, mon sort se decida: je sentis oue l'importance d'un choix d'ou depend le bonheur le la vie. Othon me devint insupportable, je l'evitai ans menagement, et je mis tout mon art a faire mouer toutes les tentatives qu'il fit sur l'esprit de non pere. Le fier Othon ne s'aperçoit que trop de l'e d'augement, ses veux maintenant m'annoncent aus de fureur que d'amour, la vengeance paraît seule numer, et tant qu'il sera pres de nous, je trem-nemi pour vous et pour moi.

Larcuin observe dans le fond.

FINAL.

ABJUDANT.

Dissipons ce sombre mage.

Le sort ne nous trahira pas.

Pour deux cœurs que l'amour engage.

Le danger même a des appas.

Pourrait-il arrêter mes pas.

Quand mon amante le partage

1.7.1

Dela ta consolante voix
Ramene le caime en mon ame.
Le danger titit. l'amour m'endamme
Quand, e t'entends, quand je se vois.

ARIGDANT.

O dous accens' repete encore Ces mots qui vont droit a mon cœur

1.1

Oni, cher amant, oni, je dadore Un teras sem som mon bonneur

ARIODANT.

Comme un gage de ta tendresse, Donne-moi, donne cette main.... Donne-la moi, que je la presse Et sur ma bouche et sur mon sein.

INA.

Dieux! que fais-tu? mon œil se trouble, Craignons un abandon trop doux: Cher amant, mon effroi redouble, Redoutons les yeux des jaloux.

(Ils regardent au fond, Lurcain leur fait signe que personne ne paraît.)

ARIODANT.

Nous sommes seuls; redis encore Ces mots qui vont droit à mon cœur.

INA.

Oui, cher amant, oui, je t'adore: Tu feras seul tout mon bonheur.

ARIODANT.

Unissons-nous.

INA.

C'est mon envie.

ARIODANT.

Tu m'aimeras?

INA.

Toute la vie.

ARIODANT.

Et notre amour....

INA.

Toujours nouveau.

ARIODANT.

Nous charmera.

INA.

Jusqu'au tombeau.

BNSEMBLE.

Du tendre amour goûtous les charmes; Mélous nos pleurs et nos soupirs: O volupte! tes donces larmes Sont le plus donz de nos plaisirs.

SCÈNE IX

LBS PRECEDENS, OTHON.

LUBGMA, à lim et Ariodant.

Moderez-vous. Othon s'avance : Dans ses yeux brille le courroux

INA

Ciel! il médite sa vengeance : Ariodant, séparons-nous.

ARIUDANT.

Quoi! vous tremblez à sa presence? Quels droits, belas! a-t-il sur vous?

LURCAIN, à Lug.

Ne craignez rieu de sa vengeance, Tant que vous êtes près de nous.

ornon, de loin, à part.

C'est lui! c'est elle! a leur presence Je seus accroître mon courroux.

MOHTO.

Belle Ina., lorsqu'à cette fête Chacun n'aspire qu'à vous voir. Dans ces lieux ecartes, quel charme vous arrête? Pourquoi trompez-vous notre espoir?

INA, avec crainte.

J'attendais au jardin... (a part.) Dieu! que vais-je lui dire.
OTHON.

Je vois trop quel motif au jardin vous attire.

ARIODANT.

Quel que oit le motif qui l'y fait demeurer, De quel droit osez-vous le vouloir pénétrer?

OTHON.

Vous le pénétrez bien, vous qui parlez pour elle.

LURCAIN, vivement.

Eh bien! c'en est assez pour toi.

OTHON.

Téméraire!

INA.

Arrêtez.

ARIODANT, à Ina.

Vous tremblez?

othon, à Ina.

Infidelle!

ARIODANT.

Eh! depuis quand Othon vous tient-il sous sa loi?
LURCAIN.

On pourrait aisément réprimer tant de zèle.

OTHON.

Qui le réprimera?

LURCAIN.

Si ce n'est lui, c'est moi.

INA.

Modérez-vous, de la prudence, Vous me livrez à son courroux.

ARIODANT.

Quoi! vous tremblez à sa présence! Quel droit le traître a-t-il sur vous?

LURCAIN.

Ne craignez rien de sa vengeance, Tant que vous êtes près de nous.

OTHON.

Haine, fureur, amour, vengeance, Livrez ce rival à mes coups.

ENSEMBLE.

ARIODANT. a Chinan.

O toi, dont la compable andace

Outrage sans pitie l'objet de ton amour.

Reponds-moi: c'est moi seul que ton orgaeil menace.

CTHON

Non, je veux vous pamir tous les deux en ce jour.

LURGAIN, Grand Tepec.

Traine, crains mon comrous.

ARICODANT, redemant son freez.

Non . laissez-moi, mon frere,

Laissez-mon dans son sang etcindre sa colere.

OTHON. à Ariodant.

Défends-toi! defends-toi!

INA. se jesant entreux.

Cessez. un nom des dieux.

Barbares, n'allez pas ensanglanter ces lieux.

ARIGDANT.

Cest ini qui vous outrage.

17.

Eparenez-vous un crime.

Cruels, de vos fureurs je serai la victime.

ZOBTO.

Deiends-toi!

ARIODANT.

Tu le veux, tombe donc sous mes coups.

[Ils se hattent.]

1XT

Arrêtez, arrêtez....

LIBCAIN.

On vient, separez-vous.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, EDGARD, HOMMES ET PEMMES DE SA COUR.

(Ariodant et Othon remettent leurs épées.)

EDGARD.

Ma fille, lorsqu'à cette fête Chacun n'aspire qu'à vous voir, Dans ces lieux écartés quel charme vous arrête? Pourquoi trompez-vous notre espoir?

CHOEUR.

Venez, embellissez nos fêtes, Par votre esprit, par vos appas: La gaîté marche sur vos pas; Les plaisirs sont tous où vous êtes, Les regrets où vous n'êtes pas.

INA, aux deux rioaux.

Modérez-vous.

ARIODANT, LURCAIN, OTHON.

Quelle contrainte!

CHOEUR.

Venez, venez.

INA, aux deux rioaux.

Vous me glacez de crainte.

CHOEUR.

La gaîté marche sur vos pas.

OTHON, bas à Ariodant.

Je te ferai savoir où tu me trouveras.

(Haut à Ina.)

Venez, embellissez nos fêtes....

ARSODANT, bes a lither.

Compte su: moi, tu m'i verrus.

Inc. Par voire espris, par vos appas.

OTHER, a las.

Les plaisirs sont tous ou vous êtes....

A Arredans.)

A mismit, a mismit....

ABJODANT, a lithor.

Heure de ton trepas.

.. Inc. Les regrets ou rous n'être pas.

CPOFUE GENERAL.

Venez, embellineer nos fêtes
Par votre esprit, par vos appas:
Les plaisirs sont tous ou vous êtes.
Les regrets ou vous tiêtes pas.

(thing, down to man, a low, ou, r. osc la refuser. Edvard tal siene a Arradant et a Lurcani en ils sont moites a la sette son entrent en rudines.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

HOMMES et FEMMES de la COUR d'EDGARD, un BARDE.

(Ils chantent et forment des danses à la lueur des lampes et des flambeaux qui éclairent le jardin.)

CHOBUR PENDANT LA DANSE.

· O nuit, propice à l'amour!
L'amant te préfère encore
Au doux éclat de l'aurore,
Au vif éclat d'un beau jour;
Et la bergère, à son tour,
Près de l'amant qu'elle adore,
Du soleit craint le retour.

LE BARDE.

Femme sensible, entends-tu le ramage De ces oiseaux qui célèbrent leurs feux? Ils font redire à l'écho du rivage: Le printemps fuit, hâtons-nous d'être heureux.

Vois-tu ces fleurs, ces fleurs qu'un doux zéphyre Va caressant de son souffle amoureux? En se fanant elles semblent te dire: L'hiyer accourt, hâtez-vous d'être heureux.

Momens charmans, d'amour et de tendresse Comme un éclair vous fuyez à nos yeux; Et tous les jours perdus dans la tristesse, Nous sont comptés comme des jours heureux.

CHOEUR.

O nuit, etc.

(Ils s'éloignent au fond du théâtre en chantant ce chœur.)

SCÈNE IL

INA, ARKODANT.

ARIODANT.

Ne craignez rien : ils s'cloignent de nous, le silence a succédé à leurs chants.

INA.

Ariodant, junez-moi que vous n'irez point à ce rendez-vous funeste.

ARIODANT.

Je ferni tent pour vous, bors ce qui peut me déshonorer.

INA.

Préjugé harbare! vous obéissez à la voix d'un ememi plutôt qu'à celle de votre amante.

ARJODANT.

Je n'attaque jamais, je ne provoque personne; neut-être oublierais-je une offense; mais quand vous êtes outragée, dois-je le souffrir lâchement.

NA

Othen me fait trembler, il est capable de vous attirer dans un piège.

ARIODANT.

Quelque chose qu'il arrive, j'aime mieux mourir regretté que de vivre indigne de vous.

INA.

Tous courez à une perte certaine.

ARIODANT.

Ne pleure pas, chère l'une je confondrai mon indigne rival. Un amant est bien fort quand il est sur du caux de sa maîtresse.

Quoi! si mon père consent à nous unir, tu quitteras l'autel de l'hymen pour le plaisir d'égorger un rival?

ARIODANT.

Quelle pitié vous inspire mon cruel ennemi?

INA.

Tu sais que je le déteste; mais je crains un malheur. Laisse-moi parler à mon père, et contente-toi, dans ce jour, de ce titre d'époux que nous désirons depuis si long-temps.

ARIODANT.

Le titre d'époux ne m'imposera que mieux le devoir de vous venger.

DUO.

INA.

Arrête, cher amant, arrête;
De ces lieux ne t'écarte pas:
Puis-je aller me montrer au milieu d'une fête,
Quand mon amant va courir au trépas?

ARIODANT.

Chère Ina, calme tes alarmes, Que mon sort ne t'afflige pas: Je brave le danger; il a pour moi des charmes, Quand pour l'amour je m'expose au trépas.

INA.

Fatal honneur!

ARIODANT.

Brillante gloire!

INA.

Ah! je ne vois que ton danger.

ENSEMBLE.

ARIODANT.

INA.

Puis-je douter de la victoire, Fatal honneur! funeste gloire!

Quand je combats pour te venger? Moi, je ne vois que ton danger.

Puisque rien ne fléchit ton âme, Va donc où l'honneur te conduit.

ARIODANT.

O toi! cher objet de ma flamme! Anime l'espoir qui me luit.

INA.

Que yeux-tu?

ARIODANT.

Pour qu'un doux présage Vienne encor rassurer mon cœur, Que de toi je reçoive un gage De mon triomphe et mon bonheur.

INA.

Qu'exiges-tu?

ARIODANT.

·Ton cœur balance?

INA.

Non, je tremble.

ARIODANT.

L'heure s'avance, Daigne au moins armer ton vengeur.

(Il lui présente son épée.)

INA, prend l'épée.

Cher amant, ton courage a passé dans mon cœur. (Elle détache un nœud de ruban qu'elle avait sur le sein, et l'attache à l'épée.)

ARIODANT, à genoux.

Dieu! que vois-je? quel doux présage!

INA, lui rendant l'épée.

De ma tendresse prends ce gage.

ARIODANT.

Ma chère Ina, c'est le premier.

Peut-être, hélas! c'est le dernier....

ENSEMBLE.

ARIODANT tenant l'épée.

INA.

C'est le signal de la victoire, Mon bras est sûr de te venger. Fatal honneur! funeste gloire! Ah! je ne ne vois que ton danger.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, DALINDE, suivie de deux hommes qui portent un coffre, et qui se tiennent à l'écart.

DALINDE.

Seigneur, Othon vous cherche et voudrait vous parler.

INA.

Ciel!

ARIODANT.

Il me verra bientôt.

DALINDE.

Il vous fait dire que s'il ne vous rencontre pas au château, il se trouvera près des ruines de ce jardin, dans le lieu même où vous êtes.

INA.

Je tremble.

DALINDE.

Que craignez-vous, madame? Othon est fort tranquille.

ARIODANT.

Je le suis aussi.

DALINDE.

Il paraît calmé; il a renoncé à ses projets de vengeance.

ARIODANT.

Eh! que m'importe qu'il soit calme ou furieux?

TWE

Lenner an mains er que mus die Palinde.

BINLING.

I ve poitten as gapes: mais mant de gantin. L'aute. di il-il. avait avait L'industrant un ambretten qui dere avait de l'aute d

जिल्लाक कार्य है जिल्लाक कार्य के कार

TVMULLER.

La gemilik"

TAN

Tuandins. moduse-de: ur l'aiguisses que discurança.

DYMITELIER.

TWW

Tunnes la gradience

ARIMENT.

ते र स्थापाद पाद कारा सामान

Reserve um com innibe, Tessipe um ünligue allien:: Comme uni sui incepule, Sois nesi: ralme que moi.

La withing on to more and good and its charmes. Line of linear one its qual negationness on as poor The anamy we quest bound its me bosines. On revisionite wainqueur ileges its our amous.

> The charge films, wester in arminity. Presinge gilmin mann urunsports

ARIODANT,

Comment ton cœur peut-il me plaindre, Quand le mien est fier de son sort? La victoire ou la mort aura pour moi des charmes, etc. (Il sort.)

SCÈNE IV.

INA, seule.

Va, généreux amant; je crains pour tes jours, mais j'applaudis à ton courage. Que n'ai-je ta noble sermeté? Ah! n'accuse pas ma saiblesse; c'est toi que le danger menace; c'est moi qui dois trembler. Hélas! tandis que tu exposes tes jours, il saut que je rentre dans une soule importune, que je renserme en mon cœur le trouble qui me dévore, et que j'affecte une sérénité que ton retour seul peut me rendre. J'entends du bruit, on vient.... Ah! cachons ma frayeur.

SCENE V.

INA, OTHON,

OTBON.

Est-ce toi, Dalinde?

INA, à part.

Ciel! Othon! quel contre-temps.

OTHON.

C'est vous, Ina? seule dans ces lieux?

INA.

J'y attendais mon père....

OTHON.

Votre père? ah! cela est bien innocent. Je dois respecter un rendez-vous si légitime.

Voa sampçous ne m'offensent point.

J'HUN.

Des soupçous? ch! qui pourrait en concevoir? Acenice sou pere, rien de plus naturel : oserais-le rennier un si doux entretien?

INA

En ce cas, retirez-vous.

OTHUN.

Ceste reponse est bien dure, belle Ina, le père que ous utendez ne me parlerait pas plus severement. Lus avouez au moins que i ai bien du maiheur, voila étà deux fois que, sans le voulour, je derange une puversation bien tendre et bien innocente.... mais e ure que ce sera la dernière.

INA.

le l'espeire comme vous.

CUHUN.

Étes-vous capable de renoncer à la femre.

INA

le ne manaisse point a v recom ir.

MORTO

En Dien! J'atends aussi queiqu'un dans ces lieux,

INA.

Le le sais trop, cruel.

OTHON.

Dites donc à votre père qu'apres avoir approuve mu mour, il doit approuver ma vengeance... elle esta cruelle... Trembiez pour l'indigne rival que vous mopposes.... pour vous....

Quoi! vous osez!....

OTHON.

J'oserai davantage.... Avant le retour du soleil, vous saurez....

INA.

Je sais d'avance ce que je dois attendre de vous.

OTHON.

Non, vous ne le savez point : l'heure va sonner....
Vos pleurs couleront dans ces lieux où vous venez furtivement chercher les transports de l'amour; la douleur, la honte feront fléchir cette superbe fierté; je sais mieux me venger que vous ne savez trahir : l'amant que je vais combattre ne parera pas les coups que je vous prépare; votre malheur sera mon ouvrage, et pour comble d'infortune vous serez forcée d'avoir recours à moi. Adieu! (Il sort.)

SCÈNE VI.

INA, seule.

Quelle fureur barbare! Eh! quel malheur ai-je à craindre que la mort de mon amant! Va, monstre, tes menaces m'ont rendu ma fermeté. L'amour armé pour ma défense va confondre ton orgueil.... Ce dieu protégera l'amant dont il enflamme le courage. Un doux pressentiment m'annonce sa victoire; l'aveugle fureur tient-elle contre la valeur tranquille? Ne crois point cependant que j'imite ta cruauté: je ne m'abaisse point à souhaiter ta mort; et si je désire ta défaite, c'est qu'elle seule peut sauver mon amant.

RÉCITATIF.

Mais, que dis-je? femme timide,
L'espoir t'abuse sur ton sort:
Un rival odieux, un amant intrépide,
Se cherchent dans l'instant pour se donner la mort.
Que vais-je devenir? dans quel antre sauvage
Irai-je cacher ma douleur?
O dieux! soutenez mon courage,
Et qu'un rayon d'espoir brille encore à mon cœur.

AIR.

O des amans le plus fidelle, C'est donc pour moi que tu combats! Près de moi, quand l'amour t'appelle, Pour l'amour tu cours au trépas. En admirant ta noble audace, Je pleure et je crains pour tes jours: Quand un perfide te menace, Aux Dieux seuls ma voix a recours.

Mais pourquoi, par d'indignes larmes,
Ternir l'éclat de ta valeur?
Doux espoir, je cède à tes charmes,
Et mon amant revient vainqueur.
Dans mon âme une noble ivresse
Me rend intrépide à mon tour:
Si de l'amour j'ai la tendresse,
J'ai le courage de l'amour;
Plus de crainte, plus de faiblesse,
Cher amant j'attends ton retour. (Elle sort,)

SCÈNE VII.

LURCAIN, QUATRE AMIS D'ARIODANT.

(Ils entrent avec précaution et en observant partout, dès qu'Ina a disparu.)

LURCAIN.

Enfin tout le monde est rentré. Mes amis, voici le lieu du combat; ils doivent bientôt s'y rendre: mais vous connaissez Othon; sans mœurs et sans principes, il est capable d'avoir attiré mon frère dans un piége. Ariodant, au contraire, plein de franchise et de confiance, y viendra seul avec son courage; ne serait-il pas affreux d'exposer un brave homme à une mort certaine, à un assassinat?

TOUS QUATRE.

Oui, oui.

LURCAIN.

J'exige donc de vous que vous restiez cachés derrière ces ruines, et témoins du combat sans y prendre part. Si Othon y vient seul, s'il n'y a qu'un homme pour un homme, respectez la loi du combat, et abandonnez-les au sort des armes; mais si Othon se fait accompagner par des assassins; si mon frère est opprimé par le nombre, sortez de votre retraite, et volez à son secours.

TOUS QUATRE.

Nous le jurons.

LURCAIN.

Je compte sur vous. Voici l'instant: ils ne tarderont pas à paraître, retirez-vous et gardez le plus profond silence. (Ils se cachent.)

SCENE VIII.

11 BIXIN, and

Acet un direct demant cette presention servit untut: e. minicosa, mas ever Otdon, elle est inste et non-elle necessare Copendant en disone rect a mot trere, cette prodence du paraîtrait une fachete l'est a mo, de veiller sui ses iones, sans qu'il jousse componner des moirers que l'emplore Quelqu'un componner des moirers que l'emplore Quelqu'un

SCÉNE IX.

TERENT, ARIOTANT.

メおいつか、×で

constant man from clougher wouse Other doit constant up done ly attender son. It seems descent man it vous vit avec mon

1.1 Rinin.

de te lasse, mon feere, et de te quitte sans inquieinde du courage et la logante dovrent tourours teronnner de l'integne et du course Adien

TANGOTAR.

Nor from emb seer-mai.

41 R. 4!

Tiene dans mes boas Le mon com est mess tranmailte que le tren Adien'

I, me recomiter les mustre amis.

SCĖNE X.

ARIODANT, seul.

Qu'il est doux, qu'il est beau d'avoir à venger ce qu'on aime! Un noble orgueil s'empare de mon âme; soit que je triomphe, ou que je succombe, le bonheur ou la gloire sera mon partage. Si je vis, j'aurai défendu mon amante, je lui consacrerai des jours qui n'ont de prix que par elle. Si je meurs, les larmes de la beauté couleront sur ma cendre. O nuit! je te confie mes douces pensées.... Chère Ina, puissent les vents qui agitent ce feuillage, te rapporter les derniers vœux que je fais pour ton bonheur!

ROMANCE.

Amour, amour, si je succombe,
Fais que mes vœux soient exaucés;
Que l'on élève ici ma tombe,
Et que ces mots y soient tracés:
Au cher objet de sa tendresse,
Il était près d'unir son sort,
Mais il mourut pour sa maîtresse,
Et fut aimé jusqu'à la mort.

Oui, chaque jour celle que j'aime Lira ces mots, soupirera; Ah! si j'en juge par moi-même, Avec douleur elle dira: Le cher objet de ma téndresse Ici pour moi finit son sort; S'il dût mourir pour sa maîtresse, Je dois l'aimer jusqu'à la mort.

SCÈNE XI.

ARIODANT, OTHON.

OTHON.

Vous m'avez attendu; excusez-moi, j'étais retenu par le père d'Ina, et je n'ai pu venir avant que la fête ent cessé.

ARIODANT.

Othon, j'excuse tout pour moi : c'est Ina seule que je veux désendre et venger.

OTHON.

Étes-vous capable de m'écouter tranquillement?

ARIODANT.

Nous ne sommes point venus ici pour discourir.

OTHON.

Jaime cette fierté, et je suis prêt à y répondre; mais après m'être expliqué, je serai toujours prompt a rous satisfaire.

ARIODANE

Parlez.

OTHON

Vous me connaisser assez pour ne pas me souppouner de craindre ou d'éviter un combat; et je ne suis ici que pour vous donner mon sang ou répandre le vôtre : mais sachez avant d'en venir à cette cruelle epreuve, sachez combien je gémis de voir deux informes faits pour s'estimer, se hair et s'égorger pour une femme qui ne mérite que leur mépris.

ARIODANT, tiront son épéc.

Téméraire! cet outrage seul est l'arrêt de ta mort.

OTHON, présentant sa poitrine.

Jeune imprudent! frappe donc si tu refuses de m'entendre; mais si je te donne des preuves, écoute et deviens sage par l'expérience.

ARIODANT.

Tu ments, te dis-je; Ina mérite mon amour et mon respect. Défends-toi!

OTHON.

Un de nous deux doit mourir ici; mais avant de nous donner la mort, apprends à connaître ta perfide maîtresse.

ARIODANT.

Je ne connais que ton mensonge et ta noirceur.

OTHON.

Si je prouve, que diras-tu?

ARIODANT.

Je ne te croirai pas.

OTHON.

Si je te le fais voir...

ARIODANT.

Je dirai que tu m'en imposes.
OTHON.

Tu n'en croiras pas tes yeux?

ARIODANT, après un silence.

Tu me feras voir, dis-tu, qu'Ina est perfide, et qu'elle mérite mon mépris!

OTHON.

Oui.

ARIODANT, remettant son épée.

Eh bien! prouve, prouve-le-moi; mais si tu ne peux me convaincre, tout ton sang...

COETT:

Mon sang ou le tien, n'importe le vais te con-

TRIUDANT.

Puie. Je iremis le rage

JUBON.

tous incus recu d'aile

GRODAN T

le le ure suis permission le la lonander a son pere.

Traos.

La regression... I sus êtes crine. Produite asset este for auroe, les formines touveut soures sous parante des areacures refestes.

VAROD OS 2.

Il re s'agri pas des lemmes. Il s'agrit d'Ina.

OTHON.

The present apprends four the less son much, he are once pas a mexpliquer sur cestire, in lois and entre, es mois que le sus moins condant que toi, la ma trompe, elle ma a sacrife a un homme qui in masi seureux que moi, et qu'elle le sacrife a sou mr.

KRIOD LYT.

Tu ments, te dis-ie, ie a scoute plus tren. Du sang! 'u sang

origon.

Rejette donc ce lemoignage. Vois ceste leitre, ce orient. Les lampes donnent encore assez de parte our les faire recommulre.

IBMDANT.

in portrait, son ecreiure'

ABIODANT,

OTHON.

Vous devenez plus calme.

ARIODANT.

Une lettre d'elle!

OTHON.

Vous reconnaissez son écriture; elle vous écrivait donc aussi?

ARIODANT.

Ce n'est point assez pour me convaincre; ces témoignages peuvent être faux, ou dérobés.

OTHON.

Vous m'en croyez capable?

ARIODANT.

Oui.

OTHON.

Je souffre tout, jeune homme; mais je serai bien vengé. Et ce matin, lorsque je vous surpris avec elle, pourquoi ma présence lui causa-t-elle tant de trouble, tant d'effroi? Pourquoi cette honte que vous avez remarquée?...

ARIODANT.

Juste ciel!

OTHON.

A-t-elle osé me répondre? me regarder? elle avait devant moi l'attitude d'un coupable devant son juge.

ARIODANT.

Ina?

OTHON.

Vous le lui avez reproché vous-même.

ARIODANT.

O dieu! que je souffre! Vous ne me persuadez point.

DRAME.

OTHON.

Si dans ce moment, vous me voyez entrer chez elle, si vous me voyez monter à ce balcon, si vous la voyez me recevoir elle-même, serez-vous persuadé?

ARIODANT.

Elle! vous recevoir! à cette heure où la loi regarde cette action comme un crime digne de mort? cela n'est pas pessible.

OTHON.

Vous allez en juger. Effrayée de mes menaces, elle a voulu m'apaiser; elle sait trop que j'ai de quoi la perdre, et elle m'a fait prier de lui accorder un moment d'entretien : dans ce moment même elle m'attend. Elle s'apprête sans doute à faire usage de son art perfide et séducteur; mais cette fois, ce n'est point l'amour qui m'y conduit; j'y vais pour la confondre, pour vous guérir d'une folle passion, pour me venger.

ARIODANT.

Elle vous recevra!

OTHON.

Vous en serez témoin. Un signal va m'introduire.

ARIODANT.

Elle-même!

OTHON.

Ce n'est point la première fois.

ARIODANT.

Je le verrai.

OTHON.

Vous le verrez.

ARIODANT.

on cœur se déchire.

FINAL.

ARIODANT.

O trompeuse espérance!
O prestige imposteur!
Rien ne peut de mon cœur
Égaler la souffrance.

OTHON, à part.

Mon triomphe commence, La rage est dans son cœur; Achevons son malheur Et comblons ma vengance.

LURCAIN, au fond, à part.

Il gémit de douleur, Il suspend sa vengeance; Contraignons ma fureur, Observons en silence.

ARIODANT.

Ina perfide! infâme! ô dieu! qui l'aurait dit?

OTHON.

Eh bien, seigneur! eh bien! vous semblez interdit?

ARIODANT.

Tu dis qu'elle t'attend?

OTHON.

Ici, dans l'instant même.

ARIODANT.

Je le croirais!

OTHON.

Vous le croirez.

ARIODANT.

A mes yeux!

OTHON.

A vos yeux.

TVICTORIES.

Att was bonne bet brevome

Ac la vervai!

OTRON.

Tom L. Terror.

ARTERNAM.

de tell'ables de positione.

de tell'ables de positione.

de tell'ables de positione.

de tell'ables de positione.

OTRON, . DON.

In apposite commonte.

Le rece de dere em como:

Revioanione a donten

i comminae na vergennere.

Presere, dan 1 fame.

I ginni de donten.

(melt, pe, done as emilianose)

(me tances, medianos.

OTRON.

Tomate four som étends, e 1, mai es plus sombre. Finguer-vous un pert, retirer-som dans d'ambre. La cresueus, dut u, passare, e pet vous. Adams, d'une pas traire, m produs pour tett, lois.

. Amadam & met r 10% dr. mines & nicero de tenêtres l'un: «Alban Januar con d'elutero e chantji.

> Time ex maichte, ton commeilte, Linnum étale touche tour de la mair, Mar mais d'une voire aman, veille, Recommance tours contrate conduis.

il. teoper source, un tempo urreit, et descent une estille le condes, lithus e roude.

. at half hit

ARIODANT.

C'est elle!

LURCAIN.

C'est elle!

ARIODANT.

O souffrance!

LA FEMME qui est sur le balcon.

O cher Othon!

OTHON lui met la main sur la bouche, et la pousse en dedans.

Rentrez, silence.

(Othon relève l'échelle de cordes, qu'il laisse suspendue au balcon, et il ferme la fenêtre. Lurcain va chercher les quatre amis, et ils viennent tous près d'Ariodant.)

SCĖNE XII.

ARIODANT, LURCAIN, LES QUATRE AMIS.

ARIODANT.

Je n'en puis plus douter; je n'ai plus qu'à mourir.

J'ai tout vu, je sais tout; courons à la vengeance.

ARIODANT se jette dans les bras de Lurcain.

Mon frère!

LURCAIN.

Point de pleurs, ne songeons qu'à punir. Qu'elle périsse!

ABIODANT.

Arrête, épargne-la, mon frère; Malgré son crime affreux, elle m'est encor chère, C'est à moi d'expirer de honte et de douleur.

LURCAIN.

Non, je veux l'immoler à ma juste sureur.

LURCAIN ET LES AMIS.

Il faut que l'insame périsse, Il faut, par le plus prompt supplice, De son crime expier l'horreur.

ARIODANT.

Non, laissez-moi mourir de honte et de douleur.
Fuyons, suyons ce lieu suneste;
Dans un désert affreux, allons sinir mon sort.
Toi que j'ai tant aimée, ô toi que je déteste,
Adieu. Mon seul espoir, mon seul vœu, c'est la mort.

(Il s'éloigne.)

LURCAIN.

Mon frère!

ARIODANT.

Laisse-moi. Je ne veux que la mort.

(Il sort.)

LURCAIN.

Ah! laissons-lui le temps d'exhaler son transport. Mais notre honneur demande une prompte justice, O mes amis, secondez-moi.

TOUS ENSEMBLE.

Il faut que l'infâme périsse, Il faut que le plus prompt supplice La livre aux rigueurs de la loi. Révélons, publions son crime,

A l'honneur de {ton mon} frère il faut une victime,

Marchons, semons partout la douleur et l'effroi.

(Ils vont au château.)

SCÈNE XIII.

OTHON, DALINDE, LES DEUX GUIDES.

(Ils sortent par la porte sous le balcon et la laissent ouverte. Othon n'a plus ni manteau ni écharpe.)

OTHON, à Dalinde.

Tout est calme. La nuit vous couvre de ses ailes; N'hésitez pas, suivez ces deux guides fidèles: Aux lieux où vous allez, le bonheur vous attend.

DALINDE.

Ah! je ne vous suis qu'en tremblant.

OTHON ET LES GUIDES.

Aux lieux où vous allez, le bonheur vous attend.

(Ils sortent par le côté près des ruines.)

SCÈNE XIV.

EDGARD, LURCAIN, LES QUATRE AMIS, GARDES, HOMMES et FEMMES de la suite d'EDGARD; Domestiques avec des flambeaux; ensuite INA.

EDGARD.

Eh quoi, ma fille! est-il possible! Non, non, je ne vous croirai pas.

LURCAIN ET LES AMIS.

Elle a mérité le trépas.

EDGARD.

Épargnez un père sensible.

LES AMIS.

Elle a mérité le trépas.

EDGARD.

Non, non, je ne vous croirai pas.

ETROATS, montage: 50. mis.

I nil. les temmes doem trime.

IP- AMPS.

Was samme time in it and trime.

4 MI. 48%.

Proposit pe montenante par. Fici van las ma pietimos.

Pour m. fille crani dien. i. we live m. trépas.

TERRIAM.

Furna e comination to filt eximination:

The mire the me. I small

I we a he product

F794: 4774.

An ermer and this mi

MACATI

de fais re eme se dois.

Expenses of the none controlly to non-the and the tree the grandes of the temporary restons and to the first temporary.

CHIECH.

Dundhom- moin, engelt."

Pom-un man man engelt.

To fill, instantion, eniminally.

The fills of author), word.

l historia racion, no la profit e prodes ; it enteringes;

INECATA, towns 1 - mountous or inches on " Office.

A maintent of the manistration of the same and the same a

TPS AMPS PT TERRATES

Yvans as sommer teneries, was stretme-am trime:

Mon père, ne m'accusez pas: Votre fille n'est point coupable.

EDGARD.

O fille malheureuse! ô père déplorable!

INA.

Mon père, ne m'accusez pas.

EDGARD ET CHŒUR

O malheur! ô peine cruelle! Pour un père quel triste sort!

Sa Ma fille, infame et criminelle,

Sa } fille va subir la mort.

LURCAIN ET LES AMIS.

Fille perfide et criminelle, La loi va terminer ton sort; La vengeance sera cruelle, Tu ne peux éviler la mort.

INA.

O douleur! ô peine mortelle! Ah! mon père! quel triste sort! Si vous me croyez criminelle Sur-le-champ donnez-moi la mort.

(Les gardes entraînent Ina, les amis les suivent, le père et le chœur rentrent en tumulte au chûteau.)

FIN DU SECOND ACTE.

NSEMBLE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE

EDGARD, seel

AIR.

O dieux! écoutez ma prière,
Ecartez l'affreux déshonneur;
Grands dieux! ayez pitié d'un père,
Et rendez l'espoir à son cœur.
Je sais qu'une loi trop sévère
Condamne ma fille au trépas;
Mais la coupable m'est trop chère,
Non, non, je n'y survivrai pas.
Hélas! pour comble de misère,
Je dois prononcer son arrêt;
Juge impassible et sanguinaire,
Du supplice ordonner l'apprêt....
O dieux! écoutez ma prière, etc.

SCÈNE II.

EDGARD, OTHON.

OTHON.

Respectable Edgard!...

EDGARD.

C'est vous! vous, la cause de ma honte, de mon malheur, de ma mort!

OTHON.

Suspendez vos reproches, je viens réparer ma faute.

ARIODANT,

EDGARD.

La réparer! malheureux, cela est-il possible? Non, je n'ai rien que d'affreux à attendre de vous.

OTHON.

Je puis sauver votre fille; qu'elle veuille s'abandonner à mes soins, à mon amour.

EDGARD.

Sauver ma fille! celui qui l'a perdue, la sauver! ignores-tu, cruel, que, chef de ce peuple, je suis le premier juge de ceux qui enfreignent les lois! juge de ma fille, je ne ferai pas pour la sauver, ce que je punirais dans une autre; je l'aime mieux morte que déshonorée. Lâche! tu l'entraînes dans l'abîme de la séduction, quand je n'attendais qu'un mot de sa bouche pour vous unir! Si elle t'aimait, barbare, ai-je contraint son penchant; ai-je tyrannisé son cœur? Jouis de ton affreux triomphe; tu savais que la loi ne frappe qu'un sexe faible et sensible; tu savais que les hommes ont le droit de corrompre impunément; et tu précipites une intéressante victime dans un danger que tu ne partages point!

OTHON.

Tout peut se réparer, vous dis-je; sans parler de ma puissance qui peut la soustraire à la rigueur des lois....

EDGARD.

Ta puissance? eh! ne puis-je pas la sauver, si je veux être injuste? Elle sera jugée, te dis-je; si rien ne l'excuse, je la condamne; je te maudis, et je meurs avec elle.

OTHON.

Vous vous refusez à ce que je lui rende la liberté, la vie?

DRAME.

EINGARD.

Uni, si elle doit la traîner dans l'opprobre. Laisse-

OTHON.

Le temps presse, écontez-moi.

ENGARD.

Laisse-mai. te dis-je.

OTHOK.

Sachez au moins que je puis lui rendre l'honneur. RDGARD.

L'houneur

OTHON

L'honneur et l'innocence aux yeux de tout le reuple.

EDGARD.

L'honneur! l'innocence! ah' parle, parle, je t'e-coute.

OTHON.

Tout depend d'elle. Comme souverain, comme mes vous pouvez disposer de tous les moyens leziumes Permettez qu'on la conduise dans ces lieux; me gardee à vue, elle puisse cependant m'ecouter et me repondre.

ENGARD.

Que peut cet entretien?

OTHON.

La justifier, lui rendre l'innocence et le bonheur.

ENGARD.

Er. as-tu le pouvoir?

OTHON,

Les momens sont chers: je ne puis m'expliquer: sauvez votre fille quand il en est encore temps.

EDGARD.

Tu ne m'abuses poiut? Son séducteur...

OTHON.

Dévoilera un secret qui va tout réparer.

EDGARD.

Tu veux la sauver, tu le veux sincèrement?

OTHON.

Le temps presse, l'arrêt fatal va se prononcer; bientôt vous-même....

EDGARD.

Tu me fais frémir.

OTHON.

Hâtez-vous; qu'Ina m'entende, et le bonheur va renaître.

EDGARD.

Dieu, qui ranimez mon espoir, veillez sur un malheureux père; pardonne à la nature de faire fléchir la justice. O dieu! l'homme infortuné vous tend les bras, et vous ramenez le calme dans son cœur.

(Il sort.)

SCĖNE III.

OTHON, seul.

Je la verrai. Elle saura ce que j'ai fait pour la forcer à s'abandonner à moi. Innocente, elle paraît coupable. D'un côté, l'opprobre et la mort; de l'autre, mon amour et ma main: elle n'a plus que ce choix: hésiterait-elle? oserait-elle balancer? Je verrai donc cette beauté superbe, humiliée et tremblante, forcée d'implorer mon secours, heureuse de l'obtenir. Amour, vengeance, je ne sais qui de vous règne plus puissemment dans mon cour. Elle vient... quelle tristesse! quel abattement! sa douleur expie les manx que ai soufierts.

SCÈNE IV.

OTHON, INA, conduite par des gardes.

INA , sun gardes.

On me conduisez-vous?... Ciel! Othon!

UN GARDE.

Nous avons l'ordre de vous laisser près de lui.

(Les gurdes se retirent dans le fond.)

ZORTO.

Approchez, belle Ina; ne me redoutez point.

TNA

Te redouter, monstre? va! to ne m'inspires que norreur. N'ignore comment to as po me faire croire compable do crime dont on m'accuse: mais quel que soi: mon supplice, il n'égale pas celui de t'avoir devant les vous.

OTHON.

Pensuivez. Inz. de ton convient suns doute à votre malineur.... muis quelle que soit votre huine, rien ne me détourners de vous rendre l'imposence.

INA

Me rendre l'imposence! perfide! me l'as-to ravie? Les voulu me perdre, to as réassi; mais mon âme es tranquille, et ma mort te fera trembler. Les nommes égarés me condamnent; mais mon juge es: la-haut, il sera le tien. Opprimé par les méchans, il reste au juste le sein de l'Éternel. Jouis de vie affreuse qui te reste à traîner sur la terre; tu

mourras un jour, et ta mort sera plus affreuse que celle qu'on me prépare. Ton âme et la mienne ne prendront pas la même route; aux lieux où Dieu m'appelle, je ne crains pas de la rencontrer.

OTHON.

Ina, le glaive est suspendu sur votre tête; en me bravant vous courez au trépas.

INA.

Mais je te fuis, et cela me console.

OTHON.

Femme cruelle, écoutez-moi..... Oui, je suis un monstre, vous devez me haïr. Par une trame affreuse, j'ai osé noircir l'innocence. L'amour, l'amour furieux m'a fait commettre le crime qui cause votre malheur. Faut-il tout dire? j'ai voulu vous forcer à avoir besoin de mon secours; on vous croit criminelle, je suis seul coupable; mais un mot de vous peut tout réparer, et vous rendre le bonheur. Consentez à m'avouer pour époux; supposons, déclarons qu'un mariage secret a rendu légitime la démarche qu'on vous reproche comme un crime digne de mort. Dès-lors vous n'êtes plus fille d'Edgard: épouse d'Othon, vous échappez à la loi terrible qui demande votre sang.

INA, avec calme et dignité.

Le supplice qu'on me prépare est donc bien affreux, s'il faut que je lui préfère le malheur d'être à toi?

OTHON.

Vous osez résister?

INA.

Tu oses me proposer de m'avilir?

WITHUN

Ina! Ina! le supplice vous menace.

LAL

Il a commence des que je t'ai comme

MORTO

Femme impredente, votre organi...

INA

L'organi sied i la vertu persecutee.

VINOW

Un mot, un mot de vous

INA

Fuis, monstre; willa ce mot

DUU.

MUNITU

Eh bien! allez, perdez la vie. Je vous livre a votre destin.

LNA

Moi, je te livre à l'intàmie. Et cet arrêt est plus certain

JIHUN.

Cast water whice?

INA

Chill to suffice

WIEUN.

Your me braves.

LINA

Je te mapcise

Series was pas

THAT I THE

ABIODANT,

INA.

Affreux destin!

OTHON.

Unissons-nous.

INA.

Lien funeste!

OTHON.

Je t'aime encor....

INA.

Je te déteste.

OTHON.

Je suis toujours....

INA.

Mon assassin.

ENSEMBLE.

OTHON.

INA.

Plus de pitié, plus de clémence! Dieutout-puissant, dieu de vengeance, Tu veux périr, tu périras: Ma douleur ne t'accuse pas; J'aurai du moins, par ton trépas, L'affreux plaisir de la vengeance. Fais éclater mon innocence.

OTHON.

C'en est fait.

· INA.

Laisse-moi.

OTHON.

Frémissez.

INA.

Je t'abhorre.

OTHON.

Vous voulez....

INA.

Rien de toi.

OTHON.

Mon courroux!...

IXA

Il m'honore.

OTHOX.

Da supplice voici l'instant....

IXA

Ta présence m'est plus cruelle.

OTHON.

Le glaive brille.

IXT

Un dieu m'appelle.

OTHOX.

L'heure a sonné.

LMT

L'enfer t'attend.

EXSEMBLE.

CIECX

INA.

Fins de pitié, plus de clémence! Dientout-paissant, dieu de vengeance.

In venz périr, tu périras: Ma douleur ne t'accuse pas,

Je goûte au moins, par tou trépas, Ta justice après mon trépas,

L'affrenz phisir de la vengeance. Fera briller mon innocence.

INA

Gardes! conduisez-moi.

(Les gardes l'escortent et la ramènent dans la prison.)

SCÈNE V.

OTHON, seal.

N'accuse donc que toi du sort affreux qu'on te prépare. Puisse cette sermeté!... mais que dis-je? il me reste de l'espoir. Ébranlée par l'appareil du jugement, elle sentira le prix du secours que je lui offre; je puis allers déclarer.... Dans ce moment terrible, osera-t-elle me démentir? Il faut le tenter; mais si elle résiste.... On vient, contraignoins-nous.

SCÈNE VI.

OTHON, LES DEUX GUIDES:

UN GUIDE.

Seigneur, vous êtes seul?

OTHON.

Eh bien! suis-je obéi?

LE GUIDE.

Oui, seigneur; vos ordres sont exécutés, vous ne la reverrez plus.

OTHON.

Personne ne peut soupçonner....

LE GUIDE.

Personne n'a pu suivre nos traces. Elle a subi son sort près du lac, dans la forêt, au milieu de la nuit.

OTHON.

Prenez cet or, et fuyez. Gardez-vous de paraître dans ces lieux, tant que je serai à la cour d'Edgard. (Il sort.)

SCÈNE VII.

LES DEUX GUIDES.

UN GUIDE.

Partageons cette bourse, et partons avant qu'il puisse savoir ce qui nous est arrivé.

L'AUTRE GUIDE.

Je tremble de revoir ce démon qui nous a fait tant de frayeur.

UN GUIDE.

Comme il frappait! si la nuit n'eût égaré ses coups, il m'aurait fait boire l'eau du lac.

L'AUTRE GUIDE

Si je n'avais pas eu plus de legèrete que de courage.
i m'aurait cloue à un aibre.

UN GUIDE

Nous arons echappe, nous arons menti, et nous romues payes, voila ce qu'il v a de mieux.

L'AUTHE GUIDE.

Pariageous.

UN GUIDE, pessue la bourse.

Othou est genereux.

L'AUTRE GUIDE

Uni, pour le mal. Parengeons.

(Ils venient sumpier? or de a bourse.)

SCÈNE MUL

LES GUIDES, ARIODANT.

ARIODANT s'assure dereière eum

Scelérais!

UN GUIDE

lin! c'est lui!

PAULUS GUIDS

Your sommes morts!

ent comber la bourse.)

SCÈNE LY

ARIODANY, seul, remissioni la bourse.

Voilà donc le prix du crime! qu'il serve contre lui.... le taisons rien paraître... que le pere d'Ina. que rou trere même ignorent..... Qui, il taut à ma veureauce un eclat, solennel. Mais que vois-je mon rere!

SCÈNE X.

ARIODANT, LURCAIN.

LURCAIN.

Ariodant! ah! mon frère, que d'inquiétudes tu m'as causées. Le trouble de tes sens m'a fait craindre pour ta vie.

ARIODANT.

Il est calmé, mon frère; la raison lui succède.

LURCAIN.

J'ai accusé ton indigne maîtresse.

ARIODANT.

Je le sais.

LURCAIN.

Voici l'heure où elle va être jugée selon la rigueur de nos lois.

ARIODANT.

Je viens pour en être témoin.

LURCAIN.

Aurais-tu pour elle une pitié coupable?

ARIODANT.

Non.

LURCAIN.

Voudrais-tu l'excuser? la soustraire au jugement?

ARIODANT.

Non; je veux qu'elle soit jugée, et que le crime paraisse dans son affreux éclat.

LURCAIN.

Je suis content de toi. Celui qui épargne le crime n'aime point assez la vertu.

Trapping.

'lan Othon' mais ce conrupteur' jouira-t-il de impunite'...

LUNCAIN

Gest mon maire du laisant punir sa complice, je ne reserve le droit de lui payer son salane. Commo consaireme, i m le droit de raire paraître tous ceux m muvem donner que que ques clares sur le crime. In muvem de la cue, il ne peut sorth de l'ancente di materiale, que d'antes al l'ancente di materiale, que e la companie, le lu-rmem d'Othou commencere, et son luge, le voilà.

Il mounte sun poe.

Treather.

Mon frere, cet houneur in appartient. Mais par neile fatalite la loi spargue-t-ede le corrupteur naux ele paint la adnesse:

LUNCAIN.

ne rend es fautes plus rares. Deux unans qui courment le même langer, saveuglerment sur leur failesse, ne s'effraienment point d'un peril qui leur
erme commun, et se consorerment dans la certitule
e perir ensemble; mais quand la femme seule est
ume, quel est le monstre qui voulût exposer sa mairesse a un langer qu'il re partage point. Offion etait
e eni pui put le concevour, et en modier: mais ce
me la lot ne lait point, Larenin le feta.

ACA GOISS

Quei mui se fait emendre.

LUNCALN

il annouse le jugement!

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, EDGARD, DEUX JUGES, LES AMIS D'ARIODANT, GARDES, PEUPLE.

(Ils entrent sur une marche solennelle, Edgard et les juges se placent à la table.)

EDGARD.

Je jure devant ce Dieu, qui m'a revêtu d'une si pénible fonction; je jure d'oublier que je suis père, et de n'écouter que la justice. (Il s'assied.)

(La marche reprend, et des gardes conduisent Ina devant ses juges.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, DALINDE; elle est poilée.

EDGARD.

Vous, qui étiez ma fille, répondez, et justifiez-vous s'il est possible. Voilà vos accusateurs, ils sont témoins du crime qu'on vous impute; leur nombre surpasse celui prescrit par les lois. Ils ont écrit et signé qu'au milieu de la nuit, vous avez reçu un corrupteur; que vous l'avez introduit vous-même, ils vous ont reconnue; les témoins muets de votre faute sont restés chez vous, et sont entre nos mains. Si, malgré ces terribles apparences, vous pouvez vous défendre, parlez, répondez. (Silence.) Le refus de répondre entraîne votre perte; répondez. (Silence.) Après un troisième refus, il ne m'est plus permis de vous interroger davantage.... Parlez, parlez. (Silence.) Dieu! plus d'espoir.... Les faits n'étant donc que trop vrais, et votre silence les confirmant encore.... (A part.) Dieu! soutenez mon courage. (Haut.) La loi vous condamne...

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDEXS, OTHON; il entre précipitamment,

OTHON.

Arrêtez! la loi n'a point d'action sur elle; elle n'est plus fille d'Edgard, elle est l'épouse d'Othon.

TOUS

Dieu!

OTHON.

Les nœuds de l'hymen nous unissent dès longtemps, et quoique secrets ils n'en sont pas moins sacrés. Une inimitié passagère survenue entre Edgard et moi, m'empêcha de lui révéler ce mystère: mais voilà mon épouse, et la démarche dont on lui fait un crime, n'est plus que la suite naturelle d'un lien respectable.

LURCAIN, à Ariodant

Est-il possible!

ARIODANT.

Mon frère, calmez-vous.

EDGARD, à Ina.

Ina, votre silence semble confirmer la déclaration d'Othon; si elle est vraie n'hésitez point à l'affirmer vous-même. Reconnaissez-vous cet homme pour votre époux?

DALINDE

Non

(Elle se dévoile, et on reconnaît Dalinde sous les habits d'Ina.)

TUUS, excepté Ariodant.

Ciel! Dalinde!

(Othon fuit.)

DALINDE.

Oui, c'est moi; moi coupable, qu'un dieu conduit ici pour rendre hommage à l'innocence, à la vertu Séduite par les promesses de ce monstre qui vient de fuir, j'ai consenti à ce déguisement qui vous a tous trompés, et qui a fait le malheur de ma chère maîtresse. J'étais loin de croire que cette faute dût la plonger dans un pareil abîme, et je ne voulais que la forcer à s'unir à un homme que je croyais digne d'elle. Le perfide me fit conduire par deux brigands qui allaient m'égorger dans le sein de la forêt, dans l'horreur de la nuit. Je méritais d'y périr, mais le ciel voulut que je vécusse assez pour expier mon crime, et pour faire éclater l'innocence. Ce jeune héros conduit par la providence me délivra des mains de mes bourreaux; il adore la vertueuse Ina, il connut la trame ourdie contre elle, et me ramena pour la sauver. Escortée par des gardes, sous ces habits je fus introduite dans la prison de ma maîtresse; j'en sors maintenant pour lui rendre l'honneur, et pour subir seule la peine du crime que seule j'ai commis. Accusateurs, témoins, si dans ce moment vous avez été trompés par ces vêtemens et par une fausse apparence, jugez quelle dût être votre erreur dans l'obscurité de la nuit.

EDGARD, à genoux.

Dieu de bonté! c'est ainsi que tu signales ta justice! Gardes! conduisez Ina près de moi, conduisez ma fille!

LURCAIN.

Mon frère, tu me reverras

ARIODANT aux juges, jettant la bourse sur la table. Que cet or soit remis à Othon. Il devait payer le meurtre de Dalinde; si l'or est le salaire du crime, oue cette bourse retourne à son maître.

DALINDE, a Edgerd.

Scigneur, il ne me reste plus qu'à entendre mon

ARIODANT.

Juges. Dalinde est étrangere, vos lois ne peuvent atteindre, elle ne les a point connues; elle nous rend le bonheur; elle empêche un meurtre; elle rend : Immerence tout son eclat. Si quelqu'un l'accuse, je me declare son défenseur.

EDGARD, à Dalinde.

Tu m'as rendu ma fille, et tu nous prouves que le repentir a souvent le prix de l'innocence.

SCÈNE XIV.

LES PRECEDENS, INA.

ENGARD.

Viens, fille digne de moi.

INA.

On! mon père, je sens votre honheur.

CHOPUR.

Pere auguste, fille cherie,
Jouissez de votre honheur:
Relle Ina, que votre ame oublie
Ce iour passe dans la douleur,
Et qu'il soit le dernier malheur
Qui puisse affliger votre vie.

Pendant ce chart. Inc sourit successioement a toutes les versumes de sa cour. et donne la main à Italiade, qu. temb.

• genus et la haise.)

EDGARD.

Ma fille, voilà le héros par qui l'honneur t'est rendu. J'ignorais son amour....

INA.

. Je n'osais vous avouer le mien. De deux rivaux qui se disputaient mon cœur, l'un voulut me condamner à la mort et à l'infamie, l'autre me rendit la vie et l'innocence.

EDGARD.

Ariodant, mon fils, voilà ton épouse; elle seule peut payer tes vertus.

INA et ARIODANT dans les bras d'Edgard.

O mon père!

EDGARD.

Que tout se dispose pour l'hymen de ma fille. Le jour où son innocence éclate, est le jour le plus propice pour un nœud si sacré.

ARIODANT.

Arrêtez, seigneur: avant de mériter un si noble prix, j'ai un devoir à remplir. Le calomniateur de votre fille respire encore, il est libre; je l'appelle au combat; je veux qu'une vengeance solennelle effraie les monstres qui tenteraient de l'imiter; je veux devant ce peuple lui faire confesser son crime, et l'immoler à la vertu qu'il outrage.

SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, LURCAIN.

LURCAIN.

Restez, mon frère: ne cherchez point Othon, cela est inutile.

ARIODANT.

Qu'est-il donc devenu?

LURCAIN.

Il est mort.

EDGARD et INA.

O ciel

LURCAIN.

Le combat n'a pas été long; j'ai paru, il a frémi; il a voulu fuir, je l'ai tué.

ARIODANT.

Mon frère, tu me dérobes ma proie.

LURCAIN.

N'en parlons plus, et que ce nom odieux ne ternisse pas la pureté de ce jour.

EDGARD.

Mes enfans, mes amis, partagez mon bonheur, et embellissez une fête qui ne sera plus troublée par le crime et par la douleur.

CHOEUR FINAL.

Belle Ina, que votre âme oublie Ce jour passé dans la douleur, Et qu'il soit le dernier malheur Qui puisse affliger votre vie.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

•				
•			•	
		•		
•		•		
	•			
				ı
•				

LÈON,

N

LE CHATEAU DE MONTENERO.

DEAME IN TRUE ACTIVE BY IN PROBE.

MELE D'ARTENNES.

MEMBERSON TO THE SALE SOUTH THE ALL WITHOUT THE ME A COMMENT OF THE STANDARD OF THE SALE O

PERSONNAGES:

LEON, seigneur de Montenero.
ROMUALDE, seigneur de Fondi.
LAURE, fille de Romualde.
LOUIS DE GAETE, amant de Laure.
VÉNÉRANDE, gouvernante de Laure.
FERRANT, concierge du château de Montenero.
LONGINO, valet du concierge.
PÉTRINO, jardinier de Romualde.
GAETANO, valet de Léon.
UN GARDE de Montenero.
UN PATRE de Fondi.
PAYSANS et PAYSANNES de Fondi.
SOLDATS, GARDES, et VALETS de Léon.

La scène est à Fondi, au premier acte; et à Montenero dans les deux autres.

AVERTISSEMENT.

Les Mystères d'Udolphe, roman à brigands et à clairs de lune, ont fourni à M. Hoffman le sujet de son Château de Montenero. Le mélodrame étant alors, comme aujourd'hui, en très-grande faveur sur notre seconde scène lyrique, il fallait bien payer tribut à la mode. Au reste, ce goût du public était déjà ancien, puisque Sedaine avait donné avec succès Raoul-Barbebleue, le comte d'Albert et Richard-Cœur-de-Lion. Quoi qu'on ait dit contre ce genre, il n'en est pas moins très-favorable à la musique qui vit de passions plutôt que d'esprit. D'ailleurs, tous les genres sont bons; l'essentiel est de les bien traiter. Sous ce dernier rapport, le Château de Montenero repose sur des bases très-dramatiques; le dénoûment caché avec art, produit une péripétie qui décida le succès' à la première représentation. Ce même jour, avant le lever du rideau, on jeta dans la salle, par ordre de l'auteur, un petit écrit intitulé: Réponse par anticipation aux journalistes qui doivent déchirer mon ouvrage. Le lecteur le trouvera à la suite de cet avertissement. M. Hoffman, qui n'était pas encore entré dans la carrière du journalisme, y persisse d'une manière aussi spirituelle que plaisante ceux dont il devint plus tard le confrère.

La musique de ce drame est une des meilleures partitions de Dalayrac, compositeur aimable et fécond, dont presque tous les airs sont devenus populaires. Dalayrac éprouve le même sort que Grétry; il

est en butte aujourd'hui aux outrages des partisans de la science des notes, parmi lesquels se font remarquer de jeunes fanatiques du charivari ultramontain, qui, jusqu'à ce jour, ne nous ont révélé que leur impuissance. Se montrer insensible à la vérité, à la mélodie des compositions de Grétry, est un signe certain de médiocrité. A cet égard, tout jeune Aristarque pourra devenir un musicien très-riche en contré-point, mais sur tout le reste on ne verra en lui qu'un pauvre musicien; il sera à l'art musical ce que serait à celui de Thalie l'auteur comique qui méconnaîtrait le génie de Molière.

Le Château de Montenero, plusieurs fois repris à Paris, est constamment joué sur les théâtres des départemens. Peu s'en fallut, cependant, que cet ouvrage ne fût mis à l'index par la censure du Directoire; nous allons rapporter à ce sujet l'anecdote suivante, comme un nouvel exemple des dangers de l'interprétation et de la sottise des interprétateurs.

La veille de la première représentation désense fut faite par l'autorité compétente de jouer l'ouvrage. M. Hoffman, qui avait pris le sujet de sa pièce dans un roman anglais, et placé le lieu de la scène en Italie, ne pouvait concevoir le motif de cette prohibition. Camerani, semainier perpétuel, négocie aussitôt: on lui répond que le drame de M. Hoffman est rempli d'allusions dangereuses. L'auteur, peu habitué à reculer devant les difficultés, insiste pour que les censeurs s'expliquent d'une façon catégorique; poussés jusque dans leur dernier retranchement par la logique de leur adversaire, ils finissent par déclarer que l'ouvrage ne sera jamais représenté, à moins que M. Hoff-

man ne supprime les mots méchant et crime toutes les fois qu'ils seront pris dans un sens absolu: « Il est évident, écrivirent-ils, que les méchans sont les patristes et le crime le gouvernement. » Possesseur d'une déclaration si naïve, l'auteur leur fit dire que s'ils arrêtaient plus long-temps sa pièce, il publierait les motifs singuliers de leur veto, avec un commentaire explicatif. Alarmés de cette menace, les censeurs capitulèrent, et l'interdit fut levé.



REPONSE

PAR ANTICIPATION.

AT: Interactives of: Dovers because mor overale.

Incoment de vous prévent onc it vais donner nu tros et grand ouvrage au Thédire de l'Opéra-Commu I. seu du plus manyais gonre, car il y aura de trate, du gai, du luguère et du bouffon, il y aura de trate, du gai, du luguère et du bouffon, il y aura de trate, du fraças et du mysterieux, du lamentable et du trum, du fraças et du mysterieux, du lamentable et du hadur c'est ainsi du moins une vous verrez la chose, et malheur a oniconome osera voir autrement me mus de me consoterai de tout cela s'il r'y a point demm, pour le public; mais comme vous vous y ennuerez surement, et une vous défendrez aux antres que s'y aumeser. J'ai eru devoir soliciter votre bienveillance, maplorer votre protection, et détourner veillance, maplorer votre protection, et détourner s', est possible l'excommunication qu' me menace.

Les antiens que vons connaisser mieux que moi.
de tatreprenaent rien, sans prestablement se rendre
de dieux propiees : vons êtes les dieux de la litterature, vons êtes plus que les dieux, vons en êtes le
destin, satur servités, irrepopatiés C est donc à vons
que le sacrine une brebas noire, comme aux dieux
diverses : c'est donc pour vons que va briller mon encens puisse-t-il amolier vos cours, et adoncir la
teinte de l'encre qui va couler de ves plumes! Malgre

l'énorme distance qui nous sépare, daignez considérer qu'il y a entre nous une certaine analogie : vous faites des feuilles qui durent un jour, j'ai fait des ouvrages qui ont vécu aussi long-temps; vous donnez souvent au public des couplets qui l'amusent, j'entends quelquefois sur l'orgue de Barbarie quelques airs faits pour mes paroles; vous faites parler, agir et combattre les rois et les puissances : je les fais quelquefois agir et déraisonner sur la scène. Nous différons en un point essentiel : dans mes opéras je n'ai jamais dit du mal des journalistes, et tous vos journaux ont dit du mal de mes opéras.

Vous voyez donc, chers confrères, que vous m'êtes redevables à cet égard, et j'espère que vous m'indemniserez en indulgence de ce que vous m'avez donné de trop en sévérité. Or, comme le repentir et l'humilité sont deux grands moyens d'obtenir son pardon, je m'accuse, messeigneurs et maîtres, d'avoir fait un opéra peu comique, intitulé Léon, ou le Château de Montenero. Si le titre seul est capable de m'attirer votre colère, je crains bien que la pièce n'excite votre fureur. Genre, situation, style, exposition, nœud, péripétie, dénoûment, voilà autant de chefs d'accusation contre moi; et si vous n'étiez pas plus humains encore que vous n'êtes justes, je craindrais de me voir attacher au pilori du Parnasse: (Dii omen avertant.)

Ma bonne foi vous désarmera sans doute, et vous verrez que dans tout cela j'ai été plus bête que méchant. Gardez-vous surtout de me parler de genre, je ne sais ce que c'est qu'un genre, j'ignore encore si les journaux en ont un, et un pauvre auteur n'est

pas obligé de connaître comme vous la portée des mots, et la valeur des expressions. Ne me citez, je vous prie, ni Boileau, ni Racine, ni Molière, ces bonnes gens n'entendent rien en opéra comique, et à cet égard vous en savez beaucoup plus qu'eux. Ne me parlez ni de bon goût, ni de génie, ni de sublime: ces trois grands personnages ne sortant pas de chez vous, il n'est pas étonnant qu'on ne les trouve point au Château de Montenero.

Que si vous avez une trop tendre sollicitude pour ma réputation, pour ma gloire, comme vous me l'avez prouvé en temps et lieux, je vous prierai, très-chers frères, de regarder mes malheurs littéraires d'un œil plus philosophique. Je ne vise point à l'immortalité, et quoique j'aie une santé très-faible, j'ai le serme espoir de vivre autant que le plus robuste de mes ouvrages. Dieu m'a créé et mis au monde pour y faire des opéras; c'est là le nec plus ultrà de mes facultés et de mes prétentions: s'il m'avait donné plus d'esprit, il est probable que je me serais fait journaliste. Hélas! quand je songe que tout passe dans ce monde, voudrais-je surnager seul au milieu du néant? Chers confrères, quand les eaux de l'Océan auront, pour la millième fois, recouvert la surface de l'Europe; quand les noms de Virgile et de Racine seront perdus dans la nuit des temps et de l'oubli, je sais bien qu'on ne parlera plus du Château de Montenero; et ce qui m'afflige plus sensiblement, c'est qu'on ne lira même plus vos feuilles périodiques.

Cessez donc, chers amis, de vous mettre l'esprit à la torture pour nous faire voguer à l'immortalité. Faites comme moi, vivez au jour le jour: et si l'on a ri de mes productions, contentez-vous de faire rire de vos articles. Si j'avais le bonheur d'être journaliste, je m'arrangerais si bien que je dînerais du produit de ma feuille, et que je souperais chez les actrices que j'aurais louées dans le jour. Ce genre de vie en vaudrait bien un autre; et certes, alors je ne dirais de mal de personne: faites donc à autrui ce que vous voudriez qu'on vous fît à vous-mêmes. Laissez vivre ou mourir en paix mon Léon de Montenero; et si quelqu'un avait assez mauvais goût pour s'y amuser, ne le grondez pas du plaisir qu'il aurait pris sans votre ordre. Si néanmoins mes humbles prières ne montent point jusqu'à votre trône; s'il est décidé dans votre sacré collège, qu'on me traitera de turc à maure, ou de journaliste à auteur, tâchez au moins de vous accorder dans l'anathème que vous allez prononcer contre moi. Je suis vraiment scandalisé de voir que vous ressemblez aux autres puissances, entre lesquelles l'intelligence est rare, et l'union impossible; et j'ai vu cent fois, avec honte, que j'étais un homme charmant dans un journal, et un sot dans un autre.

Possible est que la métempsychose ait lieu; alors, frères très-chers, je pourrai devenir ce que vous êtes, vous pourrez être ce que je suis. Vous ferez de fiers * opéras alors, car je sens qu'ils seront tout autrement que les nôtres. Avouez donc combien il sera doux et gracieux pour vous de trouver un bon homme de journaliste comme moi, qui vous paiera le tribut d'éloges qu'auront mérité vos divines productions.

Salut et fraternité.

L'Auteur de Léon,

* Style de journal.

LÉON,

(T

LE CHATEAU DE MONTENERO.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le jurdin de Romanide : une aile du châtean à droite, relativement aux spectateurs : un bois à gauche : loge en feuillage desant le château : riviere au fond : grille de fer en avant de la riviere et fermant le jardin : montagnes à l'horizon : un sommet de la plus élevre paraît une petite portion du château de Montagne. Un percé naturel dans les rochers antérieurs laisse apercevoir le chemin qui conduit a la montagne.

(Les honones achèvent la loge de feuillage, les femmes y suspendent des guirlandes de fleurs.)

SCÈNE PREMIÈRE. PATSANS ET PATSANNES de Fondi.

CHEUR DE PATSANS.

La guerre et ses alarmes Vont fuir bien loin de nous: Après le bruit des armes Le calme en est plus doux.

PATSANYES

Quel plaisir! après la froidure
Du zéphir ou sent la douceur!
Le gazon reprend sa parure
Le printemps nous rend la verdure:
Douce paix, rends-nous le bonheur!

LÉON,

TOUS.

Dans la plaine fleurie,
Reprenons nos travaux,
Ramenons nos troupeaux
Dans la verte prairie,
Le printemps et la paix
Vont combler nos souhaits.

SCÈNE II.

PAYSANS, VENERANDE.

VENERANDE.

C'est bien, mes amis; ornez ce château pour la sête de notre bon seigneur: mais ne chantez pas la paix avant qu'elle soit saite.

PETRINO, (jardinier.)

Comment! elle n'est pas sûre?

VENERANDE.

L'on dit que oui, et l'on dit que non.

PETRINO.

Mais le seigneur Romualde, notre bon maître, n'est-il pas maintenant avec le seigneur Léon pour signer la paix, et rendre le calme à notre malheureux pays?

VENERANDE.

Cela est vrai, mais...

PETRINO.

Eh bien! mais?...

VENERANDE.

Ils doivent signer la paix, et la paix se fera, si...
PETRINO.

Mais.... si.... Parlez donc, dame Vénérande, vous nous inquiétez.

TEXERLY DE

Et la paix se fere si le seigneur Romnable veut sacrifier sa tille.

ZUOT

O Dieu!

PETRING

Et à qui la sacritier?

VENERANDE

An seigneur Léon, au maître de ce château noir, m'on voit là-haut, là-haut.

PETRINO

Nous savons, nous savons....

UN PATRE.

On dit que ce Léon est un....

VENERANDE.

Paix! il est puissant.

PETRINU.

Et comment a-t-il eu ce château? car il n'y a pas long-temps qu'il en est le maître.

VENERANDE.

Comment il l'a eu? il l'a pris.

PETRINO.

On dit qu'il s'y passe des choses bien extraordi-

VENERANDE.

Des choses! des choses! mais je vous le répète, il a des soldats et de l'argent, et taisons-nous.

LE PATRE.

Je ne mêne jamais mes chèvres sur ces montagnes, un dit qu'il n'y vient que des berbes empoisonnées.

LÉON,

VENERANDE.

Et dans le château, bon Dieu! suffit : vous m'entendez.

PETRINO.

Et il veut épouser cette chère Laure, notre bonne maîtresse?

VENERANDE.

Il la demande avec une armée, et nous n'aurons la paix qu'autant qu'il l'épousera.

PETRINO.

Tant pis pour elle.

VENERANDE.

C'est bien dit tant pis pour elle.

PETRINO.

Mais pourquoi ces deux seigneurs se font-ils la guerre?

VENERANDE.

C'est qu'il y a deux cent cinquante ans que leurs ancêtres étaient les uns Guelfes, et les autres Gibelins. dans la querelle qui s'éleva entre l'empereur Barbe-Rousse et le pape Boniface.

PETBINO.

Guelfes! Gibelins! qu'est-ce que cela veut dire? VENERANDE.

Je n'en sais rien, ils n'en savent pas plus que nous. mais ils se battent en attendant qu'ils le sachent.

PETRINO.

Il faut bien que ces mots-là signifient quelque chose.

VENERANDE.

Ils signifient que, si je t'en veux, je t'appellerai Gibelin, tu m'appelleras Guelfe, nos amis s'en mêleront, et nous nous battrons tant qu'il plaira à Dieu.

PETRINU.

Si le seune seigneur Louis de Gaete, qui sime nore belle maitresse, est-il Guejfe ou Gibrille?

KENERLYDE

I se inave, mais il r'est pas le plus dict, comme .e.a mive quelquedis

BRIBING.

Jame Véneranie, wus connaisses donc le châcau le Montenero.

WENERANDE

Dieu me preserve d'u mettre jamus les pieds; mas e aus ce qui s'u pusse.

PHIBLION.

Lie vance avus donc queique chose?

BULLEBLEY

Toyons... qui êtes-vous ici

LH PAIRE

Your amis, il n'v a point d'atrangers.

ARXEBY XDE

In the task, economics :

BUM APCS.

Dans de distent, que dien contônde.

Un serierat communide en paix.

Et courre d'une muit presionde.

Et sa debanche et ses formals.

This on m'a dit, et e repete.

Que quand un peut cour de qu'un vent.

On vent missi cour de qu'un peut.

La miant que côt un taré.

Suit par instine ou par basaré.

Il iant enin paver sa lecte...

La miante de Dien soit tarte!

CHOEUR.

La volonté de Dieu soit faite.

VENERANDE.

Et la princesse et la bergère
Doivent trembler qu'en ce séjour,
Loin d'un amant, loin d'une mère,
Il les immole à son amour.
Léon jouit de sa conquête;
Car quand on peut tout ce qu'on veut,
On veut aussi tout ce qu'on peut;
Mais d'un vengeur le bras s'apprête;
Il faudra bien que tôt ou tard,
Soit par justice ou par hasard
Le scélérat paie sa dette...
La volonté de Dieu soit faite!

CHŒUR.

La volonté....

PETRINO interrompt.

Paix! paix! voilà deux hommes que je ne connais pas.

VENERANDE.

Ah! ah! que viennent-ils faire ici?

PETRINO.

Ce sont les mêmes que j'ai déjà vu passer ce matin. LE PATRE.

Bon! ce sont des étrangers. Ils entrent dans le petit bois.

PETRINO.

Ce n'est rien, ce n'est rien. Continuez, dame Vénérande.

VENERANDE.

A sa débauche, à sa furie, Léon ajoute un trait plus noir: Le sortilége et la magie Sont le soutien de son pouvoir. Jugen du sort qu'il nous apprête;
Car comme il peut tout ce qu'il vent,
Il vent missi tout ce qu'il peut;
Mais ou m'a dit, et je repete.
Qu'il iera tant que tôt ou tard...
Mais c'est maez, pius de retard
Amis, songeous a notre tête...
La volonce de Dieu soit faite:

CHUEUR.

Ne songeous pius qu'à noure tête. La volonte le Dieu soit faite.

PETRINO.

Vous connaissez donc queiqu'un dans ce château.

VENERANDA

Aéias, oui! Ferrant, le concierge de cette horrible mason, servait autreiois chez le seigneur Bonnalde, our digne maître, il était honnête homme mors ce ferrant, le lui voulais du bien, et il ne s'en est pas nin de cela qu'il ne fût mon mari; mais il fut pris ar les soluais de Leon, et depuis qu'il est dans cette everne on dit qu'il est mossi scelerar que son maître.

PETRINO.

Est-il possible!

VENERANDE

core bonne maîtresse, cloignez-vous, preparez tout cour la lête, mais ne vous rejouissez tout-à-tait que nand on vous dira de vous rejouir.

CHUEUR.

O dien' protege l'impotence; Rends-nous le calme et le bonheur, Et laisse tomber ta vengeance Sur le méchant, sur l'oppresseur.

VENERANDE.

La voilà, la voilà!

(Laure paratt.)

CHOEUR.

Protège la faible innocence, Entends nos vœux! vois sa douleur! O ciel! signale ta puissance, Rends-lui la paix et le bonheur. (Ils sortent.)

SCÈNE III.

VENERANDE, LAURE.

LAURE.

Ma bonne, ils s'éloignent avec peine; ils me regardent avec des yeux pénétrés de douleur.

VENERANDE.

Eh! chère enfant, qui pourrait n'être pas sensible à votre sort?

LAURE.

Il est affreux, ma bonne; il faudra donc quitter pour jamais ces lieux qui m'ont vu naître! ce jardin témoin des jeux de mon enfance, un père qui m'adore, un..... amant qu'il m'avait permis de regarder comme un époux! il faudra m'ensevelir dans une prison, vivre et mourir au milieu des méchans... Ah! ma bonne, est-ce là le destin qui m'était réservé?

VENERANDE.

Intéressante victime, vous vous immolez au bonheur de votre père.

LAURE.

Dis-moi, est-il bien vrai que je ferai le bonheur de mon père?

VENERANDE.

Hélas! Léon est puissant; votre père est hors d'état

de lui résister. Ce méchant lui a enlevé la moitié de ses états; il veut lui ravir le reste, peut-être la vie....

LAURE.

La vie! et je puis la lui conserver? VENERANDE.

Votre amant même....

LAURE.

Ne me parle pas de lui : tu me fais sentir toute l'horreur du sacrifice.

VENERANDE.

Je dois vous en parler. Votre amant même n'est pas plus en sûreté que votre père : quoiqu'il ne soit pas connu de Léon, sa perte sera jurée s'il conserve l'espoir d'être votre époux; rien n'est sacré pour notre ennemi.

LAURE.

Je puis rendre heureux un père, et sauver mon amant: ah! ma bonne, ne pleurons plus, mon sort me paraît moins affreux.

VENERANDE.

Ange du ciel! si votre bonne mère vivait encore, comme la vénérable dame serait sière d'une telle enfant.

LAURE

Oui, j'obéirai.... j'épouserai Léon.... j'en mourrai, ma bonne : j'en mourrai, je l'espère..... mais mon père n'oubliera jamais sa pauvre fille; dom Louis pleurera long-temps sa malheureuse amante.... et toi, ma bonne, tu penseras à moi, tu parleras de moi..... Eh bien! cela me soulage, car vois-tu, ma bonne, je veux être regrettée.

VENERANDE.

Taisez-vous, taisez-vous, vous me faites un mal!

LAURE.

O ciel! je ne te demande plus qu'une grâce: j'irai dans ce château, j'irai..... mais fais qu'en y entrant j'expire de douleur et d'effroi; fais que je rentre pure dans ton sein; contente-toi de mon trépas, et qu'après ma mort on lise sur ma tombe: Elle vivait pour un amant, elle mourut pour son père.

VENERANDE.

Ecartez cette idée affreuse. Celui qui est là-haut en sait plus que nous, mademoiselle : il ne permettra pas que.... je me tais, je me tais. Je suis émue, attendrie, je suis désolée. Attendez-moi, je vais m'informer... Attendez-moi, chère enfant; j'espère toujours, j'espère. Celui qui a voulu ce qui arrive, veut aussi des choses que nous ne pouvons pénétrer. Nous sommes ingrats quand nous sommes heureux; mais dans le malheur nous sentons qu'il nous faut un autre secours que celui des hommes. Espérance, confiance, persévérance. (Elle sort.)

SCÈNE IV.

LAURE, seule.

RÉCITATIF.

.Il faut me dévouer.... Hélas! dans ma misère, Ce n'est point la mort que je crains.... Je ne t'accuse point, mon respectable père.... Tu signes mon malheur, ah! c'est toi que je plains!

AIR.

O mortel, plus à plaindre encore, Que je perds lorsque je t'adore; A ton tour ne m'accuse pas, Cher amant, ne m'accuse pas. Entre nous la peine est commune, Moi je pleure ton infortune, Et tu dois pleurer mon trépas. Pleure, pleure sur mon trépas.

Quel cruel sacrifice!
Quel sera ton tourment?
O Louis, quel supplice
Pour le cœur d'un amant!

D'inutiles alarmes, Des regrets superflus T'arracheront des larmes, Je ne les verrai plus!

Cher amant, cette image Me poursuit malgré moi, Plus je parle de toi, Plus je perds mon courage.

Si j'abhorre le jour Où l'on me sacrifie, C'est qu'en perdant la vie Je perdrai mon amour.

SCÈNE V.

LAURE, DOM LOUIS.

LOUIS.

Laure! Laure!

LAURE

Dieux! c'est lui.

LOUIS.

Qu'ai-je entendu? serait-il vrai, Laure? dois-je croire le bruit qui se répand? on dit que vous allez être.....

LAURE.

Malheureuse.

LOUIS.

C'est mon malheur qui est certain. Votre père vous sacrisse; il vous livre au séroce Léon, il achète une paix honteuse... mais, que dis-je? ce n'est point vous que l'on immole: vous y consentez. C'est moi seul que l'on sacrisse; moi, sans fortune, sans puissance; moi qui n'ai que mon courage et mon amour, moi qui aurais donné ma vie pour vous, et pour ce père qui me trahit si lâchement.

LAURE.

N'outragez pas mon père; plaignez-le, Louis, plaignez votre malheureuse Laure.

LOUIS.

Vous plaindre? mais vous voulez votre infortune, vous serez l'épouse d'un homme puissant, vous régnerez, Laure.... vous m'oublierez...

LAURE.

Cruel, peux-tu déchirer mon cœur quand je fais pour toi-même le plus affreux sacrifice?

LOUIS.

Pour moi, juste ciel! pour moi!

LAURE.

Votre vie est en danger, votre perte est certaine: en m'immolant je conserve tes jours; tu vivras, toi seul tu vivras.

LOUIS.

Vous craignez pour ma vie, et vous ne craignez pas de me trahir. Je vivrai, dites-vous? j'accepterai cet indigne bienfait; je vivrai au prix de votre malheur, de votre honte! lâche guerrier, amant méprisable, je fuirai les lieux où vous serez captive; j'irai ine descript fins and bisact or der is a use anne reader,

LAURE.

Neum-un que j'immoie mon pere, et bi, vi qui n marages

LUUS

Vice père es perdu. Le sarrière qu'il suit de le suvera pas de la invent de Leon, leur hame est rop mozenne, et la lachete ne desarme point un caneau. Four mon, mut est ini, vous sumes de que peut l'amour desepere. Firm vers le château qui duit être nour desepere. Firm me livrer un prun qui vous achete. I est ruei, il inventera amore moi des supplices d'imax, vous en seres remoin, vous me verres expirer ... Vinia mute la reconnaissance que in duis a voire intigne mite.

LIUBE

I faut donc que le meule: mon sort est le faire le maiheur de mut ce qui médeuveronne

LULIS

Ti mis-je piùs diblie que vous? L-je deunecide de mourre svec mi

LAUBS.

Le magerais resjours, c'étuit un soulagement dans nes pennes: je distis se vivrai dans son souvenir. 1202 son comm... il vivra.

LUUES

Reprenez reprenez un don que le debese de r'ai comme ancore appris a sacrider mon amour a la craince. Mon comm ne ressenide poinc an nouse. nous orenreal da comment pardonnez a mon desespoir. Vous m'aimes. Lance, nous m'aimes; re décinces pas ce

cœur qui vous adore : je ne vis que pour vous; ma vie, mes vertus, mon courage, tout est en vous, tout est pour vous. Vous êtes bonne, sensible, vous ne voudrez pas que j'expire de douleur : ah! puissé-je du moins expirer à vos pieds!

LAURE.

Levez-vous, levez-vous. Mon père m'a défendu de vous voir tant que Léon serait avec lui. Vous vous perdez, vous me perdez moi-même: ah! fuyez, fuyez de ces lieux, je suis assez malheureuse!

DUO.

Louis.

Que je quitte ces lieux!
Que je vous abandonne!
C'est Laure qui m'ordonne
De si cruels adieux!

LAURE.

Achevez votre ouvrage, Juste ciel en ce jour: Faites que mon courage Égale mon amour.

LOUIS.

Eh bien soyez contente, Vous voulez mon malheur....

LAURE.

Épargne ton amante, Juge mieux de son cœur.

ENSEMBLE.

O trouble! ô peine extrême!
O trop sévères lois!
Ai-je vu ce que j'aime
Pour la dernière fois!

LOUIS.

M'aimes-tu, ma chère Laure?

LAURE.

En peux-tu douter encore?

LOUIS.

Que vas-tu donc devenir?

LAURE.

Loin de toi je vais mourir.

LOUIS.

Affreux hymen!

LAURE.

Que je déteste;

LOUIS.

Père cruel!

LAURE.

Devoir funeste!

LOUIS.

Vous me quittez?

LAURE.

Tel est mon sort.

Louis.

Pour un tyran....

LAURE.

Non, pour la mort.

ENSEMBLE.

O peine! ô trouble extrême, etc.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, ROMUALDE, VÉNÉRANDE.

VENERANDE.

Laure! voici votre père: Louis, éloignez-vous.

LOUIS, s'éloigne lentement.

Adieu!

ROMUALDE, en entrant.

Ma fille, ma fille, tout est fini.

LAURE.

Dieu!

ROMUALDE.

Viens, ma fille; et vous aussi, jeune homme, approchez, écoutez.

LOUIS.

Moi, seigneur?

ROMUALDE.

Oui, vous.

LOUIS.

Tout est fini, dites-vous, et vous voulez que j'approche!

ROMUALDE.

Tout est fini, tout est rompu; la guerre va recommencer, mais je conserve ma fille.

LOUIS, avec transport.

La guerre? O ciel! je te rends grâce, je pourrai donc mourir en défendant ce que j'aime.

LAURE.

Mon père, je ne vous quitterai point!

VENERANDE.

Le doigt de Dieu se fait voir en toutes choses.

ROMUALDE.

Léon ne voulait point la paix. Accoutumé au brigandage, heureux des malheurs de la guerre, il feignait une réconciliation dont le désir était loin de son cœur. C'est toi, ma fille, qu'il voulait me ravir. A ce prix, il m'accordait une paix qu'il aurait bientôt rompue; il savait, le cruel, que je ne pourrais vivre séparé de ma fille, et il voulait me forcer à signer

monumalitem. Tairmisisty, faitheutrofiscy, ir thi souver eath, is, ar nour pet ir plus hours through up the sais a monum or morphose. Thus is in munices n'unt pount allaibh mon comuser. Topposernai in instice a in violence, un nire est tourours penne en défendant ses entans.

IMIR

ili competer-vious pour rien l'amani qui détent! sa mattresse

VENERANDE

de de Crel qui est ardinairmment pour la donner

JAIRT.

is observed monication, make the sources

ROME MALDE.

L'es, pour toi, mes tille. Itil! quer fermis-ée sur la terri, a. Ausse cause ton malbeur. que terrais-ée du l'un; est que servit acienter par tes farmes et ton in-terme?

-4 FX.

de dis ma Lange vel com mon, dien :
de compet pour vier, ma violenser.
de compet mer planeir, pour vier, ;
Si d'un maine vier fe n'a pour la condresse.

Thuman sei de promée des démis, Chamil de l'amon: il vei de frere. Tomas comes que as chalus reserves. Tomasem, id. dondrou, des creux.

The temper put in force me houses industry.

The menture bushes in in there.

None, man, was tille the four man, when,
its company wis.

Pour être aujourd'hui son vainqueur, Le seul secret est de lui plaire; L'amant qui mérite son cœur Aura gagné celui d'un père;

Mais loin de la forcer à signer son malheur,

Je dirais à toute la terre :

Ma fille est mon unique bien:

Je compte pour rien ma richesse;

Je compte mes plaisirs pour rien, Si d'un enfant chéri je n'ai point la tendresse.

ENSEMBLE.

ROMUALDE.

LAURE, LOUIS, VENERANDE.

Oui, cher enfant, oui tout mon Ah! seigneur, vous mérites bien,

C'est ton bonheur, c'est ta tendresse.

Notre respect, notre tendresse.

LOUIS.

Ah! seigneur, je puis donc espérer que je ne serai point banni de ces lieux? je verrai Laure, je combattrai pour elle, pour elle!

ROMUALDE.

Brave jeune homme, dites pour votre épouse.

LAURE.

Louis, Louis... Louis.

LOUIS.

Ah! Laure, j'entends bien!

ROMUALDE.

Je veux vous unir, vous mener à l'autel, et si ce bonheur doit être le dernier de ma vie, il est aussi le plus grand et le plus désiré.

LAURE.

Mon père!

LOUIS.

Aujourd'hui son époux, demain son vengeur.

EOMUALDE

La trève n'expire que dans trois jours; profitons in calme qu'elle nous laisse. Après votre hymen, Laure sera conduite dans un lieu sur, et à l'abri des poursuites de Léon.

VENERANDE

Seigneur, les habitans de ce canton sont venus pour vous offrir un témoignage de leur amour; je vais les rappeler, ils n'ont point oublié que c'est aujourd'hui votre fête.

ROMUALDE.

Oui, tu as raison, c'est ma sête, je sais le bonheur de ma sille. Je vous laisse, mes ensans: je vais tout disposer, tout presser pour votre union. Toi, ma chere Laure, va rassembler mes vassaux. Je veux qu'ils te voient, qu'ils sachent à quel prix on m'osfinit une paix honteuse; ils t'aiment, ces bonnes gens, et ce qu'a sait un père, chacun d'eux l'eût sait pour toi.

LAURE

Ah! Louis, je ne puis m'exprimer.... (Elle sort.)
VENERANDE, en sortant.

J'avais bien raison de dire : Celui qui est là-haut en sait plus que nous.

SCÈNE VII.

, LOUIS, seek

Quel changement! à ciel! est-ce un songe? puis-je le croire? Oh! non, ce n'est point un songe; je le sens, je le sens là, avec un charme, un trouble délinieux! Ah! il faut aimer pour connaître le prix de l'existence. Elle est à toi... Je vais vous unir... Tu dé-cendras ton epouse.... Dieu! que ces mots sont doux!

comme ma douleur a fui dès qu'ils ont frappé mon oreille? Laure, Laure! que n'as-tu dans ce moment la main sur mon cœur!

AIR.

Je m'unis à ce que j'aime, Est-il un destin plus doux? O plaisir! ô bien suprême! Vous serez toujours le même, Et toujours nouveau pour nous.

Quelle brillante aurore, Vient éclairer les cieux? La nature à mes yeux Paraît plus belle encore; Pour rendre hommage à Laure, Tout s'anime en ces lieux.

O douce ivresse,
Vive allégresse,
Moment charmant,
Pour un amant!
Pour un amant
Qui s'unit à ce qu'il aime;
Il n'est point de bien plus doux:
O plaisir! bonheur suprême,
Vous serez toujours le même,
Et toujours nouveau pour nous.

SCÈNE VIII.

LOUIS, LAURE, PAYSANS ET PAYSANNES.

(Ils la portent sur un brancard surmonté d'une couronne de fleurs, et orné de feuillage.

CHOEUR.

Jouissons, jouissons De ce jour d'allégresse, Chantons, célébrons Notre belle maîtresse. Nous la conservous. Nous la servirons. Nous la defendrous.

Louis

Queile douce image!
Pour moi ce beau jour
Est l'heureux presage
De ceux dont l'amour
M'a donne le gage.

CHUE UR.

Jouissons, jouissons, etc.

LAURE

A queis dangers je vous expose!
Air. qu'il men coûte, mes mis!
Biemôt la guerre... je tremis.
Lorsque je seus que j'en suis cause.
Jugez, helas! si pour mon œur.

Ce our doit avoir tant de charmes. Prisque je sais que mon bombeur Doit être pave par vos larmes.

Louis

Que ce 'our soit tout au plaisir, Écartous la sombre tristesse. Ne craignez rieu pour l'avenir. Fiez-vous a notre tendresse.

CHOETR.

Ne craignez rien pour l'avenir. Fiez-vous a notre tendresse.

in riace les musiciens dans une lage de femillage, et m unse. Pendant la danse, les deux etrangers traversent le reutre, s'avancent et soservent laure.

PETRINO, pendent la deuxe-

Vania encore les mêmes figures de ce matin.

LE PATRE.

Qu'est-ce qu'ils viennent faire ici?

(Les étrangers saluent Laure et Louis.)

PETRINO.

Ah! ils sont polis.

LE PATRE.

Tiens, comme ils regardent partout.

Les étrangers se retirent, et heurtent par mégarde contre Vénérande qui entre dans ce moment; ils saluent et sortent.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, VENERANDE.

VENERANDE.

Ah! mon dieu! qu'est-ce que cela signifie?

(La danse est interrompue.)

PETRINO.

Qu'avez-vous, dame Vénérande?

LAURE.

Ma bonne tu es effrayée.

VENERANDE.

On le serait à moins, mademoiselle? voyez-vous ces deux fantômes qui rôdent autour de nous?

PETRINO.

Bon! ce sont les deux hommes qui ont passé ce matin.

VENERANDE.

Eh! oui, ce sont les mêmes.

PETRINO.

Eh bien! quel miracle? ils entendent de la musique. ils entrent, ils voient danser, ils approchent.

LAUBE, on soutions.

Sans in. ma bonne, que la m'inquieterais, si j'etais musi defiante que toi.

VENERANDE.

Dien venille ... suffit

LULIS

Our ce iour soit tout an plaisir! Ecaruns la sombre triscesse. De craignez rien pour l'avenir. Piez-vous a notre tembresse.

CAUATS.

Junisuus, junisuus, etc.

La nunce reprend. Il mercunde s'approvée du peut pous, eile ocerve en emoignant une parcosite auquicie. Laure et Louis du unione de veulent de distraire; l'enerconde s'obsume, et s'appunde aux e pous. Laure et Louis v vont misse en poussantant par eure gestes de cu traveur de l'enerconde, m'es però de vous.

us.

PETRINO.

Ecourez, ecoutez.... (Les cris recommendent.) Enemiez-vous ces cris; dieu! ne secuit-ce pas notre nome maitresse! di! courves. (Il ne avec piusiums tommes au peul jois.)

CES PERMES L'UNE APRES L'AUTRE.

Zuvennezum Luiesk-er dome. im de tremble... je tremble...

UNE PARTIE DE CHRUN.

Chican-ce dumi.

CXE FLLE

Ecoures.

TALITY BY.

Le bruit redouble.

UNE AUTRE.

Il cesse.

(On entend un coup d'arquebuse.)

PÉTRINO revient avec les habits déchirés.

Ah! quel malheur! mes chers amis....

TOUS.

Qu'est-ce donc?

PÉTRINO.

Nous perdons notre bonne maîtresse.

TOUS.

Juste ciel!

(Aux musiciens.)

Mais paix donc! taisez-vous, malheureux!

LES MUSICIENS accourant avec leurs instrumens.

Qu'est-ce donc?

PETRINO.

O moment affreux!

Nous perdons pour jamais notre bonne maîtresse.

LES FEMMES.

Mais comment?

PETRINO.

Des soldats apostés dans ce bois Nous les ont enlevés tous trois.

Tous.

Courons à la vengeance.

PETRINO.

O mes amis, vaine espérance! Ils sont armés.... tout est fini. Ils sont déjà bien loin d'ici.

Tous.

Dieu protecteur de l'innocence, Arme nos bras pour sa défense.

SCÈNE X.

LES PRECEDENS, ROMUALDE.

BUMI YIDE

Une ce jour soit tout au plaisir, Et une cours tous à l'allegresse... Mais que vois-je! quelle tristesse! Parlez: vous une faites fremir.

PETRINO, en pleurant.

Manacipacus.... mus perdans notre bance maîtresse.

BOWLAIDE

Juste ciel!

PETRING

Des soldats....

BOWL ALDE.

Achevez

PETRING

Poms le hois....

BOMT ALDE.

Cici !

PETRING

Laure, son amant, Venerande... sons trois Sont ravis à notre tendresse.

BOMTALDE

Ils sent tons trois...

PETRINA

Bien loin d'ica

ACTIVITED &

Par des soldats....

THEATER, S. R.

PÉTRINO.

Tout est fini.

ROMUALDE.

Entrez chez moi, prenez des armes.

TOUS.

Aux armes! aux armes!

(Ils entrent pour prendre des armes.)

ROMUALDE.

O ciel! tu vois couler mes larmes; Je jure devant toi qui dois me secourir, De la sauver ou de périr.

(Les hommes reviennent avec des armes.)

Tous.

Aux armes! aux armes! Nous jurons tous de la sauver.

ROMUALDE.

Mais, hélas! dans quels lieux est-elle? Où la chercher? où la trouver? De quel côté.... peine mortelle!

CHOEUR.

Où la chercher? où la trouver? Nous jurons tous de la sauver, Ou de mourir pour elle.

ROMUALDE.

Mais, hélas! dans quels lieux est-elle?

(Laure et ses ravisseurs paraissent au haut de la montagne par un percé naturel à travers les rochers.)

PÉTRINO.

La voilà!

TOUS.

La voilà!

ROMUALDE, pendant l'accablement du chœur.

Léon le ravisseur....

Ah! dieu! je sens tout mon malheur.

(avec force.) Aux armes! aux armes!

Il faut du sang et non des larmes.

Jurons, devant ce dieu qui doit nous secourir,

De la venger ou de mourir.

CHOEUR.

O dieu, bénis nos armes, Nous jurons devant toi qui dois nous secourir, De la venger ou de mourir. (Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente une salle souterraine et voûtée du château de Montenero. A gauche, relativement au spectateur, une porte conduisant à une chambre; à droite, une grille de fer régnant depuis le fond jusqu'à l'avant-scène, et formant un angle en retour, de sorte que le spectateur peut aisément voir tout ce qui se passe derrière la grille. Dans le fond, un peu sur la gauche, une grande porte devant laquelle brûle une lampe. Quand cette porte est ouverte, en aperçoit plusieurs autres voûtes, éclairées par des lampes pareilles s'éloignant en perspective. Au fond, un peu sur la droite, un vaste soupirail par lequel l'air entre dans le souterrain. Ce soupirail, qui s'évase par le haut, laisse apercevoir une portion du ciel, et même la lune qui y paraîtra vers le milieu de l'acte. Cette décoration ne doit point avoir de coulisses, mais elle est fermée de toutes parts. Ce souterrain doit avoir un ton de couleur sombre et annonçant la vétusté. A la droite, au fond, est une autre porte, par laquelle entreront les gardes qui font faction derrière la grille; la grille elle-même a une porte qui se ferme à cles.

(Les meubles de cette salle sont une grande table, un banc, et des chaises.)

SCÈNE PREMIÈRE.

FERRANT, LONGINO, GARDE en sentinelle hors de la grille.

LONGINO.

Dis donc, Ferrant; est-ce que c'est ici qu'on logera cette dame?

FERRANT.

Oui.

LONGINO.

Sais-tu que ce n'est pas trop gai pour une jeunesse? FERRANT.

, Il faudra bien qu'elle s'y habitue.

THUMA

white

M REED WAS THE CONTRACTOR MADE

"ANTERESTAL"

Primer at the sk siler i most than an indiffer

Justice a michi year . The amenda year trees with

Heliatering meaning

1247

TIMELING.

Mr. Builenines

HEALTH WATER

"Eleco ses; 'somes' 'Ore,

'Million.

त्रिक्षण हेता है जिल्ला के त्रिक्षण के त्

AND SERVING

Tame:"

white.

thumange has more than house they of the same grands. It is seen that the sense of the same grands.

Minister, N. P.

Lau: : minutes

white.

nu un manifera per più de propare entennen

STREET, W.

Me indication in the second and indicated and in the second and in

white.

There is susception. Many in this atti-

FERRANT.

Et je te le répète.

AIR.

Point de propos, sais ton devoir.
Tu dois tout voir et ne rien voir,
Tout entendre et ne rien entendre,
Tout observer, ne rien comprendre,
Tout écouter, ne rien savoir.
Tu dois, selon qu'on te l'ordonne,
Monter, descendre, aller, venir,
Rester, marcher, ramper, courir,
Suivre en tout l'ordre qu'on te donne;
Et s'il le faut, pour obéir,
Sans murmurer, tu dois mourir.

LONGINO.

Tout cela est bien aisé.... il n'y a que le dernier article qui me gêne un peu.

FERRANT.

Va voir dans cette chambre si tout est préparé pour recevoir notre prisonnière.

LONGINO, avec appréhension.

Dans quelle chambre?

FERBANT.

Celle-là.

LONGINO.

Ah! c'est là qu'elle couchera; ceci n'est que le salon.

FERRANT.

Va donc.

LONGINO.

Tu sais mieux que moi ce qu'il y faut, allons-y ensemble.

FERRANT.

Poltron!

DIMPIND OF

In non-treas pure attention of ma your. Mine some course with an eventual research pure dimension of ma court and a some other analysis young a descending, the dimensions of any mineson; gills, die limites qui and gills pour me ci, a a on well que, des nous, des waltes, die arcerus exames an es mines, de pour de course exames an es mines, de pour ancertes exames an es mines, de pour ancertes exames an es mines, de pour ancertes exames an estament.

RAMBERY.

Ve dim dink with chamber.

appear in America

Be rammante comitate més arrangagence...

BABBINE

Ti d'arrive de dui dier un ame. El dui nome de reremedire, une serve ame dens irus du dant du remrar dans de greeigier qui est ne gied de de directesse

MIMMED

Lancerale, will rule renersular fine.

BHHHLAM

रिकामिया विश्वकत्या वस तुमक हे । यो सी है

THIN STAIN, MOMERNA.

Teas roungini rec routenmon a southin on rowigen

THREAM

नित्र कार्या कार्या स्थान कार्या प्राप्त कार्या का

UNHIND

िस्तारः, क्षेत्रमञ्जूषणारु के वेत्रमाध्यक्षणारु, के वर केतामाध्यक्षणेत्रके स्थापतारू, के वर केतामाध्यक्षणेत्र स्थापताः

FERRANT.

Va dans cette chambre.

LONGINO.

Donne-moi cette lampe au moins.

FERRANT.

Prends.

(Longino va en tremblant regarder la chambre, où it entre à peine. Pendant ce temps, Ferrant va parler ou garde.)

FERRANT, au garde.

Vous m'avez entendu, il y va de votre vie si vous parlez ou si vous répondez aux personnes qui seront ici; prévenez-en celui qui vous relèvera. (à Longino.) Eh bien! la chambre est-elle en ordre?

LONGINO.

C'est un bijou. Mais comment le maître a-t-il choisi cet endroit-ci pour la demoiselle?

FERRANT.

C'est moi qui l'ai choisi. Le maître le connaît à peine; il n'a ce château que depuis quelques mois.

LONGINO.

Ah! c'est toi qui as choisi cet appartement? eh bien, tu as bon goût. Mais dis-moi donc ce que c'est que ces plaintes qu'on entend quelquefois en passant sous la grande voûte?

FERRANT.

Tu ne dois rien entendre.

LONGINO.

Ce n'est pas aisé. Et ce trou qu'on a fait dans la terre, près de la chapelle basse....

FERRANT.

Pour toi, si tu fais des questions indiscrètes.

IONGINO.

L'un veux rien savoir, moi, je n'ai pas même voulu coure ceux qui disaient que l'amoureux de la dame a ét, endere avec elle.

FERRANT.

lis out raison.

LONGINO.

I ne samusera guère ici, car je erois qu'il n'aura pasun appartement plus gai.

FFRRANT.

I: ne s'ennuiera pas long-temps.

TONGINO

Ai, entends.

(On entend la cloche.)

FERRANT.

On sonne Je vais à mon poste, reste ici.

INMEINO.

Ferrant. Ferrant! in me laisses, attends donc. (Fernan, in terme la porte.)

SCÈNE II.

TANKINO, IF GARDE is one proces.

LONGINO.

It suis pris. Comment ferai-je pour remonter." il taralira repasser sons la voûte, pres de la chapelle, mais ces grands escaliers ... là haut des hibons, la massice descharre-souris....si j'avais quelqu'un avec moi... massice ne serait qu'un enfant... cela distrait.... je ne massice ne serait qu'un autre, je sais bien qu'il n'y rem a craindre, mass la nature, la pauvre nature manne si le camarade voulait faire la causette; nous massices seuls, nous ne risquois rien... il se promòne.

il ne m'écoute pas...... (plus haut.) Si le camarade voulait jaser un petit moment, cela désennuie.... Il s'approche de la grille et le garde lui passe sa hallebarde à travers; Longino fuit et revient sur le devant. Le camarade aime mieux la pantomime que la conversation. Allons! il faut prendre son parti. Aux grands maux, les grands remèdes. Il faut faire comme le chevalier de la forêt des Ardennes.... Si le camarade voulait savoir ce qu'a fait ce chevalier... Il ne dit mot, il a peur : chantons pour le rassurer.

CHANSON.

Dans une forêt des Ardennes, Lancelot s'en allait errant, Quand tout-à-coup un gros géant Apparut entre deux vieux chênes. Savez-vous ce qu'il arriva? Ce fut le géant qui trembla. A la lueur du crépuscule, Un vieux château s'offre à ses yeux, Quand un loup-garou furieux S'avance en lui disant : recule. Mais Lancelot montra du cœur, Le loup-garou mourut de peur. Le chevalier, plein d'un beau zèle, Au fond du château pénétra; Quand tout-à-coup il rencontra La plus gentille jouvencelle: Le chevalier avait du cœur, Mais cette fois il eut grand peur.

Si Lancelot a eu peur une fois en sa vie, il m'est bien permis à moi d'avoir une légère émotion... Ah! j'entends marcher... dieu soit loué, voici des vivans, je trouverai à qui parler.

SCÈNE III.

LONGINO, LAURE, VENERANDE, SOLDATS.

Laure jette un cri en entrant elle tombe sur une chaise, et s'appuie à la table. Venerande regarde avec horreur tunt ce qui l'environne, les soldats se retirent et fermant la parte du fand.)

VENERANDE.

Voici donc l'affreux séjour que ce monstre destine à la jeunesse, à la beauté, à l'innocence! tout ce qui nous environne inspire l'horreur et l'effroi.

LONGINO, same la regardier

C'est ce que je disais.

VENERANDE.

Ces voûtes, ces tombeaux, ces lampes sépuicrales.

FONEINO

C'est ce que je disais.

VENERANDE.

Il semble qu'on ne descende ici que pour se préparer à la mort.

LONGINO

C'est ce que je disais.

VENERA NDE.

Ah! ma chère maîtresse, dans quelle horrible caverue les méchans vous ont plongée!

LAURE.

Ma bonne, tout est fini pour moi. Mais mon cher Louis, qu'est-il devenu?

VENERANDE.

Malheureux comme nous, mademoiselle.

LAURE.

Plus d'espoir! plus! il faut y renoncer.

VENERANDE.

Renoncer à l'espérance! qu'osez-vous dire?

LAURE.

Eh! que puis-je attendre? quelle main peut m'arracher à cette horrible prison.

VENERANDE.

Vous n'êtes pas au bout, mademoiselle; un moment sussit pour le bonheur, comme pour l'insortune attendez, attendez, je vous le répète: consiance, persévérance!

LAURE

L'aspect de ces lieux m'inspire une terreur....

LONGINO.

Ah! je conçois que des semmes peuvent avoir pen: ici. Mais considérez que je suis avec vous.

VENERANDE.

Qui es tu, toi qui nous parles? un des satellites de ce monstre!

LONGINO.

Un satellite! je suis tout bonnement le valet à concierge.

VENERANDE.

On t'envoie ici pour nous tyranniser....

LONGINO.

Tyranniser! non, voilà le camarade qui est là poz vous garder, et moi, je m'appelle Longino pour vous servir.

VENERANDE.

Nous servir! dis que tu sers nos bourreaux.

AN.ARI

LUNGING.

Dame: moi, je sers mes muitres.

VENERANDE

luiene es dest lui que ma cinere Laure va gemir

LUNGING.

The non-II y a ici pres-la chambre a concher ; on

LAURE

Pentends du limit sous des routes.

LUNGING.

Test meign in pii nous arrive Dame, voyez-vous, est que test sonne areux là dedans. Attendez, je ma com dire de que à est.

VENERANDE

Mons. il faut se resigner; le désespoir ne mene :

LONGINO.

A cek monseigneur.

LIURE

wei!

VENERANDE

Ine manquait pins que ceia.

SCENE IV.

LAURE, VENERANDE, LEUN, GARDES

Longali un ligne i Longino et mer gardes. Es se

LEON

Partion. madame, de la manière un peu brusque.
ont le vous ai fait conduire lans mon chateau; mais
il 2 navant pas unproye le muyen, il y a apparence

que j'aurais été privé long-temps du plaisir de vous y voir.

VENERANDE.

Plût au ciel qu'elle n'eût jamais vu ce lieu mandit!

LÉON à Vénérande.

Bonne dame, vous aimez votre maîtresse, sans doute?

VENERANDE.

O ciel! il faut bien que je l'aime, puisque je suis enchantée d'être même ici, pour la consoler et la servir.

LÉON.

Eh bien, donnez-lui une preuve de votre attachement.

VENERANDE.

Laquelle?

LÉON.

C'est de vous taire, et de ne point m'interrompre, car s'il vous échappe une parole, vous êtes séparée d'elle pour la vie; retenez bien cet ordre, je ne le répèterai pas.

LAURE.

O ciel, à qui m'as-tu livrée? à quelles mains m'astu confiée?

LÉON.

Aux mains d'un homme qui vous aime, et qui n'a jamais connu de bornes à ses désirs, ni d'obstacles à sa volonté.

LAURE.

Vous m'aimez? vous!

LÉON.

Je pourrais me dispenser de vous le prouver, je vous le dis, et vous devez m'en croire. L'homme puissant ne s'abaisse point jusqu'à la feinte, et il dé-

Ligne de mentir quand il peut commander. Oni, je vius aime. Nos familles se haïssent depuis plus de ieux siècles: des que j'eus l'age de raison, on me fit urer de garder jusqu'à la mort cette haine hérédiaure: je vous vis, et je faussai mon serment. Dès ce jour je ne cessai de penser à vous, c'est-à-dire aux movens de vous posséder. Je voulus éteindre le flambeau de la guerre; je descendis jusqu'à demander la paix à votre père que j'ai vaincu. Votre main devait être le gage de notre amitié, le fruit de mes victoires. Losa me refuser, moi, Léon. Il m'eût été trop facile ie me venger de lui, mais vous pouviez m'échapper, ie pris d'autres mesures..... le reste vous est connu. Enfin vous êtes en mon pouvoir, et malheur au témeraire qui vous chercherait dans ces lieux! ceux que i il vaincus par le seul désir de la gloire, ne doivent point espérer de me trouver plus faible, quand j'ai a defendre une si riche proie.

LAURE

Une proie, juste ciel! espérez-vous posséder ce que mus arrachez par un crime?

LÉON.

Un crime? oui, belle dame, si l'on m'attaque, si le succombe, je serai le plus criminel des hommes: si je triomphe, comme je l'espère, soyez sûre qu'on se cachera pour m'accuser.

LAURE

Eh bien, moi, faible femme, victime de votre fuceur, je vous accuse devant le Dieu qui m'entend, ievant vous-même.... Parlez, de quel droit m'avezvous arrachée à mon père? de quel droit avez-vous séparé deux cœurs que le ciel allait unir? de quel droit me tenez-vous enfermée dans ce cachot affreux?

LÉON.

De quel droit? si vous parvenez à vous soustraire à ma puissance, je ne vous demanderai pas de quel droit vous l'aurez fait.

LAURE.

Tigre, dis-moi du moins si mon époux voit encore le jour.

LÉON.

Si vous me connaissiez, madame, vous sauriez qu'il ne faut pas surtout me parler d'un rival.

VENERANDE

O mon...... (Léon fait un geste, Vénérande étousse sa voix.)

LAURE, avec force.

Dis-moi s'il respire encore.

LÉON.

Eh! que m'importe qu'il respire? je ne l'ai jamais connu, j'ai dédaigné de le combattre, mort ou vivant il est hors d'état de me nuire.

LAURE, à part.

Ah! je tremble!....

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, FERRANT.

FERRANT.

Seigneur, on vient d'apporter la dépouille de ce jeune homme.

LAURE.

Qu'entends-je? à ciel! (Elle tombe sur la table, Vinérande la secourt.)

With Street.

Désigne le sont paraître, que cette désonuile soit alternée : le bour de nome ceux un ocerons un attaque : verront l'entaléme du sort que les attenée.

-e-Millinge vedere more dence.

Va. monstre, recommens ton more maliteur mass t de triminantes dans par aftreur easen. The popular was nu re exem-mai: de men, concere, is sons m'i, me done muc force and consist of most seen i, disconniescono mos darmos da demande meste, or i n istate to en ade concerne dans cette norries prison, re constant is at the property, accurate the forester in years makerom. Weren moséduire, e le armonoci, es e cemi m me imani chen "existence va e e e crans -then their san't in course north corresponding their er, rette adec m. kair norrem, Louis i oc pins: creas, monstre, increases a commercial termide rrace de minum tais prevares de formulam De mifranciae, no appelles, to, on idos le récommenge e la rein e m. emme éconte le semient me le faisiteran to, de invenue is raccentera, anom recomes, nu in me prepara, ancume nominiture dans or precrabe den je mre ene reconstra Jeman ence m Tes choise touble su un. E matericlion, & te Wild Sassiful. trains de von sacre

MINISTALL.

de l'ume encend. madame, il ums entend, rorgi.

TEIM.

entendado, es de como taisse celhate, des indite entendado, es de como taisse celhate, des indite escentió de replacativa, decado como done pomer entendado.

vous apaiser, mais pour accomplir mes projets. Songez que c'est la première fois que je souffre la résistance; hâtez-vous d'oublier un homme qui eût péri par un supplice cruel, si mes soldats n'en avaient fait justice. Moi seul je suis votre maître, et malgré vous, malgré votre père, dans ce jour je serai votre époux. Je vous ferai traîner à l'autel, si vous refusez de m'y accompagner: acceptation ou résistance, tout sera égal, vous serez à moi. Vos sermens ne m'effraient point; il y a long-temps que j'ai pesé la valeur d'un serment. Je vous quitte pour un moment, puisse ce moment être pour vous celui d'une réflexion salutaire.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LAURE, VENERANDE, FERRANT, LE GARDE à son poste.

VENERANDE.

O ma chère maîtresse, c'est ici qu'il faut du courage.

LAURE.

J'en ai, ma bonne, j'en ai. Je suis calme. J'ai appris la mort de Louis, sans verser une larme. Que dis-je! je jouis déjà du bonheur de le revoir; je voudrais abréger les momens qui me séparent de lui.

VENERANDE.

Mais peut-être vous a-t-il trompé, peut-être....

LAURE.

Léon hésite-t-il pour commettre un crime? VENERANDE.

Ferrant?

FERRANT.

Que voulez-vous?

VENERANDE

Je t'ai comm bon et humain. Si ce sejour affreux ne l'a pas entièrement corrompu, tu dois une consolation, un soulagement à deux malheureuses victimes. Dis-moi, dis-moi au nom de ce que tu as de plus cher, si Louis respire encore.

FERRANT.

Point de questions!

VENERANDE.

To ne me connais donc plus?

FERRANT.

Oui, je vous compais, dame Venerande; mais veus ne saurez rien.

VENERANDE

Console an moins cette pauvre Laure, que tu as vue enfant, que to as portée dans tes bras.

FERRANT.

Point de questions, vous dis-je.

VENERANDE

To es inexorable!

FEBRANT

Ce n'est point à moi qu'il faut demander cela; ce ne sont point mes affaires. Les soldats m'ont apporté a depouille d'un joune houme; ils m'out dit qu'il e était battu comme un lion, et qu'il n'avait succombé me sous le nombre.

LAURE

Ah ' c'est lui.

FERRANT.

An reste ne m'interrogez plus, je ne comazis ici 2.

de devoir que l'obéissance aux ordres de mon maître.
(Il élève la voix à ces mots.)

VENERANDE.

Mais si Louis n'était pas ce jeune homme? FERRANT.

Tant pis pour lui, car il est pris sans doute, et sa mort ne serait pas douce.

VENERANDE.

Mais au moins.....

FERRANT, durement.

Rien. Adieu! vous êtes plus tranquilles; je vais à mon poste. A propos! ne vous effrayez pas quand on relèvera la sentinelle; voici bientôt l'heure; et surtout gardez-vous de vouloir lui parler.

VENERANDE.

Je suis bien trompée, Ferrant; j'espérais en toi. FERRANT.

Parbleu! on ne vous défend pas d'espérer; si cela n'avance de rien, cela fait passer le temps, c'est toujours quelque chose. Adieu! (Il sort.)

SCÈNE VII.

LAURE, VENERANDE, LE GARDE à son poste.

LAURE,

O ma bonne! quels maux te cause ton amitié pour moi! c'est moi qui te réduis à cette horrible captivité; je sens ton m'alheur comme le mien.

VENERANDE.

Cher enfant! est-il pour moi d'autre malheur que le vôtre? je bénis le ciel de m'avoir enveloppée dans

vatre disgrâce. Si les tigres m'avaient chassée de cette maison, vous m'aurier vu me ieter a leurs pieds, estes supplier de me laisser partager votre infortune!

LAURE.

Mis bonne amie, ma seule amie, une chose me console... mes maux ne peuvent durer long-temps: mentăt, ta n'auras plus men a craindre pour moi

VENERANDE.

Le vous entends.... ecartez ces idees affreuses. Vous cittes uneux que vous ne croyez dire; vos maux fini-ron: , j'y compte. j'en suis sure; eh qui voudrait cronre a un Dien de bonte, si le crime triomphait tou rours sur la terre?

tha une paral, par l'ouverture de la voite.

LAURE.

Ces voûtes, ces lampes sépulcrales, ces vastes tombeaux ne m'effraient plus.

VINEBANDE.

Frezardez cette onverture par on l'air descend dans ce cacho: l'y vois le ciel, ly vois l'astre de la muit: see rayons pénètrent jusqu'a nous: ils semblent nous u.r. dans quelque abime que tu sois plonge, tant que tes regards penvent se tourner vers le ciel, ne te laisse point abattre par le malheur, et ne cede point al desespoir.

LAURE

ROM ANCE.

Oni, ic dois encore esperer: Mon espoir est dans la mort même: En one puis-se, hela- desirer (Inc d'alter revoir ec que 'aime'

Cher amant, qu'il eût été doux De pouvoir expirer ensemble! Mais demain l'on dira de nous, Le tombeau du moins les rassemble.

Vers le ciel j'élève la voix,
O des nuits paisible courière;
Mais c'est pour la dernière fois
Que mes yeux ont vu ta lumière.
Dans des temps de sérénité,
Tu nous vis, nous étions ensemble;
Verse encor ta douce clarté
Sur la tombe qui nous rassemble.

Quelque jour, près du monument Dont on doit couvrir notre cendre, Un époux, un fidèle amant, Viendra dire d'une voix tendre: Votre sort est moins malheureux, Puisqu'enfin la mort vous rassemble; Si vos cœurs sentaient mêmes feux, Vos deux cœurs reposent ensemble.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCEDENS. (On relève la sentinelle.)

VENERANDE.

Vous vous attendrissez, ma chère maîtresse, vous affaiblissez votre courage; il vous en faut pour repousser ce monstre qui va revenir près de vous, comme un noir vautour qui veut dévorer une blanche colombe. Faites comme moi; tournez vos yeux et votre esprit.... (Elle va près de la grille comme pour regarder la lune et elle s'écrie): Dieu que vois-je!

LAURE.

Ma bonne!

VENERANDE, ples bas.

Mademoiselle, mademoiselle....

LAURE

Eh bien?

VENERANDE.

Est-ce un songe? une erreur?

LAURE

Quoi donc? explique-toi.

VENERANDE, avec mystere.

Voyez, voyez, c'est lui.....

LAURE

Que veux-tu dire?

VENERANDE.

Là bas, ce garde, ce soldat, c'est lui!

LAURE

Ah! je me meurs.

LOUIS vête ca garde, derrière la grille.

Silence.

TRIO.

Pendant la ritournelle, Laure reprend ses seus peu à peu, puis ils se regardent tous tro's sans proferer une parole. Louis est a son poste; Laure du côté opposé, près de la table; Vénuerande su milieu, et entre eux.)

LACRE, à parl

Doux moment! trouble extrême!

Est-ce un songe imposteur?

Non, c'est lui, c'est lui-même,

Je le sens à mon cœur.

VENERANDE, à part.

O divine puissance Tu ne trompes jamais! Bénissons ta clémence, Respectons tes décrets.

LEON,

Louis, à part.

Mon cœur bat, il s'agite, Et frémit tour à tour: Je le sens, il palpite, Et de crainte et d'amour.

(Vénérande, qui est au mîlieu, passe la parole à l'un et à l'autre, parce qu'ils n'osent parler haut.)

LAURE.

Cher amant.

VENERANDE, à gauche.

Cher amant.

Louis.

Chère Laure, silence!

VENERANDE, à droite.

Chère Laure, silence!

(Laure veut s'approcher de Louis.)

Louis.

O ciel! n'avancez pas.

VENERANDE.

O ciel! n'avancez pas.

(Laure se remet.)

LOUIS.

Espérance!

VENERANDE.

Espérance!

LOUIS.

On écoute.

VENERANDE.

On écoute.

LOUIS.

Et la moindre imprudence,

VENERANDE.

Et la moindre imprudence,

LOUIS.

A pour prix le trépas.

VENERANDE.

Canseraix son trepas.

LAURS.

Moi, causer son trepas!

LOUIS

Silence!

VENERANDE.

Silence!

LOUIS

Silence!

VENERANDE.

Ne nous trahissons pas.

LAURE ET LOUIS.

Ne nous trahissons pas.

Seene viva e 45 sure & . e z e mark

O Joux espoir! d bien suprême!
Non, dans les lieux les plus uffreux.
Jamais un cœur n'est maiheureux

Quand il est pres de ce qu'il nime.

SCÈNE IX.

LES PRECEDENS. LONGINO

LONGINO, derrière le theâtre.

A la garde! à la garde! à moi! à moi!

VENERANDE.

Ciel! quels cris

(Louis prend su hailebarde et affecte de se promener.)

LAURE

Nous sommes trahis.

LONGINO.

Ah! ouf! j'en reviens d'une belle.

VENERANDE, très-émue.

Eh bien! vient-on ici pour nous faire peur? LONGINO.

Vous faire peur! on a bien commencé par moi.

VENERANDE.

Qui?

LONGINO.

Qui? un diable, un fantôme, un loup-garou, car il y en a dans ce château.....

VENERANDE.

Plus que d'honnêtes gens?

LONGINO.

Ce n'est pas mentir çà.

VENERANDE.

Et ce fantôme, tu l'as vu?

LONGINO.

Et entendu.

VENERANDE.

Entendu!

LONGINO.

Parguienne! je venais ici avec assurance comme de coutume; en passant près du petit escalier de la chapelle, j'ai vu dans un coin, un homme, une bête que sais-je? je lui ai crié sièrement : qui va là? il m'a répondu d'un ton lamentable : passe ton chemin. Et moi j'ai passé mon chemin. C'est que, voyez-vous, il y a là-dessous, des trous, des creux que personne ne connaît, pas même le maître de la maison.

VENERANDE.

Et le fantôme était-il près de notre porte?

LONGINO

Il était partout. Est-ce que cela ne voltige pas comme iles papillons.' on voit çà devant soi, et puis erac! on le voit derrière. Oh! je me doute de ce que c'est.

VENERANDE

Tu t'en doutes!

LONGINO

Pardi: e'est la dame au manteau blanc.

LAURE

La dame, dis-tu? il y a une dame ici?

TONGINO

Il y avait.

LAURE

Explique-toi.

FONETION

Ob. je n'ose. Si le maître savait que je vous ai conte catte aventure, il viendrait à moi avec fureur, et il me dirait : pourquoi as-tu parle? pourquoi as-tu dit que j'avais eulevé une jeune dame, que je l'avais euleme dans un cachot, que je l'y ai laissé mourir, et que son ime revient chaque nuit pour me reprocher nes crimes! oh! je n'ai garde de vous en dire la moindre chose, ce serait fait de moi.

LAURE.

Lue jeune dame morte ici! quel presage!

roveino^{*}

Elle était jeune, comme yous; gentille, comme mus; bonne, comme je crois que vous l'êtes......

LAURE

Et elle est morte?....

FONCINO

Comme bien d'autres. C'est surement elle qui m a ilt: passe ton chemin.

VENERANDE.

Laissons, laissons..... que venais-tu faire ici?

LONGINO.

Je venais vous dire que monseigneur allait vous faire sa seconde visite.

LAURE.

Dieu!

LOUIS, à part.

Puisse-t-il n'en pas sortir!

LONGINO, à Louis.

Je le sais bien que tu ne peux pas sortir.

VENERANDE à Laure.

Du courage.

LONGINO.

Je ne sais ce qu'il a monseigneur; mais il a une mine à faire frémir, et il regarde les gens de manière à leur arrêter la respiration.

VENERANDE.

Le tigre!

LONGINO.

Tenez, entendez-vous! pouf! pouf! le voilà qui marche sous la grande voûte.

LAURE, à part

Tout mon sang se glace dans mes veines.

VENERANDE.

Fermeté! fermeté!

LAURE.

Dieu! quelle horrible situation!

LONGINO.

Voilà monseigneur.

SCÈNE X.

LES PRECEDENS, LEON, SOLDATS.

LEON, was enlease.

Conduiser cette femme dans la tour.

VENERANDE

Mai?

LAURE.

Ma bonne?

LÉON

Elle-même; obcissez

VENERANDE.

Je ne me separe pas d'elle.

LFOX

Obeisser.

(Les soldats saisissent Venerande.)

LAURE

Au nom du ciel, ne me privez pas de ma seule consolation.

LEON.

Vous la reverrez. madame. — Eh bien! faut-il vous in reduce?

VENERANDE

On m'arrachera plutôt la vie......

(On lui ferme la bouche et on l'entraîne.)

LÉON, à Longina.

Suis-les, et que personne ne descende ici qu'au son de la cloche. (Longino fuit.) (Au garde.) Sortez, et pardez cette porte en debors. (Louis hesite.) M'avez-vous entendu? (Laure sans être vue de Leon, fuit signe à Louis de me pas résister; il sort avec contrainte.)

SCÈNE XI.

LÉON, LAURE.

LEON.

Nous sommes seuls, madame, écoutez-moi. L'autel est préparé; l'aumônier nous attend à la chapelle, et rien ne peut différer notre union.

LAURE.

Notre.....

LÉON.

Ne m'interrompez pas, toute résistance est inutile; tout m'est soumis dans ces lieux; vous êtes à moi, puisque je l'ai résolu; ce n'est que par déférence pour vos préjugés que je descends à des formes superstitieuses et puériles. Ou vous m'accompagnerez à l'instant, ou mes gardes vont vous conduire. Quelques mots que vous prononciez, ils seront pour moi ceux de l'hymen; obéissante ou rebelle, victime ou épouse, vous m'appartenez dès ce moment.

LAURE.

Je t'appartiens? et tu oses me le dire, et le ciel m'a réduite à entendre de telles horreurs? tant qu'une goutte de sang coulera dans mes veines.....

LÉON.

Vains emportemens! vous êtes à moi, époux ou maître, je vous ordonne de me suivre. L'obéissance est votre seule ressource, pour me forcer à des ménagemens dont ma patience s'est déjà lassée. Je vous le répète, on nous attend.

LAURE.

Je mourrai ici plutôt que de te suivre.

BROW.

le saurai bien vous en faire annathen.

1.4C B3.

Michemeun! osensie-un emplowen la violence.

LEUN.

Tout pour vous obtenir.

LAUBB.

Et mai. tout pour mourir plutôt que d'être à vi.

LHON.

Zuivez-mai.

LAUBE.

Non.

BRON

Juivez-moi.

LXUEE.

Fuis, tu me fais horreur.

LEON.

Tremblez pour tout ce qui vous est chen; votre rere viendra dans l'espoir de vous venger, il surcomrera, et sa mort.....

b.本C.B.E.

Il la preférera au deshouneur de sa úlla

LEDN

Ceste femma qui vous a elevee, qui vous console, cous na la verrez plus

LAU BAL

Le la reventai dans un lieu où je ur crains pas de e rencontrer.

LEON

Vous mirrites? et bien a d'accuses que vous des -- ces aunquels je vais une porter : ce n'est plus un arrant, un époux que vous aves devant les yeur.

LAURE.

C'est un tigre que j'abhorre.

LÉON.

Vous connaîtrez sa fureur. Je vais moi-même vous traîner.....

LAURE, reculant.

Ne m'approche pas.

LÉON, allant à elle.

Le sort en est jeté.

LAURE, derrière la table.

Mon dieu, ayez pitié.....

LÉON.

Vaine prière! vous êtes à moi.

LAURE, saisit un conteau sur la table.

Il exauce mes vœux. Vois-tu ce ser tourné contre mon sein? avec ce secours du ciel, je brave ta sureur. Si tu approches, si tu sais un pas, si tu sais entrer tes bourreaux, je me perce le cœur, et j'expire à tes yeux.

LÉON.

O rage!

LAURE.

Tu hésites, monstre, tu frémis de colère; toute ta puissance échoue contre ce vil instrument!

LÉON.

Quittez ce fer, quittez-le.

LAURE.

Si tu avances, je me frappe.

(Elle lève le bras.)

LÉON.

Arrêtez.

UNE VOIX.

Arrêtez.

LAURE.

Ciel! quelle voix?

PINAL.

LEON.

Qu'entends-je : quel andacieux Ose écouter : un'ass repondre : Quelqu'un est cache dans ces lieux.

(I. va voir dans la chambre.)

LAURE.

Salut a vous, ange des cieux.

Tont les accens ont su confondre
L'audace d'un monstre odieux!

LEUN Protent.

Ah! quel qu'il soit, le téméraire, A la mort n'échappera pas.

LAURE.

Econte, éconte ma prière. L'étends vers toi mes faibles bras.

ENSFMBIK.

LAURE, a part.

LEON.

An si c'étaisse directoriste. Je le june, le téroéraire, banne unes épous du trépas. A la mort n'échappera pas.

LEON.

Garde! garde!

LAIRS.

Je tremble.

SCÈNE XII.

LEON. LAURE, LOUIS, derrière la grille.

LEON, a Louis.

Avance, et viens m'apprendre

Quel est l'audacieux qui m'osait écouter.

Et dont la voix s'est fait entendre.

Est-ce toi parte.

LOUIS.

Non.

LEON,

LÉON.

Je n'en puis plus douter,

C'est lui.

LOUIS.

Non.

LAURE.

Je frémis.

LÉON.

C'est toi, tu dois t'attendre

Au plus cruel trépas, Tu mourras.

LA VOIX.

Tu mourras.

ENSEMBLE.

LATTRE.

LÉON.

CHŒUR.

Ciel! quel prodige! quel mystère!

colère.

Ah! rien n'égale ma Ah! que ne puis-je en ma colère,

Un Dieu prend part à mon malheur.

Et tout l'enfer

A ce tyran percer le cœur.

est dans mon cœur.

LÉON, à Laure.

Vous savez quel est ce perfide: Par votre étonnement vous voulez me tromper.

LAURE.

Tromper?

LÉON.

Mais quel que soit le motif qui le guide, Le traître à ma fureur ne saurait échapper.

(Il ouvre la porte du fond.)

LAURE.

Ah! cher Louis!

LOUIS.

Ma chère Laure!

LAURE.

Par quel prodige?

W. IS

Je l'ignore.

REUN somme la clucke.

Your, soldate, serves mon comroux; Venes, renes, accoures tous.

LOUIS

Ah! Laure, qu'il me serait doux De combattre et mourir pour rous!

LAURE.

Mon cher Louis, contraignous-nous. Le tyran a les yeux sur vous.

SCÈNE XIII.

LES PRECEDERS, LONGINO, SOUDATS, GARDES,

Les soldats et les valets arrivent par le fond, des gardes par le côte de la grille, et l'ouvrent.)

LEOX

Vous, soldats, cunduises cette femme rebelle. Au plus haut de la tour, et qu'on veille sur elle.

(Les suidats comminent Laure.)

Un traftre s'est cache dans ces lieux, et deux fois Il a pour me braver fait entendre sa voix. Prouvez-moi votre sèle et votre obeissance, Cherchez partout, et serves ma vengeance.

LA YOUX.

Vangeumen.

LEON

Your l'entendez!

CMCE I. BY

Dien quelle voix!

LÉON.

Cherchez; qu'il ait parlé pour la dernière fois! (Les uns cherchent et les autres restent consternés.)

CHŒUR.

Dieu! quel prodige! quel mystère! Est-ce un prestige? est-ce une erreur? Le ciel veut-il dans sa colère, Nous annoncer un grand malheur!

LÉON ET LOUIS.

Ah! que ne puis-je en ma colère,

A ce traître percer le cœur!

LÉON.

Eh bien, l'a-t-on saisi?

DEUX GARDES.

Molis ne prouvons personne.

LÉON.

Qu'on le trouve, je vous l'ordonne. Cherchez, encor cherchez; je veux dans mon transport Qu'on le traîne à la mort.

LA VOIX.

A la mort.

ENSEMBLE.

Dieu! quel prodige! quel mystère! Dieu! quel prodige! quel mystère! Est-ce un prestige? est-ce une er- Il nous présage un grand malheurreur?

LÉON, à part.

Ah! malgré moi mon cœur se serre, Est-ce remords? est-ce terreur?

CHŒUR.

Léon frémit, est-ce colère?
Est-ce remords? est-ce fureur?

LÉON.

Ah! je le sens, c'est de colère, Et tout l'enser est dans mon cœur. Louis, à part.

A ce monstre, dans ma colère, Que ne puis-je arracher le cœur!

TOUS.

Du ciel redoutons la colère, Fuyons ces lieux, ces lieux d'horreur!

(Léon sort avec trouble, les valets suient après lui par le fond. Louis et les gardes rentrent par la grille.)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUIS, LONGINO, GARDES, VALETS.

LONGINO.

Eh bien! allez-vous encore chercher celui qui se moque de vous?

UN VALET.

C'est bien ce qu'on nous ordonne de faire.

LONGINO.

On peut bien vous ordonner de chercher; mais de trouver......

LE VALET.

Le maître nous a fait descendre ici, et il a juré que nous ne remonterions que quand nous l'aurions trouvé.

LONGINO.

Trouvé! qui?

LE VALET.

Celui qui a parlé.

LONGINO.

Celui, ou celle.

LE VALET.

Comment, celle? serait-ce une femme?

LONGINO.

Dame! moi, je ne sais pas si un farfadet est mâle ou femelle.

LE VALET.

Tu crois au revenant?

LONGINO.

Il faut bien y croire quand on l'a vu.

LE VALET.

Tu l'as vu?

LONGINO.

Et entendu.

LE VALET.

Celui qui a parlé?

LONGINO.

Peut-être bien que c'est le même.

LE VALET.

Et c'est le revenant qui a dit : vengeance! tu mourras!

LONGINO.

Puisqu'il m'a dit: passe ton chemin, il peut bien dire: tu mourras.

LE VALET.

Il t'a dit: passe ton chemin?

LONGINO.

Et je ne me le suis pas fait dire deux fois.

LE VALET.

Il y a ici quelque chose d'extraordinaire. Le maître... (Tout le reste de cette scène d'un ton mystérieux.)

LONGINO.

Qu'est-ce que tu dis du maître?

LE VALET.

Il iera tant que le ciel......

Louis wance pour acouter.)

LUNGING.

Peri!

LE VALET.

Pourquoi psit! nous savons bien tous ce qu'on: muse de lui; on ne l'aime pas trop, et si on n'avait nas neur....

LUNGINU, montrant Louis.

Pai! défiez-vous de cet homme-là.

LE VALET.

?noi! le garde!

LUNGING.

Prisqu'in l'a choisi pour le mettre ici, c'est qu'il.
2 est pas les nûtres.

LB VALET.

Mais c'est vrai : je n'ai pas encure vu cette figure-là.

LOUIS

les amis, qu'avez-vous a me regarder? qu'y a-t-il e nouveau:

LUNGINO.

Promenez-vous, camarade, promenez-vous, ce

LOUIS

Ne vous defiez point le moi, je n'il sucun mauvais lessein.

LE VALET.

Nous disions qu'il n'y a pas long-temps que vousles ici.

LOUIS

Caia ast vrai.

LUNGING.

Vous avez ete pris dans quelque escarmouche.

LOUIS.

Non. Je suis sans fortune, et je me suis offert peur servir volontairement.

LONGINO, bas aux valets,

Servir Léon; je vous disais bien.

LE VALET.

Et vous aimez notre bon maître?

LOUIS.

Oh! je l'aime!.... vous ne pouvez l'imaginer...

LONGINO.

C'est cela, c'est cela.

LE VALET.

Et vous vous battriez.....

LOUIS.

Avec lui de grand cœur.

LE VALET.

Comment diable, avec lui?

LOUIS.

Je veux dire près de lui, à ses côtés, tout près, tout près.

LE VALET.

Ah! j'entends.

LONGINO.

Il ne sait ce qu'il dit. Mais paix, voilà Ferrant!

SCÈNE IL

LES PRECEDENS, FERRANT.

Ti tient un panier et entre avec deux valets qui pertent un coffre.)

FERRANT, aux deux valets.

Mettez ce coffre en dedans de la grille; là : c'est bien.

LONGINO.

Un coffre? qu'est-ce qu'il y a donc dans ce coffre? FERRANT.

Si tu fais mine d'y regarder, je t'étends mort sur la place.

LONGINO, lui frappent sur l'épaula.

J'aime ce Ferrant; il a toujours quelque chose de drôle à dire.

FEBRANT.

Eh bien! qu'y a-t-il donc ici? vous avez tous l'air consterné.

LE VALET.

On l'aurait à moins.

FERRANT.

Est-ce encore cette voix, ce revenant? poltrons!

Tu sais donc ce qui s'est passé?

FERRANT.

Parguienne! il n'est bruit que de cela dans le chârean; et j'en ai bien ri.

LONGINO.

Tiens, Ferrant, tu en sais plus que moi, et pour-

tant tu ne peux pas nier que si le ciel veut qu'une chose soit, il en est bien le maître.

FERRANT.

Sans doute, car il a voulu te faire imbécille.

LONGINO.

Et il y a réussi, n'est-ce pas?

LE VALET.

Il réussira dans d'autres choses.

FERRANT.

Paix!

LE VALET.

Quand tu diras paix! nous n'en penserons pas moins.

'FERRANT.

Si je savais qu'aucun de vous......

LE VALET.

Eh bien, que ferais-tu? tu ne nous forceras pas à dire que ce qui est noir est blanc. Il y en a ici plus d'un qui enrage, et j'ai entendu dire.....

FERRANT.

Qu'est-ce que tu as entendu?

LE VALET.

Rien.

FERRANT.

Je veux le savoir.

LE VALET.

Tu le sauras un jour.

LONGINO, au valet, le tirant par l'habit.

C'est fait de toi!

FERRANT, saisissant le valet.

Je veux le savoir.

LE VALET.

It suis more.

FERRANT, avec colere.

Et c'est ce que un peux faire de mieux. Va! je te reconnaîtrai dans l'occasion.

LE VALET.

Mini.

FEBRANT.

Toi. Je vondrais bien vons entendre murmurer....
aanes que vons êtes, le moindre bruit vons fait peur....
attendez, je vais vons donner du courage; il y en a
caus ce panier.

TUNEINU

Qu'est-ce qu'il y a dans ce panier?

FERRANT.

I v a die vin.

INVENA

Tu as raison: on dit que cela chasse les farfadets.

FERRANI, versant a hoire.

5. avais voulu croire tontes les sottises qu'on disait de ce château, le concierge qui y était avant moi u en a bien conte d'autres

TONEINO.

Ins-nous donc cela. Laime les histoires de revenans, cela fait peur, et cela fait plaisir.

FIRRANT.

Le pauvre homme crovait comme vous que c'était une servissement du ciel! il ne révait qu'esprits et automes. C'était un hon homme que le concierge au anâtean.

TUNEINO.

Or. a changé beancomp de choses depuis qu'il n'y

300

LÉON,

PERRANT:

Il disait donc.

COUPLETS.

On dit que le diable est céans, Et qu'il n'exerce sa puissance Que pour tourmenter l'innocence Et pour y servir les méchans.

Mais patience!

N'en jugez pas sur l'apparence;

Ici tout est illusion:

La bonne ou mauvaise action

A tôt ou tard sa récompense.

CHŒUR.

N'en jugeons pas, etc....

(Ils boioent.)

LONGINO.

Il est bon!

FERRANT.

Est-ce du couplet que tu parles?

LONGINO.

Non, c'est du vin.

FERRANT.

Tu vois que le concierge était aussi bête que toi. LONGINO.

Encore un couplet, et j'aurai de l'esprit.

FERRANT.

Quand j'entends des gémissemens, Des cris plaintifs et lamentables, On me dit que ce sont des diables, Des fantômes, des revenans....

Mais patience!

CHŒUR.

N'en jugeons pas, etc....

LE VALET.

Il n'était pas si bête le concierge.

PERRANT.

Taisez-vous, et buvez.

TONGINO

A chaque refrain, je sens que je deviens un homme. A mesure que le vin entre, la peur s'en va, c'est tout simple.

FERRANT.

Le maître de cette maison,

(Il parlait de l'ancien maitre.)

Le maître de cette maison

Est méchant, cruel, sanguinaire;

En tout cependant il prospère,

Car il a pour lui le démon.

Mais patience!

(Il s'interrompt et s'adresse à Louis.)

Camarade, seriez-vous d'humeur à boire un coup avec nous?

LOUIS, sort de la grille.

Ah! de bon cœur, et surtout à chanter votre refrain.

FONGINO

Le camarade chante donc aussi? voyons s'il a du creux.

LOUIS boit et chante,

Moi je m'en fie à l'apparence, Ce n'est point une illusion : La bonne ou mauvaise action A tôt ou tard sa récompense.

TOUS.

La bonne ou manvaise action A tôt ou tard sa récompense.

LONGINO, à Louis en lui versant à boiré.

Cela mérite un coup de plus. Et toi, Ferrant, que dis-tu de tout cela?

FERRANT.

Pour moi sans craindre les esprits, Je bois, c'est un parti fort sage; Je sers bien, je fais mon ouvrage, Quoi qu'on m'ordonne, j'obéis....

(Il s'arrête; l'orchestre achève le refrain.)

LONGINO.

Va donc.

FERRANT.

Paix! j'entends du bruit.

LONGINO.

Tu t'arrêtes au plus beau de la chanson.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, UN GARDE.

LE GARDE.

Mes amis, préparez-vous à remonter; le maître vous attend pour armer tout son monde.

FERRANT.

Nous armer?

LE GARDE.

Les ennemis ont attaqué le poste de la caverne; ils l'ont forcé; le seigneur Romualde est à leur tête.

LOUIS.

Romualde!

LE GARDE.

On craint qu'il ne profite de la nuit pour nous surprendre; Léon arme tous ses gens, et il m'envoie pour vous rassembler.

LUUIS

ોશ. **સામામાન્યપાર્ક**

LONGINO, saisteant une bouterile.

Victia mes armes!

LE GARDE, a house

Les vous qui avez garde ces femmes?

RIPCI

Jas, pourquoi

は2 ほんは日本

in te tas, restra igi,

LOUIS

Mes:

LE GARDIN

Le maître l'a ordonne. Il apense que les dames se ment mins en surere dans le souterrain, il va les vince recondune; ainsi vous resserea à voire poste. Lous: hatous-mous.

PERRANT

in moment. Il y a encore du vin, et cela ne fint as le mai un jour de bamille. Si les ennemis prentent le cinateau, je veux, morbleu! qu'ils trouvent cutes les houseilles vides.

LONGINO.

Des reponds.

PERRANT

-12 1h

Barens, amis, burous ce vin. An âche il donne du comage, Brie inare en a lavamage Behamle par ce ins insu.

LHUETIE

Borous, unis cic...

LONGINO, tenant une bouteille.

Ils courent au combat, j'emporte le butin.

(Longino emporte la bouteille, et va dans la chambre en se courbant derrière la table pour ne pas être vu; les autres sortent par le fond.)

SCÈNE IV.

LOUIS, seul.

AIR.

O douleur! ô peine mortelle!

Je ne puis combattre pour elle;

Et le sort enchaîne mon bras:

Juste ciel! prends soin de ma gloire;

Laisse-moi chercher la victoire

Ou le plus glorieux trépas.

Mais bientôt elle va descendre,
Dans ces lieux elle va se rendre,
Elle y va soulager mon cœur;
Nous serons ensemble, ma Laure,
Dans nos yeux nous lirons encore
Notre espoir ou notre douleur.
Mais hélas! ô peine mortelle!
Je ne puis, etc....

J'entends du bruit..... on vient..... c'est elle peutêtre.

SCÈNE V.

LAURE, VENERANDE, FERRANT, LOUIS, derrière la grille.

FERRANT, à Louis.

Soldat, à votre poste.

LAURE, entrant.

C'est lui!

VENERANDE.

Contraignez-vous.

FERRANT.

Ici, vous n'entendrez pas le tapage, et vous ne courrez aucun risque.

LONGINO, sortant de la chambre.

Dis donc, Ferrant, qu'est-ce qu'on fait là-haut? FERRANT.

(Il ferme la grille.)

On se bat, tais-toi.

LONGINO.

Qui est-ce qui est le plus fort?

FERRANT.

Vas-y voir.

LONGINO.

Non pas, que je sache.

FERRANT.

Mesdames, je vous répète la consigne. Il vous est défendu de dire un mot à ce soldat, et s'il osait vous parler ou vous répondre, il ne lui en arriverait pas moins que d'être.........

LONGINO.

J'entends.

VENERANDE.

Nous savons ce que nous devons attendre de vous.

FERRANT, brusquement.

Vous ne savez pas tout, dame Vénérande. Adieu. Toi, suis-moi.

LONGINO.

A la bataille?

FERRANT.

Prends ce panier, ces bouteilles, et suis-moi.

306

LÉON,

LONGINO.

Pour les remplir?

FERRANT, durement

Marcheras-tu?

LONGINO.

A la bonne heure! quand on parle poliment, je fais ce qu'on veut.

(Il prend le panier et les bouteilles, et sort avec Ferrant.)

SCÈNE VI.

LAURE, VENERANDE, LOUIS, derrière la grille.

LAURE.

Ma bonne, si j'osais approcher de lui?

VENERANDE.

Gardez-vous en bien; nous sommes entourées de piéges, d'espions.

LAURE.

Je voudrais cependant bien lui parler.

(Elle fait un pas.)

VENERANDE.

Il y va de sa vie.

LAURE.

Je reste. Hélas! j'ignore encore comment il a échappé au trépas. Son habit, le poste où il est, le choix qu'on a fait de lui pour me garder, tout cela est un mystère que je ne puis pénétrer.

VENERANDE.

On a vu bien d'autres miracles, mademoiselle.

LAURE.

Et mon père, à quels dangers il s'expose!

1.061.12 " them.

जिमान मान्यामार-बेट सन्बन्ध क्रोमान

Eightstandigt var. mahybes

to dien des batailles tiens en commune de terrible bollene. L'auge-exterminateux plane une cette boneste mount. Le mérman, sere-t-i, mui les dons ent-ils purire à mosffre. L'est et que l'un pérera dans su te cree.

4 41587

I solmorani intla 1759 mar 2' intil

ALMAR SALMS.

Is to to. mandemonselte, at, to to. to transportee in anomalicane I'v trans ne poen par tensioner fire tensioner I'v trans ne poen par tensioner fire tensioner I discondelte un maries te momenteens sere tensioner des participation de poet participation de parti

144714.1

्रियाः केंद्र-वि केंद्रातः अवस्थानाः । अवस्थाः हिन्नाः हिन्नाः । अवस्थाः अवस्थाः

Pur rous en mar des preilles entendent (In milm) des rossents dans l'impian.

4.70(175 : 1984).

(Jude chie germent-et wo amie).

1:41:33.

de tremente.

ALMERIANDS.

.374qq5°T,

It's parier temberde he wante.

TAPPE.

Incomend the plant.

ALMESTAINE.

D'au pent-il cenir

LAURE.

Serait-ce une main secourable?

LOUIS, à demi-voix.

Lisez, lisez.

VÉNÉRANDE ramasse le billet et le donne à Laure. La foi peut beaucoup. Lisez.

LAURE lit

- « Courage! espérance! à trois heures de la nuit, vos
- " maux finiront..... A trois heures!.... Point d'impru-
- » dence, point de désespoir! attendez : qu'aucune
- » fâcheuse nouvelle ne vous abatte. A trois heures!....
- » Brûlez ce billet, et qu'il n'en reste aucune trace.

VENERANDE.

Dieu soit loué, il nous entend.

LAURE.

Ma bonne, tu crois que c'est encore un avis du ciel?

VENERANDE.

La voix qui vous a secourue, la main qui vous écrit, tout cela.... mais il dit de brûler ce billet, obéissons.

LAURE.

Prends cette lampe, va le brûler derrière le pillier; que la cendre même n'en soit pas vue.

VENERANDE,

tenant la lampe et le papier, va près de la porte du sond. Qu'il soit consumé. Dieu! que vois-je?

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LÉON, qui entre brusquement.

LÉON.

Un papier! donner.

(l'énérande recule effrayée.)

LAURE.

C'était un piége!

LOUIS, à part.

O rage!

LEON.

Donnez, on tremblez.

(Il arrache le hillet.)

LAURE

Malheureuse!

VENERANDE

Dieu, ta le veux.

LEON, après avoir le.

A trois heures vos maux finiront..... » (Il sourit amèrement.) Si cet avis pouvait vous être utile, vous paieriez cher la douceur de l'avoir reçu; mais il ne vous est d'aucun secours, et il ne changera rien à ma resolution. Je connais la main d'où part ce billet.

VENERANDE

C'est donc l'enser qui nous l'envoie.

LEON.

Votre père a osé m'attaquer; paraître, le comhattre, le vaincre n'ont été pour moi que l'affaire à un moment. Quelqu'un des siens est sans doute parvenu à s'introduire dans mon château; peut-être a-t-il corrompu un domestique infidèle; c'est de lui que vous tenez cet avis inutile. Jugez maintenant s'il peut accomplir la promesse qu'il vous sait; ce vieillard est l'ans mes sers. 310

LÉON,

LOUIS, à part.

Ah! dieux!

LAURE.

Plus d'espoir!

LÉON.

Vous le dites, plus d'espoir. Je vais le faire conduire devant vous; qu'il vous ordonne de vous unir à moi, à ce prix je veux bien oublier le mal qu'il a voulu me faire. S'il refuse, pleurez sa mort; si vous refusez, vous prononcez son arrêt.

LOUIS, à part

Et je ne puis franchir cet obstacle!

LAURE se jette dans les bras de Vénérande.

Ma bonne!

LÉON, avec ironie.

La nuit s'avance. L'heure à laquelle on vous promet le bonheur ne tardera pas à sonner..... on l'a choisie pour l'accomplissement de vos désirs; je respecte l'intention de votre bienfaiteur, c'est à ce moment aussi que je fixe l'accomplissement de mes projets.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, UN GARDE.

LE GARDE.

Seigneur, on amène le prisonnier.

LÉON.

Faites sortir ce soldat.

LE GARDE, à Louis.

Sortez, camarade.

LOUIS.

Oui, je sors... Ah! je meurs...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, ROMUALDE enchaîne, conduit par des soldats.

ROMUALDE.

Ma fille!

LAURE.

Malheureux père!

VENERANDE

Mon digne maître!

LEON, aux soldats.

Laissez-nous.

(Ils sorient.)

SCÈNE X.

LAURE, VENERANDE, ROMUALDE, LÉON.

LEON.

(Il pose sur la table les pistolets qu'il acait à la main.)

Vieillard, sens-tu enfin que tu n'as rien à espérer de la fortune? ta honte est-elle au comble? Sois sin-cère, quel est le sentiment qui règne à présent dans ton cœur?

ROMUALDE

Le mépris.

LÉON.

Tu ments. Un homme d'esprit ne méprise point un ennemi puissant. Tu peux bien mépriser la mort....

ROMUALDE.

Et l'assassin.

LEON.

Eh bien! ose continuer sur ce ton. Voilà ta fille; elle est ma captive, mon esclave, ma proie: si dans l'instant tu ne lui ordonnes pas de me regarder comme son époux, dis-lui un éternel adieu.

312

LÉON,

BOMUALDE.

Adieu, ma fille!

VENERANDE.

Brave homme! brave homme!

LÉON.

Eh bien! vous périrez tous trois.

VÉNERANDE.

Tant mieux! les bons sont martyrs dans cette vie; les méchans le seront dans l'autre.

LÉON.

Mes soldats attendent mon ordre; si je sors, tout est fini pour vous.

ROMUALDE.

Ma fille, m'aimes-tu?

LAURE.

Ah! dieux!

ROMUALDE.

Ferais-tu pour ma gloire, ce que je serais pour ton bonheur?

LAURE.

Tout.

ROMUALDE.

Proponce donc.

LAURE regarde son père.

Mourons.

BOMUALDE.

Embrasse ton père, pour la dernière fois.

VENERANDE.

Mon dieu, regarde-les.

LEON.

Si je sors, te dis-je, vous périssez tous trois. (Tross heures sonnent.) Entends-tu l'heure de la mort?...

BOWI ALDE

Sors done.

LEON.

Adire!

Fiomenide. Laure et l'encrunde tombené a genous.

SCÈNE XI.

LES PRECEDENS. FEERLNT, troops une conde

LEAN.

One me vent-tu. que viers-tu face ici.

PERRANT

Seigneur, vous alles le savoir Grande mouvelle '

de ne t ac point appele pourquoi ouvrir cette grille."

Nous alions faire une capture

Man.

(the vent-in dire)

TEERANT.

I, y & ici quelqu'un qui se croit dien en surere et ca se trompe étrangement.

TENE

The qui parles-tu"

ELEFTA.

In l'amant de cette jeune dame.

LEON.

Louis! Louis!

LAURE, ROMUALDE ET VINIBANDE

i.to.

FIRRANT.

I. r.'est point mort, il s'est introduit dans de château. 314

LÉON,

LÉON.

Qu'on le saisisse.

FERRANT.

Je sais où il est caché. Vos gardes vont le conduire devant vous.

LÉON.

Sur-le-champ.

FERRANT.

Vous allez étre obéi.

LAURE.

Louis va périr avec nous.

VENERANDE.

Il en est digne.

FERRANT, frappe dans sa main, et crie.

Garde!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, LOUIS.

(Louis court au coffre, il l'ouvre, et en tire une arquebuse.)

LÉGN.

Où est-il?

FERRANT.

Nous l'aurons bientôt.

LOUIS conche Léon en joue.

Si tu bouges, tu es mort.

LÉON.

Dieu! à moi, Ferrant!

FERRANT, qui s'est saisi des pistolets.

Si tu bouges, tu es mort.

LÉON.

Traîtres!

ROMUALDE, LAURE, VENERANDE.

Ciel!

FERRANT ET LOUIS, suisissent Leon.

Nous le teuous.

LLON

O rage!

FERRANT CENT.

Longino! Longino!

LONGINO, derrière la poste qui s'ouvre. Ne venià.

SCÈNE XUL

LES PRECEDENS. LONGINO, LE VALET, qui emire.

PERRANT, à Lungiere

Soune la cloche. (Longino sonne. An mier.) Viens cr, prends cette corde, lie lui les mains, ne crains nen, serre, serre tant que tu pourras.

LB VALET.

S'il schappe, que le diable m'emporte.

SCÈNE XIV.

LES PRECEDENS, TOUS LES GENS DE LEON.

FERRANT.

Accourez, mes amis, le tigre est musele, nos venux ou cremplis. (On ite les fers à Romanide.)

CHRUR ET MORGEAG D'ENSEMBLE.
Fremis tyran, fremis de rage,
L'heure a sonne pour ton trepas;
Reçois outrage pour outrage,
La voix l'a dit, oui, tu mourras.

PERRANT.

Ah! si jamais de la justice Ce tyran n'a counu les droits. Qu'il les counsisse, son supplice Sera prononce par les lois. ROMUALDE, LAURE ET VENERANDE.

O divine providence!

FERRANT ET LOUIS.

Qu'on l'éloigne de nos yeux.

Louis.

Sors tyran, de ma présence, Et ne souille plus les lieux, Où gémissait l'innocence.

(Des gardes entraînent Léon.)

CHŒUR.

Frémis tyran, frémis de rage, L'heure a sonné pour ton trépas: Reçois outrage pour outrage, La loi prononce, tu mourras.

SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

TOUS, excepté Léon et ceux qui le gardent.

FERRANT.

Ne craignez pas qu'il échappe, j'ai pourvu à tout. O seigneur Romualde, mon respectable maître, que ce jour est beau pour moi!

ROMUALDE.

Viens dans mes bras, sur mon cœur, tu as sauvé ma fille.

(Ils embrassent Ferrant.)

VENERANDE.

Voilà le Ferrant que j'aimais!

FERRANT.

Apprenez donc à ne plus juger des hommes sur l'apparence, et observez leurs actions plutôt que leurs paroles. Enfermé depuis long-temps dans cette hor-

"bie maison, je songeais aux moyeus de punir le monstre qui l'habitait. Plus je conspirais contre lui. rius je devais redoubler de zele et d'obeissance. Je sus diencôt qu'il était déteste : je m'unis à ceux qui pouvaient me seconder dans mes projets. J'appris que teste chere Laure venait d'être enlevee avec son epoux, je résolus de tout faire pour les suiver. C'est noi qui fis donner à ce brave jeune homme un habit ie zarde pour tromper les veux du tyran: c'est moi nu, cache dans le creux de ce pillier, ai fait entendre ma voix, ma voix qui vous a sauve l'honneur et la vie : l'est moi qui, du haut de la voûce, fis tomber le billet mi devait vous rendre l'esperance: c'est moi qui camai une arquebuse dans ce colire, et qui concertai wer ce brave jeune homme la manière de s'en servir. 🔾 ma chere maîtresse, si j'apportai devant vous la ienouille de votre amant, pardonnez-le-moi, il fallait me votre douleur fût veritable, il failait tromper voire hourreau, et plus vous avez fait éclater de desespoir, plus vous avez favorise mon dessein. (Aax nuces.) Pour vous, qui etiez timides et incapables de rien entreprendre, je vous ai toujours impose silence. os murmares ne measient à rien, et ils pouvaient ture manquer mon projet. Maintenant qu'il a reussi. rippelez-vous le refrain de la chanson:

> Ne jugeous pas sur l'apparence. Lei tout est illusion : La bonne ou mauvaise action A tôt ou tard sa recompense.

BOMUALDE.

Mes mis, retournons dans ma maison de Fondi, ele est plus digne de vous que ce château souille de

crimes; honnête Ferrant, vous y viendrez, non comme concierge, mais comme ami.

LONGINO, à Ferrant.

Comment, c'est toi qui a fait tout cela?

FERRANT.

Oui, et qui t'ai dit : passe ton chemin.

LAURE.

Ma bonne, tu es bien tranquille; est-ce que tu ne prends pas part à notre joie?

VENERANDE.

Est-ce que cela pouvait manquer, mademoiselle?

ROMUALDE, à Louis et Laure.

Mes chers enfans, ne nous occupons plus de Léon, la justice seule doit décider de son sort. Allons à Fondi, nous y célébrerons votre bonheur, qui, j'espère, ne sera plus interrompu.

LOUIS.

O ma Laure!

LAURE.

Cher époux!

(Ils embrassent Romualde.)

ROMUALDE.

Et nous récompenserons ces bonnes gens à qui je dois, je ne dis pas ma vie, mais la tienne et ton bonheur.

CHŒUR PINAL.

N'en jugeons pas sur l'apparence, Ici tout est illusion; La bonne ou mauvaise action A tôt ou tard sa récompense.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

LE TRÉSOR SUPPOSÉ,

QU

LE DANGER D'ÉCOUTER AUX PORTES,

COMEDIE EN UN ACTE EN EN PROSE.

MÈLEE DE MUSIQUE,

CONTROL OF THE PROPERTY OF THE PERSONNELS OF THE PERSONNELS

et le vaudeville ne tarda pas à régner seul sur une scène où le talent et l'esprit ont fini par donner à M. Scribe des droits légitimes au monopole du répertoire.

Avant cette petite révolution lyrique, une circonstance inattendue faillit attirer sur le Trésor supposé la colère ministérielle. Le lendemain où M. de Serre, alors garde-des-sceaux, avait fait retentir les échos de la Chambre élective du terrible mot JAMAIS! on donnait au Gymnase une représentation de cet opéra. A la scène x11, Géronte, consulté par sa pupille sur le contenu de la lettre qu'il l'a chargée d'écrire à son amant, y blâme cette phrase: Monsieur, comme je ne puis jamais être à vous; et ajoute : jamais! il ne faut JAMAIS dire JAMAIS; qui est-ce qui peut répondre de l'avenir? A ces mots, plusieurs salves d'applaudissemens partirent de tous les côtés de la salle, et la malice du public marqua du sceau du ridicule le JAMAIS de Sa Grandeur. Il est probable que rapport de cette application fut fait à qui de droit; mais l'autorité ne jugea pas nécessaire d'opposer son veto aux représentations du Trésor qui se succédèrent à des intervalles assez raprochés jusqu'au moment où, devenu théâtre de Madame, le Gymnase cessa entièrement de jouer l'opéra-comique.

Il y a dans cet ouvrage plusieurs jolies scènes et beaucoup de mots piquans. Bien que la partition ne soit pas au nombre des chefs d'œuvre de Méhul. quelques morceaux y rappellent le talent de ce grand compositeur.

AVERTISSEMENT.

Maleré son succès, cet ouvrage disparut du répertoire par suite du caprice d'un acteur. Gavandan, charge du personnage de Crispin, avait déployé dans ce rôle tant de verve et de gaieté qu'il reunit tous les suffrages; mais, loin d'être flatte de cet assentiment unanime, il craignit que son triomphe dans l'emploi des valets ne unisit à la renommée qu'il s'était acomise en representant les tyrans, et qui lui avait fait decerner le glorieux surnom du Talma de l'Opéra-Comique: les bottines et le manteau court furent donc hientôt remplacés par toute la ferraille du melodrame, et le Trésor suppose devint l'objet d'un ajournement andefini.

A l'époque où M. Delestre-Poirson obtint le privilege du Gymnase, il s'empressa de demander à M. Hoffman l'autorisation de représenter son Irrisor suppose. L'auteur ne fit aucune difficulte de retirer sa pièce de l'Opéra-Comique où elle n'était plus ionée depuis long-temps. Elle obtint, au théâtre du homlevard Bonne-Nouvelle, un succès agreable. On sait que l'un des articles du privilège accordé à M. Poirson, portait l'obligation de joner l'opéra-comique. Le ministre avait voulu, par cette clause, faciliter à nos jeunes compositeurs les moyens de s'ouvrir une carrière presque fermée pour eux au grand Opéra, et même à Feydeau. Cette mesure était sage, utile, et devait contribuer aux progrès de la musique française. On ne l'executa qu'en partie,

LE TRÉSOR SUPPOSÉ,

maison, il y revient toujours plus tôt qu'on ne l'attend. Il est bien sin!

CRISPIN.

Bah! mademoiselle, nous en avons bien vu d'autres. Qu'est-ce qu'un oncle pour l'amour?

LISETTE.

Il est oncle et tuteur.

DORVAL.

Tant mieux! on n'aime plus les tuteurs. Nous aurons beau jeu.

LISETTE.

Méritez-vous bien qu'on trompe un oncle pour vous?

DORVAL.

Oui, si l'on m'aime. D'ailleurs, nous ne tromperons qu'un méchant homme, un avare.....

LISETTE.

Méchant, oui; mais avare, il ne l'est point. C'est au contraire parce qu'il aime à dépenser, qu'il cherche à se procurer de l'argent par tous les moyens possibles.

DORVAL.

A cet égard, nous ne risquons rien avec lui. Je le défie de me ruiner.

LISETTE.

Cela est déjà fait, n'est-ce pas? Autrefois vous étiez un modèle de sagesse; mais depuis que M. votre père a passé les mers, et s'est établi à Pondi... Ponti...

DORVAL.

Pondichéry.

CRISPIN.

Tout près d'ici.

LISETTE.

Avouez, monsieur Dorval, que vous vous êtes bien dérangé?

DORYAL

Chiomnie, Lisette, chiomnie!

MITSIEL

Shi qu'a-t-il donc fait, ce cher maître, il est ease, il a mange de l'agent; et il a mange de l'agent parce qu'il est ienne.

LISETIES.

bil il an a cam mange pi'll n'en a plus.

WHENLY.

fines ince

UNRVALL

L'int une propriéte qui set aucure unaixe, et qui ai pranie euro à voire maître.

4.55775

Con for heureux your vous; car sans cette maison, see M. Gerome espere acherer r peu pres pour rieu, i se vous aurait jamais reçu dans a semie.

DUKYAL.

Mandile maison! il landra donc te vendre. Mais mand "amour me reduit a cette extremile làcheuse, porends-uni donc an moins si Lucile me sait gre du acrifice."

CHISHIM

Torradire, si nous sommes aimes.

LISE****

tir: vous voules une decimation.

CHISPIN

Jecanne

TISKELLINE.

Scautes

AIR.

Oui, messieurs, nous aurons pour vous. Des sentimens très-raisonnables; Car vous serez aimés de nous. Autant que vous serez aimables.

DORVAL.

Comment peux-tu douter?...

LISETTE. (Suite de l'air.)

Je sais qu'un amant file doux:
Toujours constant, jamais jaloux,
Il a tous les égards pour nous,
Le cœur sincère et l'humeur franche;
Mais aussitôt qu'il est époux,
Il sait bien prendre sa revanche.

CRISPIN.

Vous appelez cela une déclaration?

LISETTE. (Suite de l'air.)

Oui, messieurs, nous n'aurons pour vous. Que des sentimens raisonnables, Et vous serez aimés de nous Tant que vous saurez être aimables.

DORVAL

Mais Lucile sait que je l'adore, que...

LISETTE. (Suite de l'air.)

L'amant est bien obéissant;
Mais un époux, moins complaisant,
Sait bientôt nous faire connaître
Que du logis il est le maître.
Puisqu'ici-bas tout doit finir,
Puisqu'un jour notre charme cesse,
Si la semme doit obéir,
Laissez-la quelque temps jouir
Du plaisir d'être la maîtresse.

COMEDIE

CRISPIN

Mais enfin, sommes-nous aimés?

LISETTE. (Suite de l'air.)

Oni, messieurs, nous aurons pour vous Des sentimens très-raisonnables, Et vous serez aimés de nous Autant que vous serez aimables.

CRISPIN-

Mais cela n'est pas clair.

LISETTE

Voici mademoiselle; elle s'expliquera mieux

SCÈNE II.

LISETTE, DORVAL, CRISPIN, LUCILE.

DORVAL

Ah! charmante Lucile, dois-je en croire un triste pressentiment? partagez-vous la haine de votre encle, et l'infortuné Dorval doit-il renoncer au bonheur et à l'espérance?

Non. Dorval, je ne partage point les sentimens de mon oncle; je l'avouerai même, son injuste prévention ne fait que m'intéresser davantage à votre sort. Si j'etais maîtresse de ma fortune, je ferais mon bonheur de réparer les torts de votre jeunesse; pardonnez-moi ce reproche, il sera le dernier.

DURYLL

Si je vous suis cher. je suis le plus heureux des...

CELSPEX

Des amans ruinés.

LUCILL

Mais que d'obstacles s'opposent à notre union!

Mon oncle n'estime que la richesse, et je ne puis encore....

CRISPIN, vivement.

Mademoiselle, permettez; monsieur, écoutez-moi; Lisette, faites attention. Voyons d'abord où nous en sommes, je vais éclaircir le fait. Mademoiselle, votre tuteur vous défend de parler à monsieur. Monsieur, l'amour vous ordonne de parler à mademoiselle. Mademoiselle, vous êtes riche, mais vous ne pouvez encore disposer de votre main, ni de votre fortune. Monsieur, vous étiez riche, mais vous ne l'êtes plus. Mademoiselle, vous n'avez d'espérance que dans votre majorité. Monsieur, vous n'avez d'espoir que dans le retour de votre père. Mademoiselle, votre tuteur a chassé monsieur de sa maison. Monsieur, votre maison fait grande envie au tuteur. Monsieur, vous avez grand besoin de la vendre bien cher. Mademoiselle, votre tuteur a grande envie de l'avoir pour rien.

DORVAL.

Eh bien! après?

LUCILE.

Je sais tout cela.

LISETTE.

Crispin, est-ce ainsi que tu prétends que je t'aime? CRISPIN.

Que vous êtes impatiens! il faut bien connaître la maladie, avant d'y appliquer un remède. Votre mal est connu, et le remède.....

LISETTE.

C'est?

LUCILE.

Eh bien! c'est.....

DORVAL.

Parle donc, c'est.....

COMEDIE.

ORISPIN.

l'est un qu'il faut chercher.

JYTRY AL.

Cherche donc.

LEITIT.

Silence! f'ai ern entendre.....

LICHE

्रीवर बीख-सा

LISTWE.

Laiserz-mui vnir dans er cabinet

LICILL.

Pourquo!

LSE. T. revenant.

I. n'y est pas.

THURK

Ju?

LISTITE

Votre tuteur, mademoiselle,: il a la donable daditiate de s'y cacher pour ecourer ce qu'on dit, et observer ex qu'on fait. I, lui arrive sonvent de rentrer par le petit esculier, et de se mettre aux açuets, sans m on s'en doute. Tenex. derançez ce fauteuil, wous cerrez a la cloison un petit trou que le maim vieilare y a fait pour épier tout ce qui se passe ici.

DAFA LL

I nile ce qui s'appelle avoir I ceil à tout.

CRESPIN.

Ine com de lumiere!

IMPA AL.

्रेम 'क्ट-स्ट बेलार ?

CEISUIN.

Le crois... nui. c'est cela. Vous dites que le tuteur Lai: ce tron pour épier!

LISETTE.

Oui, et quand le fauteuil n'est pas devant, c'est signe que l'espion est derrière.

CRISPIN.

C'est bien.... j'y suis.... non, non, je n'y suis pas.... si... oui... non... peut-être...

LUCILE.

Parle.

DORVAL

Explique-toi.

LISETTE

Du génie!

CRISPIN.

Il me vient.

QUATUOR.

TOUS TROIS à Crispin.

Cher Crispin, invente, imagine.

CRISPIN.

J'entrevois, déjà je devine.

TOUS TROIS.

Du courage! allons! de l'esprit!

CRISPIN.

Ce projet vraiment me sourit.

LUCILE.

Quel projet?

LISETTE.

Dis-le nous.

DORVAL.

Achève.

CRISPIN.

Attendez un peu que j'y rêve.

DORVAL.

Qu'est-ce donc?

LUCILE.

Hate-tal.

COMBAND.

LISETTE.

Fina.

CRISTIN.

None ponvone is forcer.

DORVAGE LIGHTLE ET INSETTE.

Compresent?

CRISPIN.

Bier presidenten is die décembres. Par su peti, enderennes.

INSETTE.

instant

MYROM.

Commi!

BUCHA.

me marage!

PRIEPPS.

Coimer-vans' un more plus une l' l'ans vante: un moven plus univenent. Il inn. dans un's prendre univenent.

TURTMALF.

JULE, LISETTE, PORTAL.

CRIEPTS.

L CANTON C 1: 400 INCOMPANYOR CONTRACTOR CON

Ah se l'ar une tanvanume, l'ur'est plus de uneven.

Quand an s'augmanume.

Or ur'est plus ban a veus.

A TROIS.

Dis-nous danc wife, re mystere.

CREATED !.

Lanser-weet, je tien- wood affaire.

A TREAM.

Commission of the case and elected.

CRISPIN.

N'allez pas gâter mon projet.

LUCILE.

Quel projet?

LISETTE.

Dis-le nous.

DORVAL.

Achève.

CRISPIN.

Attendez encor que j'y rêve.

LUCILE.

Qu'est-ce donc?

LISETTE.

Hâte-toi.

DORVAL

Finis.

CRISPIN.

Écoutez: m'y voilà; j'y suis. L'amant, le tuteur, la pupille.... Dorval, et Lisette et Lucile.... Crispin, la maison.... Un moment! La lettre du père à l'amant....

Et puis Lisette....

Et la cassette....

Et le vieux fou

Qui, par ce trou,

Déjà nous guette....

Il faut travailler promptement.

LUCILE.

Comment?

LISETTE.

Mais comment?

DORVAL.

Mais comment?

CRISPIN.

Fiez-vous à ma science; Agissez discrètement, Et sans trop d'impatience, Attendez l'événement.

EKSEMBLE.

lucile, lisette, dorval

CRISPIN.

Ah. qu'il m'impatiente!

Que rien ne vous tourmente;

Quel est donc ce moyen?

Allez, je le tiens bien:

Ah! comme il me tourmente!

L'affaire est excellente;

I ne trouvera rien.

Je suis sûr da moyen.

CRISPIN.

Sortons, monsieur. Allons travailler au projet.

LUCILE.

Donnez-nous quelque espérance.

LISETTE.

Un mot, au moins.

DORVAL.

Un mot!

CRISPIN.

Le voici le mot. Je compose une lettre... cela suffit. si je ne vous marie pas demain, dites que je suis le sins grand maraud...

DORVAL

Je le dis bien sans cela.

CRISPIN.

Sortons.

LUCILE

Lisette, j'entends une voiture.

LISETTE

O ciel! serait-ce?...

CRISPIN.

Paix! écoutons.

LISETTE.

C'est singulier.

GERONTE.

Qu'est-ce qu'il y a de singulier là-dedans? parbleu! il est caché.

LUCILE.

Comment, il est caché?

GERONTE.

Sans doute; quand on a des créanciers à ses trousses il faut bien se cacher pour ne pas aller en prison.

LISETTE.

Ah! j'entends.

GERONTE.

Mais, l'auriez-vous vu par hasard?

(Pendant cette scène, Dorval fait plusieurs tentatices pour sortir du cabinet et traverser le théâtre, sans être vu.)

LUCILE.

Je serai franche, mon oncle, je l'ai vu.

GERONTE.

Il a osé venir ici?

LISETTE.

Il voulait vous parler de sa maison.

GERONTE.

Il consent donc à la vendre maintenant?

LISETTE.

C'est qu'il est dans l'embarras.

GERONTE.

Eh bien! qu'il en sorte.

(Ici Dorval se hasarde à sortir du cabinet.)

LISETTE.

Il y tâche, monsieur; vous avez grande envie de sa maison?

COMEME.

CEDONTE.

Oni, je vent de sa maison, mais pas de lui. Et après, qu's-t-il fuit ici ce Dorval? (Doronl sort)

LUCILE, wer satisfaction.

Ce qu'il a tait, mon encle ! il est serti.

CEROVIE

Je crois bien qu'il n'avait pas envie que je le tronvasse. L'a-4-on vu sortir de chez vous?

LISETTE.

Non, monsieur, on ne l'a pas vu.

CEBONTE

C'est fort beureux. De pareilles visites vous feraient une fort manvaise reputation.

Les Crispin souleve la table avec son dos es la fait marcher peu à peu pris de la porte.)

LUCILE

Antrefois, mon oncle, vous m'aviez permis de a regarder comme l'homme qui devait faire mon hombeur.

GEBONTE.

Oni, autrefois. Le père était ici, le fils était forcé dere sage: mais depuis, ce libertin a dit : Mon père sa aux Indes, il me rapportera des tresors, ainsi de rensons. Et puis les bals, et puis le jeu, et puis l'armit s'en sa.

Ici Crispin, en poussunt la table, fait un peu de rui... Geronte se resourne.)

GERONTE, à Lisone

Pourquoi derangez-vous cette table?

LISETTE

lin. monsion!

THEATHE, T. B.

GERONTE.

Oui, vous. Qui vous a dit de la mettre là?

LISETTE.

Je voulais serrer votre argent.

GERONTE.

Et c'est pour le serrer que vous le poussez près de la porte?

LISETTE.

C'est bien innocemment.

GERONTE.

Portez ces sacs dans ce cabinet.

LISETTE.

Dans lequel?

GERONTE.

Celui-là. (Lisette prend les sacs.) Quelle fantaisie d'aller mettre cette table là bas?

(Géronte prenant la table par un bout, la tire pour la remettre à sa place, de sorte que, sans être vu, Crispin se lève et sort.

LUCILE.

Bon! les voilà dehors.

GERONTE.

Il y a ici quelque mystère.... cette table.... cet embarras... Lisette, écoutez: je vous défends de recevoir Dorval, ou quiconque viendra de sa part. S'il se présente pour la maison, dites-lui qu'il s'adresse à moi seul. Obéissez, ou je vous chasse. Allez.

LISETTE.

Voilà ce que c'est: on se fâche parce qu'on n'a pu nous trouver en faute.

GERONTE.

Allez faire vos réflexions ailleurs.

SCÈNE IV.

GÉRONTE, LUCILE.

GERONTE

Vons, Lucile, de qui j'ai droit d'attendre plus de conduite et plus d'obéissance, je vous ordonne d'écrire à Dorval: signifiez-lui de cesser toute démarche à votre égard: défendez-lui d'espérer votre main, et de se présenter jamais devant vous.

LUCILE.

Mon oncle, ces expressions sont bien dures.

• GÉRONTE.

Vous ne pouvez rompre assez tôt avec lui. Je vous commande de lui écrire dans les termes les plus sévères, et même les plus durs. Je suis encore obligé de sortir: à mon retour, vous me montrerez votre lettre, et je me charge de la faire parvenir.

LUCILE

Vous l'exigez?

GÉRONTE.

Absolument.

(Il va fermer le cabinet où est son argent.)

LUCILE

J'obéirai, mon oncle.

GÉRONTE.

Je l'espère. (A part.) Je reviendrai, et j'observerai. Haut.) Songez surtout que j'ai l'art de deviner, et que, absent ou présent, je sais tout ce qui se passe hez moi. Adieu. (Il sort.)

SCÈNE V.

LUCILE, seule.

Oui, j'écrirai, mais rien ne peut me détacher de celui que j'aime. Je l'aimais quand il était heureux, dois-je l'abandonner dans l'infortune? J'écrirai, mais il saura que la contrainte seule et la tyrannie ont conduit ma plume, si peu d'accord avec mon cœur.

ROMANCE.

Une femme est-elle maîtresse D'oublier, d'aimer, ou hair? Notre cœur ne sait obéir Qu'à l'objet qui seul l'intéresse.

A l'amour, à sa douce ivresse, Vainement on croit renoncer; Et vouloir n'y jamais penser, N'est-ce pas y songer sans cesse?

Faible cœur cède à la tendresse:
Je ne sais si c'est mal ou bien;
Mais je sais qu'au monde il n'est rien
De plus fort que cette faiblesse.

SCÈNE VI. LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Mademoiselle, je parierais que monsieur Géronte va rentrer.

LUCILE.

Pourquoi?

LISETTE.

Parce qu'il a des soupçons, et sans doute il va venir par le petit escalier, se blottir dans ce cabinet, et nous épier.

LUCILA

In. nen. Lisetter, sorruns d'iri.

7.86 mad

Il sa sera temps quandi nous entendrons le braiti se, a serance

LUCILA

De distu les failes de Crispin.

LISE TYPE

Descinies a est un projet charmant. Minisieur liberance paiera la maison de Dursai sia dus pius qu'eder se sun:

LIGHA.

Jervai, se nespane le l'accepter.

E. S. S. S. L.

remodente, madermolecile, musi de vent-il profler e a ruse que pour forcer some mode a consecute a corremonages

LuGHA.

Tais et mariage, line-le le lesirer? Crais-in qu'il.

2.80.700

uand me instrum her herine, mademusede, uand me ins e smu est pre, e qui nue sere k

ALK EF DOU.

In rain a seme rem reviewenter.

Le resulte amoun sait rom iompien.

Il mus summaim e 'semues.

It ies pa'i more, il am se remites

In rem, summatte, m rem a inic:

Industry affects rame separature.

Le e se paramis in reference.

Femme résiste pour sa gloire, Et se désend contre son cœur; Puis elle accorde la victoire Pour triompher de son vainqueur.

LUCILE.

J'entends la porte, c'est mon oncle; sortons.

(Elles sortent.)

SCÈNE VII.

GÉRONTE, seul.

Elles n'y sont pas; tant mieux! on me croit dehors pour long-temps; je saurai comment on exécute mes ordres. On ne manquera pas de prévenir l'amant sur la lettre fâcheuse qu'il doit recevoir. Cette diable de maison me trotte toujours dans la tête; elle est charmante...... J'espère que Dorval sera bientôt assez ruiné pour être forcé de s'en détaire. Quand il n'aura plus d'espoir de s'introduire chez moi, il sera bien obligé de prendre sa maison pour prétexte. C'est ou je l'attends; et plus je serai sévère à l'égard de la pupille, plus il sera accommodant à l'égard de la maison. (On entend frapper.) Ah! ah! on frappe! c'est peut-être l'amant, ou quelque messager de l'amour Entrons dans notre observatoire. (Il se cache dans le cabinet.)

(Lisette l'obscrve et attend qu'il soit entré.)

SCÈNE VIII.

LISETTE, bas.

L'y voilà. Jouons notre rôle. Qui est là? Qu'est-ce qui m'appelle? (Crispin contrefaisant sa voix.) Manzelle Lisette, c'est monsieur Crispin qui m'envoie; il

SCHNE IX.

PERSONAL CRESSIA.

GHERMAN, MAN

Nie aitme Liegter, rejonissam

n.Burry.

Julyand nema?

CHIEBON.

Some incum est inia.

nastring.

- and and a contraction of the c

WHITE STATE

more incume, ir iks ir ik I'm, iks bijum, in carroser ir seras um grunik ikum, ir um, ir seras ur munika imume.

TERRITA'S

Latei gussinie."

LE TRÉSOR SUPPOSÉ,

CRISPIN.

Écoute; mais dis-moi : le vieux grippon n'est-il pas caché quelque part?

LISETTE.

Il est sorti; il ne peut venir par cette porte sans que nous l'entendions.

CRISPIN.

C'est bien. J'ai reçu pour mon maître une lettre du papa.

LISETTE.

De celui qui est aux Indes?

CRISPIN.

Oui. Comme depuis long-temps mon maître ne me paie pas mes gages, je me suis douté que la lettre contenait quelque billet au porteur, et j'ai rompu le cachet.

LISETTE.

Ah! coquin.

CRISPIN.

Tu as tort, Lisette. On me doit, et on ne me paie pas; j'ai droit à une saisie. Qu'est-ce qu'on me doit? c'est de l'argent. Qu'est-ce qu'un billet au porteur? c'est de l'argent. L'argent est donc mon bien; et l'on prend son bien où on le trouve.

LISETTE.

Ah! tu as raison : voilà ce que c'est que de savoir expliquer la justice! Et tu as trouvé des billets?

CRISPIN.

Cent fois mieux que cela. Écoute donc, ma chère, la lecture de cette lettre charmante.

LISETTE.

Oh! comme elle est jaune!

CRISPEN

C'est qu'elle vient de loin beome: c'est le papa qui ecrit (Lill.) « Mon cher fils. j'allais repasser en · Europe avec le bien que j'ai amasse dans ce pays. · lorsque j'ai eté altaque par une maladie cruelle. à · laquelle je vais succomber. »

LISTITE.

Le cher homme!

CRIMPLN

" Quand je me séparai de vous pour veoir au secours d'un établissement qui exigenit ma présence.
je vous ai defendit de vendre la maison que j'habiais. et je vous donnais pour raison de cette défense.
l'attachement que j'avais pour le toit qui avait couvert mes aïeux; mais j'avais un motif plus puissant
de vous en interdire la vente.

ATTURALI

Lis danc plus vite.

CRISPUN

prenez. mon très-cher fils. que pendant vingt
nis que j'ai fait un commerce lucratif. j'ai amassé
une fortune considérable. Je l'ai toute convertie en
diamans et antrès pierres précieuses...

LISETTE.

Oh! man Dieu! des diamans!

CHISPLN

· Et antres pierres précieuses, comme étant des cobjets plus portatifs, et plus faciles à sonstraire, en cas d'accident. Craignant votre jeunesse et votre penchant à la dépense, j'ai mis ces richesses dans un coffie de fer, et je l'ai enterré dans la cave qui est sons le salon d'été. Descendes-y donc, mon rres-cher fils.»

LE TRÉSOR SUPPOSE,

LISETTE.

O le cher homme!

CRISPIN.

"Mon très-cher fils; et fouillez à six pieds de la

» porte, à main droite, auprès du mur. Ce trésor

» peut être évalué à plus de cinq cent mille francs.

LISETTE.

Cinq cent mille francs! O le cher homme!

CRISPIN.

" Faites-en donc un bon usage, et je prie Dieu qu'il "vous accorde, avec cette fortune, santé, contente- "ment d'esprit.... etc. etc. "Comme le reste contient les adieux du mourant, et que nous n'avons pas envie de nous attendrir, je t'en épargne la lecture.

LISETTE.

O Crispin, quelle fortune!

CRISPIN.

Fortune pour nous, Lisette.

LISETTE.

Comment, tu aurais le cœur de prendre ce trésor?

Oh! j'ai un grand cœur, je t'en réponds.

LISETTE.

Mais c'est voler.

CRISPIN.

Oui, si c'était une misère; mais quand on prendicinq cent mille francs, cela ne s'appelle plus voler.

LISETTE.

C'est toujours une coquinerie.

CHISPIN

Ecoure. Lisette: si in trouvais un bijou qui ne fût ecrime par personne, tu le garderais, n'est-ce pass' LISETTE.

Bassioure, il serait a moi.

GSISPIN.

En hen! ce tresor, nous le trouvons; et comme on naître ne le reciamera pas, puisqu'il l'ignore, et a long a nous légitimement?

LISETTE

C'est singulier: j'aurais cru que c'était mai faire. GRISPIN

Du. les bonnes gens raisonnent ainsi; mais nous arres, nous a avons pins de prejuges.

LISETTE

allous puisque ce n'est pas mai faire, faisous naue.

GRISPIN

Lacite, de soir quand tou vieux hourre sera couce pand l'acite formira, ju squiras doucement de
c 12 maison. Il vieudras me trouver: mon maître
cut passer la muit i un hai, nous serons seuls; nous
l'imperous les ding deut mille francs, des chevaux
ous atendrone, at fouette cocher, jusqu'à de que
ous sovous hors le toute atteinte.

LISETTE

at. Crispin! comme nous ulons nous umer.

GRISPIN

Tant que ceia durera, ma chère

LISETTE

Le on maitre que va-t-il devenir?

CRISPIN

nen: quand il sera tout-a-fait ruine, je le serai

LISETTE.

C'est bien, Crispin; tu as bon cœur.

CRISPIN.

Comme on peut venir ici, je te quitte, et je t'attends après minuit.

LISETTE.

Je n'y manquerai pas, je te jure.

CRISPIN.

Du secret!

LISETTE.

Va! ne crains rien: avec cinq cent mille francs, on fait taire....

CRISPIN.

Adieu, charmante fille.

LISETTE.

Adieu, honnête garçon.

(Crispin sort.)

SCÈNE X.

LISETTE, très-haut

Oh! comme cette journée me paraîtra longue! à minuit, je serai donc dame. Allons, faisons la suivante pour la dernière fois. (Elle sort.)

SCÈNE XI.

GÉRONTE, sortant doucement du cabinet.

Quelle nouvelle! oh! que j'ai bien fait de rentrer! cinq cent mille francs! je ne m'étonne plus que le vieux Dorval n'ait jamais voulu vendre cette maison, et moi j'en ai toujours eu envie : c'était un pressentiment, un avertissement du ciel! J'ai eu bien tort de brusquer ce Dorval; il me l'aurait peut-être vendue! Mais n'est-il plus moyen?...... Ah! si je pouvais faire le marché avant minuit!...... Si je pressais Dorval?.....

car entin, puisqu'il doit pendre ce trésor, ne vant-il pas mieux qu'il tombe entre les mains d'un homête nonne comme moi, qu'entre celles d'un coquan de valet! D'ailleurs, Crispin n'osera rien dire, il a dérachete une lettre! il y de quoi le faire pendre; dérachete une lettre! c'est une infanie! il n'aura garde l'un merir la bouche.... cinq cent mille trancs! mais i y a de quoi en devenir fon.

MIR.

Ah! quel benheur! ah! quelle innesse! Ding! times mice steps on some comes. Quel avenir! quelle richesse! More will be trouble et a 's wait plas. Remembres : prime de Eniblesse! Te arrie dejà render sur l'er. De creins bendir Phenneuer bresser: Man wil de veit , une main de presse: Oni. les voils, ces diamans. Et ves bijnur, et ves brillans, En ces cuilleux resplendissans, En cas sambirs chlorissams, En mes rudos crimarilans... Ah! quel benheur ! sh! quelle invesse! Dien . tous were some on sout comes. Oneil menin ! quelle richesse! Men and se prompte on a sense plan.

I. Mordin dans un Fautavill. अ त्यस्य पत्र व्यक्ताता का कार्यक्त , nue L'un ordina avec form.)

Paint de surapale! il an impartanc,
Employens tout pour reassir:
Canad il s'agit d'une fortune,
Li faut se pendre on l'obtenir.

affaires. Tenez, Lucile, déchirons cette lettre qui pourrait causer du scandale, et prenons un moyen plus doux et plus honnête pour ramener ce jeune homme à une vie sage et réglée.

LUCILE.

Eh bien! mon oncle, au lieu de lui écre, je vais lui faire dire de.....

GÉRONTE.

De venir ici.

LUCILE.

Comment, de venir ici?

GERONTE.

Oui, de venir. Quoiqu'il n'ait pas reçu votre lettre, vous avez des reproches à vous faire d'avoir voulu le traiter de cette façon.

LUCILE.

Ce n'est pas moi, c'est vous.

GERONTE.

Eh bien! j'ai peut-être eu tort, et je dois lui en faire des excuses.

LUCILE.

Que n'allez-vous le trouver?

GERONTE.

Non, il croirait que j'y vais pour sa maison, et il pourrait vouloir me la vendre trop cher.

LUCILE.

Ah! je sais.

GERONTE.

Si vous lui faisiez dire de passer ici?

LUCILE.

De votre part?

GERONTE.

Non, il croirait que c'est par intérêt, mais comme

a cous aviez quelque chose de secret à lui dire. Alors, e me trouverais la par hasard.

LUCILE.

Lui donner un rendez-vous? Cela n'est pas decent. GERONTE

Mademoiselle, il est toujours decent à une pupille ie faire ce que son tuteur lui prescrit. D'ailleurs j'y serai.

LUCILE

Allons, mon oncle, il sera ici dans l'instant

GERONTE.

C'est bien, ma nièce: allez, et souvenez-vous que proiqu'on ne veuille pas epouser un homme, ce n'est pas une raison pour lui dire des injures.

LUCILE.

Mon oncle, je serai plus polie i l'avenir.

GERONTE.

Futes-lui donc dire poliment qu'il vienne ici tout le suite.

LUCILE

En bien, je crois qu'il vient d'entrer....

GERUNTE

An' an' deja?

LUCILE.

Cui. mon oncle. j'ui entendu sonner.

GERONTE

Et vous connaissez comment il sonne?

LUCILE.

Vous illez me gronder.

GERUNTE

Non, pas à present. Dites à Dorval que je veux lui rarier.

LUCILE.

Je vais vous l'envoyer, mon oncle.

SCÈNE XIIL

GERONTE, seul

Ah! l'amant venait donc ici sans ma permission! c'est bien! on me trompait, je prendrai ma revanche. Monsieur Dorval ne se doute pas qu'il paiera cher les tours qu'il veut jouer au tuteur..... Allons, hâtonsnous, pressons, et faisons même les choses de bonne grâce. Quand je donnerai cent mille francs de la maison, c'est encore une assez bonne affaire. Le voici.

SCÈNE XIV.

GERONTE, DORVAL.

GERONTE.

Eh! bonjour, mon cher voisin; je suis enchanté de vous voir.

DORVAL.

Monsieur, c'est bien de l'honneur.

GERONTE.

Asseyez-vous; j'ai bien des choses à vous dire.

DORVAL.

Je les éconterai avec d'autant plus de plaisir, que votre accueil me charme et m'étonne.

GERONTE.

Vous étonne! Douteriez-vous de mon amitié?

DORVAL.

Maintenant je n'en doute plus.

GERRINIE, SHOWING

CHEC ANTIDOMY CHOS MACCHARIOS IN THE VOICES COM TOTAL MAINS

LINININAL.

nerte.

GERRIMITE

The complete editional section of the complete section of the complete comp

DORYAL.

THE COME CAN CASED

GERRINITY.

Turi, Limite; mit iti punt unun; "Aten, idans, "Amarin"-15-, 16-C'eal, mn; dai unu, menus; ...

JOHNY ML.

d with supplicated to bring the thorough the transfer of

GERNINEEL .

CHE COME OF BRIDGE FORE ON ONE CHOICE

JOHN THE

cura amman pour a modific de les poudos dis-

GERRETY ITS

There was read the trayes, is read, undertake.

JOHNING

LITTLE BOWDERING.

CHANGER

Total disconsional sensiti data di "venditationa de vendite une disconsional"

DOMENHA.

S 122 BRIDGE AGENCIES ANDRESSES, 190 BOUR AND SOUR SOUR

cer à ce parti, il faudrait qu'on me fît un avantage que je ne puis espérer.

GERONTE.

Il faut toujours espérer, mon ami; il y a d'honnêtes gens dans le monde; il n'est rien que je ne fasse pour adoucir votre sort, et je suis capable de vous donner soixante mille francs de la maison.

DORVAL.

Vous êtes trop bon, mais je ne puis accepter. En payant mes dettes, il faut que je vive, et qu'il me reste quelque chose.

GERONTE.

Mais, combien encore, combien?

DORVAL.

A moins de cinquante mille écus, il m'est impossible de conclure le marché.

GERONTE.

Cinquante mille écus! c'est quatre fois plus qu'elle ne vaut.

DORVAL.

(Il se lève.) Je le sais bien, monsieur; c'est pourquoi je ne veux pas la vendre. Au reste, je vais faire un petit voyage; nous causerons de cela à mon retour.

GERONTE.

A votre retour? Non pas, non pas; quand j'ai une chose en tête, il faut qu'elle se fasse sur-le-champ. Je me sens un mouvement de générosité, et je ne réponds pas d'être demain dans les mêmes dispositions.

DORVAL.

Eh bien! n'en parlons plus: je vous remercie de votre bonne intention. Adieu, monsieur Géronte.

COMÉDIE.

GERONTE.

Restez donc, maudit homme. Je vous aime plus que vous ne pensez : je vous offre...

DORYAL.

A moins de cinquante mille écus, cela est impossible. Adieu.

GERONTE.

Je vous les donne, je vous les donne. Dites maintenant qu'on ne trouve pas de bons amis?

DORVAL.

Monsieur, vous vous sacrifiez.

GERONTE.

La véritable amitié ne connaît point de bornes. Vous consentez donc?

DORVAL.

Avec reconnaissance.

GERONTE,

J'aurai la maison tout de suite.

DORVAL.

Vous pouvez y entrer dès ce moment.

GERONTE.

Attendez-moi: je vais faire faire...

DORVAL.

Le contrat?

GERONTE.

Non; mais pour plus de promptitude, un simple écrit, un mot entre nous : vous entendez?

DORVAL.

C'est bien, et la somme?

GERONTE.

Nous la trouverons : j'ai toujours de l'argent pour rendre service. Vous allez m'attendre?...

DORVAL.

Monsieur Géronte, je ne dois pas souffrir que vous preniez cette peine: je vais faire faire l'écrit en question, et je vous rapporterai les clefs en même temps.

GERONTE.

Ah! vous êtes trop bon;... mais vous reviendrez bientôt?

DORVAL.

Dans l'instant: le notaire est à deux pas.

GERONTE.

Et les clefs?

DORVAL.

Aussitôt.

GERONTE.

L'écrit sera en bonne forme?

DORVAL.

Absolument. J'y cours.

GERONTE.

Pour cent mille francs, n'est-ce pas?

DORVAL.

Cent cinquante.

GERONTE.

C'est vrai, c'est vrai: je l'oubliais... Je vous attends. (Dorval sort.)

SCÈNE XIV.

GERONTE; seul.

Le trésor est à moi. Dès que j'aurai les cless, je le déterre, je l'emporte, je le serre dans ce cabinet; et si le coquin de valet enlève Lisette, bon voyage! ils n'emporteront pas les diamans.

くいい カンドラン

In ac pent view me reprochet.

In the straighth doit so taken:

Lat on pent taken, same pechet.

Tent of qu'un antre vent none taken.

It is entrophic on me vengeant.

Cest agreable antant qu'utile:

Thomas, er, vent a ma pupille.

It mois, "en vent a son argent.

None none trompone, mais entre none.

It vos certaine difference:

I est meonistant dans ses godts.

I'al dans les miens plus de constance:

Ce libertin, tourone changeant.

SCÉNE XV.

Ne pensan, iamais a l'utile,

Ne lassera d'aime: Lacite.

Moi. "aimera: towners: "argent.

GERONTE, CRISTIN, teman des ries.

ASSET .

Monsten monsten:

WIRONIE.

(Ine vene-ta, toi)

CRESTIN.

Est-i, bien vra:, monsient tretonte, que vous achetes la maison de mor maître

GERONIA

Our Cimporte?

CRESPIN.

nomment, monsieur 'quand les affaires de ce jeune nomme se derangent, vous alice lu, enleverce que lui re-te LE TRÉSOR SUPPOSÉ,

GERONTE.

De quoi te mêles-tu, maraud?

CRISPIN.

Comment! de quoi je me mêle? Vous prenez notre maison!

GERONTE.

Je la paie quatre fois plus qu'elle ne vaut.

CRISPIN.

Ce marché ne se fera pas.

GERONTE.

Est-ce toi qui prétends l'empêcher?

CRISPIN.

Voilà les clefs de la maison.

GERONTE.

C'est toi que ton maître a chargé de me les remettre.

CRISPIN.

Oui, mais je ne les lâche point.

GERONTE, à part.

Le coquin voudrait aller déterrer la cassette.

CRISPIN, à part.

Faisons si bien qu'il ne doute plus du trésor.

GERONTE.

Ton maître t'a-t-il ordonné de me remettre ces cless?

CRISPIN.

Oui.

GERONTE.

Donne-les donc, et laisse-moi.

CRISPIN.

Doucement! je les tiens encore, et vous ne les aurez qu'après certaine explication.

CUMBDIB.

GERUNTE.

Camment, coquin!

GRISPIN

Point de bruit, nous sommes deux.

GERONT'S

Donne les cleis.

CRISPIN

Si vous redisez de m'entendre...

GERUNTS

Tus-coi.

CRISPIN

Si vous refusez...

GERONTE.

Les cieis! je ne veux rien savoir.

CHISPIN.

Si vous reinsez de m'entendre, votre marche vous renera.

GERONTS.

O mon Dieu! en bien, parle donc, explique toi; acieras-tu

CRISPIN

Un caime! je ne suis point presse

GERONTS.

O le maraud! Mon ami, parle donc.

CRISPIN

Vous venez d'acheter la maison?

GERON'S.

Uni. et cher.

CRISPIN

Ein hien! if y a un tresor cache.

GEBON'S

E wie mensonge

LE TRÉSOR SUPPOSÉ,

CRISPIN.

Un trésor immense que mon maître ne connaît pas.

GERONTE.

Bah! s'il y avait eu un trésor connu d'un fripon comme toi, il y a long-temps qu'il n'y serait plus.

CRISPIN.

Vous le prenez sur ce ton? Eh bien! je vais tout découvrir à mon maître; il prendra le trésor, vous laissera la maison, et vous aurez fait un mauvais marché.

GERONTE.

Crispin, Crispin, écoute donc. Je suis un brave homme : on peut s'accommoder. Il y a un trésor, dis-tu?

CRISPIN.

J'en suis sûr.

GERONTE.

Comme j'ai payé la maison bien cher, s'il s'y trouve quelqu'accident heureux, tu sens bien que je dois en profiter.

CRISPIN.

Cela est juste; mais pour m'engager à me taire, il faut m'en donner la moitié.

GERONTE.

La moitié, coquin! la moitié, arabe!

CRISPIN.

La moitié, ou je vais tout découvrir.

GERONTE.

Reste donc, malheureux. Mon cher Crispin, arrangeons-nous. Mais, maraud que tu es, qu'est-ce que tu veux faire de deux cent cinquante mille livres?

CRISTIN

Ak! vous savez donc qu'il y a cinq cent mille francs?

GERONTE.

Ah! que je suis bête! je ne sais ce que je dis.

CRISPIN.

Comment, diable, avez-vous pu savoir que ce trésor...

GERONTE

Et toi, rusé fripon, c'est donc pour les cinq cent mile hivres que tu montrais tant d'attachement aux interêts de ton maître?

CRISPIN.

Et c'est donc pour le trésor que vous payiez la maison si généreusement?

GERONTE.

Mon ami, ne disputons pas; qu'importe la somme? Arrangeons-nous.

CRISPIN.

Jy consens.

GERONTE

Je te donne cinquante louis.

CRISPIN.

Adien.

GERONTE.

Je t'en donne cent.

CRISPIN

Autien.

GERONTE

Deux cents et mon amitié.

CRISPIX

Cela ne fait que deux cents.

GERONTE

Que veux-tu donc?

LE TRÉSOR SUPPOSÉ,

CRISPIN.

Voici mon ultimatum. Nous irons ensemble déterrer le trésor.

GERONTE.

Ensemble? ne crains rien, je t'en tiendrai compte.

CRISPIN.

Nous irons ensemble, nous l'apporterons ensemble, tenant chacun une anse de la cassette.

GERONTE.

Ah! fripon.

CRISPIN.

J'aurai sur le trésor la somme de trente mille francs.

GERONTE.

Le voleur!

CRISPIN.

Décidez-vous, mon maître peut venir, et je dis tout.

GERONTE.

Et tu veux trente mille francs.

CRISPIN.

Mais, monsieur, vous n'êtes pas raisonnable; je vous donne ce trésor pour un morceau de pain.

GERONTE.

Un morceau de pain! le misérable! Sais-tu ce qu'il en coûte pour gagner trente mille francs? Tu es avare, Crispin, c'est un vilain défaut.

CRISPIN.

Voici mon maître, je vais...

GERONTE.

Ne dis rien, ne dis rien; nous causerons de cela.

CRISPIN.

Decidez-vous, mousieur; treute mille...

GERONTE.

Tris-toi done, maiheureux! Nous nous arrange-

SCÈNE XVI

LES PRECEDENS. DORVAL.

DURYIL

Voila le double, thit entre nous sous seing-prive, en attendant le contrat cu torme. Lui signe : avec la complaisance d'y mettre votre nom.

GERONTE, preud la piume-

Vavous. Pour la somme de ceut...

DORYYL

Cent cinquance mille trancs.

GERONTE

Cui. ie vois

(Il pase le papier.)

CRESPEN, à part-

Il ne sigue pas

DURY LL.

Vous avez signe, monsieur Geronte?

GERONTE, tenant toujours la plume-

Je vais signer, je vais signer. Vraiment je suis ennante d'avoir mis de l'ardre dans vos adaires.

CRISPIN, à pare

I re signe pas.

DORVAL.

Vous voudriez peut-être eutrer dans la maison?
6280NUS.

Cui, tout de suite, je vous l'avoue. A mon âge ou

est pressé de jouir : d'ailleurs on est bien aise d'examiner une acquisition.

DORVAL

Mon valet a dû vous remettre les cless.

GERONTE, tenant toujours la plume.

Non, il ne me les a pas encore remises.

DORVAL, à Crispin.

Comment! tu n'as pas donné les cless?

CRISPIN.

Monsieur, j'ai cru devoir...

GERONTE.

Je les lui ai demandées, cependant.

DORVAL, avec une colère seinte.

Pourquoi n'as-tu pas donné ces cless?

CRISPIN.

Eh bien! monsieur, s'il faut tout dire, c'est parce que...

GERONTE, vivement.

C'est bon! c'est bon! Ne le grondez pas, monsieur. C'est égal: un moment de plus ou de moins. (Bas a Crispin.) J'accepte, j'accepte.

DORVAL.

Non, monsieur, il faut que je sache...

CRISPIN.

Je vais vous le dire, monsieur; je vais vous le dire.

GERONTE, vivement.

C'est assez! paix donc! Ne vous emportez pas: ce pauvre garçon n'a aucun tort; c'est un honnête serviteur. (Bas à Crispin.) J'accepte, coquin!

CUMEDIA.

DORVAL

il y a quelque mystere la dessous. Je veux absoluzent savoir pourquoi il ne veut pas donner ces cleis.

CHISPEN

Eh bien! c'est parce que...

GERUNTE, a park

il va tout dire.

CRISPIN

Test parce que vous n'aviez pas signe tous deux.
Tu'on ne doit rien donner avant la signature.

DORVIL, wer meetana

Comment, miserable' tu suspectes la probite de nonsieur Geronte! un si honnête homme, si estinable, la vertu même'

GERONTE.

Il a raison; l'on ne peut Bre trop en garde contre a nauvaise foi. Il y a tant de fripons dans le monde!

DORVAL

Uni. des iripons; mais vous...

GERONTE.

os interêts, et pour le tranquilliser, voilà ma signaure. (Il signe.)

DO)RVAL

Via.

CRISPIN, a part.

Boul il est pris.

DURVIL

tilons, monsieur Geronte, je pardonne à ce zi le-la; mais a condition qu'il vous tera ses excuses le l'indigne soupçon qu'il a conçu.

GERONTE.

In il me donne les cieis; c'est tout ce que je veux.

LE TRÉSOR SUPPOSÉ,

DORVAL

Allons, maraud, conduis M. Géronte dans sa maison.

GERONTE.

Donne les clefs, Crispin, j'irai bien seul. CRISPIN.

Monsieur, mon devoir est de vous y conduire.
GERONTE.

Allons, viens donc, puisque tu le veux; mais passons par le petit escalier, nous y serons plutôt.

DORVAL.

Adieu, M. Géronte. Je sors aussi de mon côté. GERONTE.

Adieu.

(Géronte et Crispin sortent par la petite porte.)

SCÈNE XVII.

DORVAL, seul.

Bon! je le tiens. Quand il verra son avarice trompée, il deviendra plus traitable, et moi, je serai généreux. Entre un avare et un amant, je sens quelle est la différence.

SCÈNE XVIII.

DORVAL, LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

Eh bien, Dorval?

DORVAL.

Tout est fini: ils vont fouiller dans la cave.

LISETTE.

Ils n'y trouveront pas même du vin.

DIORN AL

The wome demande pandem: Caispin m's dit qu'en y

DUCIDE

Drill wa mise?

DUB'N MI.

le me sais: mais il dit que celle sera plaisant.

DECIDE.

Durval.. metre bendeur est assure.

DIOTEN: MIL.

Mil. Lucille. je suis bien plus beuneur que vous un remanne : tous les biens une viennent à la ière.

LUCIMH.

Que vous est-il dime accive?

DUEV MR.

En soutant pour fince fince l'acte de vente, j'ai rigir les plus bamenses nouvelles, et bientit ma forrince reliablie...

THEOD.

DISSETTIBE.

Examinent : jir anviis antiendra....

DUCTOR BY DORWAL

Quani! dirija "

DISSETTUE. priès de la parte.

Non. pas enem.

DECIDE BY DORWAL

His distancement he tressure.

THE THE

De nous bissons pas surprendre.

OHOTOR.

Parline bas.

enhanne. It. It.

LE TRÉSOR SUPPOSÉ,

DORVAL.

Écoutons bien.

LUCILE.

Viennent-ils?

LISETTE.

Je n'entends rien.

ENSEMBLE.

Je ne sais ce qui m'agite: Est-ce crainte? est-ce désir? Ah! comme le cœur palpite Dans l'attente du plaisir!

LISETTE.

Écoutez: je crois entendre.... Ce sont eux.... certainement; Ils s'avancent lentement.

LUCILE ET DORVAL.

Ne nous laissons pas surprendre.

ENSEMBLE.

LISETTE.

Parlez bas, retirez-vous.

LUCILE ET DORVAL.

Observons, et taisons-nous.

(Ils se cachent.)

SCÈNE XIX ET DERNIÈRE.

GÉRONTE, CRISPIN.

(Ils entrent tenant chacun une anse de la cassette.)

GERONTE.

Mais, maraud, lâche donc cette cassette.

CRISPIN.

Pas si bête.

GERONTE.

Crains-tu que je ne te trompe?

CERPIN.

densieur, je suis tres-craintif de mon naturel.

GERONTE.

Elt hien! novemes-la donc; et puisque l'avarier te rend harbare, prends ta part, coquin, et fuis si loin que je ne te revoir jamais.

CREPT.

Dites, dites: les complimens ne une seduisent roint.

GERONTE

Crispin, où est la cles?

CRESPIN.

Vois la tenez, monsieur.

GERONTE.

Oh! r'est vrai : ton manvais procede m'agite tellement...

CRESPIN.

L'eclat des pierreries vous rendra la raison.

GERONTE.

Mais cette cassette est bien legère.

CBESPIN.

I. ne faut pas un quintal de diamans pour einq cent milte livres.

GPRONTE.

Crispin, la clef ne tourne pas: tu devrais hien n'alter chercher quelqu'autil pour forcer la serrure.

CRESPIN.

Non pas, non pas; nous en viendrons à bout.

GERONTE.

Th bien, bourreau' je l'ouvre. La voila... Ciel' je suis mort, il n'y a rien!

. Horva. Lucit et Lisette sont au fond et abservent.)

LE TRÉSOR SUPPOSÉ,

CRISPIN.

Comment, rien?

GERONTE.

Elle est vide! ô dieu! je suis perdu, ruiné! CRISPIN.

Monsieur, calmez-vous; voilà un papier.

GERONTE.

Eh! que m'importe ton papier? misérable! Je me meurs, on m'égorge!

CRISPIN.

Ce papier nous indique peut-être l'endroit où est le trésor.

GERONTE.

Ah! tu crois... O ciel! lisons.... Je n'en puis plus.... lisons:

« Trésor pour mon fils. »

CRISPIN.

Eh bien! je vous le disais. Ouvrez le papier, lisez. GERONTE.

Ah! Dieu! serait-il vrai? Je tremble.... Voyons. (Il lit:)

« Mon cher fils, le plus beau des trésors est de

» savoir s'en passer... le travail, l'économie et la fru-

» galité valent mieux que tous les diamans de l'uni-

» vers. »

Plus d'espoir! c'est fait de moi! (Il tombe dans un fauteuil.)

(Ils approchent tous l'un après l'autre, et chacun suit à la réponse brusque que lui fait Géronte.)

LUCILE.

Mon oncle.

GERONTE.

Laissez-moi.

LISHTTB.

Monsieur.

GEBONTH.

Va-tien an diable!

CRISPIN

Munsieur Gerante.

GERUNTS.

Laquin! marami! scelera!

DURYAL.

Monsieur Geronce.

GERUNTE

* l'autres! vous voila .. vous?

DURANL.

Onia, mansieur: et je veux crimer voare chagrin. GERONTA.

Cast difficule.

DORY.M.

Le vois que ma maison vous deplaît.

GERUNTE.

Fort.

CHISPUN

Elle est trop chere.

DOBA HT

Eh bien! je vous offie de la reprendre, et dechirons-nutre billet.

GERONTH.

Decinirans, dites-vans? O man, cher Durval...
rous me rendez la ve... dechirans, dechirans.

DURW 11.

Un moment. Vous savez que frame la charmante Lacrie: le recour de mon pere, en retantissant ma brume, me rend digue de vorre niece. Accordez-mui, a main et dechirons notre billet.

LE TRÉSOR SUPPOSÉ.

GERONTE.

Y consens-tu, Lucile?

LUCILE.

Je n'y mettrai point d'obstacle.

GERONTE.

Touchez-là, Dorval, et déchirons, déchirons.

DORVAL.

Un moment! attendons que le contrat soit fait. Appelons d'abord le notaire, puis déchirons notre billet.

GERONTE, haut

Qu'on aille chercher le notaire, et déchirons, déchirons.

CRISPIN.

Pour nous, Lisette, qui n'avons rien à déchirer, unissons nos cœurs et nos fortunes.

LISETTE.

Et, pour être heureux, gardons-nous d'écouter aux portes.

CHŒUR FINAL.

Que tout cède au transport qui m'inspire; Oublions un moment de douleur: Doux hymen! à présent tout conspire A fixer près de nous le bonheur.

FIN.

1.1%

RENDEZ-VOUS BOURGEOIS.

OPERA-ROTTFON EN UN ACTE.

REPRESENTE POUR LA PARMIÈRE POIS SUR LE MA. ATRE DE 2 OPERA-COMIQUE, LE Q MA. 1867.

PERSONNAGES.

M. DUGRAVIER.

REINE, sa fille.

LOUISE, sa nièce.

CESAR, amant de Reine.

CHARLES, amant de Louise.

JULIE, femme de chambre.

BERTRAND, valet de M. Dugravier.

JASMIN, valet étranger, amant de Julie.

La scène est dans la maison de campagne de M. Dugravier, près du village de Bondy.

AVERTISSEMENT.

5: le mérite d'un ouvrage se basait sur le nombre de ses représentations. Impéra comique des Rendezrous hourgeois servit le chef-d'œuvre de son auteur. Cette bouffonnerie, à laquelle M. Hoffman n'attachait aucune importance littéraire, fut le résultat d'une esnece de défi. Quelques acteurs refusaient de croire one l'ecrivain à qui l'on devait Euphrosine, Stratonice. Meder., et autres drames, pût jamais descendre aver sucrès jusqu'à la farce. Excité par ce doute, M. Hoffman conçut ses Rendez-vous. Lors de la lecture qu'il en sit un comité, un rire inextinguible s'empara des juges; mais, an lien d'être désarmés, anclanes-uns décidérent que cette pièce n'était pas d'assez hou ton pour leur theâtre. Heureusement cet avis ne fut pas celui de la majorité. L'ouvrage étant recu. Nicolo s'empressa de le mettre en musique: mais lorsqu'il fallut distribuer les rôles, une clameur ue haro s éleva de la part des notabilités sociétaires de l'époque qui compossient la troupe dorce et la troune de ser-blanc : la première comptait pour maîtres Elevion et Martin: la seconde était commandée par Gavandan. Madame Saint-Anbin fut la scule qui ne retusa pas de prêter aux Rendez-nous hourgeois l'appui de sa haute renommée; Juliet et Lesage se joignirent elle. Fluet et Paul, qui n'étaient encure que pensionnaires, se chargérent, l'un du rôle de Cesar, l'autre de celui de Joujou, chacun d'eux mit dans

son personnage une originalité remarquable. La pièce réussit: mais pendant plusieurs représentations consécutives des sifflets protestèrent contre le genre de l'ouvrage; enfin le comique des situations, le naturel du dialogue et la gracieuse mélodie de la musique triomphèrent de tous les scrupules, et procurèrent à cette spirituelle débauche d'un homme supérieur, une vogue qui ne s'est pas démentie depuis plus de vingt ans. Cette dernière circonstance nous a déterminé à placer les Rendez-vous bourgeois dans notre collection. Une pièce qui obtient un succès si soutenu n'est pas entièrement indigne de l'attention du lecteur. Au surplus, une autre considération ne nous permettait pas d'hésiter. Depuis long-temps des acteurs de Paris et des départemens ajoutent à leurs rôles des plaisanteries et des lazzis de tréteau qu'on pourrait attribuer à l'auteur. La pièce, telle que nous l'imprimons, est conforme à une édition avouée par M. Hoffman: il est juste qu'un écrivain ne soit chargé que de ses propres fautes.

RENDEZ-VOUS BOURGEOIS.

Le théâtre représente un salon; au fond, une porte par laquelle on vient du dehors. Sur le côte, à droite, la porte de l'appartement du père; à gauche, vis-à-vis, celle de l'appartement des demoiselles. De chaque côte, sur l'avant-scène, un cabinet. A droite, près du cabinet, une fenême qui s'ouvre sur le jardin. Paus le salon, des fautouils, des chaises et une table avec un tupis.

N. B. La droite et la gauche s'entendent toujours rela tivement au spectateur.

SCÈNE PREMIÈRE.

JASMIN, seul.

(Il entre par la fenêtre.)

Box! il n'y a personne. Si l'aimable soubrette ponvait venir un moment! Grâce an treillage qui tapisse ce mur, j'entre et je sors sans danger: le chemin n'est pas des plus commodes, mais au moins je ne risque pas de rencontrer quelqu'un sur l'escalier. Les maîtres sont à la promeçade, Julie viendra sans doute; attendons, et au moindre bruit nous prendrous notre essor.

AIR.

Autrefois pour plus d'un maître L'ai courn plus d'un hasard, L'ai saute par la fenêtre, L'ai franchi même un rempart, Et souvent dans sa colère. Un jaloux tres-vigoureux. A payé d'un dur salaire Des efforts si généreux. Après mainte course vaine, Quand j'avais pu réussir, Le valet avait la peine, Et le maître le plaisir.

Mais aujourd'hui ce n'est plus pour un maître, Que je me glisse en un galant réduit; J'entre et je sors vingt fois par la fenêtre, Mais c'est pour moi que l'amour m'y conduit.

Je viens voir celle que j'aime,
Mon désir seul est ma loi;
Je travaille pour moi-même,
Mal et bien, tout est pour moi.
Après mainte course vaine,
Je parviens à réussir;
Et si j'ai toute la peine,
J'ai moi seul tout le plaisir.

J'entends parler..... c'est Julie. Diable! quelqu'un est avec elle : plaçons-nous derrière nos retranchemens.

(Il repasse par la fenétre.)

SCÈNE II.

JULIE, BERTRAND.

JULIE.

Monsieur Bertrand, laissez-moi; vous êtes toujours à me suivre.

BERTRAND.

Parguienne! je vous suis, parce que je vous aime.

JULIE.

Et moi, je vous évite, parce que...

RESTRAND.

N'achever pas, mam'zelle, je vois ce qui va venir; mas vens u en dites pas tant a tout le monde, et le nea, l'asmin.... (Jasmin coente par le fenêtre.)

JULIE.

Eichten?

BERTRAND.

Oni. le domestique du seigneur dont la campagne es près de celle-ci: vons savez bien ce que je venz dire.

JUNIE.

Quand cela serait, que l'importe? es-tu mon père, mon oncle, mon mari?

RESTRAND.

An' il vons faut le valet d'un grand seigneur! fi' mam'zelte, que c'est vilain d'être ambitiense!

JULIT.

C'est que l'ai le cœur bien place.

BERTRAND.

En' morgne' il ne fant pas tant faire la rencherie: nons servons le même maître, un bon bourgeois de Paris. Il Dugravier, ci-devant marchand de bois, e: maintenant honnête homme retire.... et qui n'en es' pas plus n'er pour ça: faites comme lui, mam'zelle

SCÈNE III.

LES PRECEDENS, JASMIN, m. dehors de la impire.

JISHIN, & part.

Ce drôle ne la quittera pas.

JUITE, a part

4i. voila Jasmin.

BERTRAND.

Mam'zelle Julie!

JULIE.

Eh bien?

BERTRAND.

Je vais vous dire un secret.

JULIE.

Dis vîte, et va-t-en.

BERTRAND.

Not' maître va partir pour Paris.

JULIE.

Partir pour Paris!

BERTRAND.

Je serai obligé de l'y accompagner.

JASMIN, à part.

Bon voyage!

BERTRAND.

Promettez-moi que pendant mon absence Jasmin ne viendra pas ici.

(Jasmin entre et se cache derrière la porte du cabinet.)

JULIE.

Oh! je te promets qu'il ne viendra pas.

BERTRAND.

Dam'! c'est qu'il y vient queuq'fois, et je gage que c'est par là qu'il entre et qu'il sort, car j'ai vu des trous dans la couche qui est sous la fenêtre, et il est bien aisé de voir qu'on y a sauté.

JULIE.

Des trous dans la couche : c'est quelque chien qui aura gratté.

BERTRAND.

Si j'attrape ce chien-là!...

M'sig.

L'imbécile!

BERTELID.

Tenes, manizelle Julie, faisons la paix

JULLE

Comment?

BERUKLYD

Pour ma journée d'anjourd'hui et de demain, kiesez-moi prendre tant seulement un petit baiser.

JULLE

Un baiser! à toi!

BERTRAND.

Dam! j'en ferais mon profit tout comme un autre.

JULIEL.

Voyez donc le joli petit fantar, pour lui donner ies baisers! Tu n'auras rien.

BERTRAND.

J'an amai, morgue!

(El vaut l'ambrassar.)

TBIU

JUBIE

Nose pas approcher, Je saucai um defendre.

LASMIX, à purt

Lt je n'one approcher, Je ne puis la defendre!

AVELTERA

Qui peut m'en empécher? Je saurai dien le prendre

INSMIN, très-furt.

Maraul!

BERTHAND, elunne.

Quoi que ja viens d'antandra!

JULIE, malignement.

C'est quelqu'un qui t'appelle en bas.

BERTRAND.

Peut-être bien qu'il est là-bas.

JULIE, JASMIN, à part.

Descends donc, Oui, descends, tu l'attraperas.

BERTRAND, à la fenêtre.

Attends, attends, je vais descendre.

JULIE.

C'est quelqu'un qui veut un baiser.

BERTRAND, à la fenêtre.

Attends, attends, je vais descendre.

JULIE.

On ne peut le lui refuser.

JASMIN, embrasse Julie.

Moi, sans effort, je sais le prendre.

(Il se cache derrière le tapis.)

BERTRAND.

Oui, je m'en vais aller là bas;

Nous verrons s'il ose m'attendre.

JULIE, JASMIN, caché.

Cours vîte, tu l'attrapperas; Dépêche-toi, tu vas le prendre.

(Bertrand sort.)

JULIE, à Jasmin.

Tu ne peux plus rester ici.

JASMIN.

Un seul instant.

JULIE.

Non, mon ami.

JASMIN

Comment puis-je descendre?

Bertrand rôde là-bas.

JULIE.

Attends, et tu verras
Comment je sais m'y prendre.
Je vais bien l'attraper;
Par fois il fant tromper;
Car en amour comme à la guerre.

Un peu de ruse est necessaire.

(Bile purie pur la tenitre.)

Bertraud!

BERTRAND, dans le jurin.

Eh bieu "

JULIE.

Pour t'apaiser,

Viens prendre ce petit baiser.

BERTRAND

Vraiment?

JULIE

Vieus, que je te le donne.

BERTRAND.

Ah! vous êtes une tripoune, Vous voulez encor m'attraper

JULIE

Non, je ne veux point te tromper.

BERTRAND.

J'y cours.

JULIB

Par fois il faut tromper.

JASMIN

Elle sait bien tromper.

THEATRE & IL

JULIE, JASMIN.

Mais en amour comme à la guerre, Un peu de ruse est nécessaire.

JULIE.

Allons, descends; je tremble....

JASMIN enjambe la fenétre.

Ma Julie , à revoir !

JULIE, JASMIN.

Tu reviendras } ce soir.

Nous souperons ensemble.

(Jasmin disparalt.)

JULIE.

J'entends Bertrand, rentrons au plus vîte.

SCÈNE IV.

JULIE, BERTRAND.

RESTRAND cont ambresse Inlia

DUGBA VIER.

As-tu peur?

BERTRANG

Ma foi ' nous demeurens dans une maison qui est mantee toute seule au com d'un baix, et quel bois encore la forêt de Boudy!

DUGBAVIER.

Poltron 1

BERTRAND.

Ah! il n'y a pas à s'y fier. Pas plus tard qu'hier, ou a voie le cheval du cure; j'ai peur qu'ou ne me roie aussi.

DUGRAVIER.

Imbecile' on me volerait plutôt que toi.

BERTRAND.

Ce vovage est donc bien presse pour vouloir partir re sour?

DUGRAVIER.

Mon ami, tu es pradent, je puis me confier a tor?

BERTRAND.

Vous pouvez me conter tous vos secrets, je sussur : tout ce que vous me dites m'entre par une orestle et me sort par l'autre; c'est comme si vous ne parlies pas.

DUGRAVIER.

st houndte. Apprends te il faut, me demantariage pour leurs fils.

geois; vous niêtes pas

N. Iqui d**eme**ure presida

BER'TRAND.

M. Josse?

DUGRAVIER.

Oui, M. Josse; l'autre est M. Rose, ce gros traiteur de la rue au Foin, tu sais?

BERTRAND.

Oui, monsieur, la rue au Foin, j'y ai mangé queuqu'fois. Diable! v'là deux filles qui ne seront pas à plaindre, l'une verra toujours de l'argent, et l'autre est sûre de ne pas mourir de faim.

DUGRAVIER.

J'ai rendez-vous ce soir pour traiter l'affaire à souper.

BERTRAND.

. T) . C .

Allons, monsieur, partons. Il va faire nuit.

DUGRAVIER, appelant.

Julie! Julie!

JULIE, accourant.

Monsieur?

DUGRAVIER.

Dis à ma fille et à ma nièce que je veux les voir avant de partir. (Julie sort.) Bertrand, tu crois donc que ce bois n'est pas sûr?

BERTRAND.

Il n'y a pas de jour qu'on n'y voie queuqu' chose dans ce bois-là.

DUGRAVIER, à part

Diable! s'il disait vrai! (Haut.) N'aie pas peur, mon garçon, je suis avec toi. (A part.)-Ce bois-là m'inquiète.

SCÈNE VI.

LES PRÉCEDENS, REINE, LOUISE, JULIE.

QUINQUE.

REINE ET LOUISE.

Mon père, } vous allex partir?

DUGRAVIER.

Oni, mes ensans, je vais partir.

EYSEMBLE.

Le temps est beau, la route est belle, La promenade est un plaisir.

REINE, à parl

Bon! bon! il va partir, César pourra venir.

BERTRAND.

Le temps est beau, la route est belle, Mais en plein jour c'est un plaisir.

LOUISE, à part.

Bon! bon! il va partir, Charles pourra venir.

DUGRAVIER.

Et demain je dois revenir Avec une bonne nouvelle.

REINE ET LOUISE.

Avec une bonne nouvelle.

DUGRAVIER.

Ah! j'ai le plus joli projet....
REINE ET LOUISE.

Dites-nous ce joli projet.

DUGRAVIER.

Non, non, c'est encore un secret. Bertrand aurait voulu différer ce voyage, Il dit que des voleurs sont dans le voisinage.

LES TROIS PEMMES.

Bon! bon! Bertrand est un poltron.

BERTRAND.

Bertrand l'a dit, il a raison.

DUGRAVIER.

Oui, je le crois un peu poltron; Pourtant, sermez bien la maison.

BERTRAND.

Partons sans plus attendre, La nuit va nous surprendre; Cela me fait frémir.

REINE ET LOUISE.

Adieu! mon père. Adieu! mon oncle.

DUGRAVIER les embrasse.

Adieu! ma belle.

JULIE, à part.

Eh! pourquoi donc, mademoiselle, Le presse-t-elle de parțir?

RESEMBLE.

Le temps est beau, la route est belle, La promenade est un plaisir.

REINE ET LOUISE, à part.

Bon! bon! il va partir, L'ami pourra venir.

(Dugravier sort, Reine et Louise le conduisent.)

SCÈNE VII

IULIE, muie.

Ah! ces demoiseiles veuleut le voir monter a cheval. Il y a ici quelque chose qui m'étonne: ces jeunes filles qui s'effravaient toujours quand monsieur nous quittait. le pressent anjourd'hui de faire son voyage. Y nurait-il quelque rendez-vous! oh' non, impossible. Mademoiseile Louise est l'innocence même, et majemoiseile Reine est fière comme son nom. Ah! mes incres maîtresses!

COUPLE FS.

Quoi: rien n'a par vous animer.'
Quoi: d'un amant le doux langage.
N'a pas en l'art de vous charmer.'
En verite, c'est grand dommage.
Un leune cour peut-il s'armer.
D'une rigueur aussi severe.'
S'il est un âge pour aimer.
N'est-ce pas l'âge ou l'on sait plaire.'

Ah! profitons de nos beaux jours;
Comme un eclair le printemps passe;
Les ris, les jeux et les amours.
Plaisirs, tendresse, tout s'efface.
Aimons, aimons quand il le faut;
Trop differer serait demence;
Nous serous tristes assez tôt.
Sons nous y prendre encor d'avance.

DUGRAVIER.

Non, non, c'est encore un secret. Bertrand aurait voulu différer ce voyage, Il dit que des voleurs sont dans le voisinage.

LES TROIS FEMMES.

Bon! bon! Bertrand est un poltron.

BERTRAND.

Bertrand l'a dit, il a raison.

DUGRAVIER.

Oui, je le crois un peu poltron; Pourtant, fermez bien la maison.

BERTRAND.

Partons sans plus attendre, La nuit va nous surprendre; Cela me fait frémir.

REINE ET LOUISE.

Adieu! mon père. Adieu! mon oncle.

DUGRAVIER les embrasse.

Adieu! ma belle.

JULIE, à part.

Eh! pourquoi donc, mademoiselle, Le presse-t-elle de parțir?

· BRSEMBLE.

Le temps est beau, la route est belle, La promenade est un plaisir.

REINE ET LOUISE, à part.

Bon! bon! il va partir, L'ami pourra venir.

(Dugravier sort, Reine et Louise le conduisent.)

SCÈNE VIL

JULIE, scale.

Ah! ces demoiselles veulent le voir monter à cheval. Il y a ici quelque chose qui m'étonne; ces jeunes filles qui s'effrayaient toujours quand monsieur nous quittait, le pressent aujourd'hui de faire son voyage. Y aurait-il quelque rendez-vous? oh! non, impossible. Mademoiselle Louise est l'innocence même, et mademoiselle Reine est fière comme son nom. Ah! mes chères maîtresses!

COUPLESS.

Quoi! rien n'a pu vous animer?
Quoi! d'un amant le doux langage
N'a pas en l'art de vous charmer?
En vérité, c'est grand dommage.
Un jeune oœur peut-il s'armer
D'une rigueur aussi sevère?
S'il est un âge pour aimer,
N'est-ce pas l'âge où l'on sait plaire?

Ah! profitons de nos beaux jours;
Comme un éclair le printemps passe:
Les ris, les jeux et les amours,
Plaisirs, tendresse, tout s'efface.
Aimons, aimons quand il le faut;
Trop différer serait démence:
Nous serons tristes assez tôt,
Sans nous y prendre encor d'avance.

SCÈNE VIII.

JULIE, LOUISE.

LOUISE.

Julie, tu es seule! tant mieux! j'ai bien des choses à te dire.

JULIE.

Je vous écoute, mademoiselle.

LOUISE.

Mais, je ne sais par où commencer.

JULIE.

Commencez par le commencement.

LOUISE.

Ah! Julie, je me repens bien de ne pas t'avoir parlé plus tôt; je ne serais pas aujourd'hui dans l'embarras.

JULIE.

Pauvre petite! qu'avez-vous donc qui vous tourmente?

LOUISE.

Depuis trois mois que je demeure chez mon oncle, tu crois que je ne pense à rien?

JULIE.

Ah! vous pensiez! en voilà la première nouvelle.

LOUISE.

Oui, je pensais... à quelqu'un...

JULIE.

Auriez-vous un amant, par hasard?

LOUISE.

Non, mademoiselle, je n'ai point d'amant, mais j'ai un bon ami.

IL LIB.

tir, c'est bien différent. Et d'où vous est-il venu

LOU!SB.

Ti suis que depuis que je suis orphédice, je deneurais ches une vielle parence; et dans la maison mene. Il y avait un jeune homme.

JULIE.

Lu jeune bomme!

LOUISS.

I se nomme Charles, a est-ce pas que c'est un joir nom.

ILLE

Tres-wii quand on se nomme Charles, on est a roup sur un homme wer aimadie Et comment wearous lie connaissance

QUU PESES.

LUCISE.

Trus les lours il me regardait.

Et le le regardais de même.

Un soir il me dit qu'il m'annant.

Et le repondis le vous aime.

Pris apres, lui dis-le, eutre nous.

Il lant savoir a qui l'an parie.

Monsieur, comment vous nommer-vous.

Il m'a repondu le suis Charle.

16 i._~.

I vous a dit word cela !

Lu (158.

Il est voit simple et sans façou . Mais sa rigure est bien generile . El quolque re soit un garcon . Il est sure comme une rite. 394 LES RENDEZ-VOUS BOURGEOIS,

J'y pense avec contentément, Avec plaisir aussi j'en parle: Non, je n'aurai jamais d'amant, Je ne veux que mon ami Charle.

JULIE.

Ah! il n'y aura rien à dire.

LOUISE.

Il sait lire, écrire et compter:
Ah! c'est vraiment un talent rare;
Il sait danser, il sait chanter,
Il sait jouer de la guitare.
Puis il a de l'esprit vraiment,
Il faut l'entendre quand il parle;
Va! je me passe bien d'amant,
Quand je suis avec l'ami Charle.

JULIE.

Mais ce jeune homme si aimable veut sans doute vous épouser?

LOUISE.

Il m'épousera quand je voudrai.

JULIE.

Et depuis trois mois que vous êtes ici, vous ne m'avez rien dit de cela?

LOUISE.

Je n'osais.

JULIE

Eh! pourquoi osez-vous à présent?

LOUISE, en hésitant.

C'est que Charles est près d'ici.

JULIE.

Près d'ici?

LOUISE.

Oui, il se promène autour du jardin; il a remarqué qu'il y avait un trou à la haie du verger.

JULIE

Ah! il a vu cela? (A part.) Quelle innocente!

Et si tu veux, il pourra venir ici sans qu'on le sache.

JULIE.

Comment prétendez-vous le faire entrer?

LOUISE

Si tu voulais en parler à ma cousine, elle le laisserait peut-être souper avec nous.

JULIE.

Parler à votre cousine? vous n'y pensez pas: à votre cousine, qui est la sévérité même, et qui ne veut ni amant, ni bon ami!

LOUISE

Oh! tu pourrais lui tourner cela d'une certaine façon... Tu as plus d'esprit que moi. Ah! Julie, parle-lui en, je t'en prie, tu ne t'en repentiras pas. La voici: je me sauve, elle me fait peur.

JULIE.

Je me garderai bien de lui en rien dire, c'est une vertu trop farouche: retirons-nous.

SCÈNE IX.

JULIE, REINE

REINE

Julie!

JULIE

Mademoiselle?

REINE

Restez, j'ai à vous parler; mais avant tout, je vous prie de ne tirer ancune conséquence maligne de ce que je vais vous dire.

JULIE

Pourquoi craignez-vous...

REINE, wee berté.

Je sais que les domestiques sont portés à mal penser de leurs maîtres, et qu'ils se plaisent à noircir les actions les plus innocentes.

JULIE

Mademoiselle, ce préambule m'étonne. J'ai pour vous la plus prosonde estime.....

REINE.

Je n'ai pas besoin de votre estime, mais de votre discrétion.

JULIE.

De ma discrétion?

REINE, sechement

Je vous ai déjà dit de ne tirer aucune conséquence de mes paroles.

JULIE

Parlez, mademoiselle. (A part.) Comme elle est douce!

REINE.

J'ai connu à Paris une personne très-honnête es très-estimable; cette personne désire me parler d'une affaire très-intéressante, et je crois qu'elle pour: à bien venir ce soir...

JULIE.

Quand elle voudra, mademoiselle, je l'introduirai

REINE.

Ce monsieur...

JULIE

Ah! c'est un monsieur?

REINE.

C'est un monsieur.

ICL.B. a para

l'y suis. C'est le jour des confidences.

RELNE

I m's flut demander un moment d'entretieu, et e mois devoir y mettre de la carconspection; vous avez que le monde est prompt a soupçonner les eunes personnes.

JULIB.

Et dien miustement.

BEINE.

. L. 4.

Que les hommes sont mechans!

Que les femmes sont a planare!

Elles aut toujours a crainare

Les propos tes medisaus.

Pour un leune fomme heu fait.

Si le marque le l'estime.

Tout missiot qu'un le suit.

Le monde un en fait un reune.

Et de la plus pure estime.

Il me fait faire un secret.

Comme si d'était un reune.

Que les fommes sont méchans : etc.

Et si cet homme est minable.

D'une igure greadle.

La mon dien, d'est encor pas.

Econtes nos stourdis.

Ils vour tire que le d'une.

Et que s'i stati mar tait.

Sans esprit, vieux et hen laid.

Il n'en serait pas le même.

Que les hommes sont mechans, etc.

JULIE.

Le monde n'a pas le sens commun, car un aimable garçon convient parfaitement à une fille aimable.

REINE.

Celui-là est fort honnête; il se nomme César.

JULIE

César! ce doit être un bien brave homme.

REINE.

Sans doute: mais malgré cela, comme je ne veux pas l'entretenir en secret, je désirerais qu'il pût venir.....

JULIE.

J'entends, mademoiselle; qu'il pût venir souper ici, puisque monsieur votre père n'y sera pas.

REINE.

Je n'y vois pas d'inconvénient. Ainsi, je voudrais que vous en parlassiez à ma cousine; elle a grande confiance en vous, elle vous aime; recommandez-lui donc de n'en rien dire à mon père: elle est un peu simple, ma cousine, et par étourderie, elle pourrait faire penser...

JULIE.

Mademoiselle, je ne me charge pas de cela.

REINE.

Eh! pourquoi?

JULIE.

Cette pauvre innocente! cela pourrait lui donner des idées..... Tenez, la voici, parlez-lui vous-même. les domestiques ne doivent pas traiter des affaires si délicates. (A part.) Bon! c'est pour lui apprendre à s'expliquer plus franchement.

SCÈNE X.

LES PRECEDENS, LOUISE.

LOUBE, bas à Julie.

Eh bien! as-tu parlé?

JULIE, has à Louise.

O mon dieu! non; elle est trop sévère, intraitable.

REINE, à part

Je ne suis comment m'y prendre; cette petite niaise m'embarrasse plus que ne ferait une fille d'esprit.

LOUISE, à Julie.

Je ne sais comment lui conter cela

JULIE, à part.

Les voilà aux prises, qu'elles s'arrangent.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

REINE, LOUISE.

LOUISE

Ma cousine, nous serous donc seules à souper?

REINE

Mais selva toute apparence.

LOUISE.

N'est-il pas vrai que c'est bien triste?

REINE.

Est-ce que rous aimeriez mieux qu'il y est quelqu'un avec nous?

LOUISE.

Oh! quelqu'un, c'est à savoir.

400 LES RENDEZ-VOUS BOURGEOIS,

REINE.

Il y a donc des personnes que vous préféreriez? LOUISE.

Ce n'est pas de moi que je parle, ma cousine; c'est de vous.

REINE, sièrement.

De moi!

LOUISE.

Mais oui, si vous vouliez qu'il y eût quelqu'un, moi je voudrais aussi.

REINE, de même.

Et sur quoi jugez-vous que je le veuille?

LOUISE.

Je ne juge pas, ma cousine : je dis cela comme çà, sans conséquence.

REINE, vivement.

Voyons, voyons, répondez.

LOUISE, à part.

Ah! quel ton sec et dur!

REINE.

Si par exemple un jeune homme.....

LOUISE, à part.

Un jeune homme!

REINE.

Aimable et bien fait....

LOUISE, à part.

Ah! mon dieu! elle connaît Charles.

REINE.

Venait me voir et restait à souper, dites, Louise. que penseriez-vous?

LOUISE souriant.

Je penserais que c'est votre bon ami.

REINE, severement.

Mon bon ami! et vous croyez que i'ai un bon ami?
LOUISE, acec tratace.

Je ne crois rien, ma consine. A part., Ah! mon lieu. Charles ne viendra pas.

BELLAL, se connuciament

Vous oseriez donc leceroù un bou ami dans l'absence de votre auciel.

WEST, I year

Elle veut savoir mon secrei.

BLINE, Verenician

Repondez donc.

LOUISE.

Nou, ma coesine, ie ne le recevrais pas. (Apart.) Oh, comme eile est un chante!

Bellen, e ace

Pas moyen de lui faire conordre raison.

LOUISE

Nous souperous lone senies?

BLINE, garemens

Oui!

LOUISE, 1 page

Tana pist

SCHNE XIL

LES PRECEDENS, JULIB.

JULIE, 1 pure

Elles se boudent, le vois les raccommoder. Bas a Teme. En bien! monemoiseile?

RELINE, a Jaine.

Cast me softe.

THEATAR TO IL

402

LES RENDEZ-VOUS BOURGEOIS,

JULIE, à Reine.

Faites toujours venir ce monsieur, je me charge de tout.

REINE.

Vrai?

JULIE, très-bas.

Je vous en réponds; mais qu'il ne se montre pas avant le souper.

REINE.

Bon!

JULIE, bas à Louise.

Eh bien! elle ne veut pas?

LOUISE, de même.

Hélas! non. Le pauvre Charles va s'enrhumer.

JULIE, de même.

Allez le faire entrer, j'arrangerai tout cela.

LOUISE.

Bien sûr?

JULIE, très-bas.

Mais qu'il se cache jusqu'au souper.

LOUISE.

Ah! que je suis contente!

JULIE, haut.

Mesdemoiselles, il me vient une bonne idée; tandis que monsieur soupe joyeusement à Paris, si nous faisions un petit souper gai, pour nous consoler de son absence?

REINE.

C'est bien vu.

LOUISE.

Très-bien vu.

JULIE.

Laissez-moi disposer cela, vous serez contentes.

BRINE.

Fais er que tu voudras.

LOUISE

Tout ce que tu vondras.

Jill IE, bas à Reine.

J'ai em voir quelqu'un sous le berceau près de la vetite porte.

BFINE.

C'est César.

Milli. the a lowerer.

J'ai vu un beau jeune homme près de la haie du verger.

1 OURSE, has

C'est Charles. Il a passe par le trou.

RUNT.

Julie, je te laiser; songe a notre petit souper.

IMISI., bas a Inite.

Charles aura hon annélit.

REINL, has a John.

Il fandrait un peu plus de bonne chère.

J11.11.

Ne craignes rien, mesdemoiselles; il y en mura vom: tout te monde.

Reine sore d'un cête, et Louise de l'autre.)

SCÈNE XIII.

JUILIE, unde

Ah! mes chères maitresses, nous n'arons rien à riens reprocher, et quand is vent hier servir vos amours, rous voudres tuen être indutrantes pour les marers. Oh! le joli petit souper que nous allons faire!

· AIR.

Vive l'amour et la gaîté!
Plus de soucis, plus de tristesse!
Plus de froideur, plus de fierté!
Un bon souper bien apprêté,
Des cœurs unis par la tendresse.
Vive l'amour, etc.

Ah! quel joli moment,
Amour, tu nous prépares!
Point de Bertrand,
Le père absent,
Chacune son amant:
C'est bien dommage assurément,
Que ces momens-là soient si rares.
Vive l'amour, etc.

J'entends mademoiselle Louise, allons nous occuper du petit repas. (Elle sort.)

SCÈNE XIV. LOUISE, CHARLES.

LOUISE.

Mon pauvre Charles, vous avez eu bien de l'ennui d'attendre si long-temps.

CHARLES.

Je ne m'ennuyais pas, mais j'ai vu un homme qui rôdait autour du jardin.

LOUISE.

Vous craignez les hommes?

CHARLES

Pas toujours; mais il y a ici près un bois sur lequel on fait des histoires... Je ne suis pas encore habitué à me trancer seul dans les champs: j'ai été élevé chez ma tante, qui tient pension de jeunes demoiselles : nous étions en sûrete la.

TOURSE.

Fenntez. Charles: ma consine ne sait pas que vous étes ici, et en attendant que Julie lui parle, il faudra vous cacher.

CHARLES.

Ah! Et mi.

101 BE.

Dans et cabinet: vois vois enfermerer en dedans.

e. vois n'ouvrirer que quand je vois appellerai.

CHARLES, overan: k cabinet.

Tovons.

134 181.

Naurez-vous pas peur sans chandelle?

CHARLES.

Non, si vous ne m'i laisser pas long temps.

10. BE

Ça. Charles, vinis in chineries?

CHARLISS.

Mon papa m'a promis de parler à votre uncle nour ca.

かいわ.

TANIES.

Ar pener tonjours an moment On je deviendraj votre femme.

CHARLES.

Rien que d'e penser, dans mon fine Le seus un dour frémissement.

ች አላዋ እና እና የተ

To pense unijours an moment On ie deviendrai votre) femme On Louise sera ma

LOUISE.

Mais lorsque nous serons époux, Dis-moi, Charles, que ferons-nous?

CHARLES.

Alors nous nous dirons : je t'aime.

LOUISE.

Nous pouvons le dire à présent.

CHARLES.

Nous nous le dirons plus souvent.

LOUISE.

Et ce sera toujours de même?

CHARLES.

Mais ce sera toujours charmant.

LOUISE.

J'ai cru que c'était autrement. On dit qu'après le mariage, Le mari n'aime plus autant.

CHARLES.

Quand je serai dans mon ménage, Je ferai comme auparavant.

LOUISE.

Aujourd'hui nous dirons: je t'aime.

CHARLES.

Nous le dirons encor demain.

LOUISE.

Et puis encore après demain?

CHARLES.

Et puis toujours, et puis sans fin.

CHARLES.

LOUISE.

Et ce sera toujours de même, Mais ce sera toujours charmant.

Et ce sera toujours de même? J'ai cru que c'était autrement.

LOUISE

On vient, caches-vous. (Charles entre dans le cubinet ... muche. C'est une consine; ne lui parlons pas, elle decuerait mon secret. (Bile sort.)

SCENE IN

REINE, CESAR.

REINE

Ju, mon ches Cosas, en atendant que Julie sit rouve un expedient pour vous laire soupes avec nous, claus que vous restrex cache dans l'un de ces cabiners.

A.L. ...

Dies-mai, ma reine, y et-il des hommes dans cite mason.

REINE

You, mon pere et Bertrand sont partis.

Citable.

d'asequ'en tâchant de m'introduire dans le verger, ar a dans l'ombre un peut monsieur qui sembiat voir e même dessein. L'a courn sur lui, il a dispara-

BEINE

ce qui venait du bois voisin, mais votre presence re rassure.

MARSED

l'aut que je serai pres de vous. D'ayez aucune reune. In ma reine, je voudrais vous vour ataquee au cous 'es la gands de 'a forêt, pour avoir le plasir le cous défendre.

British

CESAR.

Quand serai-je le roi de ma reine!

REINE.

Ma cousine peut venir, passez dans ce cabinet.

CÉSAR, veut ouvrir le cabinet ou est Charles.

Il ne s'ouvre pas.

REINE.

Eh bien! dans l'autre; enfermez-vous, et attendez que je vous appelle.

CÉSAR.

Bel astre! ne tardez pas à luire pour moi.

REINE, en s'en allant.

Il est charmant! il est charmant!

(Elle sort.)

SCÈNE XVII.

CÉSAR, seul.

Personne ne paraît, il n'est pas encore temps d'entrer dans ma retraite.

(Charles entr'ouvre sa porte, et voit le grand chapeau de César.)

CHARLES, à part.

Ah! mon dieu! qu'est-ce que c'est que çà?

CESAR.

Je vais donc passer une soirée délicieuse! j'entends toujours des amans se plaindre; je n'ai jamais cette satisfaction, tout me réussit.

CHARLES, à part.

Il est bien heureux!

CÉSAR.

D'autres ont affaire à des rivaux redoutables; moi. quand j'ai un rival, je le tue, et tout est dit. (Charles reserme sa porte.) C'est trop de bonheur, en vérité.

AIR.

Fortune : en ce moude Tu isis rop pour moi. La main me seccucie, de ne sais pourquoi: Toujours saus nostacies. Tu combies mes vieux: Pour me resuire benreux, Tu fais les miracles. Air de la laveur Sois done plus trare: Jouissance "are Est pas douce au cœur. Pur quesques auxmes Viens done in utliger: L'amour sans dancer Est presque sans commes. Trompe mes desus Et mes esperances; De que ques soudrances Mor wes pilisus.

Mais l'entends du bruit, il est temps de me retiter. Il mere dans le mannet à droite.

neur dur en finante bene se inte tont on baneje sens este ta que retente.

SCÈNE XVII.

JASMIN, sena

Il entre par la enetre.)

Il n'y apersonne de puis entrer. Songeons l'abord a nous nous cacherons en utendant luile. Il rest aurir les cacheres. And ces cabiners sont fermes, il aut cependant me mestre quesque part, cur si les demoiselles me voyaient, cela dérangerait le rendezvous. Eh! sous cette table!... on se gêne un peu pour quelques instans. (Il soulève le tapis.) Ce meuble n'a pas été fait pour y coucher un honnête homme....je m'y mettrai.

AIR.

Un moment de gêne, Un instant de peine, Nous fait mieux sentir Celui du plaisir. En amant bien tendre, Sans nous affliger, Il me faut attendre L'heure du berger. Espérer et craindre, Jouir et se plaindre, Voilà tour à tour Le sort de l'amour. Mais un peu de gêne, Mais un peu de peine, Nous fait mieux sentir L'instant du plaisir.

Allons, allons, sans plus attendre, Sous ce tapis retirons-nous.

(Il se couche sous la table, dont le tapis, plus court par devant, le laisse voir aux spectateurs. Il chante sous la table.)

> La couche n'en est pas trop tendre, Mais en amour tout semble doux.

(Dans ce moment César et Charles entr'ouvrent les portes de leurs cabinets.)

CÉSAR.

Ma Reine se fait bien attendre.

CHARLES.

Louise se fait bien attendre.

TUTS DEUT.

Mais point de bruit, contraignons-nous

TUTS TELES.

Car pour l'amour tout semble donn, Oui, pour l'amour tout semble donn.

EN TEIO, la reprise de l'air.

Un moment de gêne, Un moment de peine, Nous fait mieux sentir Celui du plaisir. Un amant bien tendre, etc.

SCÈNE XVIIL

LASMIN, sous le tuble: CHARLES, sortent du cubinet.

CHABLES, se crevant send.

Vivous sil y est encore.

JASKLY, a park

Ah! ah! quel est ce jeune cadet?

CHARLES

Je vondrais bien voir Louise; elle me dirait penttre quel est le vilain homme qui etait ici.

(Il s'avance au milier de theutre.)

JASKIN.

I n'a pas l'air trop assure.

CHARLES

I'm ouvre cette poete!

SCÈNE XIX.

LES PRECEDENS, CESAR, surtunt de son cebinet.

CENE, se crowns and

Est-ce qu'elle ne viendra pas?

412 LES RENDEZ-VOUS BOURGEOIS,

JASMIN, à part.

Encore un autre!

CHARLES.

Ah! mon dieu! quelle figure!

CÉSAR, voyant Charles.

Je crois que voilà le monsieur du verger.

CHARLES, à part.

Si c'était un voleur!

CÉSAR, à Charles en courant vers lui.

Monsieur, peut-on vous demander ce que vous faites ici?

CHARLES, tremblant.

Monsieur....

CÉSAR, vivement.

Répondez.

CHARLES.

Monsieur....

CÉSAR, enfonçant son chapeau.

Répondez donc.

CHARLES, ne pouvant rentrer dans son cabinet.

Il va me tuer!

(Charles fait le tour de la table, entre dans le cabine!
où était César, et s'y enferme.)

CÉSAR.

Il entre dans mon cabinet; le lâche!il s'y enferme. On vient, il ne me reste que ce parti.

(César entre dans le cabinet où était Charles.)

JASMIN, sous la table.

Ils ont troqué. Voyons ce que cela deviendra. Ces messieurs ont une drôle de manière de venir souper à la campagne.

SCENE XX.

TAURY, aver une fumière.

Luin m's dit que je pources de laire sortie, je mas deursonner de parrer Charles

THESTIFF. SOME A PARTY.

al. Tibilit un render wons.

estantistics in enuits in in it. Phillip

A cuese, wines exstant mell dare?

MINEAT.

de ceus mielle se tennipo.

TAIL THE

iran isa'r annh isan'r

SCENE XXI

ARELD SECURITIES SEE

Chick or womone

Air vnici.

TIVITATE, offerede, dance much ever from the

HI.

WHITE PARTY HAR TO CANINA.

De n'est pas elle.

TAUIST, ene.

r. mn. Julie 'ma consine '

SCENE XXXX

THE PRECEDITION. TELLIF. JULIE.

Take then une himiere in all most sur la inple

BEINE.

La vien. Lauier!

414 LES RENDEZ-VOUS BOURGEOIS,

JULIE.

Mademoiselle!

LOUISE, crie.

Un voleur est entré chez nous.

REINE

Taisez-vous donc.

JULIE

Ne criez pas.

LOUISE.

Il va nous tuer, toutes, toutes. (On entend sonner.)

JULIE.

O ciel! on sonne.

LOUISE.

N'ouvre pas.

REINE

Qui peut venir à cette heure?

JULIE, près de la porte du fond.

O mon dieu! c'est monsieur votre père.

REINE.

Mon père!

LOUISE.

Mon oncle!

JULIE.

Il monte avec Bertrand.

REINE.

Comment faire?

JULIE.

Paix! les voici.

JASMIN, sous la table.

Diable! je ne souperai pas de sitôt.

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENS, DUGRAVIER, BERTRAND.

DUGRAVIER, sort émn.

Ah! nous sommes en sûreté!

WATER.

In Charles - Company to be to

Many.

In ourse three t revenirs the

Tompanien: & Kertmani.

おきむしおがんだ

ACIV SEDDI

In some that the men in another calment

which we memodific winners; but the treatments of the many

Threshibita.

44. panvere destribility in presentances:

"Ares entares, yourself mo reposes, lasseer-mon-

TRACTOR . THE

Torpe, comment water, sorter

WALL SECTIONS

I de pumpre Dantes, m estál.

JULIA.

"Teraphymas, verms, somether sm. moders."

PRIVE SENTIAL

. I taka podanská annéhí spatýcháne smer enémes, pe Type-Endre

416 LES RENDEZ-VOUS BOURGEOIS,

LOUISE.

Mais, mon oncle.....

DUGRAVIER.

Point de mais! allez souper, couchez-vous, et surtout enfermez-vous bien.

REINE, à part.

O ciel! que deviendra-t-il?

DUGRAVIER.

Eh bien! m'entendez-vous?

REINE.

Bon soir, mon père!

LOUISE.

Bon soir, mon oncle! (Elles ne bougent pas.)

DUGRAVIER.

Bon soir! bon soir!

JASMIN, sous la table.

Comment, bon soir!

JULIE, à part.

Heureusement que Jasmin n'est point venu.

DUGRAVIER.

Sortez donc. (Il les pousse, et serme la porte.) Bertrand, ferme aussi cette porte et prend la cles.

SCÈNE XXIV.

DUGRAVIER, BERTRAND, JASMIN.

JASMIN, sous la table.

Est-ce que je vais coucher ici?

BERTRAND.

Dieu merci! il n'y a plus personne que nous.

DUGRAVIER.

Dis-moi. Bertrand. es-tu sur que ces gens étaient ies voleurs?

BERTRAND.

Ma fine! moi, je n'en sais rien; je vous ai dit: vous trois hommes, et tout de suite vous avez tourne :e dos.

DUGRAVIER

Bertrand, il fint que je vende cette maison, tu y ieviendrais malade de peur.

BERTRLYD

Vendez-la, monsieur; l'air n'y est pas meilleur jour vous que pour moi

DUGRAVIER

Allons, trembleur, donne-moi marobe de chambre Bertrand surt.) Fermons aussi cette fenêtre.

J.L.S.M.L.N., some la table.

Il ma a coupé la retraite.

BERTRAND, revient

Vuilla la robe de chambre.

JASMIN, sous la table.

Est—ce qu'il va se coucher?

DUGRAVIER

Mon bonnet de nuit

BERTRAND

Le vuille

Tu promier met su robe de chambre et son bannet de muit.)

JASMIN, sees la table.

S'il voulait m'en donner un aussi?

BEBTBAND

Munsier!

TREATE E &

DUGRAVIER.

Eh bien?

BERTRAND.

N'avez-vous rien entendu?

DUGRAVIER.

Non.

BERTRAND.

Il me semble qu'on a soupiré.

DUGRAVIER, déguisant sa peur.

Soupiré! on ne devrait jamais demeurer avec des poltrons, c'est un mal qui se gagne.

BERTRAND.

Oui, monsieur, ça se gagne, car j'ai bien peur chez vous.

DUGRAVIER, s'assied près de la table.

Approche cette lumière; j'ai tant couru que je crains d'avoir perdu quelques papiers.

JASMIN, sous la table.

Coûte que coûte, il faut essayer de sortir.

DUGRAVIER.

Voilà les lettres, voilà....

BERTRAND.

Monsieur! monsieur!

DUGRAVIER

Quoi donc?

BERTRAND.

Une porte qui s'ouvre toute seule!

(Charles pousse doucement sa porte, qui s'ouvre c: dehors.)

DUGRAVIER, tremblant, d'une voix étouffée.

Juste ciel!

CHARLES, à part et timidement.

Est-ce qu'elle va me laisser là jusqu'à demain?

DUGRAVIER, de même.

Bertrand, va chercher main-lorte.

BEETRAND, measure the peer.

de s'ai plus de jambes, monsieur..., et l'antre corte qui s'ouvre!

MIGRAVIER, or porson, plus orientes.

Misericarde!

MARIE POR STANDER OF THE PROPERTY OF A PORTE

Puisqu'elle ne vient pas, il faut sortir.

Thermoier e: Restrand anergoisen: le grand chanens.)
NUGRAVIER ve REETRAND.

Ah! c'est fait de nous!

(César e: Charles se regarden: un moment.)

JASVIN, THE-FAM.

Sauve qui peni!

Ilans et momen. Jasmin sort de dessuis in inide et rinant le tapis, en l'itelle sur Pagrocher et sur Pagrocher et sur Pagrocher et sur Pagrocher et sur l'impai emi sont tompés à terre, il s'avanne ners la fenétre, auere et saute: Charles, our est près de la croisee, s'en-eu , et saute nurés d'asmin : enfin Gesur traverse de en étaite a grandes enfambées, et saute après eux. Les vaigres sont tombées et éteintes : Imgrocher et Parthand criters d'une noir étoustée.)

DUGRANIER OF BERTHAND, a terre.

An voleur! an voleur! an secours! Ah! ah! ah!

BEETRAND, toutours a terre, et après une fongue pance.

Monsieur, ils sunt partis.

DUGRAVIER . de même.

Combren étaient-ils?

REKTRAND.

I en ai compte sept (I. se releve.)

420 LES RENDEZ-VOUS BOURGEOIS,

DUGRAVIER, toujours à terre.

Sept! bon dieu!

BERTRAND, debout, à son maître qui est couché.

Ah! monsieur, que vous êtes heureux de n'avoir jamais peur!

DUGRAVIER, se relevant.

Maudite maison de campagne!

(On entend frapper aux deux portes du fond; Degravier et Bertrand retombent à terre.)

DUGRAVIER ET BERTRAND.

Ah! mon dieu!

BERTRAND.

Les voilà qui reviennent.

REINE, derrière la porte.

Mon père, qu'avez-vous donc?

LOUISE, de même.

Mon oncle!

JULIE, de même.

Monsieur, c'est nous.

DUGRAVIER, se relève.

Ce sont elles, va ouvrir, Bertrand.... va donc. poltron.

BERTRAND, avant d'ouvrir.

Êtes-vous seules?

JULIE ET REINE.

Oui, ouvre.

SCĖNE XXV.

LES PRÉCÉDENS, REINE, LOUISE, JULIE

REINE.

Mon père, qu'est-il donc arrivé?

JULIE

Quel tapage, grand dieu!

MUGRAVIER.

Cette maison est pleine de voleurs!
REFTRAND.

Et des figures! ali!

DUGRAVIEK.

Reureusement que ma contenance les a fait fuir.

(On entena la cloche)

JULIE.

Entendez-vous comme on sonne?

DUGRAVIEL

Je zrois que tous les diables se sont donne rendezrons dans ma maison.

(On somme encore)

BERTRAND.

Ils sont sortis par la fenêtre, ils veulent rentrer par la porte.

(On entenc de loin la vois de Jasmin.)

JASNIN.

Devrez, ne craignez rien, ce sont des amis.

JIII.IL

At. monsieur, r'est Jasmin, ce sont nos voisins ou, viennent a notre secours.

RECTRAND.

Et vous nærez leur ouvrir?

(On sounce encore)

DUGRAVIER.

Qu'en penses-ta. Julie! movieres-ta!

ALLUIE.

(dui, monsieur, j'ouvrirai; ic ne crains pas les voteurs; qu'est-ce qu'ils me prendraient?

422 LES RENDEZ-VOUS BOURGEOIS, DUGRAVIER.

Ma fille, et vous, ma nièce, vous pouvez dire que vous l'échappez belle. Quel bonheur que je sois revenu si à propos!

BERTRAND.

Si ces voleurs là vous tenaient.... pauvres petites!

REINE.

Combien étaient-ils donc?

DUGRAVIER,

Bertrand en a vu sept!

REINE ET LOUISE.

Sept!

BERTRAND.

Sans compter ceux qui ont défilé quand nous étions à terre.

REINE.

Je n'y conçois rien.

LOUISE.

Ni moi non plus.

SCÈNE XXVI ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, JULIE, CÉSAR, CHARLES, JASMIN.

CÉSAR.

Rassurez-vous, mesdames.

REINE, à part

C'est lui!

CHARLES, à Dugravier.

Monsieur, n'ayez pas peur.

LOUISE, à part.

C'est mon petit Charles!

CENAR

Le plus heureux hasard nous a comduits près de votre maison; nous avons vu des voieurs qui francinssaient la haie du jardin, nous avons couru sur eux, et la fuite seule a pu les derober à nos coups; "vais d'abord pris ce jeune humans pour un de ces messieurs...

CHARLES

J'en disais bien autant de vous.

CENAR

Mais, après une courte explication, j'ai vu qu'il a avait que des intentions honnêtes. Bannissez donc toute crainte, et comptez-nous, mesdames, au nombre de vos amis et de vos defenseurs.

DUGBAVIER

Quoi! messieurs, c'est à vous que nous devons...

CESAR.

Oui, monsieur, c'est à nous que vous devez tout seci.

BERTRIND

J'ai deja vu ce visage-la.

DUGRAVIER.

Messieurs, comme il y a des coquins qui ont l'air de fort homeètes geus, excuses si je preuds la liberte de vous demander qui vous êtes.

XLCES 1

Mousieur, je me nomme Cesar Josse.

CRABLES

Et moi, monsieur, Charles Rose.

DUGRAVIER

O ciel! qu'ai-je entendu! Quoi! vous êtes monsieux Josse! Quoi! vous êtes monsieux Rose?

424 LES RENDEZ-VOUS BOURGEOIS, CÉSAR ET CHARLES.

Oui, monsieur.

DUGRAVIER.

Le fils de monsieur Josse....

CÉSAR.

L'orfèvre votre voisin.

DUGRAVIER.

Le fils de monsieur Rose....

CHARLES.

Qui fait noces et festins.

DUGRAVIER.

Ah! monsieur Josse! Ah! monsieur Rose! quel bonheur de vous voir ici! Vous savez sans doute que vos parens m'ont demandé pour vous les mains de ma fille et de ma nièce?

CÉSAR.

Mon père me l'avait promis.

CHARLES,

Le mien aussi.

DUGRAVIER, montrant les lettres qui sont éparses sur le plancher.

Tenez, voilà les lettres de messieurs vos pères. J'étais déjà disposé à ce mariage, mais l'action héroïque que vous venez de faire suffirait seule pour me décider. Ma fille, ma nièce, qu'en dites-vous?

REINE.

Je vous obéis avec d'autant plus de plaisir que j'ai déjà beaucoup d'estime pour monsieur.

LOUISE.

Et moi, mon oncle, j'aimais déjà bien Charles.

CHARLES.

C'est vrai, çà.

MUNICIPAL PARTIES

DUGBAWER

Limited and commission; invite is the the souriest in the intermediation of the commission of the comm

CHARLES

The cose the this is appealed and appealed and appealed

DUGBAWER

le me squyiens de l'oujou, comme il a grandi:

BERT HAINE

नुवाह कामान्य के प्रमुख्य क्षेत्र प्रमुख्य अवह र

JASMIM

Monsigue, 'e suis.' 'un les legens qui vous un separt, puns-re separen a même recompanse.'

DUGSAMER

Les missie die man de, man garena?

MINGAL

Heaville of the second of the

Tr mod losse, 's soupere-

JULE

The monseque is a superior than it was

DUGBAVIER

He meends was Bertrand, a est un mitten.

M. WEGAL

JUN WEE

BENEFITE WILL

e mon mondre, à. Un de dem das que e sous, earle, de aren... e de le serie das

DUGRAVIER.

Allons, mes enfans, soupons, passons gaîment la soirée, et demain nous irons à Paris assurer votre bonheur.

VAUDEFILLE.

DUGRAVIER.

En ce monde, je l'admire,
Tout s'arrange comme il faut.
On a bien raison de dire
Que tout est écrit là haut.
Quand un hasard favorable,
Ici vous réunit tous,
On se donnerait au diable,
Que c'était un rendez-vous.

(bis.)

LOUISE, à Charles.

Nous allons donc dire: j'aime!

CHARLES.

Et le dire à tout moment!

LOUISE.

Ce sera toujours de même.

CHARLES.

Ce sera toujours charmant.

césan, à Reine.

Reine, l'hymen nous engage; Jouissons d'un sort si doux.

REINE.

Mais après le mariage, N'ayez plus de rendez-vous.

CÉSAR.

Je n'en aurai qu'avec vous.

JASMIN, à Julie.

Avec toi, chère Julie, Sans en craindre le danger, Dans la grande confrerie ..

Dans la grande confrerie ..

Danin weut bien s'engager:

Et quant au destin contraire
Qui manace les epouz...

ICLIE, parla

Que vour-ue dice . Enquin!

N. W. William

Fais que um mari, ma chère . Na soit pas du rendez-vous

(his.)

BERTENNO.

Dans cette beureuse aventure..
Dont chacun se trouve bien..
Bertrand fait triste figure..
Et lui seul il n'aura men.

migrax'sa, à Bererant.

Mais tu seras de la tête.

CHARLES, a Bereraini.

La repas se fait chez nous. BERTRAND, paris

Le repas! ma hii! malgre le jaluusie qui ma priprarie , quand il s'agit d'un repas... (L'ahante.)

It un suis pas asser bêter Pour manquer au rembre-vous (ins.)

JULIS., au parterres.

Messieurs, pour ce badinage.
Novez pas trop de rigueur:
Et d'un urigie mariage
Ne troublez pas la douceur.
A cette petite tête.
Quand je vous invite tous.
Une sersit pas boundte
De manquer at rendez-vous.

(iss.)

FIN

- 1

LE ROMAN

DINE HHIBE.

W

LA FOLLE GAGETRE,

COMPUTE AN IN WITH AT AN ARROSS.

REPRESENTED POUR LA PREMIÈRE POR EN 1863. Eur le verlande pranciale.

PERSONNAGES.

LUCILE, jeune veuve.

VALCOUR, amant de Lucile.

LISETTE, suivante.

La scène est à Paris, chez Lucile.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

« Cerre petite pièce est tombée tout à plat, en 1803, sur le Theâtre-Français. Comme il n'y a que trois personnages, et qu'ils étaient représentés par mademoiselle Contat, mademoiselle Devienne et M Fleury, j'ai dù croire que cette chute était trèslegitime, et, depuis quinze ans, je n'ai pas songe une senle fois à faire imprimer l'onvrage. Cependant les acteurs de Paris qui ont parcouru la province, v ont porté et joné cette comedie, qui est restée au repertoire dans un très-grand nombre de villes. On en a successivement multiplié les copies, elle s'est ionée presque partout, et, anjourd'hui, elle compte plus de mille représentations depuis sa chute. Ce succès extrà murus ne m'anrait pas para un motif suffisant pour accorder les honneurs de l'impression à cette bagatelle; mais j'apprends qu'un pirate de la librairie en a dérobé un manuscrit et en a fait une édition subreptice. Ce serait peut-être le cas de plaindre le voleur: je le remercierais même s'il avait fait une edition correcte; mais on m'assure qu'elle n'est pas lisible, et que je n'y reconnaîtrais pas mon ouvrage. Je suis donc forcé de recourir à l'impression, et il a ialiu toute la maladresse du contrefacteur pour m'y resoudre. Si j'avais en l'intention de réclamer contre ie jugement du public de Paris, je n'aurais pas attendu quinze ans pour le faire. »

Cet avertissement, publié en 1818, par M. Hoffman, nous dispense d'entrer dans aucun autre détail au sujet de cette comédie. Nous ajouterons seulement qu'elle a été reprise à l'Odéon en 1821, et jouée constamment avec succès jusqu'en 1829, époque à laquelle ce théâtre a de nouveau fermé ses portes. Espérons qu'elles ne tarderont pas à se rouvrir dans l'intérêt de l'art et dans celui des gens de lettres.

LE ROMAN

DUNE HEURE.

UU

LA FOLLE GAGEURE,

COMEDIA.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCILE, amine a une tague.

Liberts!

LISETTE . Travaillans.

Madame '

LUCILE.

45-tu va mon avocat?

LISETTE

Qui, madame.

LLCILE.

Ela bient de procès finita- e-il '

LISETIE

I intra quand les geus d'uffaires se lasseront de le restouger

LLCILE

Sas-su que ces recards me génent. La apporte resuccoup d'argent; mais dans ce Paris....

LISSTTE

Ceia va vite, quand on plaide surtout.

LLCILE

tre le ne puis perdre mon proces.

4.4

LISETTE.

Je sais bien que vous avez raison, mais si vous aviez beaucoup d'argent, vous auriez deux fois raison, et votre cause en serait meilleure.

(Un silence.)

LUCILE.

Lisette!

LISETTE.

Madame?

LUCILE.

Je m'ennuie.

LISETTE.

C'est le veuvage.

LUCILE.

Mais je m'ennuyais autrefois.

LISETTE.

C'était le mariage.

LUCILE.

Que faut-il donc faire pour se désennuyer?

LISETTE.

Il faut de l'amour.

LUCILE.

Mais l'amour conduit au mariage.

LISETTE, soupirant.

C'est vrai, tout finit.

(Un silence.)

LUCILE.

Lisette!

LISETTE.

Madame?

LUCILE.

Donne-moi un livre.

LISETTE.

Lequel?

LUCILE.

Le premier venu.

THE THE

Il vous commerca.

和此心即落.

Cast agal. I si pris mem parti.

(Lieuter Lui Armer van Liener.)

1.72 TILL on Ammuni de livre.

I duit mance que vous mas hien du audheur : vous aimes hes choses singulienes. migionales et anême hisaumes hes choses singulienes, migionales et anême hisaumes: et alms ame ville commune la glus insignide et en rilies aumonome.

LEGISE ..

Anni.

organita.

ी. क्रियं क्यून्ट्रेयस्य द्वा में के केत द्वास्त्रेष्ट्रास्ट आधुरितमार रहेका-वेत्राह त्राहर मामस्ययः

正在门口正。

I'an ni grandi hasain.

了。这是江川史

Trami mesi.

Tavilie ser Inver, ett va Tive ena s'appropriation à la finaline. () Visse voire.

(In se met à la térrétie ... It supe que le roisin est

ACCIVE

Di tell-co que come diste?

DIEG. GALLE

It die que je suie charace.

BICK. X.

Jun. kniere-vons.

orea line.

Tugnis qualque temps multune nime bian à se

LE BOMAN D'UNE HEURE,

LUCILE, ironiquement.

Vous faites des observations?

LISETTE.

Non, je veux dire que madame a besoin de prendre l'air; preuve d'ennui.

LUCILE.

Occupez-vous de votre ouvrage.

LISETTE, à part.

De l'humeur! Le voisin n'y est pas. Se regarder. et ne pas se parler..... Voilà pourtant deux mois que cela dure. Un bon mariage vaudrait mieux que cela amour en perspective. On dit que ce monsieur est le plus honnête homme, et le plus aimable original..... Eh bien! qu'il se présente donc, avec de l'esprit, on ne doit pas manquer de prétexte pour venir consoler des femmes qui s'ennuient.

LUCILE, jette un cri.

Ah!

LISETTE.

Qu'avez-vous, madame?

LUCILE

Courez vîte en bas, j'ai laissé tomber mon live dans la rue.

LISETTE.

Votre livre, madame?

LUCILE.

Courez donc, voila un jeune homme qui le 12masse; je crains qu'il ne le rapporte.

LISETTE.

Ah! c'est un jeune homme; courons. (Elle sort

SCÈNE II.

LUCILE, senie.

Que cette ûlle est lente! Ce monsieur va croire.... le ne sais s'il m'a vue.... Oh! il a regarde.... s'il allait nonter!.... ce serant la faute de cette fille.... ou la menne.

SCÈNE III.

LUCILE, LISETTE.

LISETYE.

Ce monsieur veut absolument vous remettre le vre, il ne m'a pas donne le temps de descendre Je rois que c'est ceiui qui demeure vis-a-vis....

LUCILE

Ce mousieur!

LISSITER

Oni, qui a l'air si poli, qui se met toujours a sa enetre quand vous êtes à la vôtre, qui me saine mours quand il me rencontre... madame doit commendre.

LUCILE.

1 .eur. dites-vous.

LISETTE, pies bear

A est là, il tient le livre, et ne veut le rendre qu'il cus.

LUCILE

lata est inconcevable! c'est votre lenteur qui cause et e imprudence.

L.SETTE.

Decides-vous, madame, convera-i-il'

LUCILE.

Mais... un inconnu... cela ne se peut pas.

LISETTE.

Il emportera le livre.

LUCILE, avec humeur.

Mademoiselle, je veux mon livre absolument.

LISETTE, ouvrant la porte.

Entrez, monsieur.

SCÈNE IV.

LUCILE, LISETTE, VALCOUR.

LUCILE.

Ah! monsieur, pourquoi vous donner la peine de le rapporter?

VALCOUR.

La peine, madame? je n'en ai éprouvé qu'en doutant si je serais introduit.

LUCILE

N'ayant pas l'honneur d'être connue de vous, je dois trouver fort extracrdinaire...

VALCOUR.

Madame, cela est tout simple; vous laissez tomber un livre, je le ramasse; je vous le rapporte, vous le recevez; il n'y a là dedans rien d'extraordinaire que le plaisir que j'éprouve en ce moment.

LUCILE.

Il est au moins étonnant que vous ayez insisté pour entrer chez moi.

VALCOUR.

Je vous avais vue, madame; il était tout simple que j'insistasse.

COMEDIE.

LUCILE

Malgré votre extrême politesse, je dois vous faire observer que c'est la première fois que j'ai l'honneur de vous voir.

VALCOUR

Madame, il faut toujours qu'on se voie une première fois.

LUCILE.

Mais il y a apparence que ce sera aussi la dernière.

VALCOUR

La dernière, madame?... Si ce doit être le dernier bonheur de ma vie, permettez-moi de le prolonger

LUCILE

Il y a de l'obstination, monsieur.

VALCOUR.

Avonez qu'elle est bien pardonnable; et plus vous serez décidée à me renvoyer, plus je dois retarder le moment où je cesserai de vous voir.

LUCILE, avec dépit.

Eh bien! rester, monsieur.

LISETTE, à port.

Il n'y manquera pas.

VALCOUR.

Madame, si vous étiez assise, vous seriez beaucoup mieux.

LUCILE

Et pourquoi, monsieur?

VALCOUR.

C'est que j'aurais moins de sempule à rester plus long-temps.

LE ROMAN D'UNE HEURE,

LUCILE, prenant une chaise.

Il faudra cependant que cet entretien finisse.

(Elle s'assied.)

VALCOUR, prenant aussi une chaise.

Madame, ce ne sera pas de ma faute. (Il s'assied.

LUCILE

Mais enfin, quel plaisir trouvez-vous!...

VALCOUR.

Madame, j'ai des yeux.

LUCILE.

C'est une déclaration que vous me faites.

VALCOUR.

Oui, madame.

LUCILE.

Et la première fois que vous me voyez!

VALCOUR.

Quand je vous la ferais quinze jours plus tard. qu'y gagnerions-nous tous deux?

LUCILE.

Oh! rien, assurément; car je n'en croirais pas un mot.

VALCOUR.

Je vous demande pardon, madame; vous me croyez.

LUCILE.

Je vous crois, monsieur?

VALCOUR.

Oui, madame : il est impossible que vous ignoriez que vous êtes charmante, et que vous avez infiniment d'esprit; et vous ne me faites pas l'injure de croire que je ne sais pas apprécier ces avantages.

LUCILE

le sais donc le seion mus, que l'in de l'espeit et le 1 leaute

WALLULB.

I - 1 oug-remps sons donce que vous le savez.

LINETTE

Maiame a celle besoin de moi.

LUCILE, wee humans.

le a en sus ven, monsieur mi recupe rellement!...

WAL DUB. & Lisente.

Mademorseile, je a di men a lire que vous ne mante en le revous milige de la mente de revous militare que vous militare que vo

LUCILIE, se ève-

l'espere que monseur prendre le même pare.

Yannie B. we ève.

An madame, votre espoir sera rompe

LUMLE

nami monsieur me verra seule il rimusera point e mon embarras.

LISETTE

I mrends, madame.

Ele surt

SCENE V.

LUCILE, VALCUUR.

LUCILE.

'tonseur reste donc'

William B.

liaiame, a mus ums modes, je vais ne usamir

LE ROMAN D'UNE HEURE,

LUCILE.

Oh! j'aime mieux plaisanter. Mais voyens; de quelle utilité peut être votre entêtement à rester chez moi?

VALCOUR.

Je n'ose croire qu'il me sera utile, mais mon plaisir est incontestable.

LUCILE.

Vous devriez un peu consulter le mien.

VALCOUR.

Mais, madame, j'ai l'amour-propre de croire que je vous amuse.

LUCILE.

Vous pourriez avoir deviné.

VALCOUR.

Je devine assez bien, madame.

LUCILE.

Ah! vous croyez peut-être que vous avez déjà, su me plaire?

VALCOUR.

Convenez au moins que cela n'est pas impossible.

LUCILE.

Je vois bien, monsieur, qu'il faut se décider à rire: continuez.

VALCOUR.

Vous croyez donc impossible que deux personnes s'aiment à la première vue?

LUCILE.

Quand cela ne serait pas impossible, je ne conçois pas qu'on se le dise.

VALCOUR.

Cela est pourtant bien naturel. La première vue

suffit pour nous apprendre si une personne nous plait. Tout ce qui arrive après est une suite de ce premier moment: pourquoi donc attendre des mois entiers, pour s'instruire de ce qu'on savait dès le premier jour?

LUCILE:

Bon moyen pour être trompé!

VALCOUR

Eh! n'est-on pas trompé autrement?

LUCILE.

On l'est moins.

VALCOUR.

Ni plus, ni moins, madame.

LCCILE

Monsieur, prenez-vous ce ton-là avec toutes les femmes?

VALCOUR.

Je vous proteste que c'est la première sois.

LUCILE

Cela est très-gracieux. En effet, vous avez l'air d'un galant homme, et je ne dois attribuer qu'à mon imprudence, la conduite plus que légère que vous avez avec moi.

VALCOUR.

Si vous voulez m'entendre, vous conviendrez que ie n'ai pu agir autrement.

LUCILE

Voila qui est charmant! vous deviez être impertiment une fois dans votre vie, et c'est sur moi que combe la préférence.

VALCOUR.

Daignez m'écouter et me juger. Je commis le

monde; je sais comme un autre en prendre les manières; mais en suivant les règles ordinaires, j'aurais été réduit à vous rendre votre livre, à vous saluer avec retenue, et à m'éloigner tristement sans avoir l'espérance de vous revoir jamais. Entre deux maux. il a fallu choisir, et j'ai mieux aimé risquer de vous déplaire, que de perdre la seule occasion qui pût m'approcher de vous.

LUCILE.

De sorte que je dois vous remercier?

VALCOUR.

Vous devez me pardonner, madame; et si dans la suite je me sers encore des mêmes moyens, c'est que j'aime mieux vous piquer que de vous être indifférent.

LUCILE.

Il faut avouer que le hasard qui a fait tomber mon livre, me procure une aventure bien agréable!

VALCOUB.

Si c'est un hasard, madame, je dois m'estimer heureux.

LUCILE.

Mais enfin, qu'espérez-vous de tout ceci? Quels sont vos projets?

VALCOUR.

De vous voir le plus long-temps possible.

LUCILE.

Décidément?

VALCOUR.

Décidément.

LUCILE.

Eh bien, monsieur, asseyons-nous.

VALCOUR.

J'allais vous en prier.

THERE

de vous ai dit que votre demarche me paraissai; mutite: maintenant je commence a la croire dangerense.

TATIONIA

Pour qui, madame

LUGILI

The pour vous.

VALGOUR

Veuillez m'expliquer cela

LIGHT. rise.

Avec un cœur capable de s'enflammer à la premierr

VALCYUIR.

Lesquels, madame?

LUGUA.

De devenir amoureus.

VALIMIR

A cet egard, madame, je ne risque plus rien

HIGHE

Cela est deia fait?

VALCOUR

Absolument

Liulat.

L'ime prend envie de vous croire, pour m'amuse:

VALLIUIR.

Amusez-vous en toute sirete

TACILE

Et d'après vos principes sur l'inflammation des ceurs, vous croyer sans doute que la sympathic agit cell, sur moi

VALCOUR.

Je n'ose répondre; ma franchise a paru vous déplaire.

LUCILE.

Oh! ne vous gênez pas; je commence à m'y habituer.

VALCOUR.

C'est bon signe.

LUCLE.

Vous espérez donc?

VALCOUR.

Sans cela, serais-je ici?

LUCILE.

Monsieur, permettez-moi de rire.

VALCOUR.

D'autant plus volontiers, que le rire vous sied à merveille.

LUCILE.

Mais quel est le motif de votre confiance?

VALCOUR.

C'est qu'un homme est toujours sûr de se faire aimer quand il a véritablement le désir de plaire.

LUCILE.

Vous êtes sûr de cela?

VALCOUR.

Cela ne manque que par maladresse.

LUCILE.

Si votțe recette n'est pas la meilleure, elle est zu moins la plus originale.

VALCOUR.

C'est pour cela que j'espère, madame.

LUCILE

Un homme est donc sur de se faire aimer quand il e veut: et vous, monsieur, qui reunissez plusieurs avantages, vous avez surement plus de conhance qu'un uitre!

VALCUUR.

C'est une probabilité de plus.

LUCILE

Et quand commencerai-je à ressentir ces effets nevitables?

VALCOUR.

Des à présent, madame.

LUCILE, ment

An! je vous aime dejà?

VALCUUR

Je ne dis point cela, mais mon sort est dejà détide: et si dans la suite vous devez m'aimer on me nair, ce sera toujours une conséquence nécessaire de tette première entrevue.

LUCILE

Mais vous êtes bien sur que je me deciderai plut it vous aimer?

VALCOUR.

Pas absolument sur : mais je le parierais.

LUCILE.

Vous parieriez que je vous aimerai?

VALCUUR

Oui, madame.

LUCILE.

Et dans combien de temps, s'il vous plait?

VALCOUR.

Vous seriez étonnée, si je vous disais combien il

LE ROMAN D'UNE HEURE.

LUCILE

Oh! dites tout; vous avez carte blanche.

VALCOUR.

Eh bien, madame, je demanderai.... vingt-quatre heures.

LUCILE.

Tout ce temps-là, monsieur!

VALCOUR.

Si je gagne plutôt, ce sera tant mieux.

LUCILE.

Mais comment saurez-vous si vous avez gagné?

VALCOUR.

A l'expiration du terme, vous déclarerez vos sentimens, et je m'en rapporterai à votre bonne soi.

LUCILE.

Cette confiance est bien flatteuse!

VALCOUR.

C'est un calcul, madame.

LUCILE.

Un calcul?

VALCOUR.

Sans doute. Dans toute autre circonstance, quand vous m'aimeriez, les préjugés et la décence vous imposeraient la loi de me le cacher; mais quand vous aurez parié, la probité vous forcera à me saire maveu commandé par votre délicatesse.

LUCILE, ironiquement.

Le calcul même m'est trop favorable pour que je puisse m'en offenser. Mais paririez-vous cher?

VALCOUB.

Tout ce qu'on voudra.

THERE.

En vérité, je suis fâcher que nous nous connaisnous si pen, car j'aurais grande envie de tenir la gaceure, ne fû!-ce que pour vous punir de votre presomption.

VALCOUR.

de me nomme Valcour, madame. Mes parens se sont distingues dans la cariere des armes: moi-même a, un regiment.

LUGUA.

de m'en suis donter Moi, monsieur, je me nomme i meite d'Ercourt, veuve de M de Terni; je suis sei von: un proces, et je m'y ennuie besucoup

VALCOUR.

de m'en suis doute, madame. En bien' nous nous comiaissons, voulez-vous parier?

MCHA.

I en sus tentec. Mais un scrupule me retient: j'ai trop beau jeu, et je n'aime pas à jouer a coup sûr.

VALCOUR

J'ai les mêmes serupules, madame, ainsi nous poucons les taire taire mutuellement. Paries-vous?

MCHE, pronde.

(mi. monsieur, je parie.

VALCOUR

Serieusement?

Man.F.

Oh très-serieusement. Quelle est la somme?

TALCOUR.

de puis, dans ce moment, disposer de cinq cents

LUCILE.

Cinq cents louis! quand vous connaîtriez l'état de ma fortune, vous n'auriez pas touché plus juste. Je dois douze mille francs.

VALCOUR.

Prenez garde d'en devoir vingt-quatre.

LUCILE.

Prenez garde de payer mes dettes.

VALCOUR.

Si vous m'aimez, nous les paierons ensemble.

LUCILE.

Allons, monsieur! C'est décidé, à ce qu'il paraît.
VALCOUR.

J'en donne ma parole.

LUCILE.

Et moi la mienne.... mais je réfléchis.... J'espère que vous n'avez pas prétendu rester chez moi pendant les vingt-quatre heures que durera l'épreuve?

VALCOUR.

A la rigueur, cela devrait être dans le marché. Mais je ne veux pas vous surprendre; je ne vous demande que la permission de vous faire trois visites, et celleci comptera pour une.

LUCILE.

Cela est très-généreux. Et à quelle époque ces visites auront-elles lieu?

VALCOUR.

Successivement. Celle-ci sera l'exposition; la seconde, la preuve; et la troisième, la conclusion. c'est-à-dire le paiement.... TUCHE

One vous me feres

A. W. L. LA F

Om ie viendrai recevoii

HIGHT.

Ir ne m'en deda pas Commences done a faire

NALGOI R

Tal commence il y a long-temps, madame

DUCLIA

Je ne m'en sus pas aperene.

NAME OF R. SOUTHERS

Namesant que le par me donne le droit de me representer chez vois, u ne veux point abuse: de avantage que me donnerait un troj long entretien.

TUCK L

de vous conseilte de ne pas revenu

TULLIAF

At. ! madame. vois over peur.

LITTLE

I al peur pour vons, monsieur

TALLOUTE

Aver mous de pitie, madame : la pitie est dan-

LUCKE

La pari tient dont seriensement

THE WELLS

In voulant vous dedire, c'est me donner gagne

Nie dedice "point de tout dous merites une cor--ection.

LE ROMAN D'UNE HEURE,

VALCOUR.

Elle sera douce, madame; je vous laisse à vousmême; la solitude est un piége que je vous tends.

LUCILE.

J'en conviens; il est possible que je vous aime mieux de loin que de près.

VALCOUR.

Nous saurons bientôt cela, madame.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LUCILE, seule.

Voilà un plaisant original! il mérite bien..... Oh! bon, il ne reviendra pas. Monsieur a voulu s'amuser. Quel imperturbable sang froid! Il y a dans ses impertinences une certaine grâce qui empêche de s'en fâcher sérieusement. Mais s'il revenait, que dois-je faire? Me moquer de lui.... il est aimable.... il est impossible qu'il espère gagner une gageure aussi folle. Que sais-je? Il est assez prévenu en sa faveur pour se croire sûr de son fait.... il a bien ce qu'il faut pour plaire..... Mais il a besoin d'une leçon, et dussé-je donner les cinq cents louis à Lisette, je suis décidée à les gagner. Ils sont gagnés.... Qui pourrait aimer un fou de cette espèce?..... Il a de l'esprit...... il m'a presque embarrassée. Je m'en vengerai. Oh! je serais bien fâchée qu'il ne revînt pas! Il est amusant.

SCÈNE VII. LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

Ah! Lisette, combien tu as perdu à t'en aller!

LISETTE.

Je n'ai rien perdu, madame; je sais tout.

LUCILE.

Tu écoutais?

LISETTE

Après le début de ce monsieur, qui aurait pu résister au désir de savoir le reste?

LUCILE.

As-tu jamais entendu de pareilles impertinences?

LISETTE

J'en ai entendu bien d'autres.

LUCILE

Comment! tu n'as pas été choquée de son insolente présomption?

LISETTE.

Moi, madame? j'en ai ri de bon cœur.

LUCILE

Et que dis-tu de la gageure?

LISETTE.

Je ne l'aime pas la gageure.

LUCILE

Pourquoi?

LISETTE

Elle est trop chère.

LUCILE.

Tant mieux; elle est proportionnée à la folie de celui qui l'a faite.

LISETTE

Vous n'auriez pas dû la risquer.

LUCILE

Comment, la risquer? Que voulez-vous dire?

454 LE ROMAN D'UNE HEURE,

LISETTE.

Vous avez un procès qui vous coûte beaucoup, et douze mille francs ne sont pas une petite somme.

LUCILE.

Imbécile, est-ce que tu crois que je vais les perdre'

LISETTE.

Vous m'avez toujours dit que vous n'êtes pas heureuse au jeu.

LUCILE.

Impertinente! vous croyez que je vais me prendre d'une passion subite?

LISETTE.

Est-ce qu'on est maître de cela, madame?

LUCILE.

Non pas vous, mais moi.

LINETIE

Madame, il ne faut pas défier les fous; il est capable de vous plaire, comme il le dit.

LUCILE.

Vous me jugez d'après vous, sans doute?

LISETTE.

Moi, madame, je ne risquerais rien; je lui dirais jusqu'à demain, je ne vous aime pas.

LUCILE.

Et vous mentiries pour gaguer les douze mille francs?

LISETTE.

J'ai souvent menti pour moins que cela.

LUCILE

Oh! je vous crois.

LISETYE

Madame, si ce monsieur revidur, je lui ditai donc rue tous ne l'aimez pas in rout.

LL CHE

Qui est-ce qui vous charge de cette commission. Ne puis je la faire moi-meme.

LISETTE

C'est que vous êtes trop honnête femme; vous n'oserez famais mentir.

LUCILE

Elle n'en demordra pas. N vez aucune inquietude; re vous mèles de rien, et quand Valcour reviendra, appeiez-moi.

(Elle n'en prendre son livre.)

LISETTE

Madame, ne prenez pas ce livre.

LUCILE.

Et pourquoi.

LISETTE.

Je crois qu'il vous a porte maiheur.

LUCILE.

Que vous êtes sorte! Je vois bien qu'avec vous on ne risquerait rieu a faire de pareilles gageures.

LISETTE

Vladame 4-t-eile besoin de moi.

LUCILE

Restez. Vous direz à Vaicour... Non, ne lui dites men. Vous m'appellerez... Elle revient., Si je faisais lire que je n'y suis pas l.... Non, non, vous m'appellerez... (Elle sort.,

SCÈNE VIII.

LISETTE, seule.

Puisqu'il est question de gageure, je gagerais bien que je sais ce que madame va faire. Elle était en négligé, quand le livre fatal est tombé maladroitement, ou adroitement par la fenêtre; elle n'a pas eu le temps d'ajouter à sa parure. Cela est fâcheux. Elle n'a pu paraître avec tous ses avantages; elle va prendre sa revanche. Un chapeau plus élégant, un tour donné aux cheveux, tout cela est d'une très-grande conséquence à une première entrevue. Je gagerais ensuite que le négligé était la principale cause de sa mauvaise humeur. Je gagerais encore qu'elle ne m'a pas dit de lui aider à sa toilette, parce qu'elle a craint mes observations. Je gagerais enfin que madame a grand peur de perdre sa gageure, et grande envie de ne pas la gagner; et je gage par dessus tout, que mes gageures valent mieux que la sienne.

SCÈNE IX. LISETTE, VALCOUR.

VALCOUR.

Vous êtes seule, Lisette?

LISETTE.

Je vais chercher madame.

VALCOUR.

Non pas, non pas: j'ai à vous parler.

LISETTE,

Parlons, monsieur. D'ailleurs je crois que madame est occupée.

CUMBUIL.

VALCUUR

Occupee!

LISETTS.

Très-serieusement... au miroir.

VALCOUR,

Ta crois?

LISET TE.

Vous verrez si je me trompe.

WALCOUR.

Dis-moi. Lisette; tu aimes ta maîtresse?

LISE ITE.

De tout mon cour.

VALCOUR,

Et moi aussi. Depuis combieu de temps est-elle eure?

LISETTE.

Un an depuis hier.

VALCOUR.

C'est bien. Aimait-elle beaucoup le defunt?

LISE PYE.

Le vous assure qu'elle l'aimait très-décemment.

VALCOUR,

Bon. Quel homme etait-ce.

LISETTE.

Desagreable, d'humeur fâcheuse dans son interieur. foir pour ses domestiques, froid et brutal avec sa è mue; mais hors de la maison, il etait le plus aimable romme du monde.

VALCOUR

Je connais de ces aimables-là. L'amaîtresse a-t-elle re bien uffigee de la mort de l'epoux.

LISETTE

Oh! monsieur, elle a jeie les hants cris, s'est arra-

ché les cheveux, et elle a pleuré coup sur coup, comme une femme qui se presse de sortir d'affaires.

VALCOUR.

Y a-t-il long-temps que son chagrin s'est adouci? LISETTE.

Il n'en est plus question. Madame n'a pas payé sa dette en détail; sa douleur s'est acquittée tout de suite.

VALCOUR.

Mais tu dis qu'il n'y a qu'un an?

LISETTE.

Monsieur, n'est-ce pas bien honnête? Le premier jour qu'une femme est veuve, elle n'a que deux partis à prendre: ou le chagrin la tue, ou bien il la laisse vivre. S'il la tue, tout est fini: il n'y a plus de chagrin; s'il la laisse vivre, il faut bien qu'elle se décide; on se désole pendant trois jours, on pleure pendant trois semaines, on est triste pendant trois mois; vous vous voyez bien qu'il reste encore neuf mois de deuil pour se consoler.

VALCOUR.

Vous joueriez bien ce rôle-là.

LISETTE.

J'en jouerais bien d'autres. Et votre gageure? croyez-vous la gagner?

VALCOUR.

Qu'en penses-tu?

LISETTE

Je ne sais trop que vous dire : vingt-quatre heures, c'est bien peu; si vous aviez demandé le double, encore passe. Cependant, si j'en crois certains présages...

VALCOUR.

Je pourrai bien gagner....

COMÉDIE.

LISETTE.

Un coeur, et douze mille francs.

VALCOUR.

Je me contente de la première moitié.

LISETTE.

Monsieur, donnez-moi l'autre.

VALCOUR

Cela est possible.

LISETTE.

Vraiment?

VALCOUR.

Veux-tu parier aussi avec moi?

LISETTE.

J'ai peur de perdre.

VALCOUR.

Si je te donne un mari jeune, bien fait, honnête homme, et une dot, je gage que tu le refuseras.

LISETTE.

Payez, monsieur, vous avez perdu.

VALCOUR,

Attends, tu n'y perdras rien. Mais écoute: quand a maîtresse te parlera de moi, je te recommande de ni dire tout le mal que tu pourras imaginer.

LISETTE

Du mal de vous? Madame s'en fâchera.

VALCOUR.

Je l'espère.

LISETTE.

Oh! que je vous entends bien. Je ne l'avais pas leviné. Eh bien! faut-il avertir madame?

VALCOUR.

Quand tu voudras... A propos, dis moi: ta mairesse a un procès?

LISETTE,

C'est vrai.

VALCOUR.

Une partie de sa fortune en dépend.

LISETTE.

Comment savez-vous cela?

VALCOUR.

Je sais beaucoup de choses que j'ai l'air d'ignorer.

LISETTE.

Vous connaissez les motifs.....

VALCOUR.

Tout. Je sais même que Lucile, trop sière pour avoir recours à ses amis, aime mieux s'exposer a perdre son procès, que de leur procurer le plaisir de lui rendre service.

LISETTE.

Comment, monsieur?

VALCOUR.

Va avertir ta maîtresse.

LISETTE, à part en sortant.

Avec cet homme-là, on peut jouer à qui perd gagne. (Elle sort.)

SCÈNE X.

VALCOUR, seul.

Oui, charmante semme, je vous servirai malges vous. Si les moyens que j'emploie sont bizarres, vous saurez un jour que ma solie n'avait d'autre but que celui de vous être utile. Faisons donc pour perdre la gageure, tout ce qu'un autre serait pour la gagner.

SCÈNE AL

WILCOUR, LUCILE, pins puree.

LUCILA

Vous voilà, monsieur! pardonnez-moi; mais je : rsperais pius vous revoir.

VALCOUR.

Vous pensez mienz de moi, madame. Vous etiez aen sure que e n'y manquerais pas.

LUCILS.

Cette folie est si etonnante, que je ne puis concecer comment je m'y suis prêtee.

VALCOUR

La suite vous etonnera hien davantage.

Lucila.

Faut-il encore plaisanter?

VALCOUR.

Je le voudrais de tout mon cœur, mais malheureuement, ceia n'est plus possible.

LUCILE

Comment! vous étes devenu triste?

VALCOUR,

Il y a de bonnes raisons pour cela, madame.

LUCILE

de la gaiete. Dous vous voulez maintenant in attaquer par le sentiment.

VALCOUR.

You, madame; le suis serieux sans y tâcher.

LUCILA

Maurais moyen, monsieur; maurais moyen. La

mélancolie ne me touche pas; elle me donne des vapeurs, et m'ennuie à la mort. Vous voyez que je suis généreuse; je ne veux pas que vous employiez des armes inutiles.

VALCOUR.

Il ne m'est plus permis ni possible de prendre le même ton. Ma tristesse ne vous paraîtra pas une ruse, quand vous saurez qu'en sortant de chez vous, j'ai appris une nouvelle qui me force à partir très-incessamment.

LUCILE.

J'en suis fâchée, monsieur; qui quitte la partie, la perd.

VALCOUR.

Vous allez trop vîte, madame; je ne pars pas avant les vingt-quatre heures, et la partie sera gagnée.

LUCILE.

Gagnée?

VALCOUR.

C'est ce qui m'afflige. Jugez de ma douleur, quand il faudra me séparer de vous, au moment où vous me ferez l'aveu de mon bonheur.

LUCILE

Pour ne pas vous donner ces regrets, je romps la gageure, et je vous laisserai partir dans le doute des sentimens que j'ai pour vous.

VALCOUR.

Qui quitte la partie, la perd, madame. Et je vois avec chagrin que vous paierez les frais de mon voyage.

LUCILE.

Ce qui me rassure, c'est que votre tristesse ne vous ôte pas la présence d'esprit.

VACCUCE

None, madame. Il med reste même asser pour vous ince un reproche.

LUCULE

La reproche, mousieur

EVILLEY.

En acceptant la jogence, vous ne m'ives pas dit que voure com ecuit prevena, et qu'il ne vous étuit juis possible d'en dismoser en ma il seur.

LUCILE.

Qui vous a dit cela!

TICCOUR.

Je le suis trop pour mon maineur.

ETTE

Anne ruse! vous étes indouv. monsieur? Ce n'est vas le moven de me plaire : mon mari l'était.

VALOUUR

Ce n'est point inleusie, madame. Mis si vous demer deck, vous seurer quel deste autage j'annis dans le pari. Lai pu especer coucher un cour libre; mais le viu jamais en l'inimient espoir de vous rendre midéie.

LUCILE

Pie de soit un detour, ou simple curiosité de mêre part, le veux bien vous donnée entière suisitanent aux cet unicle. Le vous lure que je ne suis millement my une, que mon cum est absolument libre; excule x-moit, si j'houre qu'il est libre même supres de mus

J. YYJ LET

En dien, madame, pour poi dissimaler. C'est proper in italigne de plaismestie qui vous latigue. Countiès

sez donc celui que vous accusez de légèreté, de présomption et d'impertinence; ce n'est point d'aujourd'hui que j'ai le bonheur de vous voir. Ma maison est vis-à-vis de la vôtre. Depuis un mois j'épie le moment où je vous verrai paraître à cette fenêtre, et depuis un mois je bénis le désœuvrement qui vous force à vous y mettre pour vous distraire. Caché derrière une jalousie, je vous contemple sans être vu. Quand vous chantez, tous vos accens pénètrent dans mon cœur; je me suis informé de tout ce qui vous concerne, je connais la cause de vos inquiétudes, et croyez que je m'y suis vivement intéressé. Aujourd'hui seulement, le plus heureux hasard m'a fourni le prétexte d'entrer chez vous. La manière étrange dont je m'y suis conduit était commandée par la crainte de ne plus trouver l'occasion d'y revenir. Eh! que m'importe la gageure? Je n'y puis perdre, puisqu'elle m'a procuré l'inestimable plaisir de mieux vous connaître; je n'y puis perdre, si vous avez la bonté de permettre que cette entrevue ne soit pas la dernière. J'ajouterai ensin, au risque de ne point obtenir votre consiance. j'ajouterai que mon père veut me forcer à me marier. qu'il m'ordonne de partir pour épouser une semme qui n'a pas vos attraits, et qui n'aura pas mon amour, puisque vous seule vous régnez sur mon âme. Je sens la défiance que je dois vous inspirer, d'après la manière dont je me suis annoncé chez vous; mais je mettrai tous mes soins à effacer cette impression de favorable; et vous saurez bientôt que si je ne mérite pas votre amour, j'ai le droit d'être votre ami.

(Il sort.)

SCÈNE XIL

LUCILB, seule.

Eh bien! il est sorti. Je suis d'un etonnement!.. Est-ce la cet homme si leger, si inconsequent? Quel ascours! quelle chaleur! Tout ce qu'il m'a dit est i'une vraisemblance.... Serait-ce le comble de la use? L'artifice saurait-il si bien imiter l'accent de la verite? Ah! cet homme est bien aimable, ou c'est un monstre bien dangereux. Il a raison, l'on ne peut avoir pour lui de l'indifférence; il faut qu'on l'aime, au qu'on le haisse.

SCÈNE XIII. LUCILE, LISETTE.

LISETTE

Ah! madame, qu'avez-vous donc dit à M. de Valcour? il est entre si gai, et il est sorti si triste!

LUCILE

Lisette!

LISETTE

Madame?

LUCILE

Je suis dans un grand embarras.

LISETTE

Vous êtes triste aussi, madame? Est-ce que vous mariez tous deux perdu la gageure?

LUCILR

Lisette, Valcour me connaît; il m'a vue depuis

Je le savais, madame; il m'a parle de votre proces, i m'a tout coute.

TREATRE I. IL

LUCILE

Sais-tu que cela change bien les choses?

LISETTE.

Mais, oui; c'est très-différent.

LUCILE

Aide-moi, Lisette; conseille-moi. Valcour est-il un étourdi; m'aime-t-il, ou veut-il se jouer de moi? Ce qu'il m'a dit est-il une ruse, pour gagner cette solle gageure, ou la gageure n'a-t-elle été qu'un moyen ingénieux ou original de me déclarer son amour?

LISETTE

Moi, madame; je penche du bon côté. D'ailleurs ce monsieur est bien aimable.

LUCILE

Aimable! vous croyez donc qu'on est aimable avec le ton de la fatuité, de la présomption, du persifflage?

LISETTE.

C'est vrai; je n'y pensais pas. Il avait le ton bien leste, et même impertinent.

LUCILE.

Vous n'y entendez rien, ma chère amie; dans son impertinence même, il ne s'est jamais écarté du bon ton, et des égards qu'on doit à une honnête femme.

LISETTE

Eh bien, je l'ai remarqué, il avait l'air très-respectueux, et je disais tout bas: Voilà un monsieur bien poli!

LUCILE.

Simple que vous êtes, un homme poli ne propose pas une gageure aussi ridicule et aussi peu décente.

LISETTE.

C'est juste, madame; gager avec une honnête femme qu'on lui tournera la tête, c'est d'une insolence!....

LUCILE

Vous ne savez ce que vous dites: ce n'est point une insolence quand on y est forcé. Sans cette gageure, il n'aurait pu revenir chez moi; car certainement, je ne l'y aurais pas invité.

LISETTE

Ah! oui, madame; il vous l'a dit lui-même de la manière la plus bonnête.

LUCILE.

Oh! que vous avez l'esprit à rebours! qui est-ce qui vous dit que cela est honnête? Sans doute, la gageure est excusable; mais le terme de vingt-quatre heures est une impertinence.

LISETTE

J'allais vous le dire, madame; vous avez eu bien tort d'accepter cette maudite gageure.

LUCULE

Et non, je n'ai pas eu tort, puisque sans cela, il ne serait pas revenu; et il est possible qu'il soit un fort honnête homme.

LISETTE.

Oh! pour un honnête homme, j'en suis sûre.

LUCILE

Vous en êtes sûre? Fiez-vous donc aux hommes.

LISETTE.

Oh! c'est bien vrai. Les hommes sont bien trompeurs; il n'y en a pas un à qui l'on puisse se fier.

LUCILE.

Pas un! Laissez-moi. Vous prenez plaisir à me contredire, et si je vous écoutais, je ferais quelque sottise.

LISETTE, à part, en sortant.

Je crois que dans les vingt-quatre heures, il y en a vingt-trois de trop. (Elle sort.)

SCÈNE XIV.

LUCILE, seule.

Que l'on est à plaindre d'être obligé de se faire servir! Les domestiques sont un vrai fléau. Parce que je suis bonne, et que j'ai eu la faiblesse d'accorder à cette fille une certaine familiarité, elle se plaît à contrarier toutes mes opinions; elle va jusqu'à lire dans ma pensée. Mais Valcour reviendra-t-il? que dois-je penser de lui, que pense-t-il de moi?... Il m'a vue depuis long-temps..... Je le sais; je l'ai vu aussi.... Il dit qu'il va partir; je devrais le souhaiter, et je ne sais pourquoi je ne le souhaite pas. Parlera-t-il de la gageure? Il m'embarrasserait, car je ne veux pas la perdre, et je crois que je ne dois pas la gagner...

SCÈNE XV.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Deux lettres, madame.

LUCILE.

Deux?

and emond

まぶなればま

भिज्यसम्बद्धां में दिखेलाक.

本にひては

Wh! wairi wells he man movest. (The lit.)

Thing the spine in a girl of the spine spine.

न है कि विकास के लगान स्थापन स्थापन सूर्य के स्थापन के स्थापन स्थापन

- भी भी फांगरेफार विकास विकास विकास कारण है ते तह है जो तह है जो है -

- eisinn. Deure sone ingnirinde, dans dem deures,

• समाप्त खदम देशद्राकः

. श्रीमं शिक्षाकारणाः वीकेशकः, कार.

. Millim A .

Ti ses trais heures: Vienter, mon earl ses dividir; et ir mr turdireni que a en recevair la namalle. Vinans l'anter letter : elle ses de Valenne. (The lie)

नाम कामाणार है तह , नामहीताह , नाक्ष्यां निवास की के निवास का के निवास के निवास के का कि का का का का कि का कि क

a l'anne visire univenue ruma al .. equide il act.

न प्राह्मां अंतरण क्षान्याक कार्या ने प्राह्मां कार्याच्या कार्या है।

• मामा कार्य अवक सवाद कार्य अवक कार्य मार्थ संस्था क

. militure. N'mars. ife name quie, mi l'infantion, mi

sion l'of a prophysis de polition anni une de papeure : s. je l'acons

· pagnar. J'un amuic wega de guire.

ด ได้ หวับรายุเล. พ

Tamin, je was die, mansieur... nan, je de dii dirni 2. dai andur.

はいない。

Th! madame, is desired to some rowing. We will make the some rows and for making out the special party which while the party and the south which while the south the south s

LUCILE.

Eh! oui, Lisette; eh! oui, c'est cela; tu dis bien à présent. En effet, je n'ai pas vu d'homme plus honnête et plus aimable, et cette gageure était trop extravagante pour être faite de bonne foi.

LISETTE.

Est-ce que vous auriez la cruauté de la gagner?

LUCILE.

Cela serait affreux, Lisette. Te l'avouerai-je? et la gageure et le gain de mon procès n'ont de charmes pour moi, qu'en ce qu'ils me prouvent que je suis aimée depuis long-temps, et que cet homme, si léger en apparence, s'occupait de mon bonheur dans le moment où je le jugeais si défavorablement.

LISETTE.

Je crois que madame ne s'ennuiera plus.

LUCILE.

Mais il va partir : on veut le marier.

LISETTE.

Le marier?

LUCILE.

Il part pour cela.

LISETTE.

Eh bien, madame, en vous épousant, il obéira sans sortir d'ici.

LUCILE.

Vous allez bien loin, Lisette.

LISETTE.

Au contraire, madame.

SCENE XVI et dernière.

LUCILE, LISETTE, VALCOUR, en habit de poyage.

LUCILE

Ah! monsieur, c'est donc à vous que je dois le zèle qu'on a mis à terminer ce malheureux procès?

VALCOUR

Madame, c'est une chose si simple, qu'on aurait pu se dispenser de vous en instruire.

LUCILE

J'apprendrai bientôt, sans doute, quel a été le succès de vos soins.

VALCOUR.

Cela est fini, madame. Votre procès est gagné complètement.

LUCILE

Quoi! monsieur....

VALCOUR

J'avais donné ordre qu'on vint me l'apprendre sur-le-champ; et j'accours pour vous le confirmer.

LUCILE

C'est à vous que je dois ce bonheur, et c'est par vous que j'en reçois la nouvelle. Je ne vous cache point que ce sont deux plaisirs à la fois. Mais... vous allez partir?

VALCOUR.

Ma voiture m'attend à votre porte.

LUCILE

Mais, dites-moi; ce mariage, ce départ, sont-ils tellement indispensables....

VALCOUR.

Le mariage, madame?

LUCILE

Oui, monsieur, le mariage... Je suis très-curieuse, je l'avoue.

VALCOUR.

Il est très-vrai qu'on veut me marier... mais on me laisse le choix.

LUCILE.

Le choix?... et le départ?...

VALCOUR.

Le départ... était inutile si j'avais gagné la gageure; mais en la perdant, je n'ai plus rien à faire dans cette ville.

LUCILE.

En ce cas, vous partez décidément?

VALCOUR.

Forcément.

LUCILE.

Il est fâcheux pour moi, monsieur, d'être obligée de mêler un reproche à mes adieux.

VALCOUR.

Un reproche!

LUCILE.

Je dois trouver au moins très-étonnant que vous ayez traité sérieusement cette folle gageure, qui ne devait être qu'un jeu.

VALCOUR.

J'ai gagé très-sérieusement et perdu de même.

LUCILE

Je connais le motif de la gageure, je vous en sais gré; mais votre lettre, et ce qu'elle contient, me feraient injure, si vous insistiez davantage. Reprenez, monsieur, ce que vous n'auriez pas dû m'envoyer.

CONFINE

VALCOUR

Il est singulier que vous vous offensiez de ce que je m acquitte d'un engagement pris sur votre parole et la mienne.

LICILE

Le vous le repete, monsieur; je ne veux, ne puis, n: ne dois l'accepter.

VALCOUR.

Mais, madame, il etait possible que je gagnasse.

LUCILE

Vous dites, monsieur?...

VALCOUR

Je vous le demande, etait-il possible que je gagrasse?

TLCITE

Sans doute: a la rigneur, cela etait possible.

VALCOUR.

L doit donc être possible que je perde.

LICHE

Tont ce qu'il vous plaira, mais vous me faites

VALCOUR

An moins, vous me dires pourquoi vous refuses.

LUCILE

Parce que je ne dois pas accepter, je ne le dois pas en conscience, entendez-vous?

VALCOUR

Mais pourquoi, madame! pourquoi?

LUCILE

Pourquoi? vous me desesperes...

VALCOUR.

Oh! j'ai bien plus d'impatience que vous. Ditesmoi donc.... pourquoi?

LUCILE.

Eh bien, parce que je ne dois pas accepter comme gagnée, une gageure....

VALCOUR.

Achevez, charmante Lucile, achevez.

LUCILE.

Une gageure que j'ai perdue.

VALCOUR.

Perdue! ô ciel!

LUCILE.

Oui, perdue, perdue! Je ne sais s'il y a de la satalité; mais je ne puis m'en désendre; et je rougis quand je pense combien vous étiez sûr de votre empire.

VALCOUR.

Ne rougissez pas, chère Lucile, de faire le bonheur de l'amant le plus tendre. Je vous aime depuis longtemps, vous le savez, et vous couronnez un amour qui est né le premier jour où j'ai eu le plaisir de vous voir.

LUCILE.

Après l'aveu que j'ai fait, rien ne doit plus me coûter.

VALCOUR.

Ah! dites tout.

LUCILE.

Vous m'aimez depuis long-temps; eh bien! depuis long-temps je le sais. Mes yeux ont rencontré les vôtres, mes regards ont percé à travers cette jalousie dont vous vous faisiez un rempart; cette croisée me

e le m'en sois aperçue; et aujourd'hui, si ce livre le combe de mes mains...

VALCOUR.

Achevez.

LUCUE

C'est que je le teuais mal.

LISSTER

Je l'avais devine.

VALCOUR

Charmante Lucile, ne songeons plus qu'à notre

LUCILE

Et le voyage?

VILCUUR

I'an suis revenu.

LISTITE

Et la zageure?

VALCUUR

C'est toi qui l'a gagnee.

LISETTE

Moi. j'accepte.

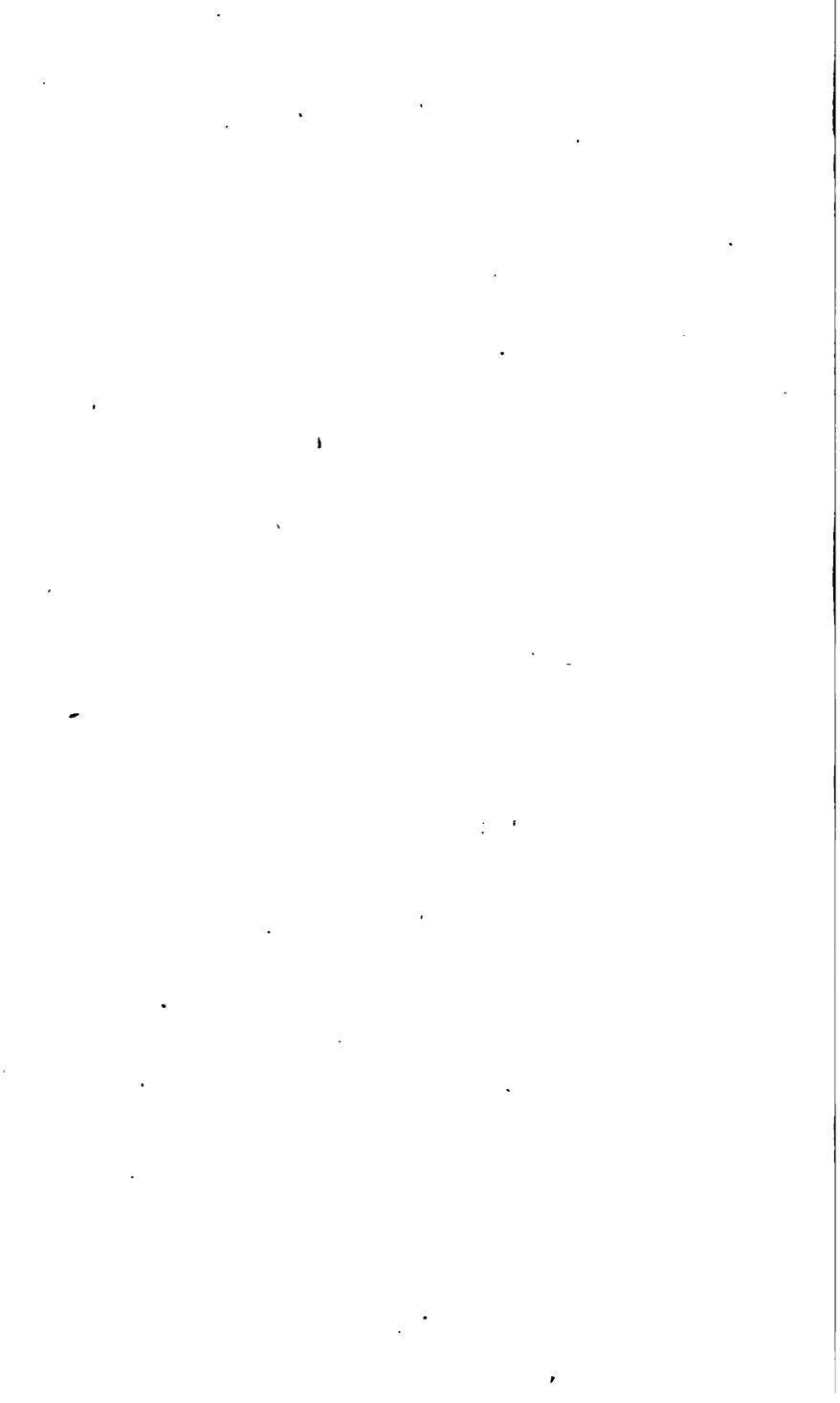
LUCILE

Vuicour, le roman n'a pas ete long

VALCUUR.

Le roman finit, mon bonheur va commencer.

TIN



LISISTRATA,

00

LES ATHÉNIENNES, COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÈLEE DE VAUDEVILLES,

IMITÉE D'ARISTOPHANE;

PAR ORDRE....

PERSONNAGES.

MÉRION, général des Athéniens.

DARÈS, mari de Carite.

LISISTRATA, femme de Mérion.

CARITE, nièce de Lisistrata et semme de Darès.

THISBÉ,

CLÉONE,

NYSA,

CÉPHISE,

DAULIS,

ÉGINE,

MÉLITE,

CYANE,

GLAUCA,

CYMODOCÉ,

CRISSA,

PANOPE,

SPIO,

ACTÉA,

PROTO,

ASTIOCHE,

MACHAON, esclave scythe.

THAIS, femme de Machaon.

Jeunes Athéniennes.

Vieilles Athéniennes.

L'action se passe à Athènes, dans la maison de Lisistrata.

A WIS LIVITEES.

- and seem doing or petition organism. I seem to alich seem to and and the comment of the seem to a seem to
- it come l'altre ansei, fammes tidites qui auma, con maire, ai qui préféra, des l'hordés de ros épons aux ilicons propos de mille amans
- t. von l'affir ancara, ianno damaisaltes, ini, no une, paris l'ancara, paris il indécence dans l'amon: des paris et de paris et con entre tons. de manare à votre tons. des paris et de vos enfans.
- to constant and interesting the property of a constant of the constant of the
- t. m. com. l'aftri pas il com, temmos grafantos mi i in agmentes, como i troncente tron, el mobili, el l'o nom, el particulter.

Je ne vous l'offre pas, censeurs sévères, moralistes chagrins, lecteurs scrupuleux, gens de goût que Molière révolte, ni à vous enfin, esprits trop pénétrans, qui ne voyez jamais dans un ouvrage ce que l'auteur y présente, mais toujours ce que vous pensez.

PRÉFACE.

Cz petit ouvrage m'a valu presque autant d'injures que s'il était bon, et des reproches aussi graves que s'il était d'une grande importance. Quelques journalistes sévères, amis des mœurs, et scrupuleux jusqu'à la pruderie, l'ont présenté comme un modèle d'indecence et d'immoralite. Ce dernier mot est nouveau: c'est sans doute pour cette raison qu'il a fait une si grande fortune: on l'entend, on le lit partout, et l'on peut dire, à la manière de Figaro, qu'il fera bientôt le fonds de notre langue. N'importe! il est à la mode, et je m'en servirai sans tirer à conséquences.

Mais ceux qui l'emploient à tous propos devraient bien lui donner une acception fixe, et ne pas le faire constamment synonyme d'indécence, car alors le néologisme serait inutile : je vais tâcher d'en déterminer le sens.

Ce qui est indécent n'est pas toujours immoral; et ce qui est immoral n'est pas toujours indecent. Il y a plus, une chose peut être indecente et morale; une chose peut être immorale et decente. La scène de Tartuffe peut paraître indecente, mais sans doute elle est morale, puisque le vice y est démasqué, et dèslors puni. Dans d'autres ouvrages, des hommes aimables séduisent une femme on une fille honnête, et n'emploient en la trompant que les expressions les plus chastes et les termes les plus delicats; ces hommes sont décens : je demande s'ils sont moraux.

Voyons maintenant lequel de ces deux reproches

a mérité ma Lisistrata. Des semmes s'ennuient d'une guerre qui les prive de leurs époux depuis plusieurs années. Il n'y a là rien d'immoral, et nous serions charmés que nos semmes n'eussent jamais d'autres inquiétudes.

Ces femmes emploient toutes les ressources de l'imagination pour faire finir cette guerre, et pour posséder leurs maris. Lisistrata leur propose un moyen: c'est de leur tenir rigueur, de se refuser à leurs caresses, d'être cruelles enfin jusqu'à ce qu'ils aient fait une paix solide et durable. Le projet sourit à ces dames, et elles s'engagent par serment à l'exécuter. Mérion, mari de Lisistrata, instruit de ce complot, le déjoue par un moyen comique; il affecte autant de froideur que sa femme a juré d'en avoir pour lui. Celle-ci se dépite de ne pouvoir signaler sa résistance;'l'amour-propre offensé fait oublier le serment : elle devient aussi tendre qu'elle devait être cruelle, et elle finit par demander un seul baiser au mari qui la quitte et à qui elle devait le refuser. Je demande ce qu'il y a d'immoral dans cette fable?

Il faut que ces femmes aiment bien leurs maris. puisqu'elles emploient les moyens même les plus bizarres pour les retenir près d'elles. Il faut que ces femmes soient bien fidelles, car, si des amans les eussent consolées des ennuis de l'absence, elles seraient moins empressées à redemander leurs époux. O mes concitoyens! je vous souhaite à tous des femmes pareilles; et Dieu vous préserve de ces prudes qui crient sans cesse à l'indécence et au scandale! Les dragons de vertu ne sont pas toujours des modèles de moralité.

Le fands n'étant point immoral, voyons si l'expression en est indécente.

Le porte le défi aux censeurs scrapuleux de trouver dans toute cette pièce une seule expression, un seul mot qui puisse offenser la pudeur. Il n'y est question litteralement que d'un embrassement, d'un baiser. Le sais qu'une imagination libertine va toujours auielà de l'expression; je sais qu'on se plait à soulever le voile de la decence : mais suis-je coupable de l'extension que vous donnex à ma pensee, et quel ouvrage le theâtre pourrait resister aux commentaires d'une reflexion maiigne.

Si Lisistrata vous choque, que direz-vous du Tarzi te, de l'École des Femines, de Georges Dandin, du Medecin maigre ini, des l'acauces des Procureurs, de a Femme age et partie, et de cent pièces du Theâtre rançais?

Que direz-vous d'Amphitron. C'est la que le touds iout vous paraître immorul: il ne s'agit pas seulement ians cette comedie d'un mari trompe, ce que Mo-lere nomme en un seul mot, mais d'un mari qui l'est autant que faire se peut; images et expressions indecentes, tout s'y trouve.

Proscrirez-vous a l'Opera-Comique ce que vous sermettez au Theâtre-Français. Des femmes qui sesirent leurs maris vous revoltent, et vous vouiez neu voir des maris qui desirent les femmes des urres. Et si j'avais piace dans Lisismua la scene de insie et de Ceunchis, auriez-vous sille au Theâtre Feyre au. ce que vous appiaudissez au Theâtre de la Reminique. Le vous demande maintenant s'il y a dans insiemes une seule expression, une seule image, sem-

blables à celles des comédies que je viens de citer.

Mais ces pièces sont bonnes, direz-vous, et la mienne est mauvaise. Il serait plaisant de soutenir qu'un ouvrage faible et médiocre fût plus dangereux, plus séduisant, et fît plus d'impression qu'un chef-d'œuvre.

Excusez-vous les comédies immorales et indécentes, par cela seul qu'elles sont anciennes? Ce serait un raisonnement bien futile. L'effet que produit une pièce de théâtre, ne dépend-il pas de sa représentation? L'impression qu'elle fait ne se renouvelle-t-elle pas chaque fois qu'on la joue? Si elle est dangereuse, si elle est indécente, ira-t-on consulter sa date pour savoir si l'on doit en rougir? Si mon ouvrage se jouait à la Comédie française, il serait assez comique de voir des prudes s'y offenser des indécences qu'elles y devinent, et rire ensuite de bon cœur à une autre pièce où les indécences seraient à découvert.

Quelques ennemis du drame ne cessent de crier: faites-nous rire; et bientôt, moralistes hypocrites, ils crient à l'indécence et à l'immoralité, quand il n'y a rien d'indécent que dans leur imagination.

Je le répète, Lisistrata ne passe pas les limites que Thalie trace à la gaieté; elle se tient même loin des frontières qu'occupent tant d'autres auteurs comiques. La jeune fille qui ne sait rien, n'y apprendra rien; la jeune fille instruite qui a des mœurs, n'y verra que ce que j'y ai montré; la jeune fille sans mœurs n'y verra jamais tout ce qu'elle voudrait y voir.

Cette bagatelle ne méritait ni une discussion sérieuse, ni un ordre de suspension, ni le courroux de ceux qui ont lu Molière.

LISISTRATA,

JU

LES ATHÉNIENNES.

CC WYDLA.

SCÈVE PREMIÈRE. LIBETRATA. CARTE

DINNERATIN

पिल्डाह्म-स्थाः कार योगस्य विस्ताहिः भागः माणार वर्ष कि भारत स्थलंसमधीरथामे केत्रवाधार विस्ताह भेणस्य भेणस्य

CLETTY.

भो त्रात द्रीताच स्थापतः । त्र कश्चं प्राप्तः वस्यापुर वृक्षः । भाषाः ... वि वस्यामास्यवस्य के वैद्यसमुख्यतः

L'ENETHER LA

II. dien. uni., admine Eun. die graniere officiere de lung-remys diende die gins dulle gaeter de de Geraun. Le naun regonariter mag des äusuchtes Squeenung. aus dernaus de legare deinenkaus, qui secunal des gilus die mailies dies dominung, s'ils noudenaus l'dera un que gilus aunnaus ann deurs remmes.

4.K.T. 77.

a doing annual design designations annual annual designations and designations and designations and designations and designations and designations are designated as a designation of the designations and designations are designated as a designation of the designations and designations are designated as a designation of the designation of

LISISTRATA.

AIR des Trembleurs.

Oui, quand dix ans de tapage,
De combats et de carnage,
De malheurs et de ravage
N'ont pu calmer leur courroux,
Quand la Grèce désespère
D'une paix si nécessaire,
Moi seule je veux la faire....

CARITE.

Ma tante, dépêchez-vous.

O ma chère Lisistrata, que je vous aurais d'obligations! Mariée depuis deux ans, je n'ai vu mon mari que le jour de mes noces. Il a quitté le lit nuptial pour aller se battre; depuis deux longues années il ne fait que cela, et en vérité, il aurait ici des occupations plus agréables.

AIR: L'intrigue gouverne le monde (des Sabines).

Qu'elles sont longues les journées
Loin de l'objet de notre amour!
Mes regrets durent des années,
Mon bonheur n'a duré qu'un jour. (bis.)
Transports que ce jour a fait naître,
Plaisirs d'amour, momens charmans,
Il fallait ne pas vous connaître,
Ou vous connaître plus long-temps. (bis.)

LISISTRATA.

Vous vous plaignez, ma nièce, et que diriez-vous, si, comme moi, vous étiez séparée de votre époux depuis dix mortelles années.

CARITE.

Oh! vous l'avez vu de temps en temps.

CUMBINE

LISISTRATA

Oui, quand la lassitude forçait ces mechans à s'accorder quelques trèves. Mais ils ont toujours eu soin de faire la campagne bien longue, et la trève bien courte.

CARITE.

Air: Il faut quitter ce que j'adore.

Quelle est donc la timeste gloire

Qu'ils vont chercher dans les combats."

Mieux vaut accorder la victoire

A des amans qu'à des soldats.

Toujours Mars desole la terre.

L'Amour la console souvent:

Si Pluton desire la guerre.

L'Amour veut un heros vivant. (bis.)

LISISTRATA

Tu as bien raison. Carite. L'espèce diminue sans se reproduire, c'est ce qui a fait dire à nos philosophes qu'en temps de guerre, la population se détruit positivement et négativement.

AIR : Lorsque vous verrez un amani.

De nos inflevibles maris

La fureur endurcit les àmes:

De Sparte ils egorgent les fils.

Et n'en donnent point a leurs temmes.

Minos saura les en punir.

Car il inscrit sur le grand livre.

Et les hommes qu'on fait mourir.

Et ceux qu'on empêche de vivre (1). (his.)

Le pouvois dire plus cisirement : en temps de guerre un tons ies bannones, et l'an fait mains d'enfans. Cette verite si evidente na pouvoit couser ancun scandale, et les scrupuleux unt crié à l'indécence, parce que je l'ai exprimes mains grassièrement.

Le public y a ri, et n'a point imprenve.

LISISTRATA,

CARITE.

Et comment prétendez-vous faire cesser cette guerre cruelle?

LISISTRATA.

Tu le sauras quand toutes nos femmes seront rassemblées. J'ai convoqué, et j'attends ici les premières de notre ville. Leur intérêt me répond de leur assentiment. Ainsi quand des hommes qui devraient être amis, se battent et se détruisent, des femmes qui devraient être ennemies, vont s'unir et vivre en bonne intelligence. N'est-ce pas déjà, ma chère Carite, un assez grand prodige opéré par Lisistrata?

CARITE.

nte, aurai-je l'honneur d'assister à votre auemblée?

LISISTRATA, gravement.
y serez, ma nièce.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, MACHAON.

CARITE.

votre esclave.

LISISTRATA.

che, Machaon, que me veux-tu?

MACUAON.

le dame, ce sont les élégantes Athéniennes ient se rendre à la convocation.

LISISTRATA.

s celles que j'ai appelées, y sont-elles?

COMEDIA

MACHAON.

Non, je crois qu'il manque encore les plus jolies; celtes-la ont contume de se faire attendre.

LISISTRATA.

Les femmes de ton pays ressemblent-elles aux

MACHAON

Non, madame. Les femmes Scythes ne se font iamais attendre, mais en revanche elles n'attendent iamais.

CARITY

Elies ne ressemblent pas am Atheniennes.

LISISTRATA.

Fais entrer ces dames sons le portique.

MACHAON.

Elles y sont, madame; et il y a, sans doute, quelone chose qui les echanfie, car elles font un bruit qu'on r'entendrait pas Impiter tonner.

CARITE

Que tu plaisantes gressièrement!

MACHAON.

Je plaisante comme un Scithe.

LISISTRATA.

Et in hois de même.

MACHAON.

C'est vrai.

LISISTRATA.

Econte, in n'introduirs ces dames que quand le nombre sera complet. Alors elles entreront avec sotennite, en chantant l'hymne au Silence.

MACHAON.

Ces dames chanteront, dites-vous...

LISISTRATA.

L'hymne au Silence.

MACDISON

Le silence les entendra.

LISISTRATA.

C'est pour les avertir qu'il faudra garder le secret.

MACHAON.

Je vais faire des libations pour le succès de votre entreprise.

LISISTRATA.

Ecoute. A-t-on des nouvelles de l'armée?

MACHAON.

D'affreuses, madame.

CARITE.

Grands dieux! qu'est-il arrivé?

MACHAORE

On dit qu'ils ont détruit toutes les vignes.

LISISTRATA.

Imbécile!

MACHAON.

Madame, mille buveurs font moins de mal au monde qu'un conquérant.

CARITE,

Il n'a pas tort.

LISISTBATA.

'u n'aimes pas la guerre.

MACHAON.

son; je ne la fais pas en personne.

AIB: Monsieur le Prévot des Marchands.

Je sais que nos braves soldats Vont à la mort comme au repas ; Mais je n'ai gande de les suivre. Car pour hien servi: mon pars. Les dieux m'ont ordonne de vivre: Le suis pieux, et j'obeis.

Ti some

SCÈNE III.

LISISTRATA, CARITE.

CARITY

Dites-moi, ma tante, quelles sont les femmes que vous avez convoquees?

LENGTHATA.

Les notables de notre ville, huit jeunes et huit veilles en voici la liste : jeunes Atheniennes, Thisbe, Geone, Nysa, Cophise, Daulis, Egine, Mélite et Cane, Vieilles Atheniennes : Glauca, Cymodoce, Grissa, Panope, Spio, Actea, Proto et Astioche.

CIRITE

Pourquoi ce partage egal de jennes et de vieilles?

INDITATA.

Pour éviter le reproche de partialite. Elles doivent toutes egalement desirer le retour de leurs maris: les iemmes âgres, parce qu'elles n'ont plus de temps à perdre: et les jeunes, parce qu'elles ont du temps à pagner. Mais quel bruit entends-je?

CARITY.

C'est Thymne an Silence.

ATIATIAGE

Voicil areopage teminin: recneiller-rous, ma nicce, ics mysteres rout commencer

LARTS.

Le + General Time Institu

LINETRATE

LACS-C TARE.

SCÈNE IV.

ES PRECEDENS, LES FEMNIES APHÉNIENNES.

CHOEUR CL MACREES.

AIR: Du carillos de Ihmenype.

Silence, dieu discret

Et muet;

Descends du haut des ciens

En ces lieux:

Fais qu'on n'y parle pas, On du moins qu'on parle lus.

Pénètre dans mon âme,
Prends pitié d'une femme
Qui veut pour une fois
Se soumettre à tes lois;
Empêche qu'on ne glose,
Et tiens ma bouche close...

Il s'agit d'un instant Important.

Descends, aimable dieu,
Dans ce lieu,
Et fais qu'au moins en ce jour
On ne parle qu'à son tour.

LISISTRATA.

Mesdames et tendres amies, le sujet qui nous rasdans cette enceinte est bien important, bien bien intéressant pour le cœur d'une femme.

TOUTES.

, parlez.

COMÉDIE.

LISISTRATA.

Je vous conjure de me prêter la plus scrupuleuse attention.

TOUTES.

Ori, ori.

LISISTRATA.

Sans m'interrompre....

ASTIOCHE.

Sans vous interrompre.

TOUTES.

C'est juste, c'est juste.

LISISTRATA.

Le silence que vous m'accordez est d'un augure iavorable pour le soccès de mon entreprise.

ZITIOT

Nous écoutons.

LISISTRATA

Vous connaissez et vous sentez aussi vivement que moi...

TOUTES.

Nous sentons.

LISISTRATA.

Aussi vivement que moi....

ASTIOCHE

C'est dit, c'est dit.

LISISTRATA.

Aussi vivement que moi, les maux occasionnés par la guerre du Peloponèse....

SP10.

Nous savons, nons savons.

LISISTRATA.

Par la guerre du Peloponèse, qui dure depuis dix ans....

LISISTRATA.

Comme je suis sûre de votre discrétion, je vais vous développer les moyens que mon génie m'a suggérés pour ramener et fixer près de nous ces maris farouches qui sont plus amoureux de la gloire que de leurs femmes. Mais, écoutez, il faut d'abord que je sache si vous êtes décidées à faire tous les sacrifices pour parvenir à ce but désiré. Je vais d'abord consulter les plus jeunes.

ASTIOCHE.

Les plus jeunes! Il n'y a parmi nous ni jeunes ni vieilles. Nous sommes toutes mariées, nous attendons toutes; mêmes nœuds, même impatience. Ainsi je ne sais pourquoi dame Lisistrata veut faire de nous deux classes distinctes, quand nous nous ressemblons toutes si parfaitement.

LISISTRATA.

C'est que je me défie des plus jeunes, comme ayant plus de faiblesse et moins d'expérience. Voyons, belle Cléone, feriez-vous tout au monde pour obtenir le retour de votre époux?

CLÉONE.

Je frémis des dangers d'une longue absence. On est jeune, on a un cœur, mille écueils environnent la jeunesse; ah! mesdames....

AIR : Des fraises.

Je n'ose vous dire ici Quelle crainte est la mienne; Contentez-vous de ceci: Il est temps que mon mari Revienne, revienne, revienne (1).

(1) Ce couplet et les suivans ont le même refrain : Il faut que mon nari revienne. Le public a ri et applaudi ; mais les acrupuleus n'est

LASSIBATA

Et vous, tendre Cyane?

CYANE.

Des songes ultreux mont offert les images les plus anstres de voyuis mon époux expose mix perris de a guerre, et a mes propres dangers. Morphée ne presentait a mon imagination que des monstres entenns de l'hymen. A mes yeux. Impiler enlevait anope. Pan poursuivait Svinix, Aporlon susissait Dapane et Acreon. ...

IS! WCHE

Ces signes sont parlans.

CHINE.

L'armentee du present, editivee de l'instant, le some la grande deesse de minister me sants mysteres, ne l'Egypte a revete a la Grece, par la bouche du min Crohee.

LIB - IVE - DULL DU MUIL 'ICH-LE'ME

Chame e vis que humanite

Nese qu'un vase fragile.

Et qu'ei a mente

New yes verru lacile.

Je senus suspiter mon acur.

Et se sougeme ja i mon fonnem

Pour e suver.

Le preserver.

Je mans a mace.

Vovam que som le conserver,

U ladait m miracie.

the problem is a second. The second is seen absolute the second in the s

Une prêtresse d'Osiris, Rendit le calme à mes esprits;

> Me pérora, Me rassura, Et me montra

Sans imposture...

Les saintes lois de la nature.

Quand elle eut fini son discours, Qui m'avait tant émue, J'arrivai par mille détours

Au pied de la statue;

Je parlai, le dieu m'entendit,

Et son oracle répondit :

Va, ne crains rien,
Je conçois bien
Quelle peine est la tienne;
Mais dans l'instant,
Il est instant

Que ton mari revienne.

ASTIOCHE.

Les dieux d'Egypte ont de la prévoyance. LISISTRATA.

Et vous, jeune Thisbé?

THISBÉ.

Moi, je vous l'avouerai, mesdames:

AIR: On compterait les diamans.

Pendant l'absence d'un époux, L'Amour nous guette et nous assiége; Et pour mieux s'assurer de nous, Sous des fleurs il cache le piége. J'ai résisté jusqu'aujourd'hui, Voyez quelle force est la mienne! Mais je suis seule et sans appui: Il faut que mon époux revienne.

LISISTRAÇA

Et vous, sage Melite?

ARLITE.

Alt: Finnes, noulex-nous eprouver.

Quand mon epoux s'est arrache

Des lieux que charmait sa constance,

Mon taible cour u'a point cache

Combien il redoutait l'absence.

Helas! à ces tristes instans

J'ai pleure, qu'il vous en souvienne...

Mais s'il tarde encor quelque temps...

LISISTRATA

Eh bien!... Achevez donc... Ah! j'entends.

Vous aurez peur qu'il ne revienne.

Allons, ma chère Carite, achevez de fixer notre opinion.

CARITE.

Eh! ma tante, de quoi peut-on jurer en ce monde? Les dieux même conspirent contre nous. Quand l'Hymen prêche. l'Amour chante. Diane veut qu'on repousse les amans. Venus veut qu'on les écoute. Les montagnes, les forêts, les jardins ont des dieux redoutables à l'innocence. Neptune sort des eaux. Pluton quitte le Tartare pour nous seduire.... Comment peut-on eviger tant de force d'une faible femme qui a contre elle le ciel, la terre, les mers et les enfers?

AIR: Quand le bien-aime reviendres

Quand mon cher epoux reviendra, Je jurerai d'être fidele; Nul amant ne m'approchera, J'en fais le surment a Cybele. Mais je soupire, Mais je désire; Hélas! hélas!

Et le méchant ne revient pas.

LISISTRATA.

Et vous, raisonnable Astioche?

ASTIOCHE.

AIR: De la Marmote.

Tout comme à vous, plus d'un amant
Me parfe de tendresse,
Tout comme vous j'ai constamment
Ecouté la sagesse;
Mais quoique votre fermeté
N'égale pas la mienne,
Il faut, pour plus de sûreté,
Que mon époux revienne.
LISISTRATA.

Il paraît que les vœux sont unanimes. Je vais donc vous exposer mes moyens d'exécution. Nos maris viennent de s'accorder une trève de quelques jours. Nous reverrons aujourd'hui ces chers objets de nos sollicitudes. Depuis long-temps éloignés des femmes, ils aimeront même les leurs. Au retour d'un long voyage, un mari est presque un amant. C'est ici que notre art doit triompher; c'est ici qu'il faut du courage. Ecoutez-moi: si vous cédez à leurs transports, vous êtes perdues. Bientôt ils vous traiteront en épouses; ils s'arracheront de vos bras, et recommenceront cette guerre cruelle qui nous les enlèvera pour des années, et peut-être pour toujours. Profitez donc du désir qui les ramène; résistez-leur, mesdames, résistez; voyez sans pitié leurs larmes, écoutez sans effroi leurs menaces; dites-leur qu'un serment

redoutable vous fait une loi de votre refus, et lorsqu'ils seront au desespoir, envoyez-les tous vers moi.

ASTIMITE.

Comment?

LISISTRATA.

Je leur signifierai qu'ils ne retrouveront des epouses tendres et obéissantes, que quand ils auront fait une paix solide et durable.

SPIO.

C'est fort, mais c'est bean.

ASTIOCHE.

Doucement. Consultons nos forces, et ne promettons que ce que nous sommes en état de tenir.

LISISTRATA.

Qu'escr-vois dire. Astioche? Serier-vois assertaible pour nois trabie?

ASTIMOHIE.

Je suis tendre et fidelle.

LISISTRATA.

Eh bien! pourrier-vous préférer le bonheur d'un moment, au bonheur de la vie?

ASTIMORE

Your aver raison, je me resigne.

LISISTRATA.

Et vous, Carite?

CARITE.

J's ferai mon possible.

LNSSTRATA

Votre possible?

CARTE

Ma tante, econtez-moi:

AIR: Je eroyais pouvoir en tous lieux (des Sabines).

J'ai pu, fidelle à mon devoir,
Repousser l'amant le plus tendre;
Sans m'attendrir j'ai pu le voir,
Sans l'écouter j'ai pu l'entendre:
Mais c'est un époux qu'à mon cœur
Va rendre enfin le ciel prospère....
Faut-il refuser le bonheur
Quand depuis deux ans je l'espère?

bis.

LISISTRATA.

Jeune imprudente, si la guerre recommence, ton mari peut-être va périr....

CARITE

Ma tante, n'achevez pas; je me résigne.

LISISTRATA.

Et vous, mesdames?

CARITE.

Eh! qui de nous pourrait se refuser à une mesure aussi sage que nécessaire! c'est perdre pour gagner, c'est attendre pour posséder, c'est refuser pour tout avoir.

SPIO.

Nous sommes persuadées.

CARITE.

Nous sommes convaincues.

ASTIOCHE.

Nous donnerons l'exemple.

CYANE.

Nous vous imiterons.

LISISTRATA.

Vous direz non, jusqu'à la paix?

TOUTES

Nous direns, non.

CHUEUR

MR. G'est bien fort pour mus.

C'est bien fort pour nous!
Mais qu'il sera doux
De dire a nos epoux:
Cà, pius de courrous!
Guerriers trop isioux.
Suspender vos coups.

Quand vous aurez donne la paix a tous.
Nous serous a vous.

LISISTRATA

Nous avons iure de garder le secret. Le serment que nous alons taire est bien d'une autre importance, aux menaces, aux caresses, aux larmes même de nos maris, jusqu'à ce qu'ils aient signe une paix solide et durable. C'est par Junou que nous alous jurer, par Junou protectrice du mariage, par la terrible Junou, qui perça les yeux du devin l'iresias qui l'arait offensee, et qui percera les votres, si vous êtes parjures.

CHUBER.

MR. De i trimus de la ruine leun.

Nou. saiate Junou.

Nou.

Qui are par tou

JUM.

Ne trompe jamais.

Si рошнамі том зегтемі

Meui.

Pauis mon forfat.

Et

Pour percer mes deux.

Yeux,

Tiens tous tes

Traits

Prêts.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, MACHAON.

MACHAON.

Mesdames...

ASTIOCHE.

Quel est le profane qui trouble nos mystères?

MACHAON.

Pardon, vénérables dames, mais j'ai une grande nouvelle à vous apprendre!

LISISTRATA.

Parle.

MACHAON.

Sur les rives du Céphise, on voit une foule de soldats.

LISISTRATA.

Ce sont nos maris qui reviennent.

MACHAON.

C'est ce qu'on dit. On parle d'une trève de trois jours....

ASTIOCHE.

Comment! ils nous accordent tout cela!

MACHAON.

Il semble même qu'Eole et Neptune conspirent avec Mars pour nous rendre nos amis; on voit une flotte nombreuse qui s'approche du Pirée. CARITE.

O dieux' quelle joie!

LISISTRATA

Voici l'instant.

ASTIOCHE

Voici la crise.

LISISTRATA

Songez à vos sermeus. Vous y serez fidelles?

LES JEUNES.

Helas! oui.

LINSTRATA

Oseriez-vous être parjures.

LES VIEILLES

Helas! non.

LISISTRATA

Rentrez donc dans vos demeures, et attendez avec murage l'accueil de vos epoux; sovez sires qu'avant la fin du jour. Venus leur aura inspire des intentions pachiques.

CHOEUR et WARCHS.

un: Uren i'mour... des Samnites.)

Dieu d'amour.

En ce jour.

Vieus coutre Wars nous defendre:

Un desir.

La soupir.

Suffit pour nous trahir.

Notre cour est si tendre!

Si puissans sont tes traits!

Force nos epoux a nous rendre

Tes plaisirs et la douce paix.

(Elles sorsens.)

. SCÈNE VI.

MACHAON, seul.

Elles sont entrées en cérémonie, et sorties de même; elles ont fait un sacrifice et un serment, le cas était grave. Elles ont laissé du vin.... Voyons si le vin sacré vaut mieux que le profane. (Il boit dans la coupe.) C'est du vin des dieux, et Bacchus en vaut bien un autre. Il faut avouer que la religion des Grecs est bien aimable, on peut s'y griser par dévotion. Aussi j'ai toujours passé pour le plus religieux des hommes.

AIR: De tous les Dieux que la fable.

Quoique les Dieux dans l'Olympe
Soient tous plus ou moins fameux,
Ne croyez pas que j'y grimpe
Pour m'ennuyer avec eux.
Chacun peut dans la jeunesse
Occuper quelques instans;
De l'amour courte est l'ivresse,
Mais on peut boire en tout temps.

Thaïs, ma femme, viens ici.

SCÈNE VII. MACHAON, THAIS.

MACHAON.

Viens m'aider à enlever tout cela.

THAIS.

Elles sont parties?

MACHAON.

Je voudrais bien savoir ce qu'elles ont machiné ici Il faut qu'il soit question de l'honneur du corps, pour avoir mis tant d'importance.

THAIS

in! tu le sauras bientôt.

KUAHUAN

Sans doute, eiles out iure de ne rien dire. Je crois juit s'agit d'une conspiration. Il serait plaisant que, une l'absence de leurs maris, les femmes eussent can s'emparer du gouvernement.

THAIS

Les choses n'en traient pas plus mai. Mais il ne sagri pas de cela.

KUARDAK

Le saurais-tu

ZIAH

'E .E :415.

MACHAUN

Comment?

KIAH!

En geomant.

MACHAUM

I'm is use acouter?

PHAIS

L'les maient une de ne vien dire, mais i'was jure le rous saour: musi il failait bien écouter.

MACHAON.

in, dest juste. Bh hien!

IMAIS

Elles veulent forcer leurs mars à nous donner la arr.

MACHAON

Les femmes veulent la paix dis-moi donc cela, aa petile, cela est pureux.

CLART

Lt vour y parvenir, elles out une d'être cinciles

MACHAON.

Elles ont juré d'être crnelles? (Il prend la coupe moi, cent sois, j'ai juré de ne plus boire. (Il boit.)

THAIS.

Avec les hommes d'à présent, ces sermens-là ne risquent rien. Les maris d'aujourd'hui nous laissent fort en repos.

MACHAON.

Les maris d'aujourd'hui! ceux d'autrefois valaientils mieux?

THAIS.

On le dit, du moins. Nous n'avons plus de Thèsee. de Pirithoüs....

MACHAON.

Tu ne nommes pas le plus fameux. Et tu crois que les maris d'à présent sont moins.....

THAIS.

Je le sais bien, peut-être.

AIR NOUVEAU.

Un homme, lorsqu'il est amant, Nous entretient à tout moment Et de plaisirs et de tendresse; Est-il époux? quel changement! Alors il prêche éloquemment La modestie et la sagesse.

MACHAON.

Va, ma femme, il n'y a rien de nouveau sous le soleil. N'envions pas le temps passé, nous valons bier nos grands-pères. Écoute la chanson de Callimaque. elle te prouvera que ce qu'on perd d'un côté, on le gagne de l'autre.

THAIS.

Eh bien! qu'est-ce que dit ton Callimaque?

MEMOS

MI HARADA

ATR WALLER ALL

Nos bons aims, dans lens complets.

So plaignaient sourcent des emelles.

Autonni hui nos vers indiscrets

N'accesent que des indiables.

Amis, n'en sovors pas ialous.

Notre sont, is crois, n'est pas pire.

Lat us qu'ils faisaient miens que nons.

Nons sarons beautoup miens le dire.

THAN

On c'est bien dit cela

MACHAON

Laiseone nos alons se vante:
De ten régnen, de lon; sountesse.
Non poursons an mains none tlatte.
De miens connaître le segesse:
Si none arons plus faibles corps.
Notre âme es de moilteure étatie.
Depuis que les hommes son, morts.
Tous, ce qui ri; es, philosophe

THAS.

The heat rasson, depuis que les hommes son! a sacans, ils ne valent plus rien du tout

MACHAON

Mais en revanche nous avons des Pethagoriciens, des Stoiciens, des Phyrhomens, des Petipatéticiens

THAS

f': des musiciens

MINCHAIN

Et chaeun vondrait nous mener a sa manière. Arsonlik ne sarent pas sentement eleval leurs en 1445, mais re ne cossera, de leur direc

AIR de Joconde.

Tel qui pour nous donner des lois,

Bâtit un beau système,

Devrait d'abord savoir, je crois,

Se gouverner lui-même;

S'il a trouvé pour les états

La règle la plus sage,

Pourquoi ne l'observe-t-il pas

Dans son petit ménage?

(On entend du bruit dans le fond.)

Ah! voilà nos guerriers revenus.

(Darès traverse le théâtre en poursuivant Carite.)

Qui est-ce qui court là-bas? N'est-ce pas notre jeune maître?

THAIS.

Un mari qui court après sa femme..... Prodige!

MACHAON.

Cette femme a juré d'être cruelle.

THAIS.

Aussi, elle s'enfuit.

MACHAON.

Voilà un serment bien aventuré.

(Ils emportent l'autel, et sortent.)

SCÈNE VIII.

DARÈS, CARITE, rentrent en courant.

DARES.

Carite, vous me direz ce que cela signifie.

CARITE.

Non, je ne vous le dirai pas.

DARÈS.

Vous me fuyez?

COMEDIE.

CARITE

Parce que je vous aime trop.

DARES

Belle preuve! après deux ans d'absence....

CARITE.

Ah' je le sais bien.

DAKES.

Ne suis-je pas votre épour?

CARITE.

C'est pour cela que je vous suis.

DARÉS

N'ai-je pas des droits sur vous?

CARITE

AIR: Mais ce n'est pus pour aujourd'hui.
Oui, je le seus, je suis ta femme,
Et notre hymen fait mon bonheur:
Je connais tes droits sur mon cueur,
Sur ma personne, sur mon âme...
Mon cher epoux, mon doux ami,
Plus de tristesse, plus d'ennni!

Plus de tristesse, plus d'ennui!

Tu auras mon amour, ma constance, mes caresses, tout enfin....

Mais ce n'est pas pour aujourd'hui...

DARÈS

Mais an moins, dites-moi....

CARITE

Il m'est défendu de dire.

DARÈS

Regarde-moi, crue le.

CARITE

Il m'est desende de regarder.

DARES.

Tu te refuses à mes embrassemens?

CARITE.

Il m'est défendu d'embrasser.

DARES.

Et qui t'en empêche?

CABITE.

Les dieux.

DARÈS.

Qu'est-ce que les dieux ont à démêler ici?

CARITE.

Si je t'embrasse, Junon me percera les yeux, et je ne pourrai plus te voir.

DARES.

Junon! les dieux! As-tu perdu la raison?

CARITE.

Non, puisque je résiste.

DARES.

Tu me désespères.

CARITE.

Je me désespère aussi.

DARES.

Sais-tu ce qu'il m'en coûte pour me contenir?

CARITE.

Sais-tu ce qu'il m'en coûte pour résister?

DARES.

AIR: N'en demande pas davantage.

Si je ne puis tout obtenir, Carite, hélas! sois moins sauvage, Bt que d'un bement avenir. Un buiser du moins soit le gage

GARITE

Je le voudrais bien, Mais un n'auras rien... N'en demande pas davantage.

(Sis.)

DARES

Quai! tu me repousses, mai, tan epaux?

CLRITE

J'ai jure de repousser.

UARES

Mais qui t'a fait jurer?

CARITE

Ma tauto

DARES

Qui pourra m'expliques.....

GLRITE

Ma tante, ma tante, ma tante.

DARES

Mamilie tante! C'en est donc fait, il fant que je te quite.. Cruelle, cruelle!

CARITE

Ah! c'est bien vrai, cruelle pour moi; mais, mon.

MR: Si wome savide communit mone pater

Arompre un inneste serment,

An lieu de ventour une contraionre

The devenishmen platest me plaindren.

DARES.

Vous ites i plainden veriment!

CARITE.

Ah! je sais bien que je m'abuse,
Temps passé n'est jamais rendu:
Et quand une femme refuse,
C'est toujours autant de perdu. (1)

DARÈS.

Pourquoi donc fais-tu la cruelle?

CARITE.

J'ai juré, te dis-je.

DARÈS.

Tu as fait une sottise.

CARITE.

Je le sais bien, mais je ne serai pas parjure.

DARÈS.

Et moi, que vais je devenir! dans l'excès de mon amour, que vais je faire?

CARITE.

Allez trouver ma tante.

DARÈS.

C'est très-agréable.

CARITE.

Tous les maris iront chez elle.

(1) Qu'est-ce que demande Darès? un baiser. Il l'a dit dans le couplet précédent. Qu'est-ce que Carite lui refuse? un baiser. De quoi est-il réellement question? d'un embrassement, d'un baiser. Je n'ai dit que cela, tant pis pour vous si votre imagination est plus indécente que ma plume. Un mari, de retour d'un long voyage, a-t-il le droit d'embrasser sa femme, même sur le théâtre? J'ai donc pu le dire : voyez-y ce que j'y mets, et non ce que vous voulez y voir.

Le public a ri et applaudi; il a fait répéter ce couplet, mais les scrupuleux ont crié au scandale. En songeant au baiser ils faisaient un verbe d'un substantif, faute que je n'ai faite nulle part.

COMEDIE

DARKS

Et que fera-t-elle de tous ces gens-là?
CARITE.

Elle leur dira le secret.

DARÈS.

Voilà une terrible tante.

CARITE, pleasant.

Tiens, cela me fait plus de peine qu'à toi.

DARÈS

Alk: Tout comme a fuit me mère. Eh! quoi donc, ma chère Carite, Tu veux me traiter sans pitié?

CARPTE

Je le dois, et si je t'évite, C'est te prouver mon amitié

DARÈS

Belle amitié!

Vois, vois, vois ton amant....

CARITE.

Mais, mais, mais mon serment...

Je ferai, quoiqu'il me tourmente,

Ce que fera... ma tante.

DARES

Chère Carite, donne au moins cette main en signe d'amitié.

CARITE.

Prends-la donc, car je ne la donnerai pas.

DARÈS

Et le bras, tu n'as pas juré de me le resuser...

CARITE

Je ne m'en souviens pas.

DARES,

Et ce cœut, as-tu fait serment de le reprendre? CARITE.

Non, car je n'ai pas juré de bon cœur.

DARÉS.

Et ces yeux, où l'amour brille malgré toi?....

CARITE,

Ce n'est pas de ma faute, je fais ce que je peux pour les faire taire.

DARÉS.

Et cette bouche charmante!...

CARITE.

C'est elle qui a juré.

DARÈS.

Il faut l'en punir. (Il veut lui donner un baiser.)
CARITE, en s'éloignant.

Ah! je suis perdue!

DARES.

Tu me suis encore!

CARITE.

Il était temps.

DARÉS.

Viens dans mes bras.

CARITE.

Allez trouver ma tante.

DARES.

Je meurs d'amour.

CARITE.

Allez trouver ma tante.

DARÉS.

Non, mais je vais trouver son mari. Le général saura mettre ta tante à la raison. Nous verrons si après avoir vaincu les Spartiates, il nous faut encose faire la guerre avec nos femmes.

"**林村林林**(1)

THE PARTY

The thick year & incorrect thick & news

KARKELI

पुष्पर म्हलकाम संस्कृत

ないないない。

Commercial and the second many the second sections of the second sections.

a man, co. hon sidendificati

THE

HA MAN

WHITE

Tenence Manie, 240- is the Mines richts

TOUR TO

Hr. & John untentity Jamino. M. Commen.

ALIMITY.

1 Min

CHILL

Home many faces & lates.

itigiti.

I Bis

THINK!

द्वी स्थापत मान्य भी भी भी भी

TRIBILLY.

Ju.

CHILL!

R remeden ichen i ben mei

ATTHUE.

Jh. m.

MARKE

MARTIN SAMMAN SAMMAN SAMMAN ... WANT ...

THRITT.

The Auto

TMAS

Attentis-una, utpentis

LISISTRATA, CARITE.

Ecoute encore.

AIR de danse d'Armide. Oui, pars, mais reviens vîte; Viens nous rendre la paix; Viens consoler Carite Des maux qu'elle t'a faits. Tu sais combien je t'aime! Et si j'ai résisté, Ami, plus qu'à toi-même Le refus m'a coûté. Hélas! si j'ai pu feindre, N'accuse pas mon cœur; On est assez à plaindre Quand on fuit le bonheur, DARÈS.

Oui, ma chère, attends, Dans peu d'instans, Je reviendrai; J'accourerai, Te reverrai, Te trouverai Fidelle et tendre: Bientôt vos époux A vos genoux De vos sermens Trop imprudens Vous puniront, Vous forceront

Le général m'écoutera, Les rebelles il punira, Aux faibles il pardonnera; Votre serment se trahira, Et le parjure vous plaira. Mais ton époux t'excusera,

A les entendre.

A us gaman il randous. Lus vois il se astmans. Lun ran absprin s'apsimans: Un brisan une amsodous...

(figurise de l'air, en due.)

CARITIS.

Our, pare, mae revious olto. Trans more randre la quie :
Vrous comendor larite
Des more qu'elle l'e faise.
To suis combien je l'anne.
El si 'ai resiste.
Anni, plus tu'e mismème
la relie m'a come.
Mille, si j'ai pu fombre.
Vaccuse que mon cour:
Or rel asser a plaindre.
Ouand on fuit le hanhour.

Punice.

In pure su remains vite.

Pour combier tes souhuites:

Pour consoler Carite

Li mois remire la pain.

It sus tur um atem m'aima,

It; sil m'a resett.

Presqu'aduant qu'a maisundure

Le relie l'a contr

Pour, non, je n'ai qui craindro,

de connais trop um atem:

It un asser à plannire

In liceant le familieur.

SCENE IX.

Anny Thit Is.

One is sais decrease de n'medie rien die er qu'il suit. Il l'a decine, cur je n'ui pus ouvert la dout-cire. I'ui rependant ern qu'il sur pressenuit durantage..... I muis une paur.... on n'est puire int quand on a pour. Oh! Il a dien ind de s'en aller, cur je n'usuis plus de invers.... que tout juste.

NIR: Al. ! maman. que je l'echappe belle.

Ah! Annen! (2) One je Tvednjepe dolu!! Tanjans dise nan.

Frame h was, or h propertie?

in Les scriptibus um blum cute apostrophe e Junon. Serie e jure de ne pas sundimesur son mari, elle a faill, vider son sumane, elle paul ilone ilire : Que je l'echappe belle. Un expueir même n'un serui: pas illoque.

LISISTRATA,

Ah! Junon!
Que je l'échappe belle!
Un moment de plus
Et mes sermens étaient rompus.

Si long-temps
Ai-je pu me défendre,
Quand ses yeux charmans
Me regardaient d'un air si tendre?
Je le sens,
J'étais prête à me rendre;
Ah! je jure bien
De ne jamais jurer de rien.....
Ah! Junon! ete.

SCÈNE X.

CARITE, LISISTRATA. LISISTRATA.

Ma chère Carite, quel beau jour pour moi! mon projet a réussi au-delà de mes espérances. Les panvres maris, rebutés par leurs épouses, parcourent la ville comme des insensés, se demandant les uns aux autres quel crime attire sur eux la colère des dieux et des femmes. Je jouis de leur douleur, de leur désespoir, de leurs plaintes ridicules: oh! mon triomphe est à son comble.

CARITE.

Et votre époux !...

LISISTRATA.

Il n'est point encore de retour; il ignore tout, je l'attends; vous sentez bien, ma nièce, que moi qui ai inventé le projet, ourdi la trame, conduit la conspiration, je me signalerai de même par la noblesse de ma résistance et l'inflexibilité de mon caractère. Mais vous, Carite, avez-vous vu votre époux?

CUME DIE.

CARPTE

Oni, ma tante, et grâce au ciel il mia quittee, car ie commençais...

LINSTBALL

Comment?...

· CARITE.

Rassurez-vous, je n'ai rieu dit, rien fait de concraire à mon serment, et le ciel, qui a bieu voulu me proteger, m'a donne, je ne suis comment, une force qui m'etonne eucore.

LISISTRATA

A la bonne heure! Maintenant, je vous reconnais pour ma nièce.

SCÈNE XL

LES PRECEDENTES, ASTICCHE

ASTUMBE

MR: In 'munseigneur' in 'munseigneur'

Ah : je me meurs: sh : quel courment:

Ah! maulit soit notre serment!

Jusqu'à present j'ai resiste.

Jugez ce qu'il m'en a coûte:

Mon mari ne tait que pieurer.

Et dit qu'il tamira l'enterrer.

Le cher homme est si caressant.

Et son amour est si pressant!

Je le vovais à mes genoux.

Il me disait d'un ton si doux

Qu'il se donnerait le trepas

Sil ne possedait mes uppes ().

1) Dans toutes les pièces de theâtre, il est questum de puneder des appear, des charmes, etc. L'est la piarme banne des amons qui mont se marien dettocme sermi-cile pius angereuse en appea que taume les avrailme de comedie? Le n'aurais james ara que les appea d'ésticche montes purs d'impression sur les scrupuleux que que de la Venue de Medica.

LISISTRATA,

LISISTRATA.

O ciel! qu'osez-vous dire? vous, Astioche? à votre âge!

ASTIOCHE.

A mon âge! et c'est justement à mon âge qu'on n'a plus le temps de quereller un mari. Je suis tendre. voyez-vous, et depuis le retour du cher homme, je me sens vive comme une fille de quinze ans.

LISISTRATA.

Voyez cette jeune semme, elle a plus de courage que vous.

ASTIOCHE.

Cela se peut bien, mais est-elle aussi tendrement aimée!

LISISTRATA.

Patientez au moins jusqu'à la fin du jour.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTES, MACHAON.

MACHAON.

Grande dame, voici le général.

LISISTRATA.

Laissez-moi, laissez-moi seule; je vais en un instant vous rendre la paix, et terminer vos peines. J'ai commencé l'œuvre, je vais l'achever.

ASTIOCHE.

Lisistrata, j'attendrai, j'attendrai... Je vous donne une heure.

LISISTRATA,

C'est trop. Sortez, et siez-vous à moi.

(Carite, Astioche et Machaon sortent.)

SCÈNE XIII.

LESSTRATA, mak.

Voici l'instant: il va venir, èrre d'amour, brilant d'impatience, tendre comme un amant... Oh! Lisistrata, quelle gloire! Les femmes d'Athènes vont d'élever une statue.

SCÈNE XIV.

LISISTRATA, MERION ET DARÉS.

Merion toit signe à Daris qui sort. Il s'approche de Lisistrata, la salue avec respect, et va s'assectir loin à elle, en soupirant.)

LISISTRATA à part.

Quel aceneil! il m'a vue, et n'a pas vole dans mes

MERRY MARKET

Ah!

INSTRATA

Seignem, c'est ainsi que vous revoyes votre epouse!

Helas! (1)

LESETRATA.

Aurier-vous éprouvé quelque revers?
COLTEM

Non.

LESISTRATA.

On dit que vous avez remporte la plus belle vic-

: Les déles de Mérion ont part indecens. Ils perment être de monmon poil, mais certainement ils n'ont rem d'indecent que dons l'imapronte des scrapuleur. Ils sont expliques par ce qui suit, et il ne fint just condomner sons entendre. Le n'aurais jamais cra que ces deles inscent de ressort de la police.

LISISTRATA,

MÉRION.

Je suis vainqueur; hélas!

LISISTRATA.

Vous avez forcé les ennemis à demander une trève.

MÉRION.

Oui.

LISISTRATA.

Et quand cette trève vous permet de revoir une épouse fidèle, vous l'abordez avec froideur, et ne daignez pas seulement la regarder.

MÉRION.

O ma chère Lisistrata, ne m'interrogez point...... n'approchez pas de moi..... Oh! hélas! hélas!

LISISTRATA.

Vous me direz au moins ce que cela signifie.

MÉRION.

Je vous le dirai.... mais cachez-moi votre douleu et vos charmes..... ils me rendraient parjure.....

LISISTRATA.

Parjure!

MÉRION.

Ecoutez et plaignez-moi. La calomnie, qui s'attache toujours à noircir les vertus, a présenté votre époux comme un traître, qui était d'intelligence avec les ennemis de l'Etat.....

LISISTRATA.

Est-il possible?

MÉRION.

On a répandu dans le camp que je m'étais laisse corrompre, et que je voulais forcer Athènes à faire une paix honteuse.

CUMERE

LISISTBALL

Y a-t-il de la bonte à ture la paix?

Mais j'ai assemble nos guerriers, et pour leur immer un gage d'honneur et de lovanté, j'ai juré que je ne ne livrerais à ancun repos, que je ne goûterais aurum plaisir, et que je n'approcherais pas des noiers qui me sont les plus chers, tant que Sparte ne secuit pas detroite.

LISISTRATA

Peak-on faire un serment pareil?

MERION

Je n'en sais rien: mais quand on l'a fait, il faut le tenir.

LISISTRATA

Vous avez jure...

MERION

De ne point approcher de vous.

LISISTBATA

Mais peut-on faire un serment pareil.

MERION.

Je ne suis entre ches moi que pour vous en insruire; alien!

LISISTBATA

Vous me quittez?

MERIUN

Il le fant, ma chere: le soleil ne tardera pas a se excher dans l'inde; et si je passais la muit ches vous, un n'hésiterait pas à me croire parjure.

LISISTRACL

Mais, encore une tois, peut-on faire un serment pareil?

LISISTRATA, MÉRION.

Il m'afflige autant que toi.

LISISTRATA.

Non, tu ne saurais croire combien il me tourmente.

MÉRION.

Il faut s'y soumettre.

LISISTRATA, à part.

Comme cela dérange mes projets!

AIR: On doit soixante mille francs.

Eh quoi! vous allez me laisser Sans même vouloir m'embrasser! C'est ce qui me désole.

MÉRION, s'approchant.

Un baiser me plairait vraiment...

(En s'écartant.)

Mais non, je garde mon serment, C'est ce qui me console.

(bis.)

LISISTRATA.

Même air.

Mais, mon ami, qui le saura? Personne ici ne nous verra: Qu'un baiser me console.

(bis.)

MÉRION, tendrement.

Je voudrais voler dans tes bras...

(Fortement.)

Mais un général ne doit pas Manquer à sa parole.

(bis.)

LISISTRATA.

Autrefois j'avais plus d'empire sur vous.

Are: Quand 'étais dans man: jeune age.

Quand j'étais dans man penne âge.

Aurais-tu fait er serment?

Avant notre mariage

To m'aimais hien autrement!

Depuis, contre la tendresse.

Ton cour s'est hien aguerri...

J'étais alors ta mattresse:

Turn'es plus que man mari.

MURION

Mais, ma chère, sois donc raisonnable; sais-tu nù m entraîne ta seduction?

LISISTRATA, vivement

din

W: RION.

ATR des l'entus.

Hélas! qu'il est cenet, hélas! The resister a tant d'anpas!

LISISTRATA.

Va, le serment n'est qu'un parjure, S'il est contraire a la nature; De crains pas le courroux des dieux...

EERION.

Eh bien! reçois donc... mes adicus.

Vos adieux! non je ne les reçois point. Ingrat, in me quittes... in retournes an camp sans embrasses ton epouse. O ciel! quelle honte pour mon! Toutes les Atheniennes vont retrouver leurs maris, et moi j'ai un mari qui ne veut pas retrouver sa femme. As-in jure de me faire mourir?

A'R . Quel desessoir.

Pour un baiser Grains-in de paraître coupable.

LISISTRATA,

Un seul baiser Peut-il jamais se refuser?

MÉRION.

Hélas! comment oser?

J'ai fait un serment redoutable.

LISISTRATA.

Ami, tu peux oser, L'amour fera tout excuser.

ENSEMBLE.

LISISTRATA.

MÉRION.

Pour un baiser

Pour t'apaiser

Crains-tu de paraître coupable?

De tout mon cœur se sest capable.

Un seul baiser,

Mais un baiser,

Ingrat, peux-tu le refuser?

Non, non, je crains d'en abuset.

LISISTRATA.

Mon ami, ne sois pas insensible, mon cœur est déchiré, mon espoir déçu, mon orgueil humilié; vois ton épouse à tes pieds, ne l'accable pas de ton indifférence.

MÉRION.

Tu le veux, j'y consens... Dieux et déesses, fermez les yeux. (Il l'embrasse.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉD., toutes les FEMMES, puis les GUERRIERS.

(Les femmes voient Lisistrata embrasser Mérion.)

CHŒUR.

. AIR: Fin du quatuor de Félix.

TOUTES LES FEMMES.

O ciel! ô ciel! est-il possible? Lisistrata nous trompe et trahit ses sermens!

LISISTRATA.

Eh! que m'importent vos sermens! Ceux de l'amour sont plus puissans! CHATUE.

O wini! was-ill prosidile . Addient inappare entities In L'a vinne animannes a vid anumunt :

ASTITUTE OF THE PARTY OF THE PA

In tel mermant me pent mener impumi. Once ' receiver al extent or anome and dumn es decreidate armenes am raind aud a some ing eller dingravare, est de paramirar e de xichta" Kenggrifter-ः स्थानवास्तु स्थानिकार स्थानिकार

> None sainte Amone. Nan. On: in:a Iru ww Imm., 1915.

CEMBER SELECTED FOR

ैं। डोम्मा जनमह परवाद्ययः.

CAR COL

"this surve-some appropriate and "del

SEMMET SEE SEE THE

L'ium de pamia.

MOLETIM.

Dominancia, ancedanors, andones mora linear pro-न्याताक क्षेत्रं के देखें कामक्रमीके.

DAS FRANKUS.

El ma manna da CI

MIRJAN.

First on the discussion

LETTOTTEL.

Name and a lightly extractive court is any contractive green, whilingaines office on any limited arms green office in BUSHINGS TO IL.

viens vous annoncer, mais une paix, signée, conclue. parfaite et solide.

TOUTES LES FEMMES.

Dieux!

MÉRION.

Oui, la paix est faite, vous dis je : je voulais différer de vous l'apprendre; mais je vois combien il est important pour vous de le savoir.

LISISTRATA.

O mon ami, comme cette paix vient à propos!

MÉRION.

Mesdames, remercions le ciel de ce qu'il ne vous a pas laissé le temps d'être parjures; mais ne jurez plus.

TOUTES LES FEMMES.

Oh! jamais! jamais!

(Les semmes se mêlent aux guerriers et chantent.)

CHŒUR GÉNÉRAL.

AIR: Chantons l'hymen, chantons l'amour.

Chantons la paix, chantons l'amour;

Que tout s'anime en ce beau jour!

Chantons la paix, chantons l'amour,

Tous les plaisirs sont de retour.

LISISTRATA.

Pardonnez à vos femmes. Un serment indiscret...

MÉRION.

Nous savons que ces dames N'ont juré qu'à regret....

CHŒUR.

Chantons, etc.

ASTIOCHE.

Cette paix-là me rajeunira de dix ans!

MARION.

Altons tons an temple en rendre graces aux dienx! Falsas tit notre gioire, que Minerer fasse notre honnem:

TISISTEATA.

N. A. di Temms.

D'un vainqueur l'or, chants la giorre.
Mais que l'or, aime le guerrier
Qu', dans le champ de la victoire.
Fais contre et feurir l'otivier!
Si son bras étonnait la tecre.
Ses mains la convrent de bienfais...
Honneur a qu' fais bien la guerre.
Amour a qu' fais bien la pass

CHATCH.

Homen: etc.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

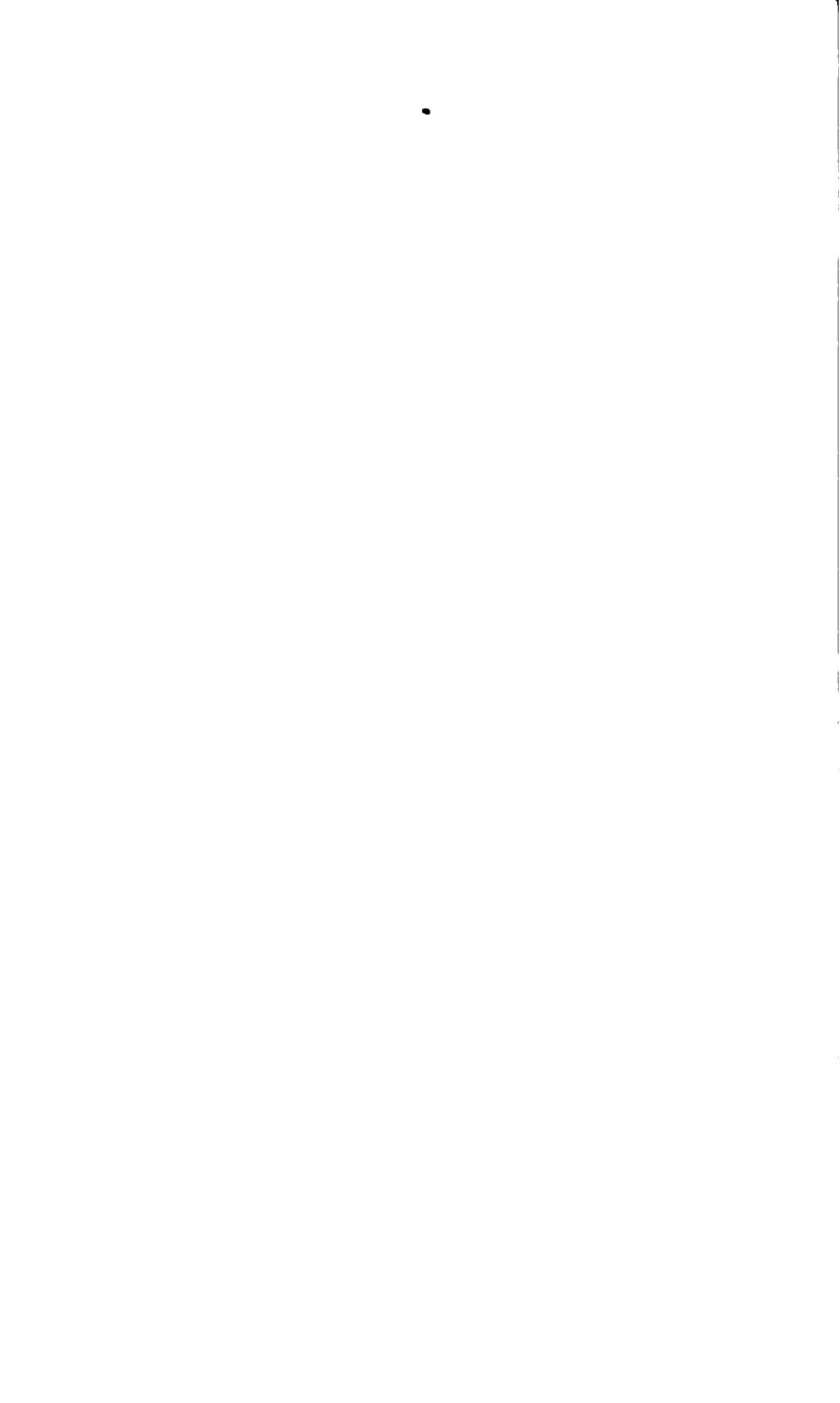
CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Page
LE BRIGAND, drame en trois actes et en prose.	1
LE JOCKEI, comédie en un acte et en prose.	63
Le Secret, comédie en un acte et en prose.	105
ARIODANT, drame en trois actes et en prose.	149
Léon, ou le chateau de montenero, drame en trois	S
actes et en prose.	223
LE Trésor supposé, ou le danger d'écouter aux	K
PORTES, comédie en un acte et en prose.	319
Les Rendez-vous bourgeois, opéra-bouffon en un	1
acte et en prose.	375
LE ROMAN D'UNE HEURE, OU LA FOLLE GAGEURE,	,
comédie en un acte et en prose.	429
LISISTRATA, ou les athéniennes, comédie en un	1
acte, mêlée de vaudevilles.	477

			•	
				•
	•			
•				
		•		
				`

N1

1/W





	-